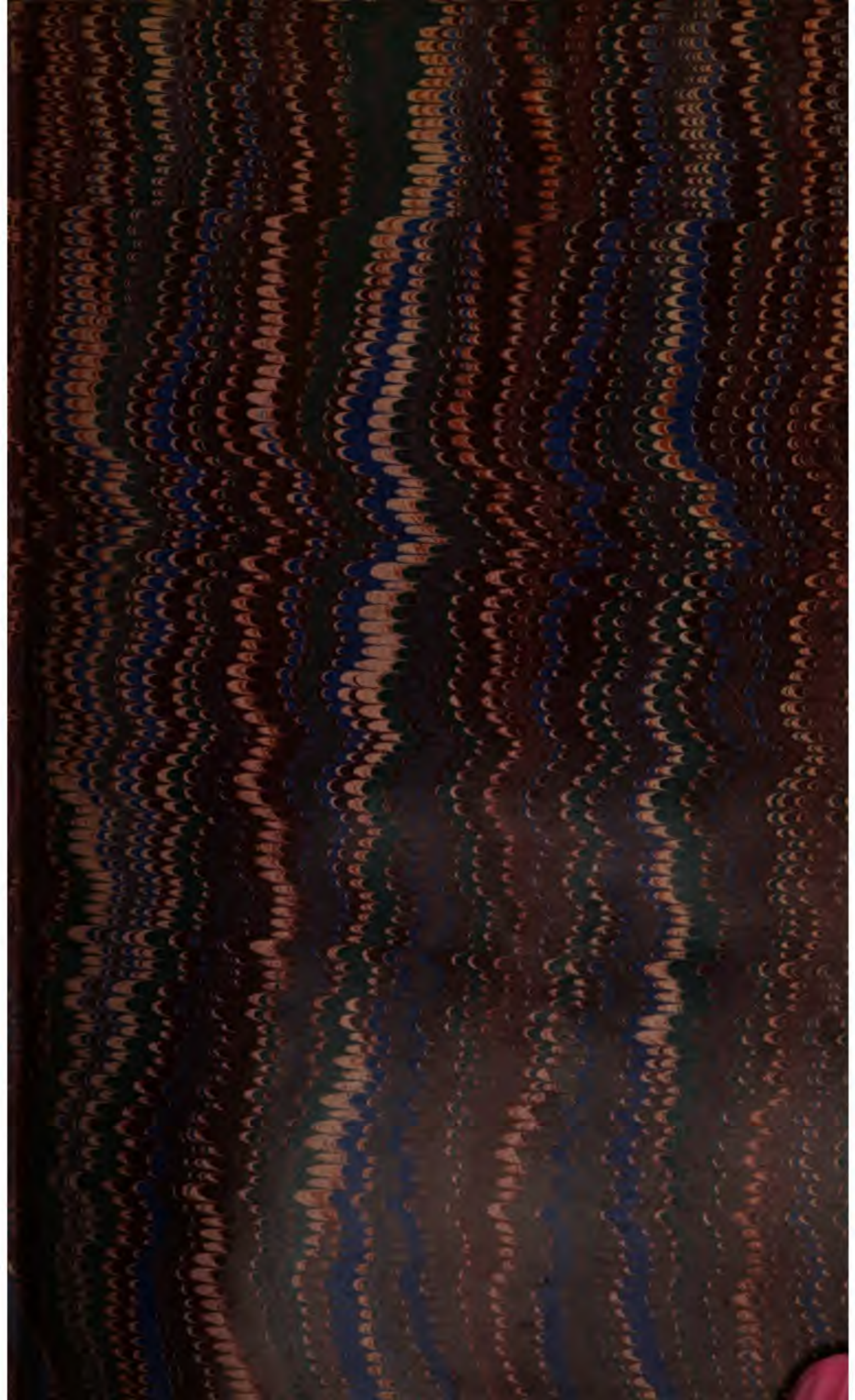



154 d 25
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1889



VOYAGE

D'UN AMATEUR

EN ANGLETERRE

VOYAGE

D'UN AMATEUR

EN ANGLETERRE

PAR ALFRED MICHIELS

QUATRIÈME ÉDITION

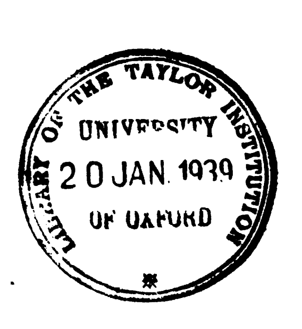
AVEC UNE PRÉFACE NOUVELLE ET DES SUPPLÉMENTS

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, HENRI LOONES, SUCCESSEUR,

6, RUE DE TOURNON, 6.

1872


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 JAN. 1939
OF OXFORD

PRÉFACE.

All that I saw returns upon my view,
All that I heard comes back upon my ear,
All that I felt this moment doth renew.

WORDSWORTH.

Certains passages de ce volume ont un caractère de poésie rétrospective, qui pourra étonner quelques personnes. L'émancipation intellectuelle et l'émancipation politique de l'humanité n'ont point de partisan plus résolu que l'auteur. Mais, ainsi que bien d'autres, il a été longtemps plongé dans les illusions de notre âge sur la civilisation des temps intermédiaires, sur ce monde bizarre, dramatique et majestueux, que le christianisme et les races, les traditions du Nord, avaient enfanté. On n'en voyait, il faut bien le dire, que le côté pittoresque, étrange et surprenant; on se laissait entraîner vers cette époque lointaine par une vive curiosité. Le contraste même qu'elle forme avec nos mœurs bourgeoises et nos habi-

tudes régulières, stimulait l'attention. C'est, au reste, une tendance invincible de l'esprit humain de mêler toujours un rêve à notre existence positive. Les réalités impérieuses de la vie, qui dominent notre corps, ne dominent pas notre intelligence, quoiqu'elles la préoccupent. Un songe perpétuel flotte autour de notre imagination, promène ses brillantes chimères sur le fond monotone de nos besoins et de nos travaux. Quand ce songe ne tourne point notre activité morale vers l'avenir, il la tourne vers le passé. Mais, de l'un comme de l'autre, il cache les éléments défectueux, il retranche les vices, les erreurs, les folies et les crimes. C'est toujours un âge d'or que l'on regrette ou que l'on espère, et, dans les deux cas, la main brutale de l'expérience nous arrache seule nos illusions.

La première moitié de notre siècle avait placé en arrière le but de ses vœux, la patrie de ses désirs. L'homme semblait chassé d'un paradis terrestre, qui déployait au loin, comme une tentation, ses nappes de verdure et ses mystérieuses vallées. On eût dit que le moyen-âge avait été exempt de fautes et préservé du malheur. L'opinion ressemblait au *Génie du Christianisme*, où l'auteur passe complétement sous silence les intrigues de la cour romaine, la dépravation des cardinaux, le massacre des Albigeois et des Vaudois, le jésuitisme, l'Inquisition, la Ligue de France et la Ligue d'Allemagne, Philippe II, le duc d'Albe, les cruautés de la maison d'Autriche. Ce passé terrible, où le sang et les pleurs ont coulé par torrents, séduisait les intelligences prévenues, comme une

époque de charité, de calme et de grandeur. Bien des personnes ont sérieusement gémi de n'avoir pas vécu au treizième siècle, et le son des cloches, qui leur rappelait une période estimée parfaite, les plongeait dans de tristes rêveries.

Mais il ne faut pas croire que cette manière de penser fût une complète déception. Une doctrine puissante, qui domine l'humanité pendant des siècles, produit toujours, quel que soit d'ailleurs son caractère, un ensemble d'idées poétiques, un monde de héros, de personnages fictifs, d'événements imaginaires, de formes splendides ou attrayantes, de sentiments supérieurs aux mobiles et aux affections ordinaires. C'est une source magique, d'où s'élève comme un flot continuel de vapeurs, qui prennent les aspects les plus séduisants; c'est, pour employer une image toute contraire, la montagne aux cimes nuageuses, d'où les rêves descendent, comme une troupe de fées gracieuses et légères. Le paganisme, quoique essentiellement fabuleux, a engendré un art et une littérature que nous admirons encore : la doctrine a péri, le charme a survécu; le parfum de la rose morte ne s'est pas évanoui. Le christianisme a de même enfanté une architecture, une statuaire, une poésie, une peinture, toute une création idéale, qui possède un attrait particulier, une valeur indépendante, et n'est point sujette aux mêmes vicissitudes que le dogme. Si éloigné qu'on puisse être de la dévotion, une cathédrale n'en demeure pas moins un magnifique monument, bien supérieur à toutes les constructions antiques. Ce serait folie de nier la beauté de

l'œuvre, parce qu'on ne croit pas au système religieux qui l'a inspirée. Pour examiner avec enthousiasme la Vénus de Milo, il n'est pas nécessaire d'avoir la moindre foi dans la mythologie grecque ; pour se sentir charmé par une Vierge de Raphaël, on n'a pas besoin d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette.

Les études sur le passé, d'ailleurs, ont le charme des beaux jours de l'automne. On y trouve la mélancolie des choses qui ne sont plus, la douce tristesse des lentes décadences. La vie est pleine de fracas, de luttes, de périls et de douleurs ; la mort est pleine de calme, de silence et de recueillement. Nulle cause d'agitation ne vient troubler le penseur dans la solitude des cimetières. Ce champ du repos éternel ne manque pas lui-même de grâce et de poésie. Les fleurs y croissent sur les tombeaux, plus belles, plus fortes, plus brillantes qu'ailleurs : on dirait que les âmes des générations défuntes animent leurs tiges et leurs corolles embaumées. Le soleil y dore les croix funèbres, y dore les hautes graminées de splendides rayons. Et puis ce dernier asile occupe souvent la pente d'un coteau : de ses sentiers indistincts, le promeneur découvre une large perspective, des étangs, des bois, des pâturages, des plateaux féconds, des versants incultes et de lointaines bourgades. Telle a été la littérature française, dans ses plus nombreuses manifestations, depuis cinquante ans : un cimetière au flanc d'une montagne.

Et disons-le sans détour, le christianisme dont s'est épris notre siècle a été surtout, presque uniquement, un

christianisme littéraire et pittoresque. Ce que l'on cherchait dans l'ombre des églises, dans les salles des vieux châteaux et les monastères en ruine, ce n'était point la foi, l'espérance et la charité, mais la poésie des souvenirs et des tombeaux, les effets majestueux ou ravissants de l'architecture, les belles formes ciselées par le sculpteur. Le manifeste même de Chateaubriand insiste beaucoup moins sur la vérité, sur l'importance religieuse du christianisme, que sur ses avantages et ses ressources littéraires. La majorité des écrivains et des lecteurs adopta, en conséquence, une foi imaginaire, où les splendides intérieurs des cathédrales, le bruit du vent sous leurs ogives, les flèches transparentes et les dalles funèbres, les vitraux peints et les missels enluminés, tenaient une place bien plus grande que les doctrines et les préceptes de l'Eglise. On ne pratiquait pas, on n'était pas convaincu; mais on admirait les vieux édifices, on se laissait bercer par les mélodies du plain-chant, on lisait avec amour les légendes des chroniqueurs et les psaumes de Lamartine. Pendant qu'on s'abandonnait à ce dilettantisme catholique, pendant qu'on étalait ce zèle pseudo-chrétien, paraissait le livre sur l'*Indifférence en matière de religion*, qui attestait les véritables dispositions des esprits, gourmandait leur scepticisme, leur pieuse nonchalance ou leur incrédulité absolue.

Ce qui facilitait l'illusion néo-catholique, où on se plongeait mollement, c'est que le rêve des intelligences prévenues correspondait à un ancien rêve. Le christianisme dont l'image séduisait leur fantaisie et charmait leur

goût, n'a jamais existé. C'est une pure invention des poëtes et des artistes pendant le moyen-âge. Avec leur sentiment délicat, ces hommes privilégiés tiraient de la doctrine en vogue un monde de nobles chimères, de sublimes ou attrayantes productions. Peu honorés, peu rétribués, confondus avec les tailleurs de pierre et les artisans, ils mettaient toutes leurs aspirations, toutes leurs joies dans leur œuvre même. Ne demandant à la religion ni profits, ni positions, ni honneurs, elle était pour eux une atmosphère poétique où planait leur pensée. Ils n'en voyaient, ils n'en adoptaient que les maximes les plus pures, que les idées les plus grandes et les plus généreuses. C'est leur fonction d'ailleurs de tout ennoblir, de tout embellir, de tout transfigurer : l'argile sous leur main se change en or, en perles et en diamants. Ils bâtissaient, peignaient, sculptaient, rimaient le songe idéal qui flottait devant leur esprit. Quand l'architecte chrétien se promenait dans sa cathédrale, c'était ses rêves mêmes qu'il voyait se dresser autour de lui, sous une forme éclatante et palpable. Le christianisme entier y avait pris un aspect merveilleux, une majesté, une grâce, une élévation, une harmonie et une douceur, qu'il n'offrait certes point dans la réalité.

Ainsi une double illusion a environné, pendant près de cinquante ans, les hommes de notre âge : l'une qu'ils portaient en eux-mêmes, l'autre qu'ils empruntaient aux générations défuntes. Elles avaient leur charme sans le moindre doute : on se plaisait à en augmenter la force et le prestige. Que d'heures nous avons passées dans les

salles des vieux manoirs, dans les chapelles solitaires, vaguement éclairées par un soleil d'automne, dans le crépuscule des hautes églises, sur les plates-formes de leurs tours et les dalles de leurs galeries! Entraînés par l'imagination vers une époque lointaine, où nous n'avions pas souffert, le monde réel nous intéressait peu ; de doux et nobles fantômes nous suivaient partout, cachant à nos regards la prose de la vie commune, nous dégoûtant des banalités journalières. Une ancienne maison sculptée, à l'angle d'une rue, évoquait en nous mille personnages romanesques, faisait passer mille sentiments au fond de notre cœur.

Mais ces illusions rétrospectives sont comme nos rêves de bonheur; avec quelque force qu'on les embrasse, elles nous échappent toujours et s'enfuient d'une aile légère. Il n'y a de positif, de durable dans le monde, que les lois et le travail incessant de la nature, que les besoins, les passions et le travail de l'homme. Le temps est donc venu où se sont évanouies les fictions, les chimères, qui nous faisaient regretter le moyen-âge. Mais les études sur les formes plastiques et littéraires produites par cette époque gardent toute leur valeur. Deux mille ans d'histoire, de luttes, d'agitations, d'efforts intellectuels, ne peuvent disparaître sans laisser de traces. Les flots, cet emblème de la mobilité, qui occupèrent jadis les continents, y ont imprimé d'ineffaçables vestiges, que l'on étudie avec une curiosité patiente et minutieuse : comment les débris d'une société, les formes d'une grande civilisation inspireraient-ils le dédain? Comment

les œuvres d'un art puissant et les créations de la poésie cesseraient-elles de nous intéresser? Comment, par suite, l'explication en semblerait-elle inutile?

A cet égard, comme à l'égard des recherches politiques, sociales, législatives, le travail, qui s'est fait en Europe pendant cinquante ans, était d'une nécessité absolue pour l'intelligence de l'humanité. Dans la guerre soutenue contre le moyen-âge depuis la Renaissance, on l'avait trop abaissé, vilipendé. En le traitant de barbare, on croyait avoir tout dit. Des anciens on passait aux modernes, sans se préoccuper du monde féodal. Une si vaste lacune néanmoins ne pouvait subsister dans les annales de notre espèce. L'âge intermédiaire n'a pas produit uniquement des scènes d'horreur; l'humanité a fait alors tout ce qu'elle pouvait faire. La civilisation antique avait péri au milieu d'une corruption effroyable; les hommes employèrent pour construire une nouvelle société les éléments qu'ils avaient entre les mains. On n'en connaissait pas d'autres. Dénier toute valeur, tout intérêt à une si longue période, n'était ni judicieux ni instructif. Le moyen-âge a laissé de profonds sédiments, où a germé, grandi la société moderne. Il fallait donc revenir sur ses pas, comprendre cette époque, savoir d'où procèdent la plupart de nos idées, de nos goûts, de nos institutions. Cette œuvre est maintenant accomplie, et on ne saurait mettre en doute que l'esprit humain y ait beaucoup gagné. Nous voyons clair au delà du temps actuel, nous connaissons les faits qui ont engendré le monde où nous vivons.

Je n'ai donc rien à modifier, rien à supprimer dans les pages nombreuses touchant l'art chrétien, que renferme ce livre, que renferment aussi mes *Études sur l'Allemagne*, mon *Histoire des idées littéraires en France* et même mon *Histoire de la peinture flamande*. Je les réimprime ou les réimprimerai comme elles ont paru la première fois. Un monument désert au bord des flots, battu par la tempête et envahi par les plantes sauvages, conserve pour les esprits poétiques un charme éternel. Quand même ce volume ne serait qu'une ruine, j'espère qu'on y trouvera le mélancolique attrait de la nature et des édifices abandonnés. On y chercherait vainement une ligne de statistique; mais on y rencontrera les images, les descriptions, les sentiments, qui flattent les intelligences éprises du bien et du beau. Des idées d'avenir se mêlent partout aux préoccupations de l'histoire, et soufflent, comme une brise printanière, dans les décombres du passé. Maints chapitres, d'ailleurs, contiennent de dramatiques récits, des traditions curieuses ou des biographies émouvantes.

Je puis dire que j'ai fait cet ouvrage presque malgré moi. Parti pour l'Angleterre sans autre intention que de voir un pays dont j'aime beaucoup la littérature, dont je connaissais à fond la langue et un peu les annales, loin de vouloir raconter mon voyage dans une île si souvent explorée, j'avais la ferme intention de ne pas crayonner une note à ce sujet, ayant abhorré toute ma vie les lieux communs. Une fois arrivé, je fus surpris des choses nouvelles que je remarquais, des observations multipliées que me suggéraient les monuments, les hommes et les

livres. J'en éprouvai une sorte d'exaltation, qui colora toute chose d'une douce et merveilleuse lumière. Revenu à Paris, la mémoire prolongea cette poétique émotion et m'inspira le désir de prendre la plume. Un article publié dans une revue ayant été accueilli avec une grande faveur, j'en rédigeai un second, puis un troisième, et insensiblement toute ma relation se trouva prête.

Ecrit dans des jours plus tranquilles, ce livre a le calme du temps où il est né. Il existe une foule d'excellents ouvrages qui décrivent les mœurs de l'Angleterre, son commerce, son industrie, sa marine, son active colonisation, qui donnent des renseignements sur sa politique. Pas une seule des pages suivantes ne traite de ces graves matières. Œuvre d'archéologue, de poëte et d'amateur, elles ne quittent guère le monde charmant des rêves, des études historiques, et se préoccupent peu de la réalité. Pour ceux que tourmentent les cruelles agitations, les pénibles anxiétés, les douloureux souvenirs de notre époque, voici un refuge et quelques heures d'oubli.

15 Mai 1872.

P. S. Les premières éditions de ce livre portaient des titres beaucoup trop vagues : *Angleterre*, *Souvenirs d'Angleterre*.

VOYAGE D'UN AMATEUR

EN ANGLETERRE

CHAPITRE PREMIER

Description et histoire de Londres;
Christophe Wren.

Nous avions atteint de bonne heure la ville de Boulogne. Le steamer anglais ne devait partir que dans la soirée : j'eus le temps d'examiner le port que forme l'embouchure de la rivière Liane, et que le reflux avait laissé presque entièrement à sec; des goëlands y piétinaient au milieu de la vase, cherchant leur nourriture et faisant de longues traites, avec cette marche rapide qui distingue les oiseaux de mer. A droite et à gauche s'élèvent deux collines : la première est la plus considérable et la plus importante. Là se trouve situé ce qu'on nomme la ville haute, ancienne commune gothique, dont les remparts existent encore; elle a même, outre ses fortifications, un vieux beffroi portant à ses angles des tourelles suspendues, un palais épiscopal, une église sous l'invocation de Notre-Dame et des bâtiments monastiques. Entre les deux hauteurs s'allonge la

ville basse, où l'on remarque, pour toutes curiosités, la paroisse de Saint-Nicolas, monument jésuitique du plus mauvais goût, que surmonte une flèche en ardoise, et la nouvelle paroisse que l'on construit. Boulogne est, au reste, un avant-poste de l'Angleterre : non-seulement on y parle la langue de nos voisins comme la nôtre, mais tout y a une physionomie britannique, depuis les habitations jusqu'à la nourriture.

Derrière la ville s'étend un large plateau, qui domine l'Océan. Le 15 août 1804, jour de la fête de Napoléon, cent mille hommes s'y trouvaient réunis, sous les ordres du maréchal Soult. Ils étaient groupés en demi-cercle dans une sorte de vaste amphithéâtre naturel. Au milieu se dressait le trône de l'empereur, sur lequel flottaient les drapeaux des nations vaincues par l'intrépidité française. Les cœurs battaient, mille rêves de gloire traversaient les esprits : Bonaparte allait fonder l'ordre de la Légion d'honneur. Deux mille tambours le saluèrent, puis la fête commença. Tous ceux qui devaient être décorés formaient des pelotons placés devant chaque colonne. Le général prononça un discours terminé par le serment obligatoire, que les élus répétèrent ; on leur distribua ensuite les croix déposées dans le casque de Du Guesclin. Quel charlatanisme! Pour accroître ses moyens d'influence, l'habile politique ajoutait une distinction nouvelle aux distinctions nobiliaires et autres qu'il rétablissait. L'Angleterre menacée frémit sans doute, quand la brise lui apporta le murmure de cette foule enthousiaste, quand les acclamations des légionnaires parvinrent sur ses bords, mêlées aux plaintes de la vague expirante.

L'armée voulut qu'un monument rappelât le souvenir d'une aussi grande cérémonie. Elle éleva la moitié d'une colonne, dont elle n'eut point le temps de construire le faîte. On l'a terminée en 1841, par l'ordre de Louis-

Philippe, ce Bourbon qui faisait le bonapartiste pour se rendre populaire, et ne prévoyait point les déplorables conséquences de son stratagème; debout au sommet de la falaise, elle regarde les côtes de l'île ennemie et semble lui donner un avertissement perpétuel.

De cet endroit mémorable, aujourd'hui si tranquille, je descendis par d'abruptes chemins sur le rivage de l'Océan. Le flux touchait à son dernier terme; une grève immense brillait au soleil, trempée d'eau marine, couverte de roches singulières, dominée par de hautes falaises. Ces dunes ne sont formées ni de sable, ni de pierres, mais de terrains argileux; des sources peu abondantes y filtrent lentement, délayent ce milieu mobile et enduisent d'une boue livide les parois perpendiculaires. D'autres portions plus sèches présentent un plus bel aspect; de nombreux détours varient la côte, et l'œil en suit les lignes fuyantes jusque dans la brume lointaine. Sous mes pieds, une foule d'étranges productions appelaient mes regards : les houx de mer, les polyschides, le *fucus vesica* aux cellules remplies d'air, enveloppaient les rochers comme d'humides manteaux, ou traînaient sur le sable ondulé par les vagues. Les coquilles les plus diverses, telles que les nérites, les pectens, les oursins, les volutes, étoilaient la plage; on y voyait reluire la méduse transparente, semblable à une masse de gélatine, des anémones, des soucis de mer, bizarres mollusques dont les nuances charment l'œil en expliquant leurs noms, mais dont les formes déconcertent.

L'anatife est indubitablement la plus étrange de toutes ces créatures; il a pour corps un tube souple, glissant et bleuâtre, pareil à un fragment de viscères, plein d'un liquide diaphane, qui jaillit lorsqu'on perce l'enveloppe. Aux deux extrémités du tube se trouvent un appareil formant ventouse et une sorte de griffe entourée de trois coquilles : le premier fixe l'animal aux corps durs; la seconde est sa tête

munie de tentacules : il peut l'abriter sous ses trois valves, ou l'en faire sortir quand il veut happer une proie. Les anatifes s'agglomèrent le plus souvent et se pressent l'un contre l'autre. Je vis une planche, longue au moins de quatorze pieds, entièrement couverte de ces hideux boyaux, qui se tordaient et s'entremêlaient : débris d'un naufrage, elle avait, selon toute vraisemblance, longtemps flotté sur mer, et un souffle orageux l'avait échouée sur la côte.

Mais ces curiosités secondaires s'éclipsaient devant la face majestueuse de l'Océan. Trois lames toujours pareilles escaladaient la plage, puis retombaient dans leur lit, avec un son rauque et formidable. Elles avaient une marche si régulière qu'elles produisaient une espèce de musique sauvage. Le nombre de ces flots change selon les côtes ; depuis la création, il est resté le même sur chaque grève. Le jour et la nuit, pendant la froide saison et pendant les mois d'été, ils se brisent invariablement contre leurs bords. Les siècles passent, les nations meurent, les empires s'écroulent : le temps, qui n'épargne aucune chose, ne modifie point la mélopée de ces vagues éternelles.

Celui qui n'a vu ni la mer, ni les monts, ignore la puissance et la beauté de la nature. C'est là seulement qu'elle révèle toute sa grandeur. Au milieu des plaines, elle ne sort pas d'une médiocrité prosaïque ; elle montre une sollicitude maternelle pour les besoins de l'homme et ne l'entoure que d'objets doux et gracieux. Elle a déployé ailleurs les emblèmes de sa majesté royale. Elle nous donne alors une idée de l'infini, soit en hauteur, comme dans les Alpes, soit en longueur et en largeur, comme sur les abîmes de l'Océan. L'âme vole au ciel ou plonge à travers l'espace ; étonnée de ces formes radieuses, elle s'oublie elle-même pour s'identifier avec elles : noble et intime plaisir qu'elle met au-dessus de toutes les joies. L'esprit aime à franchir les limites de son

existence particulière, à embrasser une plus large vie, dût-il se perdre au sein de l'immensité.

L'aspect du gouffre amer cause d'autant mieux cet effet, que rien n'y semble disposé en vue de notre race. L'étreinte de ces flots est mortelle pour nous, et le navigateur altéré ne peut même les porter à sa bouche, dans l'espoir d'éteindre sa soif. Des monstres avides les parcourent et menacent les imprudents que leur calme engage à s'y fier; les vents règnent sur cette plaine mobile, dont l'étendue et les crises violentes effrayent la pensée. Tout y annonce une destruction infaillible, aucun indice de salut n'y entretient le courage; un mal mystérieux vous y frappe soudain, comme un lugubre pronostic. Les végétaux, les animaux, qui en peuplent les solitudes, étonnent le regard et troublent l'esprit par leur caractère singulier, par leurs formes hétéroclites : on sent qu'ils n'ont point été faits pour nos yeux, que le monde de l'homme cesse au bord des mers. Elles sont le reste du monde primitif, muet empire des léviathans. Aussi remplissent-elles le cœur de tristesse, après avoir flatté l'imagination : perdu au milieu de l'éternité, de l'immensité, on éprouve encore le malaise d'un hôte inattendu qui pénètre dans un séjour ennemi, où la froideur l'accueille, où la haine l'environne.

Tandis que je me promenais sur la côte, le soleil avait abandonné l'horizon. Une masse de vapeurs confuses, rougeâtres, un embrouillement de lignes, de formes, de couleurs indécises, tachait, pour ainsi dire, le firmament et les vagues de l'ouest. Elle peignait de tons faux l'écume déployée en écharpe le long du rivage. Les mouettes, les pétrels, commençaient à faire entendre ces cris lugubres qu'ils prolongent très-avant dans la nuit, et dont rien ne saurait exprimer la désolante tristesse. La bise de mars y joignait ses lamentables soupirs. L'ombre arrivait par degrés, mêlant ses terreurs aux terreurs de l'abîme et son

incertitude au vague d'un élément sans bornes. La mer devenait sombre, tragique, effrayante, comme une âme désespérée. On eût dit que le jour ne devait plus renaître, que la solitude et la mort s'emparaient du globe, et que le murmure des flots allait bruire à jamais dans les ténèbres infinies. L'homme le moins sensible aurait eu besoin d'un effort pour ne pas pleurer.

Saisi par le mélancolique attrait de ce tableau, je dus toutefois m'en éloigner et prendre le chemin de la ville. A peine y étais-je rentré depuis dix minutes que la cloche du départ sonna. Je montai sur le bateau à vapeur le *Harlequin;* nous passâmes entre les deux jetées en pilotis, et foulâmes cette onde menaçante que j'avais contemplée du bord avec une si profonde émotion. Elle me rappelait malgré moi un usage de la Bretagne. Lorsque les petits paysans de l'Armorique s'apprêtent à se baigner, ils trempent avant tout leur main droite dans la mer, et font le signe de la croix, en priant Dieu de ne pas les abandonner au pouvoir de l'élément farouche : ils n'oseraient s'y jouer sans l'appui et la surveillance du maître rigoureux, qui contient les vents ou déchaîne les tempêtes. On éprouve un sentiment analogue, quand on voit fuir derrière soi la plage hospitalière, qu'on affronte des espaces dont la nature nous a bannis, et où l'adresse du pilote ne sert à rien, si les flots ne restent calmes. Nous avions, au surplus, un assez beau temps; les vagues étaient peu fortes, et toutes les constellations illuminaient le ciel. Une autre étoile brillait à la proue du navire : c'était le phare que porte chaque bâtiment pour prévenir les rencontres. Une aussi faible lueur n'éclairait point notre marche, et les roues du vaisseau frappaient dans l'obscurité le noir visage de l'Océan.

Je me promenais sur le tillac depuis une heure, sans avoir souffert de l'oscillation du paquebot, lorsque le froid

m'ayant contraint de descendre à l'intérieur, je fus saisi du mal de mer avec une étonnante promptitude ; je restai comme anéanti jusqu'au premier éclat du matin. Il y a dans le monde des choses bien humiliantes !

Le roulis cessa pourtant peu à peu ; le soleil, comme un ange de lumière, déploya ses ailes d'or au-dessus de la France : nous labourions les eaux de la Tamise. Les rives du fleuve nous apparaissaient bien loin, bien loin : ce n'était guère que des lignes presque imperceptibles. La plupart des voyageurs étaient sur le pont, se remettant des fatigues de la nuit. Un Anglais d'une quarantaine d'années me présenta cordialement une gourde pleine d'eau-de-vie, et j'acceptai son offre. Autour de nous voguaient des embarcations toujours plus nombreuses ; les deux côtes s'exhaussaient : des villages, des châteaux, des prairies, des arbres, des buissons, de tortueux chemins s'y dessinaient poétiquement dans la vapeur de l'aube. Mais la foule des navires, s'épaississant à chaque minute, absorbait toute notre attention. Le fleuve n'en porte d'habitude pas moins de cinq mille, auxquels il faut ajouter trois mille bateaux. C'est une cité flottante qu'habite une population de marins. Nous dépassâmes Gravesend, nous aperçûmes la noble enceinte de Greenwich, les bastions, les créneaux de la Tour, et fîmes halte à côté du pont de Londres, devant la façade ionique de la Douane ou *Custom-House*. J'y laissai mes bagages, qu'on devait me rendre le lendemain et qu'il était impossible d'obtenir plus tôt ; délivré ainsi de tout embarras, je me mis à errer dans la ville. Le besoin de me dégourdir et une impatiente curiosité me poussaient également. Je savais depuis ma première jeunesse la langue du pays ; j'avais lu un grand nombre d'auteurs britanniques et rêvé bien des fois la terre des ménestrels. Je la connaissais par les livres et brûlais de la voir, pareil à un homme qui devient amoureux d'une femme

sur son portrait, s'extasie devant son image, puis la cherche frémissant d'espérance, et tombe à ses pieds dans une sorte d'ivresse, quand il a enfin trouvé sa demeure.

Le premier objet qui frappe la vue, lorsqu'on prend la Douane pour point de départ, c'est une immense colonne dorique, haute de deux cents pieds. Une balustrade entoure le chapiteau, et des flammes de cuivre doré brillent sur la cime. On l'appelle par excellence le *Monument*. Aucun autre en effet n'a la même valeur historique : sans les inscriptions gravées à sa base, on ne peut s'expliquer l'état et la configuration actuelle de Londres. Elles portent qu'il fut érigé en mémoire du grand incendie de 1666, qu'on l'entreprit au bout de cinq ans et l'acheva six ans plus tard. La moderne Babylone doit à cette épouvantable catastrophe l'honneur d'être la ville la mieux bâtie de l'univers.

Il y a dans l'existence des peuples, comme dans la vie des particuliers, certains moments qui semblent désignés pour leur perte. La nature et les hommes, les événements accidentels et les causes nécessaires, forment une ligue contre eux ; le malheur plane sur leur tête, ainsi qu'un oiseau de proie. L'année 1666 fut une époque de ce genre pour la Grande-Bretagne, et spécialement pour Londres. Une guerre désastreuse, où la marine de la Hollande portait à la marine anglaise des coups terribles, fatiguait déjà la nation et obérait son trésor, quand une peste violente assaillit la capitale. Déchaînée en 1665, elle fit rage pendant treize mois. Comme l'ange exterminateur, elle franchissait toutes les portes et répandait la mort dans toutes les habitations. Des familles nombreuses disparurent, des quartiers devinrent solitaires; le gramen envahit les cours, et le silence de la tombe régna sous les plafonds. Il y eut des semaines durant lesquelles huit mille personnes expirèrent. Le commerce, l'industrie suspendirent leurs efforts.

On entendait seulement de loin en loin des hommes qui passaient dans les rues et criaient d'une voix sinistre : « Apportez vos cadavres. » Le fléau ne détruisit pas moins de cent mille individus.

A peine finissait-il qu'un autre malheur éclata. Le 2 du mois de septembre 1666, à une heure du matin, le feu prit dans la maison d'un boulanger, qui faisait partie de Pudding-Lane. C'était un dimanche, et les habitants, après six jours de travaux, dormaient d'un profond sommeil, comptant sur un jour de loisir. Londres était alors une ville gothique : des rues étroites, des passages tortueux, des demeures en bois, dont le haut surplombait le rez-de-chaussée, permirent à la flamme de s'étendre avec une extrême promptitude. Elle couvrit bientôt un espace énorme. De minute en minute son foyer s'agrandissait : un vent impétueux, qui soufflait de l'est, propageait au loin le désastre. Une si violente consternation frappa les habitants qu'ils ne songèrent point d'abord à isoler l'incendie ; on employa seulement les pompes, au lieu de sacrifier les maisons adjacentes. La rivière même n'en suspendit point la marche ; les ponts étaient alors hérissés de bâtiments, selon la coutume du moyen âge : l'élément destructeur les envahit, et un spectacle prodigieux se refléta dans l'eau. Des poutres, des éclats brûlants y tombaient et s'y éteignaient avec un aigre murmure. Cette ligne ardente, qui traversait le fleuve, semblait une route de l'enfer. La bise poussait des torrents de fumée, d'étincelles et de flammèches sur l'onde cramoisie.

Le tableau que présentait la ville n'était pas moins sinistre et moins majestueux. L'embrasement, qui gagnait du terrain à l'est, à l'ouest et au septentrion, dévorait plusieurs quartiers : une mer de vagues incandescentes roulait au-dessus des toits, et formait de plus hauts tourbillons lorsqu'elle atteignait une église. La cathédrale de Saint-

Paul rayonnait ainsi qu'un monument de bitume et de souffre allumé par le tonnerre. Cette éblouissante clarté peignait le dessous des nuages, qui fuyaient comme saisis d'horreur. La voix de la rafale, le craquement des charpentes, le grondement de l'incendie, les clameurs de la multitude, le bruit des édifices croulant sur eux-mêmes, tonnaient sans relâche et composaient une lugubre symphonie. On aurait cru voir une autre Gomorrhe, périssant à cause de ses forfaits sous la vengeance de Dieu.

Cependant l'aube se leva, morne et désolée : on ne peut dire qu'elle éclaira la ville, car celle-ci flamboyait comme une torche. Le roi et le duc d'York essayèrent en vain d'arrêter la conflagration ; elle brava leurs efforts et dura tout le jour. Une seconde nuit, plus terrible que la première, s'écoula sans permettre aux habitants de fermer les yeux ; des milliers d'hommes, privés de leurs demeures, ne savaient où reposer leur tête, et ceux qui n'avaient point perdu leur logis n'osaient s'endormir à côté du brasier. Presque tous déménageaient, voulant au moins sauver leur linge, leurs ustensiles et leurs meubles. La foule suivait d'un œil désespéré les progrès du feu : tant de personnes naguère opulentes se trouvaient maintenant réduites au pain de la charité ! Le fléau continua sa course envahissante jusque dans la nuit du mardi ; la bise s'étant alors calmée, il resta immobile, et le mercredi ne fut pas témoin de nouveaux malheurs. On espérait en être quitte ; mais quand l'ombre eut ranimé les teintes sanglantes de la scène, la dévastation recommença près d'Inner-Temple. On y mit cette fois un terme soudain, en pratiquant le vide à l'entour. Ce fut la dernière conquête de la flamme ; elle respecta depuis les bornes qu'elle s'était elle-même données, finissant de détruire tout ce qu'elle enveloppait.

La fournaise couvrait alors un espace de quatre cent trente-six acres, plus de six cents arpents ! Quinze quartiers

y brûlaient dans toute leur étendue, huit autres en partie ; quatre-vingt-neuf églises, l'hôtel de ville, quatre portes de la cité, une foule de monuments, tels que les hôpitaux, des écoles, des bibliothèques, et treize mille deux cents maisons [1], bordant quatre cents rues, fumaient au soleil, dont elles obscurcissaient la lumière. Il n'avait pas éclairé, depuis les jours de Néron, une aussi grande catastrophe. On regarda comme un effet providentiel qu'au milieu d'un semblable désastre six individus seulement eussent péri ; encore deux ou trois moururent-ils en se hasardant trop tôt parmi les ruines. Il fut impossible d'évaluer le dommage.

La haine populaire attribua cette calamité aux papistes : on prétendit qu'elle était leur œuvre, qu'ils avaient voulu exterminer les anglicans, rétablir le dogme ultramontain et plonger la nation dans la servitude. On grava cette calomnie sur le piédestal du monument, où elle resta jusqu'en 1829. Il est positif, au surplus, que la ruine de la grande cité causa peu d'émotion aux catholiques et les attendrit médiocrement : elle sembla même leur causer une joie cruelle, comme le prouve un sonnet de Benserade, qui compte parmi les meilleurs de notre ancienne littérature :

L'INCENDIE DE LONDRES.

Ainsi brûla jadis cette fameuse Troye,
Qui n'avait offensé ni ses rois ni ses dieux.
Londres, d'un bout à l'autre, est aux flammes en proye,
Et souffre un mesme sort, qu'elle mérite mieux.

Le crime qu'elle a fait est un crime odieux,
A qui jamais d'En Haut la grâce ne s'octroye.
Le soleil n'a rien vu de si prodigieux :
Et je ne pense pas que l'avenir le croye.

[1] C'étaient les cinq sixièmes du nombre total. Plusieurs de ces détails m'ont été fournis par une relation populaire que l'on vendait autour de Londres, quelques jours après la péripétie.

L'horreur ne s'en pouvait plus longtemps soûtenir,
Et le ciel, accusé de lenteur à punir,
Aux yeux de l'univers enfin se justifie.

On voit le châtiment par degrez arrivé;
La guerre suit la peste, et le feu purifie
Ce que toute la mer n'aurait pas bien lavé.

Quand la destruction fut terminée, de nouveaux embarras commencèrent. La plus nombreuse partie de la population n'avait point de retraites ; il fallut l'entasser dans les demeures qui avaient échappé aux ravages du feu, ou lui construire sur-le-champ des abris imparfaits. Quel travail d'ailleurs, quelle tâche exorbitante que d'enlever cette effroyable masse de décombres ! Et ensuite quel temps ne mettrait-on pas à rebâtir une ville aussi énorme ? Les choses ne pouvaient rester comme elles étaient, cependant. La foule ne perdit point courage et se précipita sur l'immense ruine. On déblaya le sol avec une rapidité extraordinaire ; la bâtisse ne fut pas moins prompte, et, au bout de quatre ans, une nouvelle cité, plus durable, plus commode et plus saine, élevait dans les airs ses murs et ses toits de brique. On n'avait à regretter que la chute des somptueux édifices qui ornaient auparavant la capitale.

De ce nombre était la vieille église Saint-Paul. Commencée vers la fin du onzième siècle, terminée en 1283, elle devait offrir quelques points de ressemblance avec Notre-Dame de Paris ; mais plusieurs accidents l'avaient déjà mutilée. Sa forme était celle d'une croix ; le tonnerre avait abattu un clocher splendide qui se dressait au milieu et qui passe pour avoir eu 534 pieds d'élévation. La nef et une partie des ailes avaient été reconstruites selon la mode grecque [1]. L'incendie n'en laissa pas pierre

[1] On trouve ce monument décrit et gravé dans le *Monasticum anglicanum*, publié à Londres, en 1655, par Roger Dodsworth et Guillaume Dugdale.

sur pierre. Il fallut donc bâtir une nouvelle cathédrale : en 1674, des lettres patentes furent promulguées, qui nommaient des commissaires pour inspecter les travaux et chargeaient Christophe Wren de dessiner le plan. On se mit à l'œuvre en 1675,et on acheva la construction en 1710; un même architecte, un même directeur du matériel et un même évêque présidèrent à l'inauguration et au couronnement de l'entreprise. Des offrandes volontaires, une taxe spéciale, des allocations du parlement, subvinrent aux dépenses; le roi donna de sa cassette mille livres sterling chaque année : le monument coûta dix millions et demi.

Ce n'est, après tout, qu'un pastiche du fameux Saint-Pierre de Rome, ainsi que le Panthéon et l'Escurial, moins le soleil qui rayonne sur le dôme italien. Son portique se distingue par sa forme élégante, et rappelle, comme les édifices de la Renaissance, les habitudes de l'art gothique. Deux pouvoirs contraires y luttent : les souvenirs de l'imagination chrétienne et l'influence de l'art grec. Il se divise en trois parties dans le sens vertical : au milieu, deux colonnades superposées que domine un fronton; à droite et à gauche, deux clochers. Le même nombre de divisions frappe les regards dans le sens horizontal : la colonnade inférieure et le bas des tours composent un premier étage, dessiné par un entablement; la seconde colonnade et la portion moyenne des tours forment un deuxième étage, limité comme l'autre par un entablement; le fronton et les pyramides des clochers, celles-ci étant d'ailleurs bien plus hautes, constituent un dernier étage et un nouveau trait de ressemblance avec les portails de nos églises. Les colonnades sont placées comme les galeries du système ogival; les flèches percées de jours nombreux et environnées de clochetons, les trois statues debout au sommet et aux angles latéraux de l'amortissement central, complètent la similitude. Il n'y a pourtant pas un détail qui ne

vienne de l'antiquité. Saint-Sulpice offre une disposition analogue, mais moins fidèle à l'esprit du moyen âge. Christophe Wren ne se doutait point, selon toute vraisemblance, qu'il imitait la *barbarie* gothique : n'eût-il pas rejeté, dans l'hypothèse contraire, ces formes qui le séduisaient, et qui eussent provoqué son dédain, s'il en avait aperçu l'origine? Éternel aveuglement des copistes! Ils se figurent qu'ils ressuscitent un art détruit, que la pureté du modèle passe dans leurs ouvrages, et ils produisent des monstres sans caractère, sans valeur, sans harmonie, sans force vitale!

L'embrasement de Londres tourna cependant à l'avantage exclusif de cet architecte. Il fut, à lui seul, chargé de rebâtir cinquante-trois églises, d'élever le Monument, la Douane, les hôpitaux de Chelsea et de Greenwich. Quelle immense carrière! Nul homme de génie n'a rencontré une aussi belle occasion, et Wren n'était pas un homme de génie. Greenwich, dans cette foule de constructions, éveille seul quelque intérêt : les autres ne sont que de vulgaires édifices.

Ce fut par occasion que l'auteur devint architecte, et son histoire est assez curieuse pour que nous la racontions en peu de mots.

Christophe Wren était né en 1632, à Knoyle, charmant village situé près de Salisbury, où son père exerçait les fonctions de ministre. Depuis un siècle environ, sa famille produisait des personnages remarquables. Le plus célèbre d'entre eux, le docteur Wren, évêque d'Ely, montra pour la cause royale la fermeté d'un martyr, et subit sans changer d'opinion vingt années d'emprisonnement. Le père de l'architecte devint lui-même chapelain du roi que son obstination vouait à l'échafaud, doyen de Windsor et chevalier de la Jarretière. Christophe Wren, son fils unique, était si délicat dans son enfance qu'on eut beaucoup de peine à l'élever, ce qui ne l'empêcha pas de vivre quatre-vingt-dix ans ; on

le fit instruire par un précepteur, pour l'avoir toujours sous les yeux et lui donner des soins particuliers. Lorsqu'il eut quatorze ans, tout motif d'inquiétude ayant disparu, on l'envoya suivre les cours de l'université d'Oxford. On prétend que, dès cette époque, il avait imaginé plusieurs instruments utiles, un semoir entre autres, qui répandait le grain avec une parfaite régularité, un aéromètre, une machine pneumatique ; il avait de plus écrit un mémoire sur la trigonométrie sphérique et une brochure sur la planète Saturne. A l'université, son zèle ne se ralentit point, son génie adolescent monta de plus en plus haut dans les sphères de la pensée. Avant l'âge de dix-huit ans, ses études physiques et mathématiques l'avaient rendu célèbre en Europe. Nous ne parlerons point des titres qui lui furent conférés bientôt après. En 1654, Evelyn l'appelait un miracle de la nature, un prodige de science universelle. Trois ans plus tard, il succédait à Hooke dans la chaire d'astronomie, au collége de Gresham. Il fut un des fondateurs de l'Académie des sciences, nommée en Angleterre la *Société royale*. Bref, les juges compétents le regardent comme le digne précurseur de Newton. En 1660, on lui attribuait déjà cinquante-trois inventions, théories nouvelles ou perfectionnements. Le docteur Petty en a publié la liste, que nous ne pouvons reproduire ici. Deux articles seulement s'y rapportent à l'art monumental : *Nouveaux plans pour accroître la force, les avantages et la beauté des édifices ; — Nouvelle méthode pour bâtir des forts et des jetées dans la mer*. Si ces travaux démontrent que Christophe Wren s'occupait accessoirement d'architecture, ils ne prouvaient pas qu'il dût tout lui sacrifier et devenir un illustre architecte. Il entra même assez tard dans cette carrière.

Wren avait trente et un ans, lorsqu'on le chargea de réparer la cathédrale de Londres, dédiée à S. Paul. Au lieu de la restaurer, de la consolider seulement, il proposa d'en

refaire une partie, de construire un dôme dans le centre, où s'effilait un maigre clocher. On approuva son plan, et il se mit à étudier la théorie aussi bien que la pratique de l'art monumental, avec une extrême souplesse d'intelligence, avec une opiniâtreté peu commune. Pour achever cette éducation tardive, il fit un voyage en France pendant l'année 1665. Il y prenait des notes, il y dessinait d'une telle ardeur, qu'il parle dans ses lettres d'emporter toute la France sur le papier. A peine était-il revenu que l'incendie de Londres lui préparait de la besogne pour toute sa vie.

La fournaise éteinte, ce n'était pas une petite affaire que de déblayer le sol couvert de ruines. Toute une capitale à emporter sur des tombereaux! En attendant, la population campait sous des baraques, ou s'entassait dans les logis épargnés par la flamme. Inigo Jones était mort, nul architecte de renom ne lui avait succédé : Christophe Wren, déjà choisi pour restaurer Saint-Paul, fut chargé de reconstruire la ville, et non-seulement la villé, mais toutes ses églises, sa cathédrale et une foule de monuments publics. Cette tâche n'effraya point le courageux savant; il se mit à l'œuvre comme s'il s'agissait de résoudre un problème astronomique ou physique; il dessina d'abord le plan d'une nouvelle capitale, et il paraît que son devis unissait la variété à la régularité. Mais on ne put le suivre fidèlement, la sottise et l'égoïsme des propriétaires ayant suscité une foule d'obstacles. Londres, néanmoins, est encore la ville européenne la mieux bâtie, et ne pèche guère que par l'absence de quais.

Wren s'occupa ensuite de la cathédrale et des églises; on ne lui en avait pas demandé moins de cinquante, outre un monument pour la douane, un palais de justice, un théâtre, et je ne sais combien d'autres édifices. Il mena de front toutes ces entreprises avec une activité infatigable. Et ce qu'on aura peine à croire, c'est que son désintéresse-

ment égalait son ardeur au travail. Pour diriger la construction de cinquante églises, on lui donnait deux mille cinq cents francs par an! La cathédrale ne lui rapportait que la même somme, attendu qu'on lui retenait la moitié de ses honoraires jusqu'à l'achèvement de l'édifice. Il lui avait fallu cependant abandonner sa chaire, et cesser de présider l'Académie des sciences. Wren était d'ailleurs si scrupuleux, si avide de bien faire, qu'il étudia les moindres détails de la bâtisse, au point de les mieux connaître que les ouvriers eux-mêmes. L'Angleterre le cite comme le plus habile de ses constructeurs. Or, ils sont peu nombreux, les hommes qui, après avoir débuté par la théorie, se familiarisent complétement avec les secrets de la pratique. Les meilleurs édifices de Wren manquent pourtant de charme et d'originalité. On y sent le travail d'un esprit peu inventif: ils ne séduisent point par des combinaisons nouvelles, par des formes inattendues. Wren avait beau faire, la nature lui avait donné l'organisation d'un savant, non celle d'un poëte. Il n'éprouvait point cet amour exalté du beau qui entraîne l'imagination au delà du réel, qui lui montre dans le lointain, sous un ciel lumineux, les royaumes sans bornes de l'idéal et de l'inconnu. Il étudiait avec patience, il reproduisait avec soin, avec fidélité; mais il lui manquait le souffle créateur. Sa grande figure monumentale, au nez, au menton volumineux, à l'air calme et doux, n'annonçait en rien la fébrile délicatesse des vrais artistes.

L'unique bâtiment de Londres que les flammes n'avaient point dévoré, c'était l'hôtel de ville, nommé Guildhall. Ses murs avaient une si grande solidité qu'ils restèrent debout sans fléchir et bravèrent l'ardente houle. On put lui rendre sa splendeur moyennant une dépense de 75,000 francs. La grande salle étonne par ses vastes proportions : elle a cent cinquante pieds de longueur, cinquante de largeur, cinquante-cinq de hauteur, et peut contenir sept mille per-

sonnes. Une immense fenêtre gothique s'ouvre à chacune de ses extrémités, offrant aux spectateurs des vitraux modernes. Huit groupes de colonnes établissent des divisions sur les parois : ils soutenaient probablement une de ces charpentes gothiques, peintes et dorées, pour lesquelles nos rivaux montraient tant de goût pendant le moyen âge ; on lui a substitué une galerie, où se place un public de choix dans les occasions solennelles. Presque tous les ornements qui paraient cette pièce avant la terrible année subsistent encore ; ils datent du quinzième siècle, attendu que les fondements de Guildhall furent jetés en 1411. En 1789, on bâtit une nouvelle façade : les caprices de l'architecte et le style ogival y forment par leur union un mélange bizarre.

C'est dans l'énorme enceinte décrite plus haut que se fait l'élection annuelle du lord maire [1]. Le 29 du mois de septembre, les chefs des principales familles de la cité y délibèrent à cet égard ; ils ne peuvent choisir qu'un des aldermen ; ceux-ci, au nombre de vingt-cinq, ont eux-mêmes obtenu précédemment les voix des notables de leur quartier : ils représentent chacun un district et sont désignés pour la vie. Les suffrages se portent sur deux d'entre eux, qui paraissent devant un conseil formé de l'ancien lord maire et du reste des aldermen : il s'agit de donner la préférence à l'un ou à l'autre ; c'est ordinairement le plus âgé que l'on proclame. Deux sheriffs annuels, dont le pouvoir embrasse non-seulement toute la ville, mais tout le comté, lui servent d'adjoints. Son règne commence le 9 du mois de novembre. On l'installe dans ses fonctions avec un éclat prodigieux. Une voiture de parade que fournit la cité, voiture derrière laquelle marchent les carrosses des sheriffs,

[1] On voit à Guildhall beaucoup d'autres pièces, mais moins importantes et décorées la plupart selon le goût moderne.

ceux des aldermen et une troupe choisie d'électeurs en longues robes, le mène de Guildhall au pont de Blackfriars, où il monte une barque richement ornée, suivie des barques non moins riches que possèdent les différents quartiers, pour l'usage de leurs députations. La flottille s'avance du côté de Westminster; une foule de bateaux remplis de curieux voguent alentour. D'innombrables spectateurs bordent les deux rives de la Tamise et saluent de leurs cris la procession navale. Les musiciens qu'elle porte font retentir le fleuve d'une bruyante harmonie, le canon y joint sa voix sonore et les matelots y mêlent les chants de leur profession. Le cortége descend à Westminster, puis s'achemine vers la cour de l'Échiquier, où le lord-maire prête serment et où le chef du trésor lui débite une harangue solennelle. La troupe visite après toutes les cours de justice, le greffier invitant les magistrats au pompeux dîner qui a lieu le même soir. Ces formalités accomplies, on remonte sur les barques et on descend le fleuve jusqu'à Blackfriars-Bridge; de là, on regagne l'hôtel de ville, comme on s'en était éloigné le matin. Le banquet a lieu dans la grande salle : les ministres, les principaux officiers de la couronne, la haute noblesse et environ mille habitants de la cité, hommes et femmes, les plus riches d'entre les bourgeois, y prennent une part très-active et luttent de gloutonnerie. Cette fête coûte d'habitude trois mille guinées, dépense qui est à la charge du lord maire et des sheriffs : ils doivent donc nécessairement jouir d'une belle fortune. Le premier, au surplus, touche dans l'année 8,000 livres sterling pour ses frais de représentation, et il peut les porter jusqu'à 250,000, voire jusqu'à 375,000 francs. Il habite le palais de Mansion-House.

Des festins encore plus somptueux que le repas annuel du lord maire ont été servis dans les murs de Guildhall. Un de ces dîners monstres éclipsa tous les autres par sa

magnificence. Le 18 juin 1814, le prince régent, le roi de Prusse et son fils, ce Guillaume couronné depuis empereur d'Allemagne, l'empereur de Russie, la plupart des généraux qui venaient de combattre Napoléon, y furent invités. On ne leur présenta que de la vaisselle d'argent et les mets les plus rares; la première fut évaluée 5 millions, le régal seul coûta 625,000 francs. Caligula et Vitellius en auraient été jaloux.

L'abbaye de Westminster et la Tour de Londres sont encore des édifices gothiques dont l'érection a précédé la grande catastrophe ; mais leur conservation n'a pas lieu de surprendre : ils étaient hors du foyer de l'incendie et n'eurent point à résister au violent tourbillon qui assaillait l'extérieur comme l'intérieur de Guildhall.

Outre le pilier solitaire dont nous avons parlé, un autre monument rappelle le désastre de 1666. Huit ou neuf mois après, Dryden publia un ouvrage intitulé : *Annus mirabilis,* l'Année des merveilles. Il décrit dans ce poëme l'embrasement de Londres. Un sujet si dramatique ne l'a pas inspiré, ou du moins sa verve a produit de tristes effets. Une recherche inutile et inopportune corrompt perpétuellement son langage ; l'intérêt du fond est noyé sous le mauvais goût de la forme. Il peint de la manière suivante l'extinction de la fournaise : « Le Tout-Puissant jeta enfin un regard de pitié sur la ville, et la miséricorde toucha doucement son cœur attendri ; une portion de la capitale était détruite, l'impétueux fléau s'élançait pour attaquer le reste. Dieu prit une pyramide de cristal évidé, la trempa dans les eaux du ciel, en fit un large éteignoir et chaperonna les flammes qui se précipitaient sur leur curée. Les feux vaincus se retirent de toutes parts ou s'endorment gorgés d'aliments ; les esprits domestiques montrent de nouveau leur face, et les petits dieux lares se glissent hors des foyers. » Si ce n'était pas un traducteur de Virgile qui

eût écrit ces phrases, on les citerait depuis longtemps comme des épouvantails de ridicule, dans le but d'instruire et d'effrayer tous les élèves de rhétorique.

L'anéantissement de la vieille cité a eu pour la métropole deux avantages : la peste qui la désolait fréquemment a cessé d'y paraître ; il a fourni l'occasion bien rare, et je pourrais dire unique, de bâtir une capitale sur un plan voulu, comme si on l'érigeait au milieu d'une campagne déserte : la salubrité dont elle jouit en est la conséquence. A voir ces larges rues, trois fois grandes comme les belles rues de Paris, ces maisons peu élevées, n'ayant guère que deux étages, ces carrefours spacieux où les voitures se croisent sans le moindre embarras, ces larges trottoirs soigneusement dallés, ces *squares* pleins de verdure, de fraîcheur et de silence, où pépient les moineaux, où voltige le chardonneret, on comprend que l'air, y circulant avec une extrême liberté, y doit être pur et n'infecte jamais le sang de miasmes corrupteurs. La prévoyance a été portée jusqu'à ses dernières bornes : l'eau des pluies est la seule qui mouille la voie publique ; nulle eau fétide n'y tombe d'aucun endroit. Sous chaque rue passe un canal où aboutissent les éviers de toutes les demeures ; les liquides dont on a fait usage sont de la sorte immédiatement conduits à la rivière.

Londres cependant a encore la physionomie d'une ville incendiée. Par les plus beaux jours, la fumée de la houille y cache le ciel : on dirait la vapeur d'un embrasement. Le soleil la pénètre avec effort de ses rayons, qui prennent une couleur sanglante, et, reluisant sur les briques jaunâtres des façades, composent de ces deux nuances une sorte de nuance fantastique. Les demeures les plus vieilles n'ont pas, il est vrai, ce manteau de soufre orangé ; mais la suie du charbon de terre les a rendues toutes noires. Le dôme de Saint-Paul offre de longues traînées obscures,

mêlées d'endroits blanchâtres, comme si la flamme l'avait bruni dans une place et calciné dans l'autre. Du sommet d'un grand édifice, Londres présente un aspect du même genre. Une brume d'exhalaisons l'enveloppe et lui donne, pour ainsi dire, un air scrofuleux. Il semble voir un gigantesque amas de broussailles humides, qui se consument lentement. La ville, sauf quelques traits, a donc gardé l'apparence que le feu lui imprima dans l'époque la plus périlleuse de son histoire, comme ces individus qu'un horrible malheur frappe dans leur jeunesse et qui en portent invariablement la tragique empreinte.

Aussi Londres gagne-t-il beaucoup à être vu passé minuit ; lorsque les habitants sont la proie du sommeil, que le fracas des voitures et le bruit de la multitude finissent de s'éteindre, que les cheminées ne lancent plus de vapeurs, le ciel, jusqu'alors voilé, montre son dôme radieux. L'âme s'épure à son tour, en contemplant la lumière des étoiles. Le regard plonge dans l'immensité, comme pour apercevoir le Dieu dont elle lui raconte la grandeur. Tout est si brillant là-haut, tout est si tranquille ! tout y parle si bien au cœur un poétique langage, tout y flatte si bien l'imagination ! La ville, d'un autre côté, s'est embellie : les deux rangs de candélabres qui longent les trottoirs, flamboient sans que rien en ternisse la splendeur ; ils composent une véritable illumination prolongée à l'infini. Chaque hôtel a de plus un réverbère fixé dans le couronnement de la porte, qui jette son éclat au dehors et sous l'arcade intérieure. Un *watchman* circule de loin en loin comme une ombre protectrice ; nul effroi n'inquiète la pensée, ne trouble la rêverie. La solitude, le calme, les ténèbres qui enveloppent le faîte et les retours des monuments, leur donnent une expression imposante qu'ils n'ont pas durant la journée. Çà et là brille une lampe tardive ; elle éclaire l'agonie, la spéculation ou l'ivresse d'un bonheur mutuel. Que d'intrigues, que de per-

nicieux projets cette nuit a suspendus ! Que de haines, que de trahisons, que d'erreurs grossières dorment dans ces têtes alourdies par une mort transitoire, ou les remplissent de funestes songes ! Ah ! si tous les hommes se levaient un matin, brûlant d'une sainte passion pour la justice et la vérité ! S'ils ne trouvaient plus en eux que charitables sentiments, glorieux désirs, sages principes ! comme les maux qui empoisonnent la vie actuelle seraient affaiblis ou prévenus, comme un sort noble et doux rajeunirait notre espèce, usée par la souffrance et l'inquiétude !

CHAPITRE II

Voyage à travers Londres.

J'avais résolu de me promener plusieurs jours dans Londres, un peu à l'aventure, sans autre but que d'observer les mœurs et l'aspect général des choses. L'hôtel même où je fixai mon domicile m'offrit d'abord un sujet de remarques. C'était une pension bourgeoise, qui ne s'ouvrait point pour tout le monde; il fallait y être présenté. Petite maison, au reste, bien close, avec des tapis du haut en bas. Deux vieilles Anglaises le tenaient, et deux servantes d'Irlande étaient chargées du labeur, sauf le travail de la cuisine. Jamais certes domestiques ne furent plus malheureuses. La haine que leur race éveille chez ses oppresseurs allumait perpétuellement la colère de leurs maîtresses; une tempête d'injures pleuvait sur elles du matin jusqu'au soir; des brutalités les accompagnaient souvent. Mal nourries, mal couchées, mal vêtues, elles apprenaient à connaître la justice et la charité humaines. Elles s'épuisaient pour satisfaire leurs despotes et n'y réussissaient point; je doute qu'on leur adressât dans toute

l'année une parole bienveillante. Elles avaient un sentiment si profond de leur détresse qu'elles ne répondaient point aux insultes et ne gémissaient pas des mauvais traitements; leur œil avait fini par n'avoir plus de larmes. Pourquoi pleurer une infortune sans espérance!

Les pauvres filles n'étaient pas belles, je le confesse; mais elles ne m'en inspiraient pas moins une souveraine pitié. J'aime la nation gaëlique dont elles m'offraient l'image et me peignaient le malheur. Débris d'une race puissante, qui a jadis couvert presque toute l'Europe, elle termine, au sein de la désolation, une glorieuse et pénible carrière. Les Normands, les Saxons, qui la tiennent sous leurs pieds, ne lui laissent pas une heure de relâche : ils la plongent dans cette boue glacée, où le poëte de Florence exile les traîtres; ils l'y enfoncent d'un degré de plus chaque jour, et si elle tente un effort, si elle veut échapper à l'abîme, ils lui mettent sur la gorge une lame infectée de poisons mortels. Ah! pourquoi une nation ne peut-elle expirer comme un individu? l'Irlande verrait au moins finir son supplice.

Accablée d'une triple malédiction, elle produit cependant toujours des grands hommes; elle tient tête à sa cruelle rivale et lui dispute les triomphes de la gloire. Il semble qu'elle veuille rendre son injustice plus éclatante et plus odieuse. Dans tous les temps, elle a pris pour emblème une harpe; elle la brodait autrefois sur ses bannières, elle l'employait à chanter ses victoires. Hélas! elle ne chante plus que ses tristesses, et le vent même, qui effleure les cordes magiques, en tire des accents désespérés.

Lorsque je prenais la parole en faveur de ces esclaves, mes hôtesses se bornaient à me répondre : « Ce sont des Irlandaises, » comme si leur nationalité justifiait tous les excès.

Les deux victimes avaient pourtant de loin en loin

quelques heures de joie. Lorsqu'elles se trouvaient seules, la gaieté, qui est naturelle aux peuples celtiques et que les Français n'ont point perdue, les délivrait un moment des étreintes du chagrin. Elles causaient alors avec moi et s'étonnaient de ma sympathie : elles se croyaient des objets de haine pour le monde entier! Une fois je revins pendant qu'elles nettoyaient ma chambre; des notes musicales frappèrent mon oreille, et comme je reconnus l'accent des Irlandaises, je m'arrêtai plein de surprise pour écouter. Elles chantaient une mélodie nationale, tour à tour vive et triste; l'air passait du ton de la menace au ton de la plainte et exprimait alors un affreux découragement. Leurs voix du reste se succédaient; quand l'une prenait la parole, l'autre devenait muette. La nature du poëme le réclamait ainsi : deux anges gardiens, les deux anges de l'Irlande, s'y entretiennent de l'île proscrite, s'y adressent au peuple et lui donnent des avis contraires. Le premier est le génie poétique des Gaëls; le second, leur génie belliqueux, celui qui les inspire dans les batailles. Le premier conseille la résignation, les pleurs, l'attente et la prière; mais une douleur sourde, une navrante mélancolie étouffe le sens de ses discours. Le deuxième raille la tranquillité de la nation, l'appelle aux armes, l'excite au carnage, et lui promet la victoire, si elle lui obéit, une affliction éternelle, si la claymore vengeresse ne sort pas du fourreau.

O vieille Irlande! ô vieille sœur de la Gaule! écoute le chant de ton ange exterminateur! ne reste point immobile comme une statue de la désolation, fais briller au soleil ton glaive intrépide, ce glaive dont l'éclair seul effrayait jadis tes ennemis; ne te laisse pas endormir par de vaines harangues, par des subtilités judiciaires; les voies de la chicane ne sont pas les routes de l'indépendance. Quand un peuple veut s'affranchir, le grondement du canon est la plus éloquente des langues; la mitraille et l'épée sont les

moyens les plus persuasifs. T'imagines-tu convaincre, attendrir l'Angleterre? penses-tu qu'elle viendra limer tes chaînes et te dire : Embrassons-nous? Jamais folie n'aurait égalé la tienne. Des publicains lâcher leur proie, l'œil humide de repentir! cela ne s'est pas encore vu. Un rhéteur délivrer des milliers d'hommes! cela ne s'est pas encore vu, cela ne se verra point. Chaque jour de délai te prépare une année de servitude; pendant que l'on te récite de belles protestations, les Normands t'investissent; des troupes, des bâtiments de guerre couvrent ton sol et veillent, la mèche allumée, sur tes côtes; des barques s'emparent de tes lacs, de tes fleuves, pour que ni la terre, ni l'Océan, ni l'onde qui t'arrose ne puisse t'offrir une retraite. O vieille Irlande! écoute, écoute le chant de ton ange exterminateur! La justice et la vérité sont des proscrites sur ce globe; elles ne triomphent que dans le sang des martyrs, que dans le sang des oppresseurs. Leve-toi, le monde te regarde. Si tu dois périr, meurs de la mort des braves et non point de l'ignoble mort qui te prend par les entrailles; ne te laisse pas affamer comme les loups d'Albion par les meutes anglaises. Que tes hommes luttent jusqu'au dernier soupir, que les femmes prennent ensuite leur place et que les enfants leur succèdent; que le tambour ne cesse de mugir, la trompette de résonner : qu'une immense et éternelle bataille ensanglante tes campagnes. Tu auras du moins fait commettre à ta rivale le plus grand assassinat politique dont l'histoire gardera le souvenir.

Mais tu n'es pas marquée du sceau de la réprobation, tu peux vaincre et purger ton île de la race normande, de la race hypocrite. La Grèce avait six fois moins d'habitants, elle était enchaînée depuis des siècles, elle n'était pas moins indigente; vois ce qu'elle a fait, et juge par là de ce que tu peux faire. Que crains-tu de perdre? Que redoutes-tu? Frappe donc, frappe, et compte sur le Dieu que tu n'as

point abandonné, sur ta propre valeur, sur ton propre génie, sur les nations fraternelles, qui tressailliront de joie et d'espérance!

Je regrette de ne pas avoir écrit le chant qui m'agita de la sorte : il avait une grandeur farouche et toute la sublimité de l'inspiration: mais je me contentai d'en jouir. Mon dessein n'était pas alors de publier des notes de voyage. Les Irlandaises m'apprirent qu'il avait pour titre : *les Deux Anges gardiens* [1].

Hors de ma retraite, des scènes, des formes, des objets curieux stimulaient, captivaient mon attention. La beauté des femmes me causait une surprise pleine d'enchantements. Les belles Anglaises (il y en a une foule qui méritent cette épithète) ne sont pas belles à moitié; la finesse de la peau, la blancheur du teint, la pureté des lignes, font de leur visage un attrayant, un glorieux chef-d'œuvre. Haïssons nos voisins tant qu'il nous plaira (ils nous ont trahis dans la dernière guerre); leurs femmes et leurs filles méritent d'autres sentiments. Leurs cheveux sont d'une nuance délicate, ni brune, ni blonde, tirant sur les deux couleurs et exprimée par le terme d'*auburn*. Un peintre ne saurait imaginer rien de plus doux à l'œil, rien qui se fonde plus agréablement avec le pâle rose de la chair. Elles déploient en outre un faste prodigieux : le satin, la moire, le velours habillent seuls les riches; les moindres étoffes sont dédaignées. On m'objectera sans doute que les brillantes insulaires manquent de grâce; ce reproche m'effraie peu, je l'avoue. La beauté, quoi que l'on dise, l'emporte sur la grâce : l'une réside

[1] Voici des chiffres qui ont une lugubre éloquence. La population de l'Irlande diminue rapidement, malgré l'envahissement continuel du pays par les colons d'Angleterre et d'Écosse. Elle était en 1841 de 8,175,124 habitants. Dix années plus tard, en 1851, elle avait éprouvé une réduction de 19 pour 100, et n'atteignait plus que le chiffre de 6,552,385. En 1861, elle était réduite à 5,764,543 habitants, dont 678,661 individus appartenant à la religion anglicane, 586,583 sectaires et 4,490,583 catholiques.

dans les mouvements, dans le port, dans un certain genre d'expression; elle est vague, accessoire, fugitive et supplémentaire. Elle ne tient pas au fond même de l'organisation, à l'essence de l'être; elle naît du jeu de la vie et s'efface presque entièrement sous le pinceau. La beauté a un caractère plus réel, plus positif: elle vient de la constitution et forme un seul tout avec elle. Signe extérieur d'une perfection interne, elle est invariable comme son principe. Le dessin peut la reproduire, l'œil la voit, l'oreille l'entend, les mains la saisissent, et elle n'échappe pas tout à fait aux autres sens. Elle laisse dans l'esprit une image nette, un brillant souvenir; elle l'atteint, elle le charme plus directement; elle supporte l'analyse et la contemplation. Il est rare d'ailleurs qu'elle se développe sans que la grâce l'escorte bientôt : cet effet se produit chez bon nombre d'Anglaises, comme chez les dames du continent.

Si l'on va au théâtre, on est ébloui par les figures enchanteresses que l'on aperçoit de tous côtés. L'Italie seule offrirait peut-être de semblables réunions. Un fluide magnétique inonde, pour ainsi dire, la salle. Un de mes amis me contait dernièrement à cet égard une aventure, qui montre bien quelle séduction exercent les blanches filles des Trois-Royaumes. Debout au parterre de Hay-Market, il promenait sa vue de loge en loge, de galerie en galerie. Des yeux charmants, de frais visages, des bouches créées pour l'amour l'enivraient d'admiration. Tout à coup une jeune femme vint s'asseoir au premier rang des fauteuils de balcon; deux hommes, son frère et son mari sans doute, se placèrent près d'elle. Aussitôt qu'elle parut, les autres spectatrices furent éclipsées; il n'y en eut pas une qui soutînt sa présence, car si elles étaient brillantes, celle-ci était divine. Elle possédait une de ces beautés parfaites, qui éveillent un sentiment religieux et attendrissent comme les magnificences de la nature : on aperçoit en elles une

empreinte plus vive de la main créatrice, un rayon plus pur de la lumière céleste. Malheur à ceux qu'elles remplissent d'une idolâtrie sans espérances! On ne les aime point d'un faible amour; elles excitent des désirs violents comme le fanatisme et indomptables comme lui. La passion perd alors son caractère habituel : on dirait que les sens n'y entrent pour rien, que l'âme parle seule et veut embrasser, dans une magique union, l'esprit immortel sous des formes passagères. Elle brave donc tous les périls : que sont les malheurs et l'agonie elle-même auprès de l'ineffable volupté qu'elle ambitionne?

Nul ne ressent plus vite que mon ami cette profonde émotion. Loin de résister, en conséquence, aux transports soudains qui l'agitèrent, il s'y livra sans capituler. Ses regards s'attachèrent à la merveilleuse inconnue; il l'étudia, l'analysa, en quelque sorte, et se laissa envahir par son influence magnétique. Tout lui semblait exquis, et les lèvres délicates, et le front charmant, et les yeux pleins d'éclairs, et les boucles soyeuses, qui encadraient le ravissant tableau. Le spectacle commença, il lui fut impossible de rien voir : son imagination lui offrait obstinément la belle Anglaise, il tournait sans cesse la tête de son côté. Las de cette position équivoque, il s'assit à rebours, le dos vers la scène, la figure vers la jeune dame. Il craignait pourtant de lui déplaire, de l'éloigner du théâtre, mais son inquiétude dura peu. Il paraissait lui dire : « Je vous sacrifie la représentation; vous êtes pour moi le plus intéressant des chefs-d'œuvre. » Elle comprit ce muet éloge, et lui en sut gré; il était délicat et manifestement sincère. Au lieu d'abandonner la salle, comme il le redoutait, elle lui lança un regard bienveillant et caressant; un léger sourire effleura même ses traits. Son attention dès lors fut partagée entre la scène et mon brûlant ami. Que de choses ne se dirent-ils point dans leur muet idiome! Et, quand elle regardait

le théâtre, quelle joie pour son admirateur de voir les sentiments les plus contraires varier tour à tour sa physionomie! De quelle grâce ils l'ornaient, depuis l'expression de la tristesse jusqu'à la franche gaieté, qui éclate et embellit le visage d'un suprême contentement! A ces agaceries involontaires, elle joignait une habile coquetterie; elle déployait toutes les ressources dont la nature prodigue l'avait armée : elle étalait sur le velours de la balustrade une petite main blanche, fine et potelée, à rendre un sculpteur immortel. Pour faire ressortir l'élégance de son cou, elle penchait, agitait sa douce et noble tête; pour montrer à son digne appréciateur, qui ne perdait pas un geste, la suavité de ses formes et de sa tournure, elle se levait dans les entr'actes, laissant tomber son châle avec une feinte négligence. Ah! lorsqu'une femme a résolu d'ensorceler un homme et que la nature lui prête son aide, en quel abîme de démence ne pourrait-elle pas le plonger!

Des heures s'écoulèrent ainsi, bien lentes et bien rapides; bien lentes, car elles étaient pleines d'émotions et valaient des journées; bien rapides, car l'intelligence ne les mesurait point et ne les supputa que pour les regretter. Il fallut partir néanmoins; le rideau était tombé, la foule se pressait aux portes. La tendre et vive inconnue resta une des dernières : elle trouva mon ami sur le palier; il lui glissa quelques mots pendant qu'ils descendaient. Oh! s'il avait pu s'exprimer librement, comme son éloquence eût ému la belle Anglaise! Mais la foule était là, mais deux importuns étaient là. Ne pouvant lui répondre, elle se contenta de laisser choir son éventail, un éventail de prix, je vous jure. Il le ramassa pour le lui offrir : un coup d'œil lui dit de le garder. Les trois personnes montèrent dans un équipage : le galant monta dans une voiture; il ordonna de suivre le carrosse, de passer devant l'hôtel où il ferait halte, et d'en

prendre le numéro. On lui obéit ponctuellement, de sorte que la maison de son enchanteresse lui fut au moins connue. Il lui restait à savoir son nom, mais les gens du quartier le lui apprendraient bien vite. Une fois chez lui, vous croirez sans peine qu'il eut hâte d'examiner l'éventail, qu'il le tourna, le déploya, le couvrit de baisers, selon la folle manière des amants. Ce qui le réjouit plus que toute chose, ce fut d'y voir des armes et un titre de famille, non point par un sot orgueil, mais parce qu'ils lui donnaient un nouveau renseignement. Il se présenta le lendemain à l'hôtel : on l'introduisit comme une personne attendue, et on le fit asseoir dans une petite pièce solitaire. Il rêvait depuis cinq minutes, lorsque la jeune dame entra, plus charmante peut-être que le soir précédent, et l'accueillit avec le sourire qui l'avait déjà enthousiasmé..... Le reste de l'aventure est demeuré un secret entre les deux héros. Peu importe, au surplus : je voulais seulement décrire les effets que produisent les beautés de l'Angleterre.

Les mémoires d'Alfieri contiennent une anecdote héroïcomique, dont tout le monde se souvient. Un grand personnage de Londres est trahi par sa noble épouse en faveur du poëte. Celui-ci commet une foule d'imprudence et brave la mort pour pénétrer jusqu'à elle. Leur liaison est découverte : la femme adultère se sauve du domicile conjugal. Le mari a un duel avec l'Italien, où il le blesse légèrement, et il réclame des tribunaux le divorce. Alfieri est ivre de bonheur : sa maîtresse deviendra sa compagne légitime et portera son nom, dès qu'elle sera libre. Elle lui manifeste à cet égard les plus sombres doutes ; rien ne peut dissiper les nuages qui environnent son beau front. Il l'accable de serments, il la supplie de bannir le chagrin ou de lui dire pourquoi elle s'attriste; elle lui confesse donc, au milieu des soupirs et des larmes, qu'il avait deux rivaux : son époux et le jockey de la maison. C'était le der-

nier qui, les espionnant par jalousie, avait eu connaissance de l'intrigue et avait mis le possesseur légal sur la voie. L'auteur dramatique se livre à des accès de honte et de rage. D'un caractère plus tranquille, le jeune seigneur garde son palefrenier, jugeant tout naturel qu'il eût profité de l'occasion : le poëte admire, et le lecteur avec lui, ce flegme imperturbable. On vous raconte, en Angleterre, bien des histoires de ce genre. Maintes filles de lords, de comtes, de ducs, de barons et de marquis, sont séduites par leurs valets, dit-on, ou plutôt les séduisent elles-mêmes : car les pauvres diables n'oseraient point, je crois, tenter les premières démarches. Est-ce une médisance ou une calomnie? Je n'ai aucun moyen de vérifier le propos. Il m'eût indigné, sans la mésaventure d'Alfieri.

On a si longuement et si habilement discouru de la prostitution à Londres que je n'en parlerai pas. Un ouvrage spécial donne sur ce triste sujet d'affreux renseignements[1]. Personne n'ignore que, dans la capitale de l'Angleterre, les filles publiques sont au nombre de soixante à quatre-vingt mille; treize ou quatorze mille ont de dix à treize ans. Ces chiffres en apprennent assez; mais ce qu'ils ne disent point, c'est que les folles créatures ont le droit d'entrer partout. Les jardins, les musées, les théâtres, leur sont ouverts; elles y cherchent pratique. Elles possèdent exclusivement les foyers, où une femme honnête n'oserait mettre le pied. Dans les rues, elles guettent les passants, le jour et la nuit. A une heure, à deux heures, à trois heures, à quatre heures du matin, elles voyagent sur les trottoirs, par les temps les plus rudes, l'hiver comme l'été, faisant un service de relais pour entretenir la débauche. Ayant d'ailleurs partout de magnifiques ou d'ignobles repaires, aucun lieu ne leur échappe. C'est un vaste filet de corruption qui

[1] *Prostitution in London*, par le docteur Ryan.

étreint la pruderie anglaise, enchantée de s'y perdre. Sur cette terre de la morale publique et de la feinte piété, la loi ne permet aucun travail, aucun plaisir, le dimanche, sauf l'ivrognerie et une dégradante luxure. Il faut avouer, pour être juste, que les femmes publiques y sont remarquables ; je doute qu'il en existe d'aussi belles dans aucun pays du monde, et l'on serait tenté de leur dire : « Ah ! si vous étiez pures, comme l'on vous adorerait ! Si vous n'étiez point vénales, de quels sacrifices ne payerait-on pas votre possession ? »

L'usage d'ensevelir les morts autour des églises forme contraste avec ce nombre immense de Madeleines toujours présentes. Un mur, qui a trois pieds de haut, sépare les tombes de la voie publique. Les courtisanes rôdent le long de cette enceinte, comme de brillantes apparitions; lorsque tout sommeille dans la ville muette, que la nuit déroule au firmament ses chastes splendeurs, que le travail se repose et que l'infortune oublie, elles provoquent encore les passants attardés, près de ce champ silencieux qui ordonne le repentir. Le bruit des voitures forme une autre disparate avec la majesté du cercueil. Le calme devrait au moins régner parmi les pierres de l'éternelle paix.

Une chose qui étonne dans la métropole anglaise, dans cette capitale de l'or, du négoce et de l'industrie, c'est la simplicité des lieux publics. On n'y trouve point les somptueux ornements de Paris, et l'on se croirait au fond d'une province. Ni les magasins, ni les restaurants, ni les cafés, n'ont le luxe et le goût que l'on admire en France. La plupart des boutiques où l'on vend de l'ale sont même dépourvues de tables; ceux qui les fréquentent boivent sur le comptoir, s'ils n'aiment mieux prendre place sur un banc qui entoure la salle. On reconnaît là une nation plus orgueilleuse que vaniteuse. Elle tient à posséder, à jouir ; elle est fière de ses richesses, mais ne les étale pas. Les indi-

vidus s'y contentent de leur propre estime, du bonheur solitaire qu'ils puisent dans leur opulence.

Le mauvais goût de ces marchands hautains contribue sans doute à leur faire éviter les décorations très-apparentes. C'est un acte de prudence. La nature ne leur a donné qu'avec parcimonie le talent de la forme. Les inspirations chrétiennes, les travaux de l'Europe, les aiguillonnaient pendant le moyen âge, et leur communiquèrent transitoirement un don qu'ils ne tenaient pas du ciel : ils purent ériger de splendides cathédrales, de charmantes églises, de brillants oratoires. Encore prouverait-on sans peine que le style gothique a eu chez nos rivaux moins de pureté, moins de beauté qu'ailleurs: ils ont imaginé des plans moins heureux, produit des effets moins pittoresques. On trouvera des exceptions; quelle règle n'en a point? Mais le génie catholique semblait pris de tristesse, un peu égaré sous ces froides latitudes, et il y dépérissait comme la végétation des arbres méridionaux. Le domaine réel de l'Angleterre, aussi bien que de l'Allemagne, c'est la poésie : les formes plus vagues de la littérature conviennent mieux au spiritualisme du Nord. Livrées à elles-mêmes dans la sphère du beau plastique, les populations de la Grande-Bretagne ne révèlent qu'une mince aptitude et ne se distinguent que dans les genres inférieurs.

La *Galerie nationale* renferme une toile curieuse : elle est de Reynolds, habile artiste en portraits, sage critique, mais faible peintre d'histoire. On y voit les Grâces, ou du moins trois jeunes personnes qui les représentent, car l'artiste a eu la maladresse de copier des êtres réels, en abordant un sujet idéal, et de prendre pour types les filles d'un sir William Montgomery. Elles sont emmaillotées de longues robes sans la moindre élégance, et agitent des écharpes burlesques. Le monument où se trouve suspendu ce tableau, offre lui-même un exemple comique

des fausses idées qui obscurcissaient, il y a quarante ans, le génie architectonique de l'Angleterre. Il borde un côté de la vaste place dite *Trafalgar-Square;* on ne peut imaginer rien de plus lourd, de plus insignifiant, de plus gauche et de plus nu. Près de là, au carrefour de *Charing-Cross*, on aperçoit une statue équestre, dont le cheval a une tournure singulière, qui provoque l'hilarité. Enfin, la plupart des objets de luxe étalés aux montres des boutiques révèlent un pitoyable goût. Les broderies sont tellement grossières que l'on dirait des ouvrages d'enfant; les chapeaux de dames ont un air grotesque; les modèles d'habits ne pourraient être endossés par aucun homme. Cette gaucherie va si loin qu'il n'y a pas, dans les Trois-Royaumes, une seule Anglaise qui sache plisser un col ou un jabot : le peu de femmes en état d'accomplir ce prodige sont venues de France. L'aristocratie de Londres se fait blanchir sur le continent : les paquebots emportent le linge et le rapportent. Je mentionne ces faits vulgaires, parce qu'ils sont caractéristiques.

Les aberrations du goût, chez nos voisins, ont fini par atteindre un genre littéraire de la plus grande importance : l'art dramatique subit, au delà du Pas de Calais, une sombre métamorphose. Son orbe autrefois radieux, chargé maintenant d'une scorie impure, semble un astre à jamais éteint. L'île de Shakespeare, de Ben Jonson, de Beaumont, de Fletcher, de Rowe, d'Otway, de Congrève et de Sheridan n'a pas un seul auteur comique ou tragique : la scène y est déserte, comme un cimetière abandonné que des ombres fameuses parcourent seules durant la nuit, quand les bises d'automne ont l'air de soupirer leurs noms. Aux touchantes aventures du roi Lear, aux profondes tristesses de Hamlet, à la noire hypocrisie de Richard III et d'Iago, à l'éloquence de Jules César et de Coriolan, succèdent, dans le même théâtre et dans la même soirée, d'ignobles farces qui

exhalent l'ennui. Les clowns viennent parader où chantait Ophelia, de stupides acteurs grimacent où pleurait Desdemona. Le pauvre Timon raillait, il y a un instant, la folie humaine, et de sots quolibets lui donnent gain de cause. On insulte au poëte en promenant cette onde bourbeuse sur son œuvre immortelle. J'ai vu jouer à Covent-Garden, après Roméo et Juliette, après leurs suaves amours et leur fin attendrissante, une pièce nommée : LE JOYEUX DIABLE D'EDMONTON (*The merry devil of Edmonton*). La niaiserie ne peut aller plus loin. Le sel de l'ouvrage consistait en ce que les mimes avaient d'énormes têtes de carton qu'ils frappaient mutuellement à coups de marteau : on riait de les entendre sonner. La lutte dura une heure et demie; j'avoue que je bâillais d'une manière fantastique. Les jeux de scène, auxquels les histrions se livrent pour égayer la foule, choquent souvent les regards et l'esprit : l'homme le plus indulgent sur les convenances est blessé de voir mettre en usage des moyens si crapuleux. Les *penny-theatres* devenaient tellement ignobles que la police les a fermés.

Londres cependant a dix-neuf salles de représentations dramatiques! Des milliers de spectateurs s'y engouffrent tous les soirs, des milliers d'agents s'y évertuent. La nation paye pour les maintenir des sommes effrayantes. La mécanique et la peinture y prodiguent leurs sorcelleries. Que d'efforts! que de ressources! quelle opulence matérielle! D'où vient donc la nullité morale? D'où vient que pas un homme de talent ne se lève au milieu de ce faste et ne lui communique la grandeur de son génie? Quoi! tant de mouvements, de dépenses, de fatigues pour rien! Quoi! cette grasse terre dévore tout ce qu'on y jette et ne produit pas une fleur, pas une graine, pas une baie sauvage! L'impuissance de la mort a-t-elle frappé le royaume?

Elle a du moins frappé le théâtre : sa splendeur même a

causé sa chute, l'armure trop lourde a tué le héros, l'âme s'est évanouie sous le poids du corps. L'art dramatique a cessé d'être un art pour devenir un négoce; il est tombé dans les mains des trafiquants, des actionnaires, des spéculateurs. A ceux-là peu importent les lois éternelles du beau! Ils ne désirent que le gain et le cherchent sur tous les sentiers. Leur pauvre intelligence comprenant mieux les effets matériels, ils se laissent absorber par eux; les décors, le bruit, les illuminations, les parures, les automates, les jongleurs, les animaux extraordinaires, provoquent leur enthousiasme et allument leur espoir. Les séductions littéraires ne viennent qu'en deuxième ordre : on économise sur la pièce au profit des machines. Les établissements rivaux emploient les mêmes moyens, et l'artiste indigné s'éloigne de ces cloaques, où son génie refuse de le suivre.

Admettons néanmoins qu'il se trouve un directeur plus instruit, plus sensé, plus bienveillant et plus sagace : un pareil prodige peut naître, à toute force, dans le cours des siècles. Les auteurs y gagneront-ils? Le fait me paraît douteux. Comment d'abord pénétrer jusqu'à lui? Comment obtenir d'être lu avec attention, malgré une effroyable concurrence? Ce premier obstacle emporté, il faudra plaire à tous les acteurs, au machiniste, au concierge, attendre un moment propice des années entières, sourire toujours, accepter un collaborateur fictif, s'épuiser en courses, en démarches, en prières, vivre dans une inquiétude mortelle, bref, unir la bassesse d'un laquais à la divinité de l'inspiration. Quelques dramaturges bravent cette ignominie et perdent leur talent pour réussir; mais les plus dignes préfèrent laisser la muse expirer de chagrin sur leur cœur, ou, la détournant de ces lieux de prostitution, l'emmènent dans la solitude et l'occupent à des travaux qui ne demandent pas d'auxiliaires.

En effet, les premiers besoins de l'artiste sont le calme

et l'indépendance. La force du génie est pleine de délicatesse : un rien l'excite ou le paralyse; on admire sa vigueur et son infirmité. Il a pour symbole la lumière, emblème d'une exquise justesse. Le brillant fluide répand de même la vie, la joie et la splendeur sur sa route; mais un nuage, une frêle exhalaison le tient en échec. Les hommes stupides et arrogants qui persécutent le mérite, ne savent pas quelles douleurs ils font naître, quelles nobles, quelles utiles pensées, quels chefs-d'œuvre ils étouffent.

Les circonstances, dont toutes les grandes créations dramatiques ont été jusqu'ici environnées, sont pleines d'enseignements. Chez les Grecs, un concours national était ouvert, et il suffisait de produire pour que la pièce fût soumise au public ; on ne s'exposait donc point à de dégradantes épreuves : l'âme enfantait sans crainte et sans tristesse. Chez les Romains, les spectacles matériels détruisirent dans son germe l'art de Sophocle et d'Eschyle. En Espagne, Lope de Vega et Calderon travaillèrent immédiatement après ses débuts, de sorte que, n'étant point troublés par une foule de rivaux, ils purent ceindre la couronne et agir avec une liberté royale. En Angleterre, Shakespeare avait une scène à lui, où son talent jouissait d'une indépendance complète dans toutes les acceptions du mot, puisqu'il ne subissait même pas la gêne du décor, attendu qu'on n'en faisait point usage. Chez nous, Hardy obtint de la destinée les mêmes faveurs : son impuissance les annula. Quelques-uns de ces avantages échurent à Corneille; mais l'heure la plus propice était déjà passée; Richelieu, d'ineptes émules, les pédants, l'Académie, le poursuivirent et l'amoindrirent. La protection de Louis XIV aplanit le chemin de Racine. Molière possédait, comme Shakespeare, un théâtre où il était maître absolu. Dans le siècle dernier, les chagrins dont la troupe de Manheim abreuva Schiller lui firent prendre la scène en dégoût, et

ce sentiment l'accabla dix années. Jours affreux de contrainte et de douleur, pendant lesquels l'âme regrette sa patrie, ces fécondes régions intellectuelles que Dieu lui avait assignées pour domaine! Elle semble n'y plus tenir, elle en parle avec une feinte résignation : l'étranger pense que le sacrifice ne lui coûte point. Oh! comme il se détromperait, s'il pouvait lire au fond de ce cœur palpitant, ou même s'il voyait frissonner le poëte, lorsque la moindre espérance vient luire aux barreaux de sa prison! Il se relève, il pousse un cri de bonheur; on dirait Lazare qui sort du tombeau, quand une voix toute-puissante frappe son oreille engourdie par la mort. Ses désirs se raniment; les songes de gloire qui l'enivraient autrefois passent devant ses yeux, le remplissent d'une nouvelle force, d'une nouvelle ardeur. Cherchez maintenant quelques traces de son abnégation! Voilà ce que ressentit Schiller dans la salle du théâtre de Weimar : elle était sans doute bien exiguë, mais la liberté la parait de sa présence. Gœthe dirigeait l'établissement, et ces deux âmes fraternelles, que nul obstacle ne gênait, multiplièrent alors les prodiges. La seule royauté que sanctionne la nature est celle du génie : tâchez de le réduire en esclavage, il penchera la tête, et deviendra muet comme les générations endormies dans la stupidité de la mort.

CHAPITRE III

Suite du voyage d'exploration.

Telles étaient les réflexions que m'inspiraient, le soir, d'ennuyeuses farces, le jour, la vue des édifices, des collections et des passants. J'errais dans tous les lieux qui attirent les badauds, et que je ne décrirai point, en haine de la vulgarité. J'allais de *Hyde-Park* au *Regents-Park*, de la Tour de Londres, monument plus fameux que curieux, au Tunnel, aux Docks et à Greenwich, sur lesquels s'extasient habituellement les voyageurs; du palais neuf de Whitehall au vieux palais de Saint-James, que bâtit Henri VIII; de la Chambre des Communes à la Chambre des Lords, où j'eus l'honneur de voir la haute cravate et le nez superbe de Wellington, le plus grand des généraux modernes, selon les Anglais, puisqu'il a vaincu Bonaparte. L'énorme salle de Westminster [1] fut l'objet qui me captiva le plus, après l'église du même nom, église dont je ferai bientôt l'histoire et crayonnerai l'image. On y amena

[1] C'est un reste de l'ancien palais bâti par Richard II en 1397. Elle a 270 pieds de long, 74 de large et 90 de haut; un passage la met en communication avec la Chambre des Communes.

Charles Ier devant ses juges; il y entendit son arrêt de mort, sans frémir et sans perdre courage. Une vaste charpente, une forêt d'arbalétriers, couronne cette pièce et reproduit en bois les merveilleux dessins de l'architecture gothique. Les poutres sont peintes, dorées, aussi coquettes et aussi élégantes que possible. La lumière glisse dans leurs intervalles, se joue sur leurs plans et leurs arêtes, prend tous les tons et toutes les nuances imaginables. Cette manière de disposer les combles, fort usitée au moyen âge, abandonnée maintenant presque partout, s'est conservée en Angleterre. Le nouveau réfectoire de la société dite Lincoln's Inn, terminé en 1845, entrecroise ainsi de nombreux madriers, comme les rameaux d'une vieille forêt. On voit à Londres d'autres charpentes analogues, dans le palais Lambeth, dans la grande salle de Middle-Temple; nous décrirons bientôt celle de Hampton-Court.

Si étrange que paraisse ce système, où l'on supprime les greniers, où on laisse voir les appuis de la toiture, il ne déroge nullement aux lois intimes de l'art monumental. Il en offre, au contraire, une application rigoureuse. C'est un principe essentiel de l'architecture que rien ne doit y être inutile, et que la décoration doit sortir des nécessités mêmes de la construction. Les professeurs académiques vantent beaucoup la fidélité avec laquelle les Grecs et les Romains ont suivi cette règle. Nos aïeux ne s'y sont pas moins sévèrement conformés. Je n'en voudrais d'autre preuve que leur adroite façon d'employer les arcs-boutants, les contre-forts, les escaliers et les verrières à orner les monuments. Eh bien, avoir fait des charpentes la plus belle, la plus curieuse partie des salles, une espèce d'édifice aérien, où l'œil s'égare avec joie, où la moindre brise imite les soupirs et le majestueux grondement des forêts, où la lumière des lampes se perd, la nuit, dans une ombre

impénétrable, comme si on avait sur la tête un ciel profond et mystérieux, n'est-ce pas une très-poétique et très-heureuse déduction de la loi mentionnée tout à l'heure?

A Lincoln's Inn, il y avait un motif spécial pour mettre en pratique le vieux système. C'est une ancienne résidence seigneuriale, consacrée en 1310 à l'étude des lois par Henri de Lacey, comte de Lincoln, qui en était possesseur, et qui lui a laissé pour dénomination le titre de son principal domaine. La construction de la chapelle est due à Inigo Jones; mais il fallait coordonner le nouveau bâtiment avec le reste de l'édifice. Lincoln's Inn est une de ces institutions puissantes, où on enseigne à la jeunesse anglaise la théorie et la pratique des lois. Londres n'en renferme pas moins de dix-sept, qui sont pour la capitale britannique ce que nos écoles de droit sont pour nous. Mais les professeurs y logent, les étudiants y prennent leurs repas et sont tenus d'assister aux séances des tribunaux. Quelques établissements ont une apparence toute princière; non-seulement des logis magnifiques y environnent des cours spacieuses, mais on y trouve des chapelles grandes comme des églises, avec clochers et tourelles, et les bibliothèques, les réfectoires, les salles de réunions et d'étude ne seraient point déplacées dans un château royal. Les écoles d'Inner-Temple et de Middle-Temple possèdent de vastes jardins au bord de la Tamise; on les a rendus publics, et la foule s'y presse, dès que le soleil, entr'ouvrant le brouillard et la fumée de Londres, montre avec timidité sa pâle figure de convalescent. Le luxe de ces édifices n'a rien qui doive étonner, du reste, puisque les étudiants payent des droits énormes: la simple admission aux quatre principaux établissements coûte plus de cent livres sterling, ou deux mille cinq cents francs. Voilà un droit d'entrée qui paralyse bien des familles. Dans la féodale Angle-

terre, l'étude même des lois est un privilége aristocratique.

On devinerait le caractère de son organisme social et politique rien qu'en voyant le palais des deux Chambres, dit palais de Westminster. C'est le plus vaste monument gothique élevé dans les temps modernes. La précédente construction ayant été incendiée le 16 octobre 1834, il devint nécessaire de bâtir un autre asile pour les lords et les députés des communes. Le feu avait pris à la suite d'une opération bizarre et négligemment accomplie. On avait résolu de brûler les tailles de bois, qui servaient depuis un temps immémorial aux comptes du Trésor, et formaient un contraste choquant avec les progrès modernes, avec nos méthodes expéditives de calcul[1].

Ce tardif holocauste eut lieu dans un poêle, d'où la chaleur montait par des tuyaux à la Chambre des lords.' Le monument fut bientôt la proie des flammes : elles dévorèrent la salle des séances, les vestiaires, plusieurs salles des comités, la Chambre peinte. On nommait ainsi une pièce longue et haute, sur les murs de laquelle Henri III avait fait retracer la prise d'Antioche et figurer d'autres sujets. C'était là que les conférences des deux assemblées avaient lieu, c'était là qu'on avait signé l'arrêt de mort de Charles Stuart. La bibliothèque, les bureaux de la Chambre des Lords, le bureau du grand chambellan et quelques autres pièces furent sauvés. Mais l'incendie gagna la Chambre des Communes, qui s'abîma dans des tourbillons de feu, avec sa bibliothèque et ses autres dépendances, hormis quatre salles où délibéraient les comités. Il fallut organiser en toute hâte des lieux de réunion pour les deux pouvoirs législatifs. Les murs de la salle aristocratique étaient

[1] On disait en Angleterre avoir *une taille de l'Échiquier,* comme on dit chez nous avoir un bon du Trésor.

encore debout, se dressant comme une ruine victorieuse, que la flamme avait bien pu noircir, mais non pas entamer. On la répara, on l'appropria aux séances des réprésentants de la noblesse; le cénacle populaire discourut et vota dans la Chambre peinte, dont les sombres parois semblaient défier un second incendie, comme ces hommes courageux qui tiennent tête à l'infortune et bravent la douleur.

L'embrasement du palais de Westminster ne fit pas naître des regrets unanimes. A l'occident de la chapelle, Edouard III avait élevé une haute tour, qui renfermait trois grosses cloches. On ne les sonnait qu'à l'époque du couronnement des rois et reines d'Angleterre, et dans quelques autres circonstances solennelles. Le vulgaire croyait que le bruit de ce carillon faisait tourner la bière, aussi loin qu'il pouvait parvenir. La chute de la tour et la destruction des cloches furent donc un motif de joie pour tous les fabricants d'ale, pour toutes les ménagères des quartiers voisins. Grâce au feu, les notes maudites ne devaient plus troubler le breuvage septentrional, qu'elles aigrissaient, dit-on, dans les futailles, dans les pots et jusque dans les estomacs.

Les salles provisoires servirent pendant six années aux séances du double corps parlementaire, avant qu'on prît des mesures pour leur substituer un nouveau palais. En 1841 seulement, on vota la construction d'un édifice proportionné à la puissance des deux compagnies. Le projet de monument fut mis au concours, et l'on invita les architectes à ne point se préoccuper de la dépense. La Chambre des Lords et la Chambre des Communes voulaient se bâtir un magnifique séjour et promettaient de ne pas épargner les millions. Elles exigeaient seulement que l'on fît usage du style gothique, ou du style à la mode sous Élisabeth, pour que l'édifice eût un caractère national. Quatre-vingt-dix compétiteurs entrèrent dans la lice. Le plan de M. Charles

Barry, membre de l'Académie des beaux-arts, qui était le plus riche de tous, fut adopté sans contestation. L'artiste avait choisi les formes en vogue du temps de Henri VIII. Son projet subit quelques modifications pendant qu'on le mettait en œuvre. Il a eu néanmoins la satisfaction de le voir réalisé, de voir le monument réfléchir sur le miroir de la Tamise son imposante façade.

Elle produit, par son étendue même, un effet poétique et majestueux. Un vaste corps de logis, flanqué de deux tours, en occupe le centre. Il a trois étages et neuf travées. Deux courtines plus larges et moins hautes le rattachent aux pavillons des angles. Ces pavillons sont combinés d'une manière ingénieuse et offrent l'aspect le plus élégant; chacun se subdivise en quatre tours reliées par des courtines. Ils formeraient donc, à eux seuls, d'assez grands édifices. La face des tours, qui surplombe la rivière, est ornée d'une de ces lanternes en encorbellement, si multipliées dans l'architecture civile de l'Angleterre. Elle décore le premier, le second étage, et s'arrête à la naissance du troisième. Une plate-forme environnée de créneaux la termine, plate-forme à laquelle donne accès une porte-fenêtre. Les tours se subdivisent elles-mêmes en quatre tourelles, que dominent de petits clochers. Ce triple fractionnement des pavillons produit le meilleur effet, leur donne en même temps de la richesse et de la légèreté. Il est d'ailleurs conforme à un principe essentiel de l'architecture en tiers point, qui partage les masses pour les déguiser à l'œil, pour obtenir la hardiesse et l'opulence.

Les tours dont le centre de la façade est flanqué, ont exactement le même aspect.

Des contre-forts peu saillants séparent chaque travée des travées voisines et, à la hauteur des combles, s'effilent en clochetons. Une balustrade fouillée, guillochée pour ainsi dire, couronne le haut des tours et le sommet des corps

de logis. Quant aux murailles, des panneaux sculptés en décorent presque toute la superficie.

Derrière la façade, et au centre du quadrilatère que dessine le palais constitutionnel, s'élève la haute flèche qui surmonte la salle octogone. A droite, le campanile pyramidal, à gauche, la puissante tour baptisée du nom de la reine Victoria, forment pour la vue comme des points d'arrêt, et semblent contenir le gigantesque édifice prêt à déborder. Deux clochers moins hauts, se dressant dans le double intervalle, achèvent de parer splendidement les combles. Cette masse énorme, qui pèse sur dix-huit arpents, monte encore autant que possible dans les airs.

La façade d'un monument aussi étendu, aussi bien ordonné, compose assurément un beau spectacle. La Tamise la reflète, comme nous l'avons dit, et le soleil la dore de sa lumière matinale ou de ses rayons obliques. Elle a néanmoins donné lieu à d'assez vives censures. On lui reproche de dérouler aux yeux une surface trop monotone. S'il y avait plus de saillies, plus de membres en retraite, elle serait plus pittoresque, et le clair-obscur y produirait, aux diverses heures du jour, des effets plus saisissants, plus variés, plus poétiques. L'architecte ne s'est d'ailleurs préoccupé que du dehors : il a orné les quatre faces extérieures, mais laissé presque nues les murailles des cours. C'est un palais, quand on n'en franchit point les portes ; c'est un rigide monastère, quand on pénètre dans l'enceinte et qu'on examine l'indigente uniformité des parois intétérieures. On dirait de l'architecture plaquée. Les panneaux ont aussi donné prise à la critique : on a trouvé ce genre d'ornement un peu mesquin pour une si vaste et si majestueuse construction.

Telle qu'elle est, néanmoins, elle exprime à merveille la force prépondérante du corps législatif dans les Trois-Royaumes. En voyant cette colossale résidence, où l'on a

prodigué les millions, l'étranger devine qu'elle abrite un pouvoir suprême. Les hommes qui s'y réunissent sont en effet le centre et le cœur du gouvernement britannique; les paroles que l'on y profère sont le verbe de la nation. Les masses sans doute n'ont pas encore de représentants directs, mais la noblesse et la bourgeoisie exercent tous leurs droits. La liberté est si précieuse, que sa lumière consolatrice réjouit la vue, même quand elle éclaire seulement des groupes choisis, au lieu de rayonner sur tout un peuple. Si l'on songe que les rois d'Angleterre habitent une demeure construite pour un de leurs vassaux, le duc de Buckingham, les gigantesques dimensions du palais de Westminster paraîtront plus significatives encore.

Pleins du sentiment de leur importance, les lords et les députés des Communes ont voulu somptueusement décorer cet emblème architectonique. Dès le mois de mai 1841, une commission fut nommée à cet effet. Les plus grands personnages du royaume en firent partie ; son premier acte fut d'ouvrir un concours universel des beaux-arts, qui tous devaient orner le monument législatif. Peinture à fresque, peinture à l'huile, sculpture en pierre, sculpture en bois, vitraux, arabesques, ouvrages de bronze, pavés de mosaïque, nul moyen n'était exclu. De nombreux artistes se disputèrent les prix offerts par le comité pour les meilleurs projets, et l'honneur lucratif de les mettre à exécution. Tous les sujets désignés, cela va sans dire, étaient des scènes de l'histoire d'Angleterre ou des allégories morales. Pendant sept ou huit ans, les vainqueurs de cette lutte pacifique ont travaillé sans relâche : l'édifice parlementaire offrait l'aspect d'un immense atelier.

Pourquoi une ville géante comme Londres, une ville qui contient de si fastueux monuments et d'incalculables richesses, contient-elle aussi les plus affreux quartiers, les bouges les plus repoussants de l'univers? Pourquoi y laisse-

t-on croupir et mourir dans le dénûment une population de damnés ? Je les ai vues, ces hideuses entrailles de la grande métropole, et j'en ai presque regret. Mon imagination attristée en garda longtemps une impression douloureuse.

Au milieu de mes excursions, je voyais, par moments, circuler près de moi des malheureux plus effrayants que les hallucinations de la fièvre. Je n'avais pas l'idée d'une semblable misère. Ils ne portaient, au mois de mars, ni bas, ni souliers, ni chapeau, ni cravate, ni gilet, ni chemise : un habit en guenilles, que deux ou trois boutons maintenaient par devant, une culotte percée de larges déchirures et fort distante de l'habit, couvraient à peine leur chair, qui se montrait de tous côtés. Le froid rendait leur peau livide comme celle d'un mort : les tortures de l'agonie étaient peintes sur leur face. Ils marchaient silencieusement le long des trottoirs, et n'osaient tendre aux passants leur main flétrie. La vue des hommes de police arrêtait la prière sur leur bouche.

Un soir je remarquai, entre autres indigents, une petite fille assez belle, qui vendait, ou, pour mieux dire, offrait des plumes de métal. Ses haillons ne pouvaient la protéger contre la bise des nuits, sous ce climat inexorable. Elle était aussi pâle que la pierre du tombeau ; les ravages de la faim se mêlaient à la débilité naturelle de l'enfance. Ce doux et innocent visage n'exprimait que deux choses : une naïveté mélancolique et l'habitude de souffrir. Elle n'aurait certes point changé au lit de mort, et l'instant où sa jeune âme allait quitter un monde trop affreux pour elle, n'était sans doute pas bien loin. Elle avait une petite toux sèche et brève, dont le son rauque perçait le cœur et figeait le sang dans les veines. Il se faisait tard ; soit qu'elle ne pût résister au sommeil qui la gagnait, soit qu'une journée de lassitude accablât sa frêle organisation, elle chancelait de temps en temps, comme si elle allait tomber ;

un effort la remettait en équilibre, et elle criait d'une voix tremblante, d'une voix éteinte : « Achetez mes plumes, messieurs, achetez mes plumes. » J'aurais voulu qu'un des grands du monde entendît cette funèbre complainte, ce monotone et douloureux gémissement, qui participait du râle et du sanglot.

On me disait néanmoins que ces terribles visions ne me glaceraient plus d'horreur, si je connaissais les lieux où séjourne la populace infime de la métropole. Je résolus de braver la déchirante émotion que produisent de pareils tableaux. On me conseilla d'aller voir, non point le célèbre quartier Saint-Gilles, mais les faubourgs de l'est, nommés Shoreditch et Bethnal-Green, dont la misère était encore plus rebutante, l'aspect plus infernal. Je m'armai de courage et en pris la route.

Lorsque je fus au milieu des sombres paroisses, vers *Edward-Street*, une ruelle me mena dans un de ces emplacements qui portent le titre dérisoire de jardins, en souvenir d'une agréable culture maintenant effacée. A peine eus-je entrevu le champ de désolation, que je me retournai involontairement pour fuir. Une sorte de honte me retint; je fis un effort et pénétrai dans le cloaque.

Devant moi se déployait un large terrain, cerné par de grandes maisons, qui n'avaient point de fenêtres ouvertes sur cette cour des miracles : son étendue embrassait plusieurs arpents; des cabanes de bois s'y dressaient presque au hasard, mêlées de constructions en plâtre et en brique, un peu plus solides, mais non moins affreuses; des clôtures de planches pourries les environnaient. Le sol, n'étant point pavé ni même égalisé, formait des buttes et des creux qui rendaient la marche pénible; dans les trous se corrompait une eau fétide et pleine d'immondices; quelques pourceaux, errant çà et là, remuaient cette fange,

éparpillaient ces ordures. Le fumier encombrait la porte et le voisinage des huttes; la mousse, l'humidité en verdissaient ou marbraient les parois; des cordes tendues sur le chemin étaient couvertes de haillons, qui s'égouttaient et séchaient. De minute en minute il fallait soulever ces linges hideux pour continuer sa route. Une exécrable puanteur vous saisissait à la gorge; un air lourd, épais et bleuâtre flottait, comme une haleine de mort, au-dessus de la léproserie.

Le peuple qu'elle recèle n'a pas une apparence moins funèbre. Au milieu de la boue et des autres impuretés se traînaient des enfants presque nus, laids, maigres, sales et blêmes; ils jouaient avec une lenteur maladive et le silence de la fièvre; ils me rappelèrent la victime dont j'ai parlé plus haut. Mais tout cela n'était rien, ou était peu de chose, à côté du spectacle révoltant qui s'offrit à moi dans l'intérieur des habitations.

Le premier homme que je remarquai se tenait accroupi au seuil d'une odieuse baraque. Il ne portait point de chaussure et avait la tête nue. Des lambeaux de drap lui servaient imparfaitement de costume. Sa figure était usée, ridée comme celle d'un vieillard, et cependant il avait à peine quelques cheveux gris. Je doute qu'il eût dépassé trente ans; une certaine jeunesse vivifiait encore ses yeux, et l'on voyait que sa caducité rapide était l'œuvre de la misère. Il y avait dans son regard une expression involontairement suppliante; elle montrait que la faim l'avait terrassé, qu'il n'engageait même pas de lutte contre la douleur. Ému par cette résignation tragique et voulant examiner sa cabane, je lui donnai un double shilling. Il faut croire qu'il n'avait pas aperçu de monnaie ou excité de compassion depuis longtemps, car ma faible aumône le toucha au cœur. J'allais retirer ma main, lorsqu'il la prit dans les siennes et la baisa, en y laissant tomber deux larmes de

reconnaissance. O Dieu du ciel! ô Père des hommes! ces larmes, qui auraient dû être tièdes, étaient froides comme une pluie d'hiver; le sang même avait fini par se glacer dans les veines du malheureux. Un frisson courut sur tous mes membres; je ne saurais dire ce que j'éprouvai, mais il me fut impossible d'entrer chez lui.

Un peu plus loin s'ouvrait une espèce de rampe aboutissant à une cave. Je pénétrai dans cette fosse; j'y vis toute une famille saisie d'un mal pestilentiel qu'engendrent tant de privations et de miasmes infects. Ces épidémies sortent par moments, comme un fléau vengeur, des repaires qu'habite la détresse, et promènent l'effroi sur les beaux quartiers; juste punition de l'imprévoyant égoïsme des riches! Je fus d'abord aveuglé par le manque de lumière ;bientôt cependant ma vue s'accoutuma aux ténèbres, et je discernai le lieu où je me trouvais; le fond en était presque aussi humide que le sol extérieur; des moisissures et un lichen noirâtre, semblable à une grosse toile d'araignée, couvraient les murailles. Point de siéges, point de meubles, point de cheminée; l'air n'entrait que par un soupirail et par l'ouverture de la porte. Dans un coin de cet Erèbe, de la paille était répandue, et quelle paille, bon Dieu! une litière décomposée, un engrais putride! Des morceaux d'étoffe, des restes de couverture en parsemaient le dehors; les locataires du souterrain ne pouvaient même la changer. Sur ce lit abominable trois personnes étaient couchées, un vieillard et deux femmes; des simulacres d'habillements les défendaient seuls contre l'hiver. Le besoin, les tortures, la maladie avaient tellement déformé leurs traits,qu'ils me remplirent d'épouvante. Leur œil me sembla vitreux comme celui des morts; leur peau terne, leurs lèvres bleuâtres annonçaient la fin prochaine de leurs tourments. C'étaient le père et les deux filles.

A leurs pieds se tenait un jeune garçon de quinze ans. Il

était assis par terre et avait le dos appuyé contre la muraille. Il ne grelottait point de la fièvre, mais ses joues creuses révélaient une extrême faiblesse. Je lui donnai une pièce d'argent, et il se leva pour sortir; mais, parvenu à la première marche, il tomba exténué : il n'avait point la force de gravir, et eût péri, selon toute vraisemblance, faute d'aliments, si je m'étais détourné de leur caverne. Il me fallut à peu près le porter jusqu'en haut, où le grand air le ranima. Il poursuivit son chemin à l'aide d'autres jeunes gens, et alla chercher de la nourriture dans la boutique la plus voisine.

J'eus à peine fait deux pas qu'une horrible créature, une sorcière qui eût dégoûté Macbeth en lui promettant la couronne, une vieille femme ivre de *gin* et drapée dans des haillons, m'apostropha d'une manière grotesque et insolente. Je m'éloignai rapidement. C'était une autre forme de la pauvreté, l'atroce dégradation qu'elle engendre.

Cependant, au milieu de ces bouges sinistres, une masure moins repoussante frappa mes yeux. La porte en était close, et une légère fumée tourbillonnait au-dessus du toit; nul immondice ne salissait le devant du logis. Plus embarrassé pour m'y introduire, je heurtai, non sans quelque hésitation. Une femme de quarante ans à peu près vint m'ouvrir, et, me croyant un docteur de la paroisse ou chargé de faire une enquête, elle me reçut avec une gauche politesse. Elle m'offrit d'abord une chaise que j'acceptai, puis s'éloigna un peu et se tint debout, comme prête à me répondre. La chambre où nous étions ne démentait point l'extérieur de la cahute. Non-seulement il y avait des siéges, une table et du feu, mais une espèce de lit formé par plusieurs matelas, étendus l'un près de l'autre sur de la paille nouvelle, que retenait un encadrement de planches. Une fenêtre éclairait la pièce. Autour de la table, un homme qui me parut avoir la cinquantaine, deux jeunes garçons et

une jeune fille savouraient passionnément un pudding au riz : le bonheur qu'ils éprouvaient à manger animait, contractait leur face. Ils avaient manqué de pain si longtemps! Ce qui m'étonna, ce fut la beauté de la jouvencelle, dont l'appétit avait encore un air assez digne. Ses yeux magnifiques lançaient des éclairs; une douce pâleur était empreinte sur son visage, mais une nuance rose le colorait déjà faiblement : on aurait dit les derniers rayons de la lune mêlés à la pourpre du matin. Son front pur était uni comme une tablette d'ivoire; elle montrait des dents blanches comme la neige des Alpes. Sa chevelure frisée, brillante, soyeuse, était peu touffue et très-courte : il n'y avait sans doute pas longtemps qu'elle poussait et qu'on la soignait. La jeune personne devait être dans sa dix-huitième année. Des gants couvraient ses mains.

— « Votre aisance au milieu de ce quartier lugubre délasse ma vue et mon cœur, dis-je à la mère; il faudrait que vos voisins fussent aussi heureux que vous. »

— « Nous ne le sommes que depuis un mois, me répliqua-t-elle; nous avons bien souffert, bien souffert! »

— « Et qui vous a tiré du dénûment? » repris-je.

Elle hésita pour me répondre, interrogea de l'œil son mari et garda le silence.

— « Oh! vous pouvez vous fier à moi, lui dis-je; ne craignez rien; je ne suis pas du pays et ne vous veux aucun mal. »

Elle adressa un nouveau coup d'œil au maître du lieu, qui lui permit de parler.

— « C'est, voyez-vous, monsieur, que notre fille entrera bientôt en condition. Une dame qui l'aperçut un jour, pendant qu'elle regardait une boutique, l'a trouvée charmante : elle lui a donné une pièce d'argent pour acheter du pain ou des gâteaux. Elle la flattait, lui promettait de la nourrir, de l'habiller, de lui faire un sort. Elle l'a

suivie, nous a répété les mêmes discours, et tient parole. Fanny seulement était trop chétive; elle nous apporte de quoi la rendre belle. Nous ne jeûnons plus maintenant! Elle doit bientôt venir la chercher; mais notre enfant ne nous oubliera point. N'est-ce pas, fillette?

— « Oh! certainement non, » répliqua la dernière avec un embarras manifeste.

— « Elle a donc une grande maison, cette dame, que vous parez votre fille, que vous lui bouclez les cheveux, que vous l'habituez à se couvrir les mains? »

Un des frères prit la parole :

— « Sans doute, monsieur, qu'elle a une grande maison; je l'ai vue, moi! j'y suis entré un jour. Il y avait beaucoup de jolies demoiselles, très-riches, portant des robes de soie, et il venait de beaux messieurs qui leur baisaient la figure, qui les prenaient dans leurs bras. Oh! elles sont bien heureuses, allez! »

Pendant qu'il articulait ces paroles indiscrètes, une rougeur excessive colora les traits de la sœur. Elle baissa les paupières, dans un trouble mortel. Je compris la nature de la *place* qu'elle allait obtenir : on l'engraissait comme une victime, pour la sacrifier à la prostitution!

Le discours du gamin nous avait tous gênés. La mère était furieuse; elle lui administra plusieurs soufflets qui retentirent, et eût augmenté la dose, si le père ne s'en était mêlé. Il arrêta le bras de sa femme; elle lui cria de la laisser faire; il la menaça. L'enfant pleurait, la jeune personne était redevenue pâle; je profitai de la bagarre pour sortir. Hélas! les individus que le malheur brutalise accroissent presque toujours leurs chagrins par leurs reproches mutuels, leurs contestations et leurs duretés!

A la porte de la chaumine, un groupe de truands épiait mon passage. Ils voulaient obtenir quelques aumônes, et les sollicitaient avec une répugnante bassesse. Pauvres

créatures! un penny a pour eux une telle valeur qu'on leur pardonne aisément leur importunité. Comment l'homme garderait-il quelque décence au milieu d'une si abjecte misère? Je leur donnai ce que j'avais dans ma bourse et, les demandes se multipliant, je vis qu'il fallait battre en retraite. Le jour s'affaiblissait, d'ailleurs; j'aurais craint de hanter la nuit ces lugubres parages : on ne les éclaire ni ne les surveille, et le meurtre y assassine impunément.

Comme je me retirais, une vieille femme traversa le chemin. Des guenilles pendaient sur son dos et laissaient à découvert une partie de ses jambes : maigre, tremblante, aveugle, elle portait encore un enfant au maillot. Elle tâtonnait du pied, interrogeant à chaque pas le sol inégal. Je crus voir en elle l'emblème de ces populations maudites, la famine tenant le désespoir dans ses bras.

Je sortis rapidement, je m'éloignai, je courus vers les districts les plus somptueux de la métropole. Je me sentais le besoin de respirer un air pur, de marcher à l'aise, d'avoir sous les yeux de riches logis, d'éclatantes boutiques, de splendides monuments; je regardais avec bonheur les dandys musqués, les fraîches soubrettes, les dames élégantes; les carrosses, les chevaux, les parures, les chiens mêmes, si propres, si lustrés, me causaient une satisfaction peu ordinaire : ils me prouvaient que tout n'était pas sale, infect, horrible et dégradé, comme dans les retraites que je laissais derrière moi, que tout ne meurt pas d'une mort vivante, comme la populace qui les habite.

En fuyant ainsi, je me trouvai près d'un pont; je m'y élançai pour jouir de la vue qu'offre la Tamise et bannir loin de moi d'odieuses images. Le soleil se couchait sur Westminster : son orbe indécis, noyé dans le brouillard, avait l'air de se fondre et d'occuper un plus vaste espace; il dessinait au milieu du fleuve une traînée resplendissante. A droite et à gauche, une cohue de petits vaisseaux, de

barques, de steamers s'échelonnaient et se pressaient le long des rives, comme une foule curieuse. Au-dessus, d'innombrables magasins, bariolés d'enseignes géantes, étalaient leurs formes singulières que baignait une lueur chaude et poétique. Les pyroscaphes-omnibus moiraient en passant le large cours de l'onde. C'était une soirée magnifique, un pompeux tableau. Mais les souvenirs de Bethnal-Green me poursuivaient encore, et ils me rappelèrent le touchant évangile où le Rédempteur, qui va bientôt mourir, pleure Jérusalem fière de son éclat et de son opulence. Prévoyant la ruine de la cité barbare, il se laisse attendrir par son malheur. Sans être un fils chéri du ciel, on peut prophétiser la destruction de l'Angleterre. Jamais, depuis la naissance du monde, aristocratie n'a déployé autant de ruse, d'injustice et de cruauté. Le triomphe du mal n'est pas éternel : quand la dernière goutte sera tombée dans le vase de l'oppression, il débordera comme la mer au temps du déluge. Les représailles seront d'autant plus violentes que les souffrances auront été plus grandes. Or, les douleurs n'ayant pas de bornes, le châtiment n'aura point de limites. L'univers frémira de crainte devant ce hideux spectacle : il effacera tous les drames sauvages que nous peint l'histoire, et le suprême artiste reculera dans l'immensité pour ne pas en être témoin.

CHAPITRE IV.

L'Abbaye de Westminster.

Le plus beau monument de Londres est, sans contredit, l'église de Westminster. Peu éloignée du fleuve, elle orne cette partie de la ville qui porte son nom, et qui n'a pas les mêmes franchises que la Cité. Son origine première, comme celle de tous les monuments gothiques, est enveloppée de ténèbres. Le lieu où on l'a construite s'appelait jadis l'Ile-aux-Broussailles : il formait une petite éminence couverte de ronces. Alentour, on voyait un marécage très-étendu; l'adroite fauvette y suspendait son nid parmi les joncs, et le butor y criait dans la vase. Quand la mer était haute, la rivière inondait l'humide plage, de sorte que le monticule restait seul intact. Il méritait, comme on voit, son double titre. On affirme néanmoins qu'un temple s'élevait, en l'honneur d'Apollon, sur ce plateau désolé. Un tremblement de terre le renversa au profit de la légende, qui n'aime pas les événements ordinaires. A cette époque, l'an 604, Sébert, roi des Saxons de l'est, venait d'embrasser la foi chrétienne;

pour montrer son zèle, il fit bâtir une église à la place du monument païen, et la mit sous l'invocation du chef des apôtres. Il pria l'évêque Miletus de la consacrer : mais un incident merveilleux l'en empêcha, comme le rapporte Sulcardus, moine de Westminster, dont on conserve le manuscrit au *British Museum*.

C'était pendant une nuit orageuse; la bise soufflait avec violence et la pluie tombait par torrents. De l'autre côté de la Tamise, Edric, pauvre pêcheur, venait de rentrer dans sa cabane. Il s'était couché sur son misérable lit, et, peu satisfait de sa journée, cherchait à s'endormir; le bruit monotone des flots, le sourd grondement de la tempête l'y conviaient aussi bien que la fatigue. Il allait oublier sa mauvaise humeur, lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

— « Qui est là? » demanda-t-il avec une extrême surprise.

— « Ouvrez, au nom du ciel, » répondit une voix mâle, qui semblait douée d'une force irrésistible.

Edric se leva et obéit; l'aspect de l'étranger redoubla son étonnement. Une auréole lumineuse couronnait son front, et les gouttes de pluie se détournaient pour ne pas mouiller sa robe. L'homme de la chaumine pensa qu'il voyait un bienheureux : c'était effectivement saint Pierre.

— « Délie ton amarre et conduis-moi sur l'autre bord, » dit le grave personnage.

Ils franchirent la Tamise : le disciple du Christ ordonna au pêcheur de l'attendre. Il s'éloigna, et le batelier n'eut pour distraction qu'à écouter le murmure de l'averse, qui fouettait la campagne déserte. La lune se montrait seule par intervalles au milieu des nuages, comme la tête d'un noyé flottant sur les vagues. Mais un spectacle magique le délivra promptement de son ennui. Saint Pierre s'était dirigé vers l'église; lorsqu'il en fut peu éloigné, une troupe

d'anges, portant bannières, surplis et autres parures sacerdotales, lui forma une brillante escorte. Ils entrèrent dans le monument, qui fut aussitôt rempli d'une céleste clarté. Des chants divins s'en exhalèrent et une odeur enivrante se répandit alentour. Les prêtres miraculeux célébraient la grand'messe, car l'apôtre avait voulu consacrer lui-même l'édifice. Des anges y descendaient du firmament, d'autres en sortaient, et les deux caravanes dessinaient dans l'obscurité une espèce de voie lumineuse. Edric cherchait depuis longtemps à en découvrir l'extrémité supérieure, lorsque, le service étant fini, le prodigieux tableau s'effaça. Il crut qu'un aveuglement soudain le frappait, et la nuit l'accabla de terreur. Mais il aperçut bientôt le disciple du Christ marchant vers sa barque, où il remonta.

— « Je suis saint Pierre, » lui dit-il, pendant qu'ils naviguaient. « J'ai moi-même, comme tu l'as vu, inauguré le pieux séjour construit par Sébert. Prends ces larmes de cire qu'ont répandues les flambeaux : porte-les au roi et annonce-lui la grâce que je lui ai faite. »

Edric espérait autre chose : il fut donc bien marri de voir que sa pratique gardait le silence et ne se disposait point à le payer. S'armant de tout son courage, il lui dit :

— « Messire apôtre, vous m'avez sans doute fait un grand honneur d'entrer dans mon bateau : je suis votre humble et indigne vassal; mais, si vous me donniez une bonne récompense, l'honneur ne serait pas moins grand et me serait plus profitable. La pluie m'a mouillé jusqu'aux os. »

L'homme de Dieu laissa échapper un bienveillant sourire.

— « Jette tes filets dans la Tamise[1], répondit-il, et prends garde qu'ils ne t'y entraînent. »

Edric, ayant exécuté ce commandement, ses rets ne fu-

[1] « Laxa nunc, inquit, retia in capturam. » *Sulcardus.*

rent pas plutôt submergés qu'il les sentit devenir lourds. Il les tira prudemment et les trouva pleins de saumons.

— « Ni toi, ni tes descendants, reprit l'âme glorieuse, ni les autres pêcheurs du fleuve, ne manquerez de ces animaux, si vous portez régulièrement la dîme de votre capture à mon église. »

Comme il achevait de faire cette promesse, le saint disparut. Le marchand de poisson alla dormir quelques heures; puis, l'aube ayant éclairé les nuages de l'est, il se rendit chez le souverain. Aussitôt que l'évêque apprit ce qui s'était passé, il visita l'édifice : tout lui donna la certitude qu'une grande consécration avait eu lieu, et il s'abstint de le bénir. Les pêcheurs, depuis ce temps, payèrent aux moines la dîme de ce qu'ils prenaient; ils avaient en récompense le droit de s'asseoir à la table du prieur, de demander du pain et de l'ale au sommelier, lequel retranchait de leurs poissons tout ce qui pouvait tenir entre le bout de son petit doigt et l'extrémité de son pouce. L'an 1231, l'abbaye, comptant sur la légende, cita devant les tribunaux le curé de Rotherhithe et le força de partager avec elle la dîme de tout le saumon qui était vendu dans sa paroisse.

Après la mort de Sébert, fondateur du couvent, ses fils abjurèrent la loi nouvelle et reprirent le culte des idoles. Bientôt les Danois, qui étaient eux-mêmes païens, envahirent le royaume; l'église fut anéantie et le sol demeura pendant longtemps couvert de ses ruines, où la poule d'eau et la sarcelle cherchaient un abri. Plusieurs princes religieux et habiles portèrent le diadème par la suite : Alfred brilla au milieu de cette période barbare comme un génie extraordinaire; mais, absorbés dans des luttes perpétuelles, soit avec leurs nobles, soit avec les ennemis du dehors, ils ne purent élever de pieuses constructions. Edgar seul en eut le loisir : ayant obtenu la couronne, grâce à l'influence des prêtres et de saint Dunstan, leur chef, qui l'environnè-

rent d'ailleurs de prospérités, il leur fit d'importantes donations et multiplia les séjours monastiques. Il releva celui de Westminster, afin d'expier un crime. Une jeune personne, nommée Elfrida, passait alors pour une beauté merveilleuse. Elle était fille et unique héritière du comte de Devonshire. Le roi, très-sensible aux avantages extérieurs, forma le dessein de l'épouser, si elle méritait son éclatante réputation. Il chargea son favori, Ethelwald, de s'en assurer par ses propres yeux. Le messager ne perdit point de temps et alla voir la gracieuse inconnue. Il la trouva si admirable que son cœur n'y put résister; il lui jura un amour éternel, la demanda au comte et la prit secrètement pour femme. Étant revenu à la cour tout plein de son bonheur : « On vous a trompé, dit-il au monarque. Elfrida ne vaut point sa renommée; elle n'est assurément pas digne d'un grand prince. » Edgar n'y songea plus; au bout de quelque temps, son favori lui demanda la permission d'épouser lui-même la noble prétendue : un sujet ne devait pas être aussi difficile que le maître d'une nation. Ayant obtenu le consentement du prince, Ethelwald célébra son mariage avec pompe, mais dans le château de son beau-père. Il eut également soin de ne jamais laisser paraître sa femme devant le roi. Sa prospérité cependant lui avait attiré un grand nombre d'envieux : on informa le souverain de son artifice. Edgar, dissimulant son courroux, entreprit une excursion dans le Devonshire et emmena l'imposteur. Quand il fut près du séjour qu'habitait la charmante personne, il témoigna le désir de la voir. Frappé de terreur, le courtisan essaya de l'en dissuader, mais ses efforts demeurèrent inutiles; le prince lui accorda, pour toute grâce, qu'il le devancerait, dans le but fictif de préparer les hôtes du château à le recevoir comme l'exigeait son rang. Il alla, sans prendre haleine, se jeter aux pieds de sa femme, lui avoua la ruse que lui avait inspirée l'amour, et la supplia

de se rendre aussi laide, aussi désagréable qu'elle le pourrait, afin de ne pas éveiller la colère du roi, en allumant sa convoitise. Elfrida promit d'obéir ; mais, peu contente d'avoir perdu un trône, elle se couvrit de ses plus brillantes parures et déploya toute sa beauté. Edgar s'éprit d'elle aussitôt qu'il l'aperçut, forma le dessein de l'obtenir et de châtier son déloyal ami. Cachant la passion qui l'agitait, il s'éloigna d'un air indifférent : Ethelwald néanmoins était condamné sans retour. Edgar l'envoya, peu de temps après, dans le Northumberland, sous prétexte d'affaires urgentes ; il mourut assassiné au milieu de ces vastes forêts, dont le sol était alors couvert. Les uns disent que le prince le frappa lui-même, les autres qu'il expédia seulement des meurtriers. Elfrida se rendit à la cour sur son invitation et fut épousée en grande pompe. Toutefois, des remords troublaient par instants la conscience du prince ; il rebâtit, pour obtenir le pardon de sa faute, l'église et le couvent de Westminster, où il établit les Bénédictins.

Cette église paraît au surplus avoir été peu considérable : un édifice important ne s'éleva dans ce lieu que sous Édouard le Confesseur. Banni de l'Angleterre qu'opprimaient les Danois, il avait juré, pendant son exil, que si la couronne de ses aïeux ornait un jour son front, il visiterait comme un humble pèlerin la cité des papes et adorerait la châsse de saint Pierre. Il monta sur le trône : son vœu depuis lors s'offrant toujours à son esprit, il résolut de l'accomplir. Ayant donc rassemblé un conseil de grands feudataires et d'évêques, il leur parla ainsi :

« Quelles que soient mon élévation présente et la splendeur qui m'entoure, j'ai vécu dans la détresse et le chagrin sur la terre étrangère. Là, n'espérant plus revoir ma patrie, abandonné des hommes, victime des circonstances, j'adressai une prière au Maître des rois. Je lui promis d'aller en pèlerinage à Rome, s'il me tirait de l'abîme où je lan-

guissais. Il a exaucé mes désirs; je gouverne cette île dont je contemplais de loin les rivages, comme ceux d'un pays inaccessible. Me montrerai-je ingrat envers le Dieu qui m'a rendu la prospérité? Violerai-je le serment que je croyais inutile et qui se trouve consacré par mon bonheur? »

Malgré la noblesse de ce discours, les barons et les prélats, craignant que son absence ne fût la source de nouvelles catastrophes, s'opposèrent à son voyage. Ils lui conseillèrent d'expédier des ambassadeurs au pape, qui lui peindraient la situation du royaume et le prieraient d'annuler son vœu. Édouard envoya en Italie des personnes éminentes chargées de cette transaction délicate. Le saint-père les accueillit avec la plus grande bienveillance; il leur donna une lettre pour le roi, dans laquelle il le dégageait de son serment, lui accordait l'absolution de toutes ses fautes, et lui enjoignait de distribuer aux pauvres une partie de l'argent que lui eût coûté sa pieuse expédition : il devait employer l'autre partie à restaurer quelque monastère chancelant ou à bâtir un nouvel édifice de même nature. Le prince fut si charmé de ce résultat, qu'il abolit le *Dane-gelt*, imposition établie afin de soutenir la guerre contre les Danois. Il ne s'agissait plus que de choisir entre les diverses abbayes du royaumes : Édouard fut promptement tiré de son indécision. Un moine de Westminster, qui s'appelait Wulsine, rêva fort à propos que saint Pierre, lui apparaissant, lui commandait d'aller trouver le roi et de lui porter ses ordres. C'était Westminster qu'il fallait rebâtir, couronner de tours majestueuses et doter libéralement. La communication produisit l'effet voulu : le monarque employa la dîme de ses biens pour obtenir la faveur de l'apôtre [1]. Il érigea donc une basilique

[1] « Itaque decimari præcepi omnem substantiam meam, tam in auro et argento, quam in pecudibus et omni genere possessionis, et

splendide, que nos voisins regardent comme ayant eu la première la forme d'une croix. Cette assertion de Mathieu Pâris a induit en erreur tous les historiens du monastère [1]. Pourtant elle fut construite de l'année 1049 à l'année 1065; or, avant cette époque, l'instrument du glorieux martyre avait fourni presque sans exception le plan des cathédrales romanes. L'église de la Samaritaine, construite dans la Judée, au troisième siècle de notre ère, par sainte Hélène, était bâtie en croix [2]. Celles de Constantin, à Rome, présentent la même apparence. La basilique des Saints-Apôtres, que Justinien fit élever à Constantinople, avait également cette forme [3].

L'édifice du onzième siècle resta debout jusqu'au milieu du treizième. En 1220, Henri III posa la première pierre d'une chapelle dédiée à la Vierge; en 1245, il résolut de substituer au monument saxon un monument gothique. Le chœur et la partie orientale du transept ne furent terminés que l'an 1307, à la fin du règne d'Édouard Ier, son successeur. La nef et la paroi occidentale de la croisée datent du quatorzième et du quinzième siècle, attendu qu'on les

destruens veterem, novam a fundamentis basilicam construxi. » *Charte de fondation.*

[1] « Sepultus est Londini (Édouard le Confesseur) in ecclesia, quam ipse novo compositionis genere construxerat, a quo post multi ecclesias construentes, exemplum adepti, opus illud emulabantur. » *Mathieu Pâris.*

[2] Le dessin en fut pris, au VIIe siècle, sur des tablettes de cire, par Arculfe, évêque de France. Les tablettes existaient encore lorsque furent publiés les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti.* Les Bénédictins firent graver ce plan pour la deuxième partie du IIIe siècle.

[3] Le texte de Procope est très-précis : « Les bras de la croix, nous dit-il, étaient égaux; mais on en fit le pied ou la nef plus long que le sommet ou le chœur, pour lui donner exactement la forme d'une croix réelle. *Hinc inde procurrentia transversi spatii latera inter se æqualia sunt; spatii vero in directum porrecti pars, illa quæ vergit ad occidentem, alteram superat quantum satis est ut figuram crucis efficiat.*

acheva en 1483. Le portail de l'ouest et la grande fenêtre durent primitivement leur existence à Richard III et à Henri VIII : on les a reconstruits sous Georges Ier et Georges II. La chapelle de Henri VII, que les Anglais nomment une des merveilles du monde, entreprise le 24 janvier 1502, fut seulement complétée par le fastueux Henri VIII. Voilà l'histoire de ce coin de terre où poussaient jadis les ronces, où tant de basiliques se sont remplacées, comme des gardes sur les créneaux d'une forteresse, préparant l'intronisation de leur magnifique héritière.

Le plan de l'église actuelle offre aux regards, suivant l'usage, une croix latine ; mais la branche supérieure est allongée outre mesure par la chapelle de Henri VII, qui forme à l'abside un vaste appendice ; un cloître et une salle capitulaire se trouvent également joints au côté du sud. Les dehors n'ont rien qui étonne ; bien des monuments gothiques sont plus chargés de décorations. Le portail n'est même qu'un pastiche moderne : celui qui existait auparavant fut abattu, parce que les deux tours n'étaient point de niveau. Cette imperfection diminue la beauté de plusieurs cathédrales ; mais on ne doit pas la mettre sur le compte des artistes. La croissance laborieuse et lente de ces géants de pierre l'a seule produite comme les autres dissonances. Les églises dont la construction fut rapide présentent une admirable unité : le goût d'un même architecte en a coordonné les éléments. L'harmonie devenait impossible, quand différents constructeurs prenaient la direction de l'œuvre, pendant une longue suite d'années. Chacun d'eux avait sa manière de sentir, ses habitudes d'esprit, son genre de talent ; ils vivaient à des époques où le système d'achitecture n'était pas identique. Un grand nombre de monuments sont d'ailleurs restés inachevés : leur état incomplet engendre aussi maint désaccord. C'est donc par ignorance qu'on accuse l'art gothique de ne point

aimer l'ordre. Il a révélé une grande puissance de combinaison, une étonnante adresse dans l'emploi de la symétrie. Chose à la fois naturelle et merveilleuse ! C'est la religion la plus spiritualiste qui a inventé les formes matérielles les plus brillantes : elle a orné d'un charme divin la substance qu'elle proscrivait ; l'austère poésie dont elle était pleine a débordé sur le monde et l'a transfiguré. Elle se jouait de cette enveloppe qu'elle moulait impérieusement, qu'elle baignait de sa lumière et d'où elle s'échappait en flots de rayons. A cause de son mépris même pour l'élément sensible, elle tâchait de l'idéaliser, de le purifier, de l'élever jusqu'à elle. Tant il est manifeste que dans les arts tout dépend de la hauteur et de la noblesse de l'inspiration.

Ce fut l'inévitable Christophe Wren que l'on chargea de rebâtir le portail. Il eut le bon sens de lui donner un aspect gothique, d'y employer l'ogive, le pignon, le contre-fort, les tours, la vaste fenêtre anglaise et les clochetons ; mais il ne put s'abstenir d'y mêler des corniches, des rinceaux grecs, des ornements courants venus de la même source. L'amalgame toutefois est trop peu choquant pour blesser un spectateur vulgaire, c'est-à-dire n'ayant pas étudié l'archéologie.

Les autres faces de l'église ont subi des restaurations partielles, dont la cause ne manque pas d'intérêt au point de vue historique. Lorsque les Normands eurent conquis la Grande-Bretagne, ils jugèrent si dédaigneusement les Saxons et gardèrent une si haute idée de leur propre race, qu'ils faisaient venir de leur pays tous leurs artistes. Non moins orgueilleux, ces derniers ne voulaient pas tailler la pierre anglaise : ils préféraient la pierre de Caen, dont ils avaient l'habitude, qui se travaille comme du bois, mais possède plus d'apparence que de solidité. Les chênes de l'île vaincue leur déplaisaient également ; il leur fallait pour

les toitures des châtaigniers de Normandie. On transportait donc à grands frais ces lourds matériaux : la dépense toutefois devint si exorbitante que l'on y renonça. Au lieu de chercher alors une bonne carrière, semblable à celle de l'Oxfordshire, les Normands ouvrirent celle de Riegate dans le comté de Surrey; elle offre une grande analogie avec les bancs qu'ils exploitaient chez eux. Cette pierre a le vice énorme d'être spongieuse et de tomber par écailles, s'il gèle pendant qu'elle est imbibée d'eau : en conséquence, elle ne durcit point à l'extérieur comme les autres. Mais quelle que fût sa similitude avec les moellons normands, quels que fussent les avantages du chêne, on les repoussa dans les grandes occasions. Pour construire la fameuse charpente de Westminster-Hall, on tira des arbalétriers de France ; bien mieux, la chapelle de Henri VII fut bâtie, au seizième siècle, en pierre de Caen[1] ! Exemple merveilleux de l'obstination des races dans leurs moindres goûts, dans leurs plus insignifiantes coutumes ! Eh bien, le monument qui nous occupe est tout entier sorti des carrières de Riegate et de Normandie. Les variations atmosphériques lui ont causé de graves dommages. On a dû plusieurs fois le réparer; or, ces travaux ayant été faits d'une manière économique, on a retranché maint ornement et simplifié l'opération autant que possible. Quelques parties sont d'une extrême nudité : les arcs-boutants ont perdu toutes leurs décorations, il ne leur reste que leurs formes géométriques. Les portails latéraux ont moins souffert : celui du nord est presque intact et se distingue d'ailleurs par sa beauté. De riches contre-forts le soutiennent, un splendide pignon le termine ; une rose élégante, des baies

[1] *An historical and architectonical account of the collegiate church of St-Peter, in Westminster, and of the repairs*, lettre adressée en 1713, par sir Christophe Wren, au docteur Francis Atterbury, doyen de Westminster et évêque de Rochester.

profondes, des arcatures en brodent la superficie; un porche très-orné, dit de Salomon, achève de le rendre éclatant. Rien n'en gêne la vue, car l'église est libre au nord, à l'est et à l'ouest. Pour la chapelle de Henri VII, comme on y a dépensé 42,000 livres sterling, elle a pu être intégralement restaurée; on n'y a fait aucune suppression, et elle brille de toute sa magnificence gothique. On ne trouverait dans le monde aucun bâtiment plus somptueux : Saint-Nicolas de Brou lui-même ne l'éclipse point. Il n'y a pas une pierre qui ne soit taillée, depuis le soubassement jusqu'au faîte. On a sculpté les murs en gracieux panneaux; sur les piliers, qui ont la forme de tourelles, brille un travail dont on ne saurait exprimer la délicatesse; les arcs-boutants sont fouillés avec une audace étonnante, le jour les traverse de toutes parts. Les croisées, le bord de la toiture, offrent la même opulence. Je doute que le luxe de l'ornementation puisse aller plus loin.

Comme la majeure partie des églises britanniques, Westminster est crénelé. Tout en effet, chez nos voisins, porte les traces de la conquête. Les membres du clergé supérieur étaient de vrais barons normands; ils fortifiaient leurs monastères, leurs cathédrales, leurs édifices de second ordre, ni plus ni moins que les hommes d'armes leurs châteaux.

Je vis Westminster pour la première fois par un temps doux et brumeux. Le haut des tours s'effaçait dans la vapeur, et les combles même y prenaient un air de légèreté chimérique. La lumière diffuse, dont l'abbaye était enveloppée, lui imprimait aussi une étrange apparence. Les corbeaux, volant d'une aiguille sur l'autre ou planant au milieu du brouillard, poussaient leur cri rauque et triste. Ce jour voilé, cette pâle atmosphère étaient bien ceux qui conviennent à un monument du nord : ils eussent rendu insipide une construction grecque; mais les vives saillies, les pointes, les enfoncements, les lignes brisées, les projec-

tions et les retours de l'architecture en gothique en triomphaient sans peine, et les arches des piliers butants imitaient les côtes d'un gigantesque animal.

Les nefs avaient aussi un aspect mélancoliquement splendide. Une aube douce et vague illuminait leurs profondeurs; la vue, séduite par ce jour tranquille, discernait peut-être mieux les formes qu'aux rayons d'un éclatant soleil. Il engageait l'esprit à la méditation, et le bruit de la cité mourait sous les voûtes, comme le faible et poétique murmure d'un océan lointain.

L'église a trois nefs, selon l'usage : au-dessus des bas-côtés règne une galerie à doubles colonnes et à doubles ogives inscrite dans une plus grande : elle est éclairée du dehors, en sorte que le monument possède trois rangées de fenêtres. Celles-ci se composent de deux lancettes, couronnées d'une rosace ou d'un quatrefeuille. Il n'y reste pas le moindre vitrail. La grande croisée de l'ouest et la rose du nord offrent seules des panneaux coloriés; mais elles datent, la première de l'année 1735, la seconde de l'année 1822. La dernière ne vaut pas l'autre, qui produit un bon effet. De nombreuses nervures, des clefs historiées embellissent, ou plutôt enrichissent les voûtes, car elles annoncent une époque de déclin. Au-dessus du chœur et du transept, on les a ornées de dorures; les murailles de ces deux endroits se distinguent aussi par une espèce de réseau sculpté.

Dans toutes leurs cathédrales, les Anglais ne se servant que du chœur, le reste de l'édifice est abandonné; le curieux seul y promène sa rêverie. La grandeur du catholicisme a l'air d'imposer encore à la secte réformée; elle occupe timidement une partie de ces basiliques, où sa devancière étalait la pompe de ses majestueuses cérémonies. Elle montre à Westminster la même réserve. Une clôture assez moderne isole le milieu de la croix et les trois premières travées de la nef; c'est là qu'on chante les cantiques,

aux modulations de l'orgue assis sur le jubé. Point de foule, point d'autel, ni de processions; quelque chose de monotone, de pâle et d'aride comme cette doctrine mutilée, qui pousse à l'égoïsme solitaire, n'établit entre les hommes ni liens moraux ni liens matériels, et ignore qu'il faut employer pour les conduire, pour les maintenir dans de glorieuses voies, non-seulement la logique, mais la grâce de la poésie, les séductions de l'architecture, de la peinture, de la musique, je dirai même les sensations les plus vulgaires, comme celles de l'odorat et du goût, ainsi que le faisait le catholicisme en parfumant les églises et en distribuant à la multitude le pain bénit. Le corps est si puissant, il enchaîne si bien l'intelligence de l'homme, il l'accable si bien de son poids, qu'il faut tourner ses passions contre lui-même et lui dérober ses armes. Oubliez-le dans les pompes religieuses, aussitôt l'art profane se servira des moyens que vous aurez négligés; il flattera les organes matériels, sans autre but que de leur plaire, et attirera les peuples vers les basses-fosses de la corruption.

Avant de s'établir à Westminster, la Réforme commença par le dévaster; ce fut elle qui brisa les vitraux. Les soldats de Cromwell changèrent l'abbaye en caserne; ils mutilèrent ou anéantirent la plupart de ses ornements, se chauffèrent avec les boiseries, renversèrent l'orgue et mirent les tuyaux en gage chez des cabaretiers. Le lieu saint lui-même avait l'air d'un lieu de débauche. On y mangeait, buvait, fumait et commettait d'autres impiétés sur les tombeaux; des paroles grossières, des chants moqueurs frappaient les nobles voûtes. Le soir, quelques torches éclairaient çà et là le désordre, et, jetant une faible lueur dans d'immenses ténèbres, devaient composer un tableau fantastique à la manière de Rembrandt, mais plus singulier, plus curieux et plus vaste que les siens.

L'église maintenant forme une espèce de cimetière : les

nefs, les bras et le chevet sont remplis de sépulcres. Les rois, les généraux vainqueurs, les ministres fameux, les princes de l'éloquence, les poëtes, les artistes, les savants couronnés par la gloire, y jouissent du repos de la mort. Toutes les grandeurs, toutes les puissances, toutes les dignités se trouvent réunies dans ce calme empire du néant. Soulevez les dalles qui protégent leur poussière, une brise emportera les chefs des nations et les mêlera au sol que fatigue la charrue.

La basilique renferme plus de quatre cents tombeaux ou riches monuments, une foule de tablettes et de pierres commémoratives. Il en est qui éveillent un intérêt spécial. Élisabeth et Marie Stuart, sa victime, dorment l'une auprès de l'autre [1], sous de riches dais sculptés, dans de pompeux sarcophages. Il y a autant de similitude entre leur double asile qu'il y eut de différence entre leur sort. La princesse malheureuse avait été ensevelie à Peterborough, au milieu de la cathédrale; mais son fils la transporta ici, non loin de son odieuse parente; il voulut que son sépulcre au moins protestât contre son infortune et qu'elle éclipsât le faste mortuaire de son ennemie. Fox et Pitt, ces deux rivaux d'éloquence, à présent muets pour toujours, sont encore plus voisins, et le poëte a pu dire : « Laissez choir une larme sur le tombeau de Fox, elle roulera sur celui de son antagoniste; chantez l'hymne funéraire sur le tombeau de Pitt, les notes en retentiront sur celui de Fox. Le grave écho semble murmurer : Que leur discorde expire avec eux [2] ! » Une magnifique sépulture abrite les os de Henri V; l'architecte y a déployé toutes les ressources du gothique. L'effigie en bois du grand prince n'a plus de tête; comme

[1] Elles sont placées, l'une à droite, l'autre à gauche, dans la chapelle de Henri VII.

[2] WALTER SCOTT, introduction de *Marmion*.

elle était d'argent massif, on l'a dérobée pendant les guerres civiles. Une charmante tribune, où l'on monte par deux escaliers en tourelles, se projette au-dessus du lit funèbre. On y voit le heaume, l'écu et la selle du monarque; le premier porte la trace des haches d'armes françaises ; le temps poursuit leur ouvrage et menace de détruire ces reliques martiales. Que d'intérêt elles éveillent cependant ! Que de souvenirs les entourent comme des fantômes glorieux !

La chapelle de Henri VII n'est qu'une tombe énorme, construite par le prince lui-même pour recevoir un jour son cercueil. On pense que William Bolton, prieur de Saint-Barthélemy, en fut l'architecte ; dans les actes relatifs au monument, le souverain le désigne comme *maître de l'œuvre*. La dépense fut de 14,000 livres sterling, ou 350,000 francs : elle monterait de nos jours à cinq ou six millions. La richesse de l'intérieur surpasse encore celle du dehors; de longues clefs pendantes, admirablement finies, en sèment la voûte. Il serait inutile de chercher à peindre une telle construction, où abondent toutes les magies de l'architecture, où la vue en est, pour ainsi dire, accablée, où l'on ne trouverait pas une pierre sans ornements, et dont l'imagination la plus fertile ne peut rêver l'opulence. Le fondateur lui-même et son épouse sont couchés sous un petit monument de bronze, aux parois diaphanes, qui laissent apercevoir leurs statues : sa forme légère, délicate, somptueuse, s'harmonise avec l'édifice. Aucune dépouille illustre n'est mieux logée, aucun prince n'est enseveli d'une manière plus royale. Une cour de grands personnages dort auprès de lui, comme pour répondre à son appel quand il ouvrira son tombeau.

Cet oratoire, déjà si brillant, a encore de magnifiques stalles : une série de dais à jour les couronne ; un heaume, un glaive et une bannière surmontent chacune d'elles. Ce sont les armes des chevaliers du Bain, le deuxième ordre

de l'empire, celui de la Jarretière étant le premier. Il doit son titre à une cérémonie imposée aux nouveaux membres : on leur administre une espèce de baptême dans une cuve où on les plonge ; on les en tire, on les essuie, on les couche dans un lit de parade, d'où ils sortent presque aussitôt pour faire la veillée des armes. L'institution a pris naissance du temps de Henri IV : les plus anciens textes qui en parlent datent du commencement de son règne. Georges Ier lui rendit la splendeur qu'elle avait perdue, et c'est un honneur fort envié que d'y être admis. Des siéges plus communs précèdent les stalles ; ils portent les écuyers de l'ordre : leurs armoiries, leurs noms et leurs titres sont gravés sur des plaques de métal fixées contre l'appui. Le banc mobile, qui reste presque toujours debout, offre à son revers les sculptures les plus étranges. On y voit un ours jouant de la cornemuse, un âne en train de boire dans un hanap, un second ramassant des noix, une femme battant son mari avec une quenouille, une autre virago fouettant un homme plus grand qu'elle, un géant qui enlève la garnison d'un château par-dessus les murailles, énigmes difficiles à comprendre; un singe renverse une corbeille pleine de blé, un renard portant une armure chevauche une oie, un coq, armé aussi, chevauche à son tour un renard, le diable emporte un usurier. L'indécence de plusieurs tableaux ne me permet pas de les décrire. Maintes causes poussaient le moyen âge à traiter ces espèces de charges; la principale réside dans la nature même du comique : il est produit par le contraste de la laideur, de la sottise, avec l'idéal que l'esprit se forme du beau matériel et du beau intellectuel. Plus l'idéal se perfectionne, plus on juge de haut ce qui le blesse ; le rire devient plus caustique et plus profond. Les choses humaines lui fournissent une abondante pâture, hélas! de sorte qu'il en contracte à la longue une amertume déguisée. Or, l'élévation de la doctrine chrétienne, la noblesse de

sentiments, de caractère et de pensée qu'elle enfante, élargissaient l'abîme qui sépare l'âme et ses divins songes des grossièretés du monde réel. Ce monde la choquait donc nécessairement davantage ; elle ne le regardait point sans mépris, sans un perpétuel désir de le tourner en ridicule, et elle satisfaisait son envie. Les littératures modernes doivent à cette tendance la fine observation et les traits poignants qui les distinguent de l'art antique, avec une foule d'autres caractères spéciaux.

Arrivons à l'aile du sud nommée le coin des poëtes. C'est là que dorment les littérateurs fameux, les artistes célèbres : leurs tombes sont les plus modestes, car les puissants de la terre leur ont fait une grâce, en leur abandonnant la partie la moins somptueuse de l'édifice. Mais leur esprit immortel a laissé des traces durables comme lui-même ; ils vivent encore sur ce globe, quand les autres vivent seulement de l'obscure existence où nous précipite l'heure dernière. Bien mieux, le souvenir des héros et des princes, l'histoire de leurs actions brillantes, seraient depuis longtemps anéantis sans les écrivains. L'abîme du passé garde à jamais ce qu'il dévore ; il est si profond que l'œil n'aperçoit rien dans ses ténèbres : supposez donc les livres détruits, les peuples végéteront comme des enfants, qui oublient chaque matin leurs ébats de la veille. La littérature est la conscience et la mémoire de l'humanité ; elle seule rend le progrès possible : dépourvus de cet indispensable moyen, nous tomberions dans l'uniformité de la vie animale.

Un buste ou une statue couronne la plupart des tombeaux. On est immédiatement frappé de la tristesse empreinte sur les visages : c'est à peine si l'on en trouve qui ne respirent pas l'affliction et la mélancolie : Butler, Dryden, Milton, Gray, Ben Jonson, Rowe et Goldsmith portent principalement ce douloureux stigmate. Si l'homme qui

pense ne mérite pas le nom de créature dépravée, dont le gratifie Rousseau, il est au moins hors de sa vraie direction. L'intelligence ne lui a pas été donnée pour qu'il l'exerce solitairement; elle a, comme toutes les choses du monde, un but pratique : torche radieuse, allumée à la flamme céleste, elle doit éclairer nos pas dans les ténèbres de l'action. Quiconque, se laissant éblouir par sa lumière, néglige la fin que la nature lui assigne, court les chances les plus funestes. Il a rompu l'équilibre de sa nature, et doit en supporter les conséquences. Les maux qui poursuivent tous les hommes, le persécuteront doublement : car sa pensée les approfondira, car son imagination trop vive les peindra de lugubres couleurs. Il ne souffrira pas seulement de ses chagrins particuliers : les infortunes, les anxiétés publiques, la vue du désordre social, les terribles questions de la philosophie et une sagacité maladive accroîtront ses douleurs. Condamné à réfléchir pour la multitude insouciante, à débattre pour elle les problèmes fondamentaux, il sera comme une victime expiatoire offerte en holocauste aux dieux de l'abîme. Loin de le plaindre, on lui enviera sa grandeur, sans apercevoir ou sans comprendre son affliction. Il traînera des jours désolés sur ce globe radieux, pendant que la foule, protégée par son étourderie, par son manque de pénétration, vivra dans les plaisirs, qu'elle n'affaiblit point en les disséquant, montrera dans les épreuves une patience mécanique, ou sortira de ce monde avec l'ignorante ingénuité de l'enfance. Celui qui cherche le bonheur et la paix de l'âme ne doit pas étendre sa vue au delà des plus simples besoins : l'homme est une machine légère que l'infini écrase de son poids.

Le premier poëte auquel on éleva un tombeau dans le transept méridional fut Chaucer; il le conquit pour les héritiers de sa mandoline. Peut-être sans ce hasard n'y eussent-ils jamais pris place. Il y fut transporté en 1400,

l'année de sa mort; on ne lui érigea un sépulcre d'honneur qu'un siècle et demi plus tard. En 1556, un nommé Brigham, professeur à l'Université d'Oxford, le construisit à ses dépens; il était plein d'admiration pour le poëte, scandait lui-même des vers, et fut blessé de ce qu'on l'eût enseveli sans lui consacrer un funèbre mémorial. Il lui érigea une tombe, qu'il plaça dans une niche, sous quatre ogives suspendues. Contre la muraille, il grava une inscription, maintenant presque effacée, que termine cette sentence mélancolique:

Ærumnarum requies mors.

L'ensemble du monument a beaucoup souffert ; il a vieilli comme le langage de l'auteur, et plus rapidement à proportion. Ni ses contes ni son tombeau n'éveillent l'intérêt de la foule; sa gloire ne brille que pour l'homme studieux ou même pour l'archéologue. C'est cependant un écrivain d'une grande finesse : il a du trait et de l'observation, de l'esprit et de la couleur; la nature, dans ses tableaux, se pare déjà d'une magnificence toute moderne.

Les sépultures d'écrivains fameux, qui ornent Westminster, sont généralement le produit de l'enthousiasme individuel. Spenser doit l'espèce de *cinerarium* qui abrite sa dépouille à la comtesse de Dorset; Milton, Dryden, Butler, Gay, Shakespeare, Philips, Drayton, reçurent également de lecteurs charmés par leurs ouvrages cette dernière preuve d'estime. Les Anglais seuls portent aussi loin l'admiration ; ailleurs les restes des grands hommes sont délaissés, comme d'inutiles souvenirs. L'ingratitude repose le cœur.

Shakespeare a obtenu la tombe la plus brillante. Il est représenté debout appuyé sur un cippe et montrant du

doigt un lambel, où on a inscrit ces vers de la *Tempête :*

Les tours dont le sommet est coiffé de nuages,
Les temples rayonnants, les palais fastueux,
Le globe avec ses mers, ses plaines, ses ombrages,
Comme une vision aux flottantes images,
Périront sans laisser de traces derrière eux [1].

Addison a encore une très-belle statue, exécutée en 1809 par le célèbre Westmacott. On lui a donné la pose d'un orateur. Au milieu de toutes ces gloires britanniques, je ne vis pas sans surprise le buste de Saint-Évremont. Ayant abandonné la France pour ne point être mis au cachot, il resta trente ans chez nos voisins et y mourut en 1703. Comme il a écrit ses ouvrages à Londres, les Anglais revendiquent une partie de l'honneur qu'il mérite. C'est là, vous en conviendrez, un louable respect et un digne amour de la gloire.

Quelques inscriptions funèbres sont assez originales. Voici deux lignes gravées sur le tombeau de Newton :

Hic jacet Isaacus Newton.
Si nescis hunc, abito.

Ci-gît Isaac Newton.
Si tu ne le connais pas, va-t'en.

L'épitaphe consacrée au duc de Buckingham résume sa vie en peu de mots :

Dubius, sed non improbus, vixi;
Incertus morior, non perturbatus.
Humanum est nescire et errare.

Un homme avec l'existence duquel son séjour dans

[1] Tho cloud-capp'd towers, the gorgeous palaces,
The solemn temples, the great globe itself,
Yea, all which it inherits, shall dissolve,
And, like the baseless fabric of a vision,
Leave not a wreck behind.

cette royale enceinte forme un violent contraste, est le malheureux Goldsmith. On voit son médaillon au-dessus d'une petite porte : divers emblèmes rappellent ses divers talents, qui ne le protégèrent pas contre le besoin. Il ne faut cependant accuser de ses douleurs que lui-même ; il gagna maintes fois des sommes importantes et les dépensa toujours avec une extrême irréflexion. La nature donne souvent pour contre-poids à ses bontés une fâcheuse étourderie. La prudence, le calcul, semblent devoir accompagner la force intellectuelle : mais cette force même est une source d'illusions. Or, nul homme peut-être n'a été aussi maladroit, aussi ingénu que Goldsmith.

Ses parents le destinaient à la profession d'ecclésiastique ; ses naïvetés l'en éloignèrent. Ayant obtenu un triomphe sur ses rivaux, pendant qu'il étudiait, il convoqua dans sa chambre, pour le célébrer, une troupe de jeunes gens et de jeunes filles. On se régala, puis le violon donna le signal de la danse. Les notes illicites frappèrent les oreilles du maître, qui accourut tout bouleversé. Il demanda ce que signifiait ce tapage et, Goldsmith lui répondant d'une manière peu convenable, il lui administra un châtiment corporel. Le joyeux élève en fut tellement vexé, que, le lendemain matin, il vendit ses effets, quitta le collége et résolut de partir pour l'Amérique. Il dépensa d'abord tout son argent, sauf un dernier shilling, et prit alors la route de Cork. Il lui fallut vivre trois jours avec cette unique pièce de monnaie ; ayant ensuite vendu la plupart de ses hardes, il fut réduit à une si grande extrémité qu'il jeûna vingt-quatre heures : une poignée de pois, que lui donna ensuite une villageoise, lui parut un mets délicieux. Enfin il réclama l'aide de son frère, qui apaisa le précepteur : Goldsmith fut très-heureux de revenir à la pitance du collége.

Plus tard, lorsqu'il dut passer l'examen nécessaire pour

entrer dans les ordres, il se présenta vêtu d'un habillement grotesque; on jugera de sa tournure par ce fait seul qu'il portait une culotte écarlate. Cette mise singulière indisposa l'évêque, et le candidat fut repoussé. Il avait d'ailleurs des habitudes trop mondaines; il courait les fêtes, y déployait sa vigueur, et s'acquit une brillante renommée en jetant si loin le marteau d'enclume, à la foire de Ballymahon, qu'il remporta le prix!

Ni l'âge ni les douleurs ne le guérirent de son imprévoyance. A Édimbourg, où il étudiait la médecine, il cautionna un de ses amis et, la dette n'ayant pas été payée, comme il arrive d'ordinaire, il s'enfuit en Hollande pour éviter la prison. Il vécut un an à Leyde, au milieu de la détresse, puis emprunta une somme, afin de regagner son pays. Mais, avant de partir, ayant fait une promenade, il entra dans le clos d'un jardinier fleuriste et là, voyant de très-belles tulipes, se rappela aussitôt un de ses oncles qui les aimait beaucoup. Il acheta donc une grande quantité d'ognons et les expédia en Irlande. Cette folie ayant dévoré tout son argent, il ne put s'embarquer. Mais Goldsmith n'était pas homme à se laisser abattre pour si peu de chose : ne pouvant franchir le détroit, il résolut soudain de faire à pied le tour de l'Europe. Le voilà qui se met en route, le gousset vide et n'ayant qu'une chemise. Les détails de ce voyage sont connus. On sait, par exemple, qu'il jouait de la flûte dans les hameaux, gagnant ainsi le repas du soir et l'hospitalité. Il a lui-même conté deux fois cette anecdote : un passage du *Ministre de Wakefield* l'a rendue populaire; un morceau du *Traveler*, qui n'est pas aussi connu, l'embellit de nuances poétiques.

« Tournons-nous à présent vers des cieux moins rudes, vers de plus douces mœurs; la France étale devant nous son brillant domaine. Terre de la gaieté, de l'esprit, des

faciles manières, contente de toi-même et souriant au monde entier, que de fois mon chalumeau discordant anima tes joyeux quadrilles près des ondes murmurantes de la Loire! Des ormes touffus en ombrageaient les bords, et le vent y apportait la fraîcheur des flots. Quoique mes doigts incertains jouassent avec rudesse, quoique mon inexpérience bravât la mesure et embarrassât l'agilité du danseur, tout le hameau louait mes rares moyens et oubliait, en sautillant, la chaleur de midi. Les âges étaient égaux devant moi : les femmes d'ancienne date guidaient leurs enfants au milieu du souple labyrinthe, et le joyeux grand-père, instruit dans la science des mouvements, bondissait encore sous le fardeau de ses soixante années. »

Après bien d'autres aventures en France et en Italie, Goldsmith se dirigea sur l'Angleterre. Lorsqu'il parvint à Londres, il était plus nécessiteux que jamais. Il se procura, non sans efforts, une place d'homme de peine chez un droguiste, près du Monument. Un de ses anciens camarades à l'université d'Édimbourg le tira de cette affreuse servitude et lui donna quelque argent. L'idée lui vint alors de pratiquer la médecine, attendu qu'il s'était fait recevoir docteur. Mais il avait tout au plus assez de fonds pour acheter un costume décent. Il alla en conséquence dans la boutique d'un fripier, où il jeta les yeux sur un habit de velours vert, brodé en or. Une pièce si éclatante devait infailliblement lui plaire. Il la paya sans l'examiner de près, et ne put ensuite retenir un gémissement, lorsqu'il aperçut une reprise énorme au côté gauche de la poitrine. Il se décida courageusement à la voiler sous son chapeau : un de ses malades observa qu'il le tenait toujours de la même façon, et n'éprouva pas une médiocre gaieté, quand il en discerna la cause. Goldsmith resta ainsi plusieurs mois nu-tête.

Lorsqu'il se fut lancé dans la littérature, il montra une égale inadvertance. Ne sachant point économiser, il lui fallut

subir la tyrannie des éditeurs; ils l'employaient à confectionner de pitoyables travaux. La manière dont il vendit son *Ministre de Wakefield* est assurément curieuse. Un matin, Johnson vit entrer chez lui un commissionnaire député par Goldsmith, qui se trouvait dans l'embarras, et, ne pouvant sortir, le priait de lui rendre immédiatement visite. L'auteur de Rasselas lui envoya une pièce d'or, en promettant de venir dès qu'il serait habillé. Il exécuta fidèlement sa parole et sut bientôt que la maîtresse de l'hôtel, où vivait son ami, le tenait captif pour son loyer. Le pauvre scribe était hors de lui; néanmoins, ayant déjà changé la guinée, il fulminait devant une bouteille de Madère, qu'il expédiait lestement. Johnson la reboucha, le pria d'être calme, et se mit à chercher par quels moyens il le délivrerait. Goldsmith lui dit qu'il avait en portefeuille le manuscrit d'un roman; il y travaillait tous les jours depuis une année, après avoir fini sa tâche quotidienne. Ce n'était rien moins que le *Ministre de Wakefield*. Johnson le parcourut à la hâte, et, en appréciant la valeur, sortit pour aller le vendre; il informa l'hôtesse qu'elle serait promptement payée. Son grand renom et la démarche personnelle qu'il tentait agirent sur l'esprit du libraire, auquel il s'adressa; il obtint de lui quinze cents francs. Goldsmith acquitta sa dette, fit à la créancière une vive réprimande sur son impolitesse, puis chercha une autre habitation. L'éditeur cependant revint de son trouble et perdit sa haute idée du manuscrit, lorsque la présence de Johnson ne l'influença plus : il le jeta dans un carton, où il resta deux ans. Goldsmith ayant alors fait paraître son poëme du Voyageur (*The Traveller*), qui eut un succès énorme, le libraire mélancolique tira le précédent ouvrage de la poussière et le mit en vente. Il y gagna plus d'argent qu'il ne méritait.

La naïveté du docteur allait parfois un peu loin. Quand sa pièce de théâtre : *Elle s'abaisse pour vaincre* (She stoops

to conquer), fut représentée, un journal l'ayant attaqué personnellement de la manière la plus violente, Goldsmith alla aussitôt trouver le directeur, et, après lui avoir reproché son insolence, tomba sur lui à coups de canne. Peu charmé de ce traitement, le folliculaire lui répondit dans le même langage; la lutte devint sérieuse, et Goldsmith reculait, ne sachant pas trop comment finirait la bataille, lorsqu'un nommé Kenrick sortit d'une chambre voisine et sépara les deux antagonistes. Le lendemain, le journal assailli raconta l'expédition de l'auteur avec force injures nouvelles; l'assaillant risposta dans une autre gazette, d'une façon très-digne, et les choses en restèrent là.

Un exemple caractéristique donnera une idée de ses folles dépenses. La réussite d'une comédie antérieure (*The good-natured Man*), son Histoire romaine et son Histoire d'Angleterre lui ayant procuré environ mille livres sterling, il loua un vaste local au prix de dix mille francs par an, les deux cinquièmes de la somme qu'il venait de recevoir. Aussitôt il achète un mobilier somptueux, où l'on trouvait toutes les petites recherches de l'élégance et une volumineuse bibliothèque. Peut-on imaginer une plus enfantine imprudence?

L'absurdité de cette conduite devait à la longue amener de pernicieux effets. Il tomba dans une si grande misère que son âme en fut accablée : il donna tous les signes du désespoir, témoigna un profond dégoût de la vie, et, au milieu de sa douleur, contracta une fièvre nerveuse. Malgré l'opinion des médecins, il voulut prendre une espèce de drogue alors fameuse, entêtement qui fut cause de sa mort. Il comprit lui-même sa déraison, lorsqu'il était trop tard pour le sauver. On déposa ses restes dans le cimetière du Temple. Une souscription permit de lui construire un monument honorifique à Westminster, et l'on y grava une épitaphe de Johnson. Il avait abandonné

ce monde le 4 avril 1774, dans sa quarante-cinquième année.

C'est sans doute par une dérision involontaire que l'on a placé près des poëtes un vieux mendiant. Son âge formait son seul titre de gloire; né dans le quinzième siècle, il mourut dans le dix-septième. Il n'avait pas moins de 152 ans, et avait vu dix princes : Édouard IV, Édouard V, Richard III, Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, Marie, Élisabeth, Jacques Ier et Charles Ier. Il se nommait Thomas Parr. Une dalle bleue couvre ses restes.

Westminster est l'endroit où l'on couronne les souverains de la Grande-Bretagne. Ils y ont tous reçu la main de justice depuis l'invasion normande. Lorsque Guillaume le Conquérant fut entré dans Londres, après avoir tué Harold à la bataille d'Hastings, il alla s'agenouiller au tombeau d'Édouard le Confesseur, pour le remercier hypocritement de sa victoire. Il fit mieux encore : il voulut être sacré dans l'église même, afin de donner un témoignage plus éclatant de la dévotion que lui inspirait un prince si religieux. Il y convoqua donc, le jour de Noël, une assemblée, où se trouvèrent des Saxons et des Normands. Deux évêques, un de chaque race, parlant chacun son langage, s'adressèrent au peuple, et lui demandèrent s'il acceptait Guillaume en qualité de roi. La foule, choisie, préparée avec soin, poussa de grands cris d'adhésion. Lorsque les troupes placées autour de l'église entendirent ces clameurs sauvages, elles se figurèrent que l'on menaçait l'existence de leur duc. Aussitôt, sans plus réfléchir, elles commencent à égorger la multitude et à incendier les maisons prochaines. Le monarque eut besoin de tout son empire, de tous ses efforts, pour suspendre le carnage et arrêter les progrès de la flamme. Voilà bien les soudaines résolutions des peuples barbares !

Les nouveaux rois se placent, depuis Édouard Ier, dans

un vieux fauteuil, qui a une grande importance aux yeux de l'historien. Il est en bois et sculpté à la manière gothique : un pignon termine le dossier, les bras s'élèvent trop haut pour que l'on appuie ses coudes. Le meuble est soutenu par quatre lions couchants, dont les formes ne rappellent point la nature et ne flattent pas le goût. Ce ne sont guère que des animaux héraldiques. Le siége ou le banc, creux à l'intérieur, est une espèce de boîte, où l'on a logé la pierre mystérieuse de Scone : il a donc une grande épaisseur. La pierre, suivant la légende, serait celle dont Jacob se fit un oreiller, lorsqu'il dormit dans les plaines de Luz, et que les anges lui apparurent, gravissant une échelle incommensurable. On la transporta de Judée en Espagne, d'Espagne en Calédonie. Elle était placée au monastère de Scone, près d'Édimbourg, et c'est de là que lui vient son nom.

Les rois d'Écosse la prenaient pour piédestal, le jour de leur avénement : elle rendait un son harmonieux, s'ils étaient les héritiers légitimes du trône ; s'ils l'avaient usurpé, elle restait muette comme la tombe : formidable silence, qui menaçait leur repos et hâtait leur chute ! Le peuple croyait l'indépendance nationale attachée à ce granit prophétique : là où il séjournait, l'autorité suprême devait résider. Aussi, lorsque John Baliol eut été vaincu par Édouard Ier, le vainqueur transporta en Angleterre la dalle surnaturelle. Il fit construire la chaise où elle est placée depuis cinq siècles et demi, comme un pronostic de la réunion qui s'effectua trois cents ans plus tard. On avait orné le siége de peintures, de sculptures et de dorures nombreuses : le temps, la main des révolutionnaires, le faux goût de quelques princes, les ont détruites ; il n'offre actuellement qu'une charpente lourde et nue, mais elle disparaît sous des étoffes précieuses, le jour de la grande cérémonie. On la tient en réserve dans la chapelle d'É-

douard le Confesseur, ménagée à l'endroit que l'autel et les stalles occupent ordinairement. Le tombeau dégradé du saint monarque élève là ses trois étages d'arcades, et forme une ruine poétique sous les voûtes de l'église, qui le défendent inutilement contre la pluie, la neige et les tempêtes.

Il me fallut bien des visites pour étudier et juger l'ensemble et les détails d'un monument aussi vaste, aussi pompeux, aussi riche; mais je ne regrettais pas les heures que je lui consacrais. Les églises nous ménagent au sein des villes de paisibles solitudes. L'âme s'y délasse du tracas des affaires et de l'ennui des soins journaliers. Comme elle se trouve à l'aise dans ce noble édifice, où tout est grandeur et poésie! Comme les hautes pensées, qui constituent le fond même de notre existence, Dieu, la nature, la loi morale, l'incertitude et la courte durée de la vie présente, l'espoir d'un meilleur monde, la folie de nos chagrins sur une terre où nous demeurons si peu, la sagesse de l'indifférence, la grâce, la beauté de l'art, comme ces idées sublimes l'enveloppent et la bercent, la tranquillisent et l'adoucissent, la promènent en quelque sorte au milieu d'un paradis intellectuel! Plaignons ceux qui ne connaissent point ces hautes méditations : une brume funeste leur cache le sens, la grâce intime ou la secrète majesté des choses.

CHAPITRE V.

Samuel Johnson.

Pendant que j'errais dans la ville et en étudiais les curiosités, le ciel avait pris une autre apparence. De brillant qu'il était d'abord, il était devenu morne et triste ; d'épais nuages cachaient le soleil ; un vent de nord-ouest les pressait, les poussait devant lui, sans fin et sans relâche. Ils formaient une masse si compacte, ils avançaient d'une course si égale, que l'on croyait voir le firmament lui-même rouler d'une seule pièce autour de la terre immobile. Leurs flancs laissaient tomber, par intervalles, une pluie mêlée de neige que les Anglais nomment *sleet*, et que la bise fouettait le long des rues. Un air humide et bleuâtre enveloppait toutes les demeures : ce temps n'inspirait que l'envie de rester près du feu, plongé dans la lecture ou de nonchalantes méditations. Je résolus d'attendre ainsi des jours moins funèbres.

Parmi les choses intéressantes que j'avais remarquées à Londres, un fait avait spécialement fixé mon attention. Dans l'église Saint-Paul, sous cette voûte énorme qui semble, comme on l'a dit, un abîme suspendu sur votre

tête, abîme où les rumeurs de la capitale viennent tournoyer et imiter, soit le grondement d'une chute d'eau, soit le murmure des esprits nocturnes, j'avais considéré avec plaisir la statue en marbre blanc de Johnson, le fameux critique. C'est un assez bel ouvrage ; la tête exprime très-bien la réflexion et la mélancolie[1]. Les Anglais paraissent avoir voulu rendre plus importante cette marque d'estime publique, en la décernant d'abord à l'auteur de Rasselas ; son image a devancé toutes les autres dans la cathédrale : elle a pris possession de l'édifice au nom des gloires britanniques. Lorsque je visitai Westminster, je fus encore frappé de voir sa tombe parmi celles des rois, des généraux et des poëtes. Une dalle abrite son sommeil entre Sheridan et Garrick, vis-à-vis de Thomson et de Shakespeare ; il dort au milieu des plus grands hommes que vénère sa patrie ; à l'heure où les fantômes commencent leurs promenades taciturnes, son ombre n'aperçoit que des mânes illustres. Jamais, certes, il n'avait espéré un tel honneur. Si je parcourais la ville, son effigie attirait mes yeux chez presque tous les marchands d'estampes, j'apercevais quelques-unes de ses œuvres chez presque tous les libraires. Dans un endroit, c'était ses odes, ses *Vies des poëtes anglais*, plus loin son Dictionnaire et sa nouvelle ; une autre boutique m'offrait le *Rôdeur*, l'*Aventurier*, le *Flâneur* (the Rambler, the Adventurer, the Idler) ; je trou-

[1] On a représenté le docteur s'appuyant contre une colonne. Cet ouvrage du statuaire Bacon fut terminé en 1796. On lit sur le piédestal :

Samueli Johnson,
Grammatico et critico,
Scriptorum anglicorum litterate perito,
Poetæ luminibus sententiarum
Et ponderibus verborum admirabili,
Magistro virtutis gravissimo,
Homini optimo et singularis exempli.

vais encore çà et là les dix volumes de sa prolixe biographie écrite par Boswell. Johnson a en Angleterre une vaste célébrité, dont la moindre portion a franchi le détroit; il semble que les vents et les flots la tiennent captive sur l'île brumeuse et la repoussent vers la plage, quand elle essaye de fuir sa prison.

Peu à peu je conçus le désir de m'expliquer cette gloire insolite relativement au genre de travaux qui ont occupé l'austère Samuel. Quoiqu'il ait publié un roman et un petit nombre de poëmes, je savais que la nature de ses productions le rangeait, en somme, parmi les biographes et les moralistes. De tels écrits n'étant pas destinés à devenir populaires, le succès immense de l'écrivain m'étonnait. Une lecture complète et des recherches historiques pouvaient seules terminer ma surprise, en me donnant la clef d'un si grand triomphe. C'était une excellente distraction pour les mauvais jours.

Dans une de ces petites rues où ne passent point les voitures et dont toute la superficie est dallée, rues qui portent le nom de *lanes*, j'avais plusieurs fois remarqué un étalage de bouquiniste, séduisant par ses vieux livres, ses éditions rares et son air de propreté. Je ne m'arrêtais jamais en cet endroit sans voir sur le rayon du milieu, comme à une place d'honneur, les œuvres de Samuel Johnson. Ayant acheté quelques volumes au libraire, je ne lui étais pas inconnu; il me saluait de la tête, quand je musais devant sa boutique, lisant les titres des ouvrages et m'abandonnant au plaisir d'en rêver le contenu. Selon la mode anglaise, sa montre avait la forme d'une bibliothèque sans vitrage, ce qui facilitait beaucoup mon examen. Lorsque je fus sorti de ma chambre, je me dirigeai donc de ce côté.

« M. Wedburne, lui demandai-je, à combien me laisseriez-vous les œuvres de Johnson ? »

Il réclama un prix trop fort et ne voulut point le diminuer.

— « On ne se les procure pas facilement, me dit-il, car il n'en existe pas d'édition générale. Il me faut, avec bien de la peine, rassembler des tomes épars. Je suis devenu pour ce grand homme et pour quelques auteurs de son époque une véritable spécialité. Je doute que l'on puisse trouver ailleurs tout ce qu'il a écrit. Je ne saurais, en conscience, vous rabattre un farthing. »

Visiblement contrarié de cet échec inattendu, je ne perdis pas tout à fait courage.

— « Puisque nous ne sommes point d'accord, repris-je, au lieu de me les vendre, ayez la bonté de me les louer.

— « Monsieur, me répondit-il, mes livres ne sortent jamais de chez moi ; excusez mon refus ; j'ai déjà été en mainte occasion victime de mon obligeance. »

M. Wedburne proféra ces mots avec une sécheresse qu'augmentaient son air et sa tournure. Quoique âgé de vingt-six ou vingt-sept ans au plus, il était grave comme un homme de quarante. Il appartenait à une des sectes religieuses de l'Angleterre, et sa croyance lui avait donné cette espèce de roideur qu'enfantent les principes. La méditation, l'exercice de la volonté demandent des efforts qui laissent cette trace derrière eux. Elle indispose la multitude et l'éloigne des âmes convaincues ; on leur préfère de joyeux débauchés, de souples intrigants. Le jeune bouquiniste avait du reste une assez belle figure, et portait en général des vêtements sombres. Je ne me scandalisai point de sa froideur, attendu que j'aime et honore les caractères pareils au sien ; l'intelligence, la bonté, l'affection, l'enthousiasme y brillent sous un léger voile, comme ces fleurs rares que l'on emprisonne pour les mieux conserver. Je n'eus pas honte de faire encore une tentative.

— « Vous êtes un peu rude, M. Wedburne, lui dis-je ;

mais votre expérience vous y contraint sans doute. J'ai cependant l'espoir que vous ne refuserez pas ma dernière proposition. Voulez-vous me permettre de lire Johnson dans votre arrière-boutique? Je vous donnerai cinq shillings en récompense. »

— « Ceci est autre chose, et j'accepte de grand cœur. Entrez, je vous prie; un bon feu semble allumé à votre intention. Je vous prêterai un ancien exemplaire, qui ne redoute pas la main des savants : de longues épreuves l'ont aguerri contre eux. »

Il n'avait pas fini de parler, qu'il ouvrait une porte et m'introduisait dans une salle entièrement tapissée de livres : elle donnait sur une petite cour, où la neige et le vent tourbillonnaient de concert. Elle était un peu obscure, mais propre, silencieuse et, pour ainsi dire, vénérable. Il plaça près de la cheminée un vieux fauteuil peint à l'huile, et me montrant un endroit de la bibliothèque :

— « Vous trouverez là non-seulement ce que vous cherchez, mais d'autres ouvrages aussi intéressants pour vous : trois biographies de Johnson, l'une par Boswell, la seconde par Burman, la dernière par John Hawkins; des anecdotes qui le concernent, par mistress Piozzi; un essai sur son caractère et son talent, par Murphy; des libelles publiés de son vivant pour le déprécier, et une foule de bouquins analogues. Je mets tout à votre disposition; ne vous gênez point et ne craignez pas qu'on vous trouble : ma domestique peut seule venir ici; vous n'entendrez que le murmure du feu et le bruit de la pendule. »

Je m'installai dans le siége du puritain, usai amplement de sa collection et, au bout d'une semaine, durant laquelle l'atmosphère ne s'éclaircit pas une minute, j'avais lu ou feuilleté un grand nombre de tomes, qui m'apprirent les faits suivants et m'inspirèrent les mélancoliques idées qu'on y trouvera jointes.

En 1737, deux hommes, qui devaient porter plus tard les couronnes de la célébrité, s'acheminaient vers Londres, blottis au fond d'une poudreuse patache. Le moins jeune avait vingt-huit ans et une physionomie singulière : un vaste corps mal proportionné, où les os formaient saillie de toutes parts, un air gauche, des habits trop larges, des cheveux roides, ébouriffés, appelaient d'abord l'attention. Il parlait quelquefois seul et murmurait des fragments de prière, comme : « Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, éloignez de moi la tentation ! » En de certains moments, il penchait la tête sur son épaule droite, l'agitait d'une manière tremblotante, puis se balançait d'avant en arrière, frottant son genou gauche dans la même direction, avec la paume de sa main. Il faisait le plus souvent ces gestes, lorsque son compagnon et lui causaient ensemble. D'autres manies bizarres venaient alors s'y joindre. Entre ses phrases, il grommelait des sons inarticulés, prononçait différentes syllabes ou imitait le gloussement de la poule. Lui arrivait-il de discuter, de défendre son opinion avec chaleur, en terminant sa dernière période, il soufflait comme une baleine. Tout cela était fait d'un air grave, solennel ; quelquefois seulement l'étrange individu laissait échapper un sourire.

Le deuxième voyageur ne ressemblait guère au premier. Il avait une taille au-dessous de la médiocre, une forme élégante et d'heureuses proportions. La liberté, la grâce de ses mouvements annonçaient une longue habitude de tous les exercices corporels. Ses manières étaient engageantes ; sa voix nette, mélodieuse et ferme prenait à son gré les accentuations les plus diverses. Quoique sa peau fût brune, ses traits réguliers, leur vive expression, ses yeux noirs, brillants et subtils ne pouvaient manquer de plaire. Lorsque sa physionomie était calme, elle avait un peu de dureté ; mais, au moindre sentiment qui l'agitait, une mobilité sans

pareille détruisait cette empreinte et lui donnait un autre caractère. Elle s'identifiait tellement avec celui-ci qu'elle semblait alors ne devoir plus en changer; elle en changeait cependant et la même illusion avait lieu.

Le personnage bizarre se nommait Samuel Johnson ; il avait pour interlocuteur David Garrick. Ils allaient tous les deux chercher fortune dans la capitale avec de minces ressources : leurs places et les frais de nourriture payés, il devait rester à l'un trois sous, à l'autre cinq sous de notre monnaie. Johnson possédait de plus une tragédie presque achevée ; Garrick des plans, des brouillons de comédies, et un violent désir de monter sur la scène.

Ils avaient entrepris cette expédition d'une manière fantasque. L'année précédente, Samuel avait fondé une pension à Lichfield ; il l'avait annoncé dans les journaux, mais sans aucun fruit : trois élèves seulement vinrent peupler la solitude de son école. Un début pareil n'était point fait pour exciter un homme qui n'avait ni terres ni pécule. Son ingrate tâche lui semblait d'autant plus rude que la nature ne l'avait pas destiné à l'enseignement. Les intelligences vigoureuses sont pleines de caprices et de fougue ; un hardi voyage dans les champs illimités de l'art, ou de la science, leur convient mieux qu'un labeur monotone et journalier ; elles n'aiment point à revenir sur leurs traces, à descendre au niveau d'une jeune âme, faible et ignorante. Ces estimables fonctions demandent plus de patience que de génie. Notre pédagogue s'y prenait donc fort mal : on conçoit d'ailleurs que ses bizarreries devaient sans cesse distraire et divertir ses écoliers. Ils lui donnaient autant de peine et moins de profit qu'une troupe bien plus nombreuse.

Johnson était d'ailleurs marié depuis peu ; il avait choisi pour femme une veuve âgée de quarante-huit ans et d'une burlesque apparence. Elle était fort grasse, avait des seins développés outre mesure et des joues énormes, dont elle

entretenait le vif éclat par l'usage des liqueurs, par d'abondantes couches de vermillon; non-seulement elle s'habillait d'une manière fantasque et surprenante, mais sa conduite et son langage trahissaient une perpétuelle affectation. Ayant lu beaucoup de romans, elle exigeait de son époux la tendresse brûlante qu'on y décrit, elle voulait que chacun de ses désirs fût un ordre. Le jour même de ses noces, elle avait manifesté ses goûts. Pendant qu'ils se rendaient à l'église de Derby, en traversant la campagne, montés l'un et l'autre sur des chevaux de louage, elle lui reprocha d'abord qu'il allait trop vite; elle ne pouvait le suivre, disait-elle. Johnson ralentit le pas de sa bête : aussitôt elle pressa la marche de la sienne, passa devant et se plaignit de sa lenteur. Le fiancé, voyant qu'elle voulait le traiter comme un chien (c'est l'expression dont il se servait lui-même, quand il racontait cette anecdote), partit au grand galop et s'éloigna tellement qu'elle le perdit de vue. Comme ils cheminaient entre deux haies, il était impossible qu'elle ne le retrouvât point. Effectivement, elle accourut bientôt, la face inondée de larmes. Quoi qu'il en soit, Johnson l'adorait, et ce n'était pas un petit amusement pour ses élèves que de regarder, par le trou de la serrure, dans sa chambre à coucher [1]. Sa manière lourde et ridicule de lui prouver son affection, ses gestes comiques, ses paroles saugrenues les comblaient de joie. Ils étaient surtout ravis de l'entendre appeler sa femme *Tetty* et *Tetsey*, diminutifs vulgaires de son nom de baptême, Elisabeth.

Un métier insipide, qu'il exerçait avec maladresse, dégoûta promptement Johnson. Garrick, de son côté, trouvait l'étude fort ennuyeuse. Si le maître s'occupait avant tout de sa pièce, le disciple négligeait ses devoirs pour griffonner des scènes de comédies. Un semblable état de

[1] Boswell, au commencement du premier volume.

choses ne pouvait durer : l'élève et le précepteur finirent par s'entendre ; ils convinrent d'abandonner tous les deux l'institution et de faire simultanément l'école buissonnière. Ils partirent dans les premiers jours du mois de mars.

Outre les fonds que j'ai mentionnés plus haut, chacun d'eux avait une lettre pour un certain Colson, professeur estimé de l'époque. Dans la lettre concernant Garrick, on lui offrait de prendre le jeune homme en pension chez lui. Le héros futur de la scène anglaise courait donc moins de dangers que son compagnon. Sa famille, sans être riche, avait une médiocre aisance et ne le reniait point, ne le livrait point dès sa jeunesse aux angoisses de l'infortune, comme les parents de presque tous les artistes, sauf à s'honorer de leur gloire quand ils sont devenus fameux, sauf à revendiquer leur génie après les avoir persécutés. Son aïeul était un protestant chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes ; son père avait le grade de capitaine dans l'armée britannique ; les apointements qu'il recevait ne lui permettaient pas d'envoyer son fils à l'université, mais il ne demandait pas mieux que de payer sa nourriture et son instruction chez un homme de mérite.

La lettre de Johnson le peignait comme un savant et un bon poëte. Il allait tenter le sort avec une tragédie, promettait de devenir un habile auteur dramatique, et, pour le moment, désirait avoir à faire quelque traduction du latin ou du français. On voit que son sort était bien aventuré.

Ses biographes n'indiquent pas au juste comment il se tira d'affaire. Sa pièce ne lui fut d'aucune ressource ; on ne la joua que douze ans plus tard. Il essaya de tenter la fortune à Drury-Lane ; mais le directeur, le sachant sans appuis, ne voulut pas la faire représenter. Pour les libraires, un d'entre eux, auquel il s'adressa, en lui manifestant son désir de vivre avec sa plume, toisa de l'œil ses formes

robustes et lui dit : « Vous feriez mieux d'acheter un crochet. » Il est probable que sa femme lui envoya quelque argent de Lichfield, où elle était restée. Il se logea dans une rue solitaire, et s'imposa la plus stricte économie. Son dîner lui coûtait la somme de seize sous, y compris les deux sous qu'il donnait généreusement au garçon. Un peintre irlandais, avec lequel il s'était trouvé en rapport, lui avait enseigné l'art de vivre à bon marché. Il disait qu'un homme pouvait ne dépenser à Londres que sept cent cinquante francs par an, et ne point encourir le mépris. Le tiers de la somme devait être consacré aux habits et au linge ; on demeurait dans un galetas pour trente-six sous par semaine, et, si quelqu'un vous demandait votre adresse, on lui donnait rendez-vous dans un lieu public. Pour six sous, on passait effectivement tous les jours quelques heures dans un café, qui vous servait de salon. Un sou de pain et un sou de lait composaient votre déjeuner; on dînait pour douze sous, et on supprimait le souper. On rendait ses visites les jours où on changeait de chemise. Tels furent les premiers soins, les premiers détails qui occupèrent notre auteur, lorsqu'il aborda la vie littéraire. Le destin ne semble-t-il pas quelquefois se railler de l'homme et l'environner exprès des plus absurdes contrastes?

Au milieu de l'été, la fortune ne se lassant point de ses rigueurs, Johnson alla passer trois mois à Lichfield, auprès de son épouse. Mais il n'avait plus d'institution et devait se créer d'autres ressources. Il emmena sa femme dans la capitale, résolu probablement à vaincre ou à mourir. Cette fois, sa collaboration fut agréée par l'éditeur du *Gentleman's magasine* : on lui fit rédiger des articles de toute sorte, pour de maigres honoraires ; pendant plusieurs années, ces travaux sans gloire absorbèrent son temps et ses forces. Le seul ouvrage qu'il put écrire fut son poëme de

London, imité de la troisième satire de Juvénal : le morceau obtint un grand succès.

Johnson était pourtant fort malheureux dans sa nouvelle condition; il ne tarda pas à regretter les souffrances plus douces, la vie moins incertaine, qu'il avait échangées contre un mal aigu et un état précaire. Une place de maître d'école lui ayant alors été offerte, il l'accepta; il fallait seulement remplir une condition obligatoire. Un homme pieux avait fondé l'institution un siècle auparavant, et l'acte exigeait que le précepteur eût le grade de maître ès arts. Ce grade, Johnson ne le possédait pas; il n'avait ni le temps ni l'argent nécessaires pour l'acquérir. Il le sollicita donc de l'université d'Oxford comme une faveur; on ne tint pas compte de sa demande. Il réitéra sa prière, en l'adressant à l'université de Dublin; Pope, qui ne le connaissait pas, mais avait lu son poëme et lui trouvait un grand mérite, s'employa pour lui auprès du comte Gower : le dernier appuya sa requête d'une missive, où il dépeignait sa triste situation. Il y disait que cette place *le rendrait heureux pour la vie*, s'il obtenait le titre indispensable; qu'il avait non-seulement du talent, mais beaucoup de science et de probité; que si on voulait d'abord l'examiner, il était prêt à faire le voyage, malgré sa détresse, *aimant mieux expirer de fatigue sur la route que mourir de faim en traduisant pour les libraires.* Swift devait corroborer cette lettre dramatique de sa propre influence. Johnson attendait avec des battements de cœur : l'université refusa le diplôme, l'école fut donnée à un autre. Par la suite, quand l'écrivain joua un grand rôle dans le monde, la première université lui offrit ce grade de maître ès arts qu'elle n'avait pas voulu lui octroyer, lorsque son sort en dépendait; elle se glorifia de son acceptation et joignit à ce titre celui de docteur ès lois; il n'avait jamais étudié la science des tribunaux, mais peu importait! ce n'était plus un pauvre hère. Le collége

de la Trinité, à Dublin, lui décerna le même honneur.

Ayant perdu tout espoir, Johnson attristé baissa la tête et se remit aux gages des éditeurs. Sa détresse devint tellement profonde, qu'on aurait peine à y croire, si des témoignages authentiques ne mettaient les faits hors de doute. Il eut bientôt l'occasion de se lier avec un auteur non moins infortuné : Savage et lui se rencontrèrent dans les boutiques des marchands de livres ; leur piteuse apparence les intéressa mutuellement, et ils contractèrent ces liens providentiels que le malheur établit entre les hommes. On dévoile, on partage ses chagrins, on se ligue contre la fortune ; il semble qu'elle doive résister moins facilement à deux adversaires, elle qui se joue des peuples comme des individus. Tels étaient les sentiments qu'éprouvaient nos littérateurs désolés. En mainte circonstance, n'ayant pas de retraite, faute d'argent, ils passèrent la nuit à marcher dans les rues de Londres [1]. Une fois, tandis qu'ils erraient de la sorte, l'entretien tomba sur la politique ; il s'anima peu à peu, et sous l'influence de leur verve, de leur patriotisme, ils jurèrent de défendre la nation, de combattre les plans ministériels. Si les ministres avaient pu entendre ces menaces de deux vagabonds, elles les eussent bien fait rire. Mais je ne doute point qu'elles n'eussent touché le sage, qui aurait vu des hommes de talent réduits à une extrémité pareille, et gardant, au fond de l'abîme où ils étaient descendus, la conscience de leur valeur.

Johnson a donné dans la biographie de Savage une foule de détails sur la misère du poëte ; ils font juger de la sienne par induction et en complètent le tableau ; on aurait d'ailleurs grand'peine à diviser le récit de leurs afflictions.

[1] Johnson avait alors été contraint de prendre un logement avec sa femme hors de la ville, pour motif d'économie ; c'était donc lorsqu'il s'attardait dans la capitale qu'il restait exposé au vent et à la pluie, Savage n'ayant point d'asile à lui offrir.

Beaucoup d'entre elles ont dû leur être communes. Johnson rapporte que son ami ne savait fréquemment où s'abriter, même pendant le jour, et encore moins où trouver de la nourriture : il n'avait d'autre cabinet d'étude que les champs et les rues. Il composait alors en se promenant, et, lorsque sa mémoire était surchargée, il entrait dans une boutique, demandait une plume et de l'encre, puis confiait ses inspirations à des morceaux de papier qu'il avait ramassés sur son chemin. Il écrivit de la sorte un drame; quand il voulut le faire jouer, les acteurs le traitèrent, comme on pense bien, avec un grand mépris; on tourna, on tergiversa, on temporisa; l'été survint, une partie de la troupe alla courir les théâtres secondaires, et, pour que sa pièce fût représentée, l'auteur dut se charger d'un rôle. Il n'accepta point sans dégoût cette tâche humiliante; sa situation néanmoins ne lui permettant pas de refuser, il se procura de la sorte une aisance éphémère.

Quand Savage ne rôdait pas la nuit avec Johnson, il couchait sur un banc ou sur un étal, pendant la belle saison; mais les pluies, les brouillards, les souffles glacés de l'hiver lui ordonnaient de se prémunir contre le froid; il dormait alors, avec la canaille la plus infime, dans les cendres chaudes qu'on jette à la porte des verreries. Le hasard lui envoyait-il un peu d'argent, il se retirait dans un de ces galetas où on loge à la nuit; plus d'une fois encore, il attendit le jour dans les sales caveaux où la populace anglaise se livre aux excès de tout genre. C'était là, parmi des voleurs, des mendiants et des filles, que croupissait un homme supérieur, qui aurait pu, selon son biographe, enrichir les diplomates de ses observations, agiter des multitudes par son éloquence et polir les manières d'une cour par son urbanité.

Dans les derniers temps de sa vie, ses jeûnes étaient si longs qu'il tombait en défaillance; son estomac se ruinant

peu à peu, il n'éprouvait plus la sensation de l'appétit; l'odeur de la nourriture lui donnait des nausées. Il fallait lui administrer un cordial pour qu'il pût la porter à sa bouche.

Quelle que fût cependant sa détresse, il exigeait fièrement tous les égards qu'il se croyait dus. Il poussait même un peu loin le respect des formes. Touchée de le voir en haillons, une personne inconnue déposa pour lui, dans un café, des habits et du linge; elle le fit ensuite avertir. C'était s'y prendre avec délicatesse; on lui épargnait ainsi la fausse honte que causent la vue d'un bienfaiteur et la gêne des remercîments. Quelque cérémonie de détail néanmoins ayant été omise, Savage s'en irrita si fort qu'il ne voulut point accepter le don, ni entrer dans la taverne aussi longtemps que les hardes y demeurèrent.

Johnson avait, pour sa part, un égal soin de sa dignité. Un libraire, du nom d'Osborne, l'ayant traité avec impertinence dans son propre logement, il saisit un in-folio, en terrassa le drôle et lui mit le pied sur la gorge.

Les deux auteurs devaient sortir d'embarras d'une manière toute différente : Johnson menait une vie calme, étudiait, écrivait sans relâche et dépensait le moins possible; il finit par vaincre l'animosité du sort. Les mêmes vertus ne distinguaient pas son camarade : il était irréfléchi, désordonné, licencieux; il mourut en prison. Une tavernière l'y fit jeter pour une somme de deux cents francs qu'il lui devait; il resta six mois sous les verrous et termina une triste existence par une mort déplorable.

Une foule de bruits calomnieux avaient été répandus sur son compte; peu de personnes connaissaient au juste les funèbres circonstances de sa destinée. Son ami voulut protéger sa mémoire et obtenir pour lui une compassion éternelle; il eut la joie d'atteindre ce but. La vie de Richard Savage excita l'intérêt le plus profond; elle est sans doute curieuse

par elle-même; toutefois elle eût perdu beaucoup à être mal exposée. Johnson déploya au contraire une merveilleuse habileté de narration, un grand talent de style : nos voisins regardent ce morceau comme un chef-d'œuvre. Ce n'est pas un panégyrique officiel, l'auteur ne cache point les vices du malheureux bâtard; mais il rejette une partie de ses fautes sur sa misère et sur ses persécuteurs. Il ne s'était pas, du reste, seulement proposé d'écrire une épitaphe; il accomplissait, en outre, une vengeance terrible. La mère de Savage, la comtesse Macclesfield, avait été le principal instrument de ses chagrins : elle avait fait tous ses efforts pour lui cacher sa naissance, pour le vendre à des planteurs, pour l'ensevelir dans des occupations grossières, pour le pendre au gibet par la main du bourreau; elle avait rempli ses jours d'amertume et contribué à sa prompte mort. Il fallait qu'un châtiment rigoureux tombât sur cette ignoble créature. Elle était vivante et triomphante; Johnson tenait de son ami le détail de ses crimes : pauvre, malade, sans soutien, il osa lui imprimer sur le front le signe des meurtriers. Elle éprouva au moins le supplice de la honte et de la colère; en tous lieux la haine et le mépris se dressèrent devant ses pas : elle ne pouvait sortir sans trouver un accusateur, sans entendre murmurer près d'elle ces phrases menaçantes :

« La punition que nos lois décernent aux infanticides est bien connue, et l'on n'a jamais élevé de doute sur son équité ; mais si ceux qui détruisent leur enfant méritent la mort, quel châtiment assez cruel infligera-t-on à ceux qui lui laissent la vie pour le mieux torturer, qui prolongent son existence pour prolonger ses douleurs, qui l'exposent sans soin et sans pitié à la malice de l'oppression, aux chances du hasard, aux tentations de l'infortune; qui se réjouissent de le voir accablé par la souffrance, et, lorsque son propre travail ou la charité des nobles cœurs le tire un moment

de sa misère, le plongent de nouveau dans le désespoir ? »

L'accueil fait à cette production augmenta la célébrité naissante de l'auteur, mais ne l'enrichit point. Peu de temps après qu'il l'eut publiée, le libraire dînant avec un certain M. Harte, celui-ci exprima son admiration. L'éditeur le laissa parler. A quelques jours de là, le rencontrant, il lui dit : « Vous avez fait un heureux la dernière fois. » — « Comment cela se peut-il, reprit M. Harte, puisque nous étions seuls? » — « Vous le pensiez; mais n'avez-vous point vu ce plat qu'on a emporté derrière un paravent? c'était pour Johnson, qui s'y trouvait caché; ses habits avaient tellement l'air de guenilles qu'il n'osa point paraître; mais vos louanges lui ont causé un sensible plaisir. » Johnson avait alors trente-cinq ans.

A toutes ces calamités se joignait chez le savant critique une maladie mystérieuse, lugubre, en même temps physique et morale. Depuis sa jeunesse, il était hypocondriaque, il tombait dans des humeurs noires; un affreux découragement, une prostration mortelle s'emparait de ses facultés. L'univers n'était plus pour lui qu'un séjour de désespoir. Une irritation incessante, des caprices bizarres, d'étranges effets nerveux lui inspiraient le dégoût de la vie. L'étude ne lui offrait ni charme ni consolation. Il tentait de se guérir par un violent exercice; en proie aux tortures de son imagination délirante, il cheminait seul dans les bois, dans les plaines, devant l'insouciante nature qui n'apaisait pas son chagrin, devant le ciel joyeux que sa douleur semblait accuser. Les objets matériels ne s'offraient à lui que sous un brouillard; il ne pouvait même distinguer l'heure sur les cadrans des villes. Cependant les songes les plus atroces le tourmentaient comme des réalités : poursuivi par de chimériques fantômes, il luttait contre eux, il essayait de fuir leurs embrassements. Sa raison ne l'abandonnait pas néanmoins : victime d'un

singulier phénomène, il sentait son erreur et cherchait vainement à la détruire ; il n'était point le jouet de son hallucination, il la comprenait, il eût voulu s'en rendre maître, et il en souffrait comme s'il ne l'avait pas jugée. Il restait donc suspendu entre le bon sens et la folie ; les hommes qui traversent le pont de Mahomet, pour gagner les frais ombrages de son Éden, chancellent ainsi entre l'abîme où planent les mauvais anges, et les bosquets parfumés où les houris leur tendent les bras. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'il voyait lui-même dans quelle route périlleuse il était engagé. Il avait donc toujours peur de franchir la ligne étroite qui le séparait de la démence, et la crainte de ce mal terrible ajoutait à son infortune.

Si la terre est un lieu d'épreuve, on ne peut nier que l'épreuve ne soit trop forte pour beaucoup d'hommes. Il semble injuste de soumettre une débile créature à de si affreuses expériences. Le plaisir a ses limites, la douleur n'en a pas : c'est comme une spirale odieuse qui plonge sans fin au milieu des ténèbres ; on croit toujours, quand on la descend, qu'on est parvenu aux dernières marches, et l'on espère goûter quelque repos dans une sombre halte ; mais la vis infernale s'allonge, mais l'abîme se creuse, et l'on atteint de nouvelles régions plus désolées, sous lesquelles on aperçoit au loin, à travers la nuit plus épaisse, des gouffres interminables. Certes, le Dieu puissant qui anime le monde doit récompenser les nobles âmes qu'un pareil voyage n'altère et ne dégrade pas. Une brute seule pourrait ne pas s'attendrir.

C'était la ferme croyance de Johnson ; elle lui donna la force d'endurer son épouvantable maladie, compliquée d'une longue misère. Il avait eu le bonheur d'être élevé dans des principes religieux : sa mère, chrétienne fervente, lui parla, dès son bas âge, d'un Dieu protecteur, qui punit

les méchants et récompense les bons. A l'université d'Oxford, on cultiva ces pieuses semences; l'ouvrage de Law : *Appel sérieux à une sainte vie* [1], enflamma, redoubla son zèle. Depuis lors, il ne cessa jamais d'accomplir ses dévotions, de rendre hommage au suprême Ordonnateur. Quand une souffrance aiguë l'enveloppait de ses replis et distillait le poison dans ses veines, il se mettait en prière : il implorait l'aide du ciel et lui demandait le courage de supporter la douleur. Tantôt il prononçait de vive voix les humbles paroles, tantôt il les écrivait; plusieurs de ces touchants appels nous sont demeurés. L'espoir brillait alors à travers ses larmes, comme les doux rayons qui annoncent la présence d'un guide immortel, d'un ange consolateur. Dieu, ne pouvant nous apparaître sous des formes grossières, quoi qu'en disent les vieilles religions, a mis sa propre voix dans nos cœurs; lorsque les hommes l'invoquent, il ne répond point en frappant leurs oreilles d'un langage inutile, mais en leur communiquant des idées sublimes, qui les affranchissent de la terre et de ses navrantes inquiétudes. C'est donc toujours un grand malheur pour une âme élevée que de naître au milieu d'une époque railleuse et sceptique; pleine d'une noblesse qui lui fait mépriser le monde, qui lui inspire le dégoût de ses folies et de ses turpitudes, elle n'a d'autre asile que ses vains songes; elle ne peut chercher un ami, un protecteur dans les solitudes dévastées du firmament. Elle retombe donc sur elle-même, se laisse envenimer par l'amertume croissante de l'expérience, et bientôt, employant sa force à augmenter ses chagrins, elle arrive au plus morne accablement. Si d'ailleurs le sort ne lui a pas épargné les afflictions vulgaires; si la maladie, l'inquiétude et la faim l'environnent comme des spectres; si nul ne pleure près d'elle; si nul ne lui témoigne de compassion, de ten-

[1] Serious call to a holy life.

dresse, et qu'alors, privée de tout refuge, elle ne puisse s'écrier avec un ardent espoir : « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi ! » oh ! qui nous peindra sa désolation et ses tortures, après lesquelles le malheur n'a plus d'épouvantes, ni l'enfer de tourments !

Les désastres nombreux qui avaient assailli Johnson étaient pour beaucoup, selon moi, dans son affection nerveuse. Quiconque a éprouvé de grandes infortunes ou observé des personnes parvenues aux dernières tristesses, doit savoir qu'une extrême affliction produit une sorte de démence. La volonté perd son empire, les forces intellectuelles n'ont plus d'équilibre, toutes les petites joies de la vie quotidienne cessent d'exister. L'imagination acquiert une véhémence frénétique ; elle grandit les objets hors de toute mesure, elle les modèle de nouveau et les combine avec une singularité folle. Ajoutant au mal réel un mal fictif, qui n'est pas moins douloureux, elle promène autour du patient la foudre et les éclairs d'une tempête chimérique, où il se figure entrevoir des dieux ennemis. La sensibilité divague dans les mêmes proportions : elle tremble et s'irrite pour de faibles causes ; une vaine parole, un incident léger, qui éveilleraient à peine l'attention en d'autres circonstances, produisent alors de lamentables ravages. Une influence mortelle semble planer sur l'individu ; à moins d'une crise salutaire, il marche en effet au suicide, extravagance finale de la vie qui s'attaque et se brise elle-même.

Dès son arrivée dans le monde, notre auteur avait encouru la disgrâce du sort. Né en 1709, il avait hérité de son père des tendances mélancoliques. Sa nourrice lui donna les écrouelles ; ce mal mystérieux lui défigura le visage et lui blessa tellement la vue, qu'un de ses yeux n'en guérit jamais et ne lui fut d'aucune aide ; il différait cependant très-peu de l'autre en l'apparence : celui-ci

demeura toujours myope et d'une grande faiblesse. Lorsque, par hasard, Johnson allait à l'école sans guide, étant obligé de traverser un canal, il marchait à quatre pattes afin de l'apercevoir et de ne pas se noyer. Imbue de la vieille persuasion que l'attouchement des rois dissipe les scrofules, sa mère le présenta ingénument à la reine Anne : la princesse tenta la cure; mais, en dépit de sa bonne volonté, le miracle n'eut point lieu. Battu dans son enfance par un brutal précepteur, le jeune Samuel déploya pourtant une grande force d'esprit et montra un vif amour de l'étude. Un gentilhomme l'emmena à l'université d'Oxford, se chargeant de l'entretenir comme son compagnon; il n'observa pas sa promesse, et le besoin fondit sur Johnson pour ne plus le quitter de longtemps. Il lui était quelquefois impossible de sortir, ses pieds passant à travers sa chaussure. Sa fierté ne lui permettait pas néanmoins d'accepter de l'argent, et un homme charitable ayant mis à sa porte une paire de souliers, il les rejeta avec indignation.

Sa pauvreté finit par devenir si extrême qu'il abandonna Oxford et se retira dans son pays; mais sa famille était ruinée, son père n'avait plus le moyen de le soutenir. Bientôt après, le vieillard mourut, laissant au malheureux scribe une vingtaine de livres sterling pour tout héritage. Le grand homme futur prit alors une place de sous-maître, dont les fonctions lui parurent tellement insupportables qu'il y renonça au bout de six mois, et ne les mentionna jamais depuis sans horreur. D'autres occupations ne lui réussirent pas mieux. Il se traîna d'essais en essais, tant et si bien qu'il épousa mistress Porter et fonda sa malheureuse école. Ce fut au milieu de ces déboires, à l'âge de vingt ans, qu'il ressentit les premières atteintes de sa fièvre hypocondriaque. Il ne put s'en délivrer par la suite. Dans tous les temps il éprouva des accès de misanthropie,

où il fuyait la société, se claquemurait chez lui, pleurant, gémissant, parlant seul et errant d'une chambre à l'autre avec l'anxiété du désespoir. Il répétait habituellement qu'il donnerait un de ses membres pour prévenir ces crises funestes.

Tant de peines, de soucis, le rendirent brusque et même dur dans ses manières. Ne trouvant nulle part le calme et la bienveillance qui adoucissent l'âme, il ne s'efforçait point d'être agréable. Personne n'avait jamais essayé de lui plaire; il ne croyait pas devoir se montrer plus courtois; il ignorait, selon toute apparence, qu'il y eût d'autres façons d'agir. Quand les hommes vous sourient, vous choient et vous caressent, l'aménité n'est pas difficile; leur présence vous charme, et l'on s'attribue les flatteries qu'ils adressent à votre position, à votre fortune. Les malheureux, lisant la haine et le dédain sur le visage de ceux qui les approchent, ne peuvent montrer la même affabilité. S'ils possèdent d'ailleurs un vrai talent et dominent leurs contempteurs par les droits de l'intelligence, on les trouvera encore moins officieux : la multitude regarderait leurs manières prévenantes comme une basse adulation. Le mérite que le destin opprime, doit être doublement fier pour conserver sa dignité. Les railleries de Johnson décontenançaient bientôt ceux qui s'émancipaient avec lui, croyant que son état précaire le faisait descendre à leur niveau; il soutenait hardiment son opinion, et ne craignait pas de heurter son antagoniste. Il lui manquait les petits égards de la politesse banale. Aussi, quoiqu'il fût en réalité obligeant, humain et affectueux, l'avait-on surnommé l'*ours*. Les littérateurs secondaires le peignaient comme un homme terrible. On se servait contre lui de la rudesse qu'il avait puisée dans l'infortune; mais le roc tourmenté par l'océan ne peut avoir le poli des marbres qui ornent un édifice, l'oiseau battu par les tem-

pêtes ne saurait avoir le doux chant des musiciens qui égayent nos bois.

Si les travaux de Johnson ne le mettaient point à son aise, ils fondaient, ils agrandissaient continuellement sa réputation; les libraires prirent confiance en lui, et sept d'entre eux, s'étant associés, le chargèrent d'un immense labeur : il devait écrire un dictionnaire de sa langue maternelle, aussi étendu, aussi complet que possible. On lui offrit 1,570 livres sterling ou 39,250 francs pour ce travail. Il conclut l'affaire et adressa le prospectus à lord Chesterfield, avec l'intention de lui dédier l'ouvrage. Il croyait pouvoir l'exécuter dans l'espace de trois ans. Une connaissance lui ayant témoigné du doute à cet égard, il affirma qu'il n'avait pas besoin d'un plus long intervalle. « Mais, reprit la personne, l'Académie française, où se réunissent quarante membres, a eu besoin de quarante ans pour achever son dictionnaire. » — « C'est cela, répondit l'auteur, vous indiquez la juste proportion : quarante fois quarante donnent seize cents. Le rapport de trois à seize cents est la différence qu'il y a entre un Anglais et un Français. » L'opération eût été lucrative et aurait terminé ses embarras, s'il avait tenu parole; mais, malgré sa forfanterie, la composition dura huit années. L'aide de six copistes lui fut d'ailleurs nécessaire. Il avait fait arranger une chambre haute, dans la maison qu'il habitait, comme le comptoir d'un négociant, pour installer ses scribes; il leur apportait à chaque moment du travail.

Il faut bien dire aussi qu'il n'y consacrait point toutes ses pensées. D'autres ouvrages absorbaient une partie de son temps et de ses forces. Il publia sur ces entrefaites son poëme ayant pour titre : *La vanité des souhaits humains;* la dixième satire de Juvénal lui en avait fourni le cadre. Il aurait pu au besoin se passer de modèle et tirer de sa propre expérience les sombres méditations qu'il renferme. Il

entreprit le journal *le Rôdeur* (the Rambler), une de ses œuvres les plus brillantes, qui eut, comme le *Spectateur* d'Addison, un succès durable et une vogue extraordinaire; on l'a réimprimé bien des fois. Les dispositions de l'auteur, quand il se chargea d'écrire cette feuille, ne ressemblaient nullement à celles de nos gazetiers modernes. Voici la prière que, dans cette occurrence, il adressa au juge souverain : « Dieu tout-puissant, d'où viennent toutes les bonnes choses, sans l'aide, sans la grâce duquel tout labeur est stérile, toute sagesse est illusion, fais, je t'en supplie, que dans ce travail ton saint esprit ne m'abandonne pas, que je puisse célébrer ta gloire, m'acheminer vers mon salut et y conduire les autres; accorde-moi cette faveur, ô maître, pour l'amour de ton fils Jésus-Christ. Amen. »

On pense bien qu'étant inaugurée de la sorte, l'œuvre périodique[1] devait contenir de nombreuses réflexions morales. Johnson les y multiplia en effet sans le vouloir et par la tendance même de sa nature. Après tout, ces nobles vœux, dont l'ingénuité fait sourire, l'emportent de beaucoup sur les rêves cupides, sur les plats sentiments qui aiguillonnent maint publiciste. Mieux vaut s'inspirer d'une croyance un peu naïve que de projets mercenaires. L'élévation du cœur, l'oubli de soi-même et le respect de Dieu sont surtout à leur place chez les hommes d'élite. Ces intelligences formées avec un soin paternel, ressemblant davantage au Créateur, lui doivent aussi plus de gratitude, et leur piété doit avoir le zèle de la tendresse. Plus cruellement éprouvés que la foule, ils ont d'ailleurs plus besoin d'un céleste ami. Souffrant pour la justice et la vérité, quel espoir, quelle idée consolante les fortifiera, s'ils doutent de l'éternelle justice et de la vérité suprême? Il ne leur restera

[1] Il paraissait deux numéros chaque semaine, un le mardi et un autre le samedi. Johnson continua cette publication pendant deux ans, et ne cessa que trois jours avant la mort de sa femme.

qu'à maudire la vie, la nature et les hommes, qu'à expirer, comme Swift, dans la démence d'un sarcasme universel et d'un rire frénétique.

Les principes de Jonhson lui furent bientôt d'un grand secours : il perdit sa femme après quinze années de mariage. Quoiqu'elle ne fût ni belle, ni jeune, ni gracieuse, qu'elle ne se montrât point dévouée pour lui et se donnât les plaisirs de la campagne, les jouissances du bien-être, pendant qu'il suait et souffrait dans les brouillards de Londres, sa mort lui causa un violent chagrin. Presque tous les penseurs, presque tous les artistes manquent d'adresse, de bonheur ou de discernement avec la plus attrayante, mais la plus capricieuse moitié de notre espèce. Ils choisissent mal les objets de leur passion, les environnent d'un amour hyperbolique et ne sont point aimés selon leurs droits. Socrate, Molière, Jean-Jacques, Diderot, Albert Dürer, une foule d'autres victimes sont là pour témoigner combien le sexe charmant favorise peu le génie. Dante et Pétrarque ont rendu immortelles deux beautés qu'ils ne possédèrent jamais, et qui cependant ne se firent point religieuses. Le Tasse expia par sept années de prison la tendresse que lui inspira Éléonore. Je me rappelle avoir lu un poëme anglais dont le titre m'échappe, où cette destinée des hommes d'intelligence est fort bien peinte. Un ménestrel y courtise une jeune personne accomplie, sa vue le transporte d'admiration, et, quand elle s'éloigne, il reste, pour ainsi dire, comme le mineur stupéfait qui sent la terre trembler sous lui. Mais bientôt son âme se réveille ; il chante la dame de son cœur, la suave émotion qu'elle lui cause : il apprend à sa mandore une langue divine. Quand sa bien-aimée reparaît, il emploie ces doux accents pour lui exprimer sa passion. Le malheur toutefois veut qu'il ait un rival ; l'écuyer du châtelain lui dispute la jolie fille. C'est un robuste damoiseau, à la taille élégante, aux cheveux noirs, à l'air

martial; il ne dit presque rien, mais son œil lance des éclairs, et ses paroles, sa conduite sont pleines d'audace. Le poëte, lui, est faible et timide; il ne brille que par son génie, par la vivacité de sa tendresse. Le suivant d'armes l'emporte près de la bachelette, il obtient d'elle l'aveu de ses sentiments et la conduit à l'église. Le barde navré de douleur se place sur leur passage: il ne veut point troubler leur joie, il désire seulement chanter à celle qu'il perd un dernier chant d'amour, puis baiser sa main en signe d'éternel adieu. On lui octroie une grâce si légère, et les conviés interrompent leur marche. Rassemblant toutes ses forces, le ménestrel épanche alors dans un langage merveilleux le désespoir qui l'obsède; il termine son lai plaintif, pose ses lèvres tremblantes sur la main de la jouvencelle, et meurt en lui donnant cette marque suprême d'affection. L'amour de notre auteur pour sa femme n'avait ni cette élégance, ni ce caractère tragique; il formait avec elle un couple assez grotesque. Il n'en subit pas moins la destinée commune à la plupart des littérateurs, destinée où abonde souvent le ridicule.

Une autre circonstance vint ralentir ses travaux lexicographiques, mais il ne s'en plaignit point. Son *Irène*, par la protection de Garrick, sortit de la poussière et affronta les dangers du théâtre. Depuis que nous l'avons perdu de vue, l'écolier de Johnson avait fait bien du chemin. Quelque temps après son arrivée à Londres, un de ses oncles mourut et lui laissa mille guinées. Il continua donc paisiblement ses études, se préparant sous main au genre de vie qui excitait ses désirs. Bientôt son père et sa mère finirent leurs jours, à une année de distance, et il se trouva libre: car la crainte de leur déplaire l'avait jusqu'alors retenu. Un autre souci le tourmentait encore: il avait peur de mal débuter, de n'obtenir d'abord aucun succès et d'établir par là une prévention fâcheuse contre lui. Pour courir de

moindres chances, il embrassa l'occasion d'aller jouer en province, sur la scène d'Ipswich, pendant l'été de 1741. Il changea son nom, se fit appeler Lyddal, et voulut en outre jouer le rôle d'un nègre, dans une pièce intitulée *Oronoko;* sous le noir qui allait couvrir sa figure, il pensait bien qu'on ne le reconnaîtrait pas. Ces soins, cette inquiétude extraordinaire devaient se reproduire par la suite chez Walter Scott, au moment où il publia son premier ouvrage en prose. C'est, du reste, un phénomène curieux de notre nature que l'espérance diminue quand le désir augmente. Plus le bonheur qu'on rêve séduit la pensée, moins il semble près de nous. L'homme le plus transporté d'amour est celui qui compte le moins réussir. Même quand il parle différemment, il croit dans son âme qu'il n'atteindra jamais au but de ses vœux. Cette charmante créature dont son esprit exalté fait une déesse, il ne s'imagine point pouvoir la posséder comme une femme ordinaire. Et cependant il ne voudrait pas de la vie sans elle : gloire, fortune, joie, repos, ambition, tout dépend de cette tête adorée ; loin de l'enchanteresse, le monde n'existe plus pour lui. Ne dirait-on pas que le malheur seul est notre élément ? Le bonheur nous apparaît toujours comme noyé dans la brume, au sein d'un avenir chimérique.

Le succès calma les frayeurs de l'artiste. Il essaya plusieurs rôles et obtint chaque fois l'approbation du public. Toutes les parties de son métier lui étaient connues : il jouait également bien le héros, le bouffon, le dandy, le sot, le valet, le suffisant, l'homme joyeux, et même l'arlequin. Jamais, peut-être, il n'a existé d'acteur aussi universel. Dès que l'enthousiasme de la foule l'eut rassuré, il prit le chemin de Londres. Il y débuta sur un théâtre inférieur, où montaient souvent des bourgeois, comme sur un théâtre de société. Il avait choisi le personnage difficile de Ri-

chard III ; une assemblée peu nombreuse et peu ardente l'écoutait. La nouveauté de sa manière surprit d'abord, comme il arrive toujours. La pompe était alors de mode ; il cherchait le naturel et déployait une grande énergie, sans tomber dans l'emphase, sans s'éloigner du vrai. A l'indécision succéda peu à peu l'admiration ; il fut salué d'applaudissements unanimes, qui lui promettaient une brillante destinée.

Les essais continuèrent ; bientôt une vogue si étonnante se déclara en sa faveur, que les deux principaux théâtres, celui de Drury-Lane et celui de Covent-Garden, furent abandonnés. Les directeurs, voyant leurs salles désertes, s'irritèrent contre la petite salle de Goodman's Fields, où jouait le nouvel acteur. Un privilége leur donnait le droit de la fermer : ils intimidèrent le régisseur et le contraignirent de s'entendre avec eux. Garrick passa dans la troupe de Drury-Lane, aux appointements de 500 livres sterling. L'hiver ne fut pour lui qu'une suite de triomphes ; au printemps, une députation vint lui offrir de jouer sur la scène de Dublin pendant trois mois : les conditions étant fort avantageuses, il accepta. Les Irlandais poussèrent leurs transports jusqu'à la fureur. La saison était brûlante et aurait dû éloigner la foule du théâtre ; mais elle s'y pressait tellement que la chaleur engendra une maladie épidémique, dont un grand nombre moururent, et qu'on appela, en vue de sa cause, la fièvre de Garrick. L'exaltation ne pouvait aller plus loin [1].

Quand il fut revenu dans la capitale, l'empressement du public étant toujours le même et le directeur de Durry-Lane ayant contracté une multitude de dettes, Garrick finit par prendre sa place. Le jour où il entra en fonctions, il déclama sur la scène un prologue dû à l'auteur de *Rasselas*.

[1] *Life of David Currick*, by THOMAS DAVIES.

Un désordre excessif régnait dans le personnel et dans l'administration ; il y porta remède, puis s'occupa de faire jouer la pièce de son ami. Ce n'était pas une entreprise facile ; l'ouvrage avait besoin d'améliorations, de changements ; le célèbre acteur ne croyait pas que l'on pût s'en abstenir. Jonhson ne voulant point retoucher son drame, une violente querelle s'éleva entre eux. Garrick finit par l'emporter, son adversaire du moins consentit à d'insuffisantes corrections. L'œuvre était pleine de nobles idées, de sentiments délicats, mais froide et peu tragique ; malgré tous les efforts du brillant comédien, elle n'eut pas au delà de neuf représentations.

Johnson et Garrick ne cessèrent jamais de se voir, de se rendre service, d'être amis, pour employer l'expression ordinaire. Et cependant ils eurent toujours l'un contre l'autre une animosité secrète. La gloire éclatante, la splendide fortune de l'acteur, indisposaient l'écrivain malheureux. Sans être fâché des succès obtenus par le comédien, il les trouvait hors de toute proportion avec son talent. Il ne voyait en lui qu'un mime habile, un ingénieux déclamateur ; vassal éternel de la pensée poétique, on ne devait point le glorifier plus que le poëte. Les éloges, les honneurs sans bornes qu'on lui décernait, aucun génie dramatique ne les avait reçus. Nulle couronne n'avait paré le front ni attendri l'âme de Shakespare, et voilà que son interprète marchait sur une litière de fleurs tressées, voilà que des acclamations fanatiques l'érigeaient en demi-dieu. Selon toute vraisemblance, Johnson comparait d'ailleurs son propre mérite avec le mérite de son élève, et sa triste position avec la position brillante de celui-ci. Mais il aurait dû voir les choses tranquillement et ne pas s'irriter d'une injustice qui n'était spéciale ni à lui ni à Shakespeare. La foule s'enthousiasme d'autant plus pour un art, pour une œuvre, pour une aptitude, que leur valeur intellectuelle est moins grande. Les

philosophes, les esprits sérieux travaillent dans le silence de l'isolement ; ils fouillent de vastes questions, et un petit nombre d'hommes recueillent leur parole. Viennent ensuite les historiens, les observateurs, qui exposent des faits : l'auditoire augmente. Il augmente davantage encore autour des poëtes : le barde se tient plus près du monde réel ; sa tâche consiste à l'embellir, à l'éclairer de charmantes lueurs ; il excite les passions, caresse la fantaisie, réveille la mémoire. L'auteur prosaïque l'emporte également sur lui : pour jouir de l'idéal, il fallait une nature distinguée ; maintenant nous voilà descendus dans la lourde atmosphère de la vie commune. Approchez, seigneurs du vaudeville, rois du journalisme, autocrates du roman graveleux ! une nation entière vous écoute, vous offre son temps, ses trésors, son cœur et son intelligence. Vous qui ne ferez rien de toutes ces choses, c'est à vous qu'elle les donne ; c'est vous qu'elle prend pour ses conseillers, pour ses amis, pour ses instructeurs. Et nous ne sommes point encore au bout, marchons de grâce vers l'abîme : nous y rencontrerons les acteurs, les chanteurs, qui, n'ayant besoin ni de penser ni de créer, obtiennent avec le geste et la voix une admiration infiniment plus grande que le musicien et le poëte ; mais elle disparaît à côté de celle qui exalte les danseuses, et qui atteint ses dernières limites quand leurs poses lascives chatouillent la concupiscence : alors les empereurs descendent de leur trône pour leur présenter des bouquets de fleurs en diamants, le public dételle les chevaux de leur carrosse pour le traîner lui-même ; on les porte en triomphe à la lueur des torches, pendant que les inventeurs, les hommes de génie, languissent dans la misère et les cachots.

Garrick, au surplus, n'endurait point patiemment les traits satiriques de Johnson ; il ne se faisait pas faute de représailles, et son comique antagoniste lui fournissait une abondante matière à plaisanterie.

Enfin, le laborieux auteur acheva son dictionnaire, à l'âge de quarante-six ans [1]. Depuis qu'il y travaillait, lord Chesterfield lui avait témoigné la plus cruelle froideur; non-seulement il ne l'avait point aidé de son influence politique, mais il semble même qu'il ne lui montra aucun égard. Cependant la renommée de Johnson, qui brillait d'abord comme un pâle crépuscule, s'était levée dans tout son éclat. Le personnage dédaigneux se repentit alors de son impolitesse; il voulut réparer la sottise qu'il avait faite et séduire le grand homme outragé; il espérait encore voir son nom resplendir sur un ouvrage qui fixait au plus haut point l'attention publique. Par un juste retour, il lui fallut solliciter les bonnes grâces de l'auteur. Bien mieux, il joua ce rôle devant la nation; il composa pour atteindre son but deux articles serviles, qui regorgeaient de flatteries. Mais il était trop tard, il avait affaire à un noble cœur, au-dessus de pareils artifices. Johnson l'humilia plus qu'il ne l'avait humilié : c'est une vengeance dont l'occasion se présente fréquemment aux hommes supérieurs, et qu'ils auraient tort de négliger; ceux qui se laissent enivrer par une grandeur factice ont besoin de sévères leçons; ils doivent apprendre à respecter la grandeur inaliénable du talent et de la vertu. Lord Chesterfield n'était pas un sot, mais il avait la sottise des âmes vulgaires : il n'estimait que le bonheur, la puissance et la richesse. La lettre suivante fut pour lui une mortification d'autant plus rude, qu'il en comprit certainement la justice et l'amère dignité.

« Au très-honorable comte de Chesterfield.

« MYLORD,

« J'ai été informé dernièrement, par le propriétaire du

[1] Durant cet intervalle, il prit aussi une part active à la rédaction du journal intitulé : *the Adventurer*, fondé par Hawkesworth en 1753

journal *le Monde*, que deux articles où l'on recommande mon dictionnaire au public, sont l'ouvrage de Votre Seigneurie. Étant très-peu accoutumé aux faveurs des grands, une semblable distinction est un honneur que je ne sais bien ni comment recevoir, ni de quelle manière reconnaître.

« Lorsque de faibles encouragements me décidèrent à visiter Votre Seigneurie, je fus maîtrisé, comme le reste des hommes, par le charme de vos discours, et je conçus, malgré moi, le désir de pouvoir me nommer

. . . . . le vainqueur du vainqueur de la terre;

j'espérai obtenir de vous cet intérêt dont je voyais le monde jaloux; mais vous reçûtes mes avances d'une façon tellement glaciale, que ni la fierté ni la modestie ne me permirent de continuer. Quand je m'étais adressé à vous en public, j'y avais mis tout l'art de plaire dont est susceptible un homme studieux, retiré loin des salons et des cours. J'avais fait tout ce que je pouvais, et nul n'est content de voir dédaigner l'offre de tout ce qu'il possède, quelque petit que soit ce tout.

« Sept ans, mylord, se sont écoulés depuis que j'ai attendu dans votre antichambre ou été repoussé de votre porte : durant ce long intervalle, j'ai poursuivi mon labeur à travers maintes difficultés, dont il serait inutile de se plaindre, et je suis enfin arrivé au moment de la publication, sans avoir obtenu un acte d'assistance, un mot d'encouragement ou un sourire de faveur. Je ne m'attendais pas à un semblable traitement, car je n'avais jamais eu de protecteur.

« Le berger de Virgile finit par connaître l'amour, et il trouva qu'il était enfant des rochers.

« Un protecteur, mylord, n'est-ce pas un personnage qui regarde avec indifférence l'homme disputant sa vie

aux flots orageux ; puis, quand il est parvenu sur le bord, l'obsède de prétendus secours ? L'attention que vous avez la bonté d'accorder à mes travaux, si elle avait été moins tardive, m'eût touché comme une preuve de sympathie ; mais vous avez trop attendu. Je suis maintenant peu sensible, et ne puis en recevoir de plaisir ; je suis seul, et ne puis communiquer à ma femme morte cette grande nouvelle ; je suis connu, et n'ai pas besoin de votre aide. Je ne crois pas faire preuve d'une cynique rudesse en ne témoignant pas de gratitude, quand on ne m'a pas obligé, en ne voulant point avoir l'air de devoir à un patron ce que la Providence m'a seule donné le moyen d'accomplir.

« Ayant si fort avancé mon ouvrage sans être aidé par aucun protecteur de la science, je ne serais pas désappointé s'il me fallait le finir avec moins de ressources encore, en supposant que l'on puisse en moins avoir ; car je suis revenu depuis longtemps de songes pleins d'espérance, où je me complaisais jadis avec tant d'ivresse.

« J'ai l'honneur d'être, mylord, de Votre Seigneurie,
« le très-humble et très-obéissant serviteur,

« SAMUEL JOHNSON. »

Cette lettre fit grand bruit dans la haute société ; elle enchanta les écrivains qui honoraient alors l'Angleterre et qui, ayant tous le respect d'eux-mêmes, surent se faire respecter par le pouvoir et par les trafiquants. Le célèbre docteur Warburton fut surtout ravi. En châtiant de la sorte la fatuité d'un adroit politique, le moraliste déployait un vrai courage ; il n'était pas dans une situation prospère, ses scribes ayant absorbé une notable partie des fonds que lui avait valus son lexique. L'année qui en suivit la publication, il fut arrêté pour dettes : Richardson le cautionna et le fit élargir. Au milieu de ces pénibles circonstances, il

entreprit le journal intitulé : « *The Idler*, » le Flâneur, dont il parut cent trois feuilles, une tous les samedis. Sa mère étant venue à mourir, il n'eut point de quoi payer son enterrement : il fallut, malgré sa douleur, écrire sur-le-champ un livre quelconque, afin de pouvoir solder les frais de cette triste cérémonie ; Johnson composa donc en huit jours son fameux *Rasselas,* le plus goûté de ses ouvrages. Morne inspiration de la tombe, il a toute la mélancolie des apprêts funèbres, le cercueil, le drap noir, le rameau de buis bénit trempé dans l'eau lustrale.

Enfin le sort ennemi se lassa de le persécuter. George III monta sur le trône d'Angleterre : homme de goût, cœur bienveillant, son premier soin fut de récompenser le mérite. On lui parla de Johnson comme d'un auteur qui unissait le talent à la probité, mais qui, depuis sa jeunesse, luttait en vain contre la misère. Le roi lui offrit une pension de 300 guinées ou 7,500 francs de notre monnaie : le publiciste n'avait point jusqu'alors déguisé sa sympathie pour les Stuarts; on craignait qu'il ne refusât, malgré son âge et sa détresse [1]. Lord Bute lui dit, en conséquence, à deux reprises différentes, que c'était un don pur et simple, une rémunération de ses travaux passés, qui ne l'engageait à rien. Il consulta ses amis, et leur opinion générale fut qu'il ne devait pas repousser des propositions faites avec tant de délicatesse. Il accepta donc la rente, qui allait pour toujours le soustraire aux perplexités de l'infortune.

Quand on le vit dans l'aisance, on conçut de lui une meilleure idée que jamais. Personne ne révoqua plus en doute le talent d'un homme qui pouvait dépenser 8 shillings à son dîner ; le lustre de ses habits se refléta sur ses ouvrages. Pope était mort depuis longtemps ; la suprématie littéraire, que lui avait transmise Dryden, n'avait pas

[1] Il était dans sa cinquante-quatrième année.

encore d'héritier, mais Johnson appprochait pas à pas de ce trône vide; sa fortune soudaine l'y porta en un moment. Il fut depuis lors regardé comme le premier auteur de l'Angleterre, et son influence dura aussi longtemps que le siècle. On ne trouve plus dans son histoire que de paisibles circonstances, des voyages d'agrément, des traits de caractère : ses opinions, ses singularités, ses liaisons avec une foule d'illustres personnages, en soutiennent l'intérêt. A cette époque, des articles, des libelles furent dirigés contre lui : la tourbe des auteurs lui enviait le calme chèrement payé dont il jouissait. Ayant écrit plusieurs brochures propices au gouvernement, on l'accusa de servilisme. Il aurait sans doute mieux fait de ne pas les publier, de ne pas fournir cette arme à la haine; la gratitude l'emporta sur la prudence : telle est la séduction des faveurs! Il serait injuste néanmoins de dire qu'il fut un renégat et un homme vendu; il parlait de son plein gré, il avait toujours pris la défense du pouvoir comme de la religion : la multitude ne lui semblait pas destinée à se conduire elle-même. Il ne sacrifiait donc, après tout, que de vains regrets; les Stuarts s'étaient perdus par leur faute, et il se ralliait à la maison de Hanovre. Ces piqûres, au reste, ne troublaient pas Johnson; il avait été si cruellement flagellé par le sort que les vains discours de ses ennemis l'égayaient, au lieu de l'attrister.

Dès qu'il fut hors de la misère, *egressus Ægypto*, le bonheur lui rendit une seconde visite. Un jeune homme riche et bien né, qui avait pour lui l'admiration la plus vive, le respect le plus filial, et avait déjà inutilement essayé de faire sa connaissance, eut enfin l'honneur de l'aborder, de se lier avec lui. C'était son futur biographe, le compagnon de ses vieux ans, James Boswell. L'Écosse l'avait vu naître; or, Johnson détestait les habitants du nord de la Grande-Bretagne et les frondait de toutes les manières, dans ses discours et dans ses livres. N'est-il pas

bizarre que son meilleur ami soit venu de la région proscrite par son animosité? Le destin ne semblait-il pas vouloir le ramener de la sorte à de bienveillantes dispositions? Ce fut un nommé Davies, libraire, acteur et auteur, qui les mit en rapport; il devait plus tard écrire lui-même les faits et les gestes de Garrick. Un lundi, le 16 mai 1763, Boswell venait de prendre le thé dans un arrière-parloir avec le bibliopole et sa femme, une charmante créature, lorsque le mari, ayant aperçu Johnson, l'annonça tout haut d'un air emphatique. Le personnage illustre arriva : Boswell troublé pria gauchement son hôte de ne pas dire d'où il venait. « Vous venez d'Écosse, » reprit malicieusement Davies. — « Eh bien, oui, monsieur Johnson, continua le néophyte réduit aux abois, je sors de l'Écosse, mais je ne puis qu'y faire. » — « Sans doute, répliqua Johnson, des milliers de vos compatriotes ne peuvent faire autrement que d'en sortir. » Il donnait ainsi à entendre que la misère les forçait d'abandonner leur pays et d'aller gagner leur subsistance ailleurs. Le pauvre Boswell demeura étourdi de ce coup inattendu; bien jeune encore, n'ayant que vingt-deux ans, il manquait un peu d'assurance et frémit du tour que prenait l'entretien.

— « Que pensez-vous de Garrick? demanda le grand homme, en s'adressant au libraire. Il m'a refusé un billet pour miss Williams, parce qu'il sait qu'il y aura foule et qu'un billet vaudra trois shillings. »

L'Écossais voulut une seconde fois se mêler de la conversation.

— « O monsieur, dit-il, je ne puis croire que Garrick soit capable de refuser une bagatelle de ce genre à un homme comme vous. »

— « Monsieur, répliqua le géant [1] d'un air sévère, je

[1] Il avait près de six pieds.

connais Garrick depuis plus longtemps que vous, et j'ignore quel droit vous avez de me parler à ce sujet. »

Une aussi vive réprimande faillit dégoûter Boswell pour toujours : il pensa qu'il tenterait vainement d'établir la moindre amitié entre Johnson et lui. Mais comme son ardeur était peu ordinaire, sa résolution très-forte, il persévéra; quoique blessé, il demeura sur le champ de bataille, et le dialogue finit par s'animer. La verve du critique, l'étendue de son esprit, charmèrent le bon jeune homme. Ils se trouvèrent seuls une partie de la soirée; Boswell hasarda quelques observations qui furent reçues avec politesse. Un rendez-vous le contraignit pourtant de s'éloigner; son hôte l'ayant suivi jusqu'à la porte, il lui exprima son chagrin d'avoir eu à subir un si rude accueil : « Ne vous attristez pas, lui dit le libraire : je suis sûr que vous lui plaisez. »

Peu de jours après, le même Davies lui conseilla d'aller voir Johnson. Il monta donc chez lui, rue d'Inner-Temple-Lane, n° 1, au premier étage. Cette fois l'auteur de *Rasselas* lui témoigna une grande bienveillance. Mais son logis, ses meubles, ses vêtements, étonnèrent et scandalisèrent son admirateur; il lui semblait que l'illustre personnage aurait dû réfléchir l'élévation et la délicatesse de son âme sur tout ce qui l'environnait : sa chambre cependant n'offrait aux yeux que les choses les plus communes. Lui-même était couvert d'un habit brun très-râpé; une vieille perruque en désordre, sans poudre et trop petite, se tenait juchée au sommet de sa tête; le col de sa chemise et les genouillères de sa culotte se trouvaient déboutonnés; des bas noirs, qui avaient vu de meilleurs jours, entouraient tant bien que mal ses grosses jambes; une paire de souliers sans boucles achevait sa parure. Et c'était là le moraliste exquis, l'élégant poëte! Boswell tombait des nues; il ressentait avec une grande vivacité ce qu'éprouvent la plupart

des hommes qui abordent leur auteur favori : dans leur exaltation, ils lui supposent les traits les plus charmants, le plus doux et le plus fier maintien ; sa séduisante image traverse leur esprit comme une noble apparition. Un talent si rare, une âme si pure, un cœur si héroïque, ne peuvent habiter de lourdes formes, une maussade enveloppe. Quelquefois, sans doute, la beauté accompagne le génie ; mais d'habitude on ne les trouve pas ensemble. Le vague de la pensée l'emporte d'ailleurs toujours sur les lignes, sur les nuances précises de la nature. Les lecteurs curieux sont donc en général désappointés : une terrestre physionomie succède à leur vision magique. L'amitié doit alors prendre la place d'une flatteuse erreur ; l'illusion n'en reste pas moins vivante pour la multitude, et comme elle ne s'arrête point aux dehors, qu'elle transfigure aussi l'âme des écrivains, cette apothéose est leur plus précieuse récompense. Y a-t-il un hommage plus pur que le respect et l'amour idéal, qui volent vers eux de tous les points du monde ? Quelle touchante et glorieuse pensée que de se dire : — Au moment où je parle, mon esprit anime une foule de nobles esprits, les agitations de mon cœur passent dans des cœurs fraternels ! Le jeune homme sous les chênes, l'homme mûr près de son foyer, vivent de ma vie, s'égayent de ma joie et pleurent de mes tristesses ! Aux rayons de sa lampe solitaire, la jeune fille évoque mon ombre et lui accorde en imagination la tendresse qu'elle n'a ressentie pour personne, que je voudrais peut-être payer de tous les sacrifices ; si l'heure avancée ferme ses yeux, je poétise encore son sommeil et lui apparais comme un bon génie. — Ah ! voilà certes la vraie gloire ! Quiconque y songe et la recherche ne sacrifiera le soin, la beauté de son œuvre, à aucun intérêt, à aucune faiblesse !

La surprise de Boswell ne dura qu'une minute ; Johnson

entama la conversation, et le charme de ses discours fit oublier au visiteur la singularité de son accoutrement. Il le retint plusieurs fois, lorsqu'il voulait partir, craignant de lui déplaire s'il prolongeait la séance. Il lui annonça qu'il irait le voir, lui pressa cordialement la main, et ils se séparèrent. Ils se revirent, dînèrent fréquemment l'un avec l'autre, à une taverne située dans Fleet-Street, qui portait pour enseigne une mitre; ils devinrent chaque jour plus intimes; à peine si quelque bourrasque légère troubla leur union pendant vingt et un ans, après lesquels le Goliath érudit fut terrassé par la mort.

Boswell est une des figures les plus curieuses, les plus étranges, de la littérature anglaise. Il a eu la patience d'écrire dix volumes sur un seul auteur. Jamais homme n'a éprouvé comme lui le sentiment de l'admiration : il était toujours en extase devant le prince littéraire de l'époque. Ne trouvant chez les anciens et les modernes personne d'égal, ni même de comparable, il se félicite sans cesse d'avoir connu un si grand génie; ce bonheur l'étonne et le remplit de vénération pour lui-même. Johnson disposait de lui presque à sa volonté : un désir lui semblait un ordre, et il n'eût point osé quitter son maître sans en avoir obtenu la permission. Or, le critique restait d'habitude dans les salles de la *Mitre* jusqu'à une heure ou deux du matin : son disciple buvait avec lui, le reconduisait, et employait ensuite une partie de la nuit à rédiger leur conversation. Une fois, il vint le chercher, croyant qu'ils dîneraient ensemble; mais Johnson n'avait pas faim et ne voulait pas dîner du tout. Boswell, malgré son appétit, résolut de ne pas manger non plus, pour ne point perdre une occasion de l'entendre. Il souffrit d'abord un peu, nous dit-il, mais il oublia vite sa douleur, et il fut charmé de la victoire obtenue par son esprit. Un autre jour, l'auteur de *Rasselas* ayant causé avec un jeune

garçon, l'historien minutieux rapporte le fait et s'émerveille de sa condescendance. Il regrette que l'on n'ait pas noté musicalement son débit, que la postérité ignore les inflexions particulières de sa voix. Enfin, ayant épousé une femme qui détestait le grand homme, il demeura inébranlable, garda la même affection pour lui. Qu'on juge par là de sa tendresse littéraire!

Et cependant Boswell n'était ni un sot, ni une dupe ; ce n'est même point un panégyriste exclusif. Il apercevait les vices, les défauts de son type ; au lieu de les cacher, de les atténuer, il les retrace avec complaisance; il s'égaye de ses ridicules et déploie une certaine verve comique. Il nous a fourni les burlesques détails qu'on a lus jusqu'à présent : son livre en contient beaucoup d'autres. Nous savons par lui que Johnson était fort gourmand ; les privations de sa jeunesse avaient sans doute accru son amour naturel de la bonne chère. Son biographe dit n'avoir jamais connu d'homme plus avide et plus friand. Lorsqu'il mangeait, cette grave affaire l'absorbait corps et âme : ses regards ne se détournaient point de son assiette ; non-seulement il ne parlait point tant qu'il n'avait pas satisfait son appétit, mais il ne prêtait pas la moindre attention aux discours de ses voisins, si ce n'est dans de rares circonstances : il se gorgeait avec une telle ardeur, que les veines de son front en grossissaient, et qu'une transpiration visible humectait sa peau. Les hommes délicats ne pouvaient l'examiner sans répugnance. Quoiqu'il dévorât des quantités effrayantes d'aliments, il se piquait d'avoir un goût très-recherché ; il dissertait sur les plats qui lui avaient été offerts, et se rappelait minutieusement ceux qu'il avait jugés les meilleurs. Trouvant désagréables les sauces d'un cuisinier français, il perdit toute modération, et s'écria : « Je jetterais volontiers ce drôle dans la Tamise. » Il ne se contentait pas d'un simple dîner, quand ses amis l'invi-

taient; sa gastronomie exigeait une nourriture de choix. Il buvait de plus entre ses repas des cuves de thé : Boswell s'étonne de ce qu'il n'en tombait pas malade.

Il avait pris une habitude grotesque au dernier point : c'était de vouloir atteindre les portes ou les passages dans un nombre précis d'enjambées, et de façon à entrer la jambe droite ou la jambe gauche la première. On le voyait quelquefois s'arrêter subitement et faire le calcul de ses pas avec une extrême attention; il laissait alors les per sonnes qui l'entouraient continuer leur marche. S'il ne trouvait point son compte, il retournait en arrière, se plaçait dans une posture favorable, et recommençait l'opération magique. Aussitôt qu'il l'avait menée à bien, il sortait de sa distraction, puis rejoignait lestement la compagnie.

La singularité du pieux écrivain ne se démentit jamais. Les femmes recevaient de lui l'accueil le plus fantasque. Madame de Boufflers, se trouvant à Londres, conçut le désir de le voir; un nommé Beauclerk, ami intime de Johnson, la présenta au colosse. Il l'amusa de son entretien pendant quelque temps, puis les visiteurs s'éloignèrent. Ils étaient déjà dans la rue, quand une espèce de grondement, comme celui de la foudre, éclata derrière eux; ne sachant d'où il venait, ils continuèrent leur chemin. C'était Johnson qui, après une courte réflexion, s'était mis en tête qu'il aurait dû mieux faire les honneurs de son séjour à une grande dame : il se précipitait le long des escaliers dans une violente agitation, et criait aux deux personnes d'arrêter, qu'il voulait par galanterie conduire la noble Française à sa voiture. Excepté une vieille robe de chambre fauve, il était habillé comme le jour où Boswell l'avait vu pour la première fois; les manches, le col de sa chemise étaient déboutonnés, des savates lui tenaient lieu de pantoufles; mais oubliant son costume, Jonhson s'élança

sur les traces de Beauclerk, se jeta entre lui et la marquise, prit la main de la dame et la mena vers son carrosse. Une foule énorme se rassembla autour d'eux, étonnée d'un si amusant spectacle.

Entre l'année où Boswell eut la gloire de faire sa connaissance et l'année de sa mort, il ne publia que des brochures, des articles de journaux, une édition de Shakespeare avec des notes, un *Voyage aux Hébrides* et ses *Vies des poëtes anglais*, recueil plein de verve, de sens et d'intérêt dramatique. Il l'entreprit en 1777, et le termina en 1781, à l'âge de 72 ans. Ces biographies étaient rédigées pour une collection des poëtes britanniques, dont le succès fut immense. Johnson n'a rien écrit de mieux, et ces lignes vivantes ne trahissent nullement les approches de l'agonie. Son voyage dans les îles de l'Écosse, un autre voyage sur le sol français, des entretiens, des parties de plaisir, de longs dîners, occupèrent le reste de son temps : ces beaux jours furent la récompense de ses travaux, de ses douleurs et de son courage. Le roi lui fit l'honneur de venir le voir dans la bibliothèque du château, où il se rendait souvent, et de causer avec lui sur une foule d'objets. Il goûta dans sa plénitude l'ivresse du triomphe, le bonheur d'être admiré. La peinture et la gravure le prirent dix-huit fois pour modèle.

Une seule cause troublait sa joie, comme un vent glacial qui refroidit un soir limpide : l'idée qu'il fallait mourir le navrait de terreur. Ses amis ne pouvaient parler du tombeau en sa présence, tout ce qui rappelle notre fin lui étant odieux. Outre la décomposition des organes, il y voyait le passage de l'homme dans un autre monde, où il ignore comment il sera jugé. Transi par la crainte des gouffres éternels, sa conduite ne le rassurait point : lorsqu'il envisageait ses actions, il en trouvait çà et là de blâmables, et il avait tant souffert, qu'il doutait malgré lui de la bonté divine.

Mais ni craintes ni prières n'éloignent de nous le terrible jour. A 74 ans, une foule de maux l'assaillirent : goutte, paralysie, tumeurs, asthmes, crises nerveuses se disputèrent son pauvre corps déjà éprouvé par un si grand nombre d'afflictions. Ses amis, son domestique nègre, Francis Barber, lui prodiguèrent les soins les plus vigilants, les plus inutiles : son heure avait sonné. Le 13 décembre 1784, il expira sans faire le moindre mouvement; on ne s'aperçut point qu'il abandonnait cette triste demeure pour comparaître devant Dieu. Il était âgé de 75 ans.

Le 20 du même mois, ses restes furent transportés à Westminster. On les couvrit d'une large dalle bleue, et la paix de l'éternité commença pour lui. Une abondante souscription donna le moyen de lui élever une statue dans la cathédrale Saint-Paul et un cénotaphe dans l'église de Lichfield, sa patrie. Une foule nombreuse avait escorté sa dépouille; l'auteur indigent, qui avait failli périr de besoin, obtenait après sa mort les honneurs que l'on décerne aux rois.

Examiné sous le rapport littéraire, Johnson a de très-grands mérites. C'est en premier lieu un redoutable observateur; il déploie dans l'analyse des caractères une pénétration tout à fait exceptionnelle. Montaigne peut seul lui être comparé; son *Rôdeur* et son *Flâneur* présentent une suite de remarques dans le genre des *Essais*. Il y mêle de petits contes, des tableaux en miniature, qui ont le même but, celui de dévoiler le cœur humain. On chercherait inutilement des pages plus sensées, une philosophie pratique plus vraie et plus touchante; il ne se borne pas à décrire, à surprendre les vices et les faiblesses de notre race : il lui donne de sages, de nobles conseils. Le lecteur affligé croit entendre un ami; cette douce voix lui retrace, lui explique ses propres sentiments et le pénètre d'une

mélancolique résignation. Une telle sagacité, une pareille force, légitiment la verve enthousiaste et l'extrême déférence que lui témoignaient ses admirateurs. Les chagrins avaient rendu son œil perçant; maladroit et bizarre, on le croyait inattentif au moment où il lisait dans votre âme : combien cette sagacité produite par l'infortune devait accroître ses douleurs ! Nul signe outrageant, nulle intention blessante ne lui échappait : il buvait, jusqu'à la dernière goutte, le breuvage empoisonné que l'homme heureux épanche sur les lèvres souffrantes du malheur.

Les consolations qu'il vous apporte sont donc toujours des consolations morales ; il les puise dans l'immuable nature des choses, dans la sainteté du devoir, dans les joies de la conscience, dans la certitude manifeste des punitions et des rémunérations divines. C'est tout ce que nous offre la terre. Quant à l'espoir d'une félicité mondaine, il n'y croit point et nous en dissuade. Nous n'avons pas été mis sur le globe pour obtenir le bonheur, mais pour le mériter ; sa recherche nous égare et accroît nos tourments : ce songe merveilleux, qui flotte devant notre âme séduite, assombrit notre condition présente. Johnson a exposé bien des fois cette doctrine, elle éclaire ses ouvrages comme les paisibles rayons d'un soleil d'automme. Sa *Vanité des souhaits humains*, son poëme de *Londres*, ses essais périodiques, ses biographies, se distinguent par leur mâle tristesse des écrits licencieux et frivoles de l'époque. Il a été sinon le père, du moins le précurseur de Byron et de sa troupe désolée. *Rasselas* est un livre qu'ils auraient pu écrire : le héros, jeune prince abyssinien, s'enfuit, avec sa sœur et un poëte, du vallon magnifique où il goûte une paix profonde, mais où l'ennui vient le saisir et l'entourer d'hallucinations blafardes. Ils courent le monde, dans l'espoir de trouver en quelque lieu le bonheur ; ils interrogent une foule d'individus, examinent les situations les

plus contraires, frappent aux portes des palais et aux portes des cabanes; c'est toujours le souci, la haine, le désir, le regret, la maladie, l'inquiétude et la peur qui les reçoivent. Ils finissent par juger leurs explorations inutiles et par camper sur la route, ne sachant quelle direction prendre au milieu de cette vie ténébreuse.

Comme biographe, Johnson n'a pas de supérieur; il excelle à peindre les caractères, à vivifier le récit, à conter, à enchaîner les anecdotes; sa science du cœur humain, ses nobles idées, son style vigoureux soutiennent l'intérêt; on le lit avec un plaisir continu et parfois avec l'émotion du drame.

Comme critique, c'est un appréciateur de détails. Il ne se hasarde jamais sur le terrain des doctrines, parmi les hautes forêts de l'esthétique; il juge, comme la foule, d'après des considérations immédiates. Il avait cependant l'estime la plus sincère pour les travaux de théorie; Burke lui inspirait une vive admiration; il prétendait même que la critique philosophique mérite seule d'être lue. « Il n'y a pas grand talent, disait-il, à énumérer combien de pièces renferment des spectres et à décider que l'un épouvante plus que l'autre. Il faut révéler comment on imprime la terreur. » Mais il n'abordait point cette tâche épineuse; il restait dans son domaine de biographe et de moraliste. N'ayant pas les préjugés français, il considère la littérature sans étroitesse et ne plie pas sous les chaînes d'un lamentable servage poétique.

Comme lexicographe, nous ne pouvons peser sa valeur; les questions de langue se dérobent à l'esprit des étrangers; son succès en Angleterre nous dispense d'ailleurs de tout effort.

Comme écrivain, il tourne dans le cercle de Pope. Ses vers ont la même coupe, la même harmonie, la même uniformité; sa prose se distingue par des combinaisons

semblables. Ici, pourtant, les effets sont moins monotones et moins fastidieux : la liberté naturelle du langage ordinaire y contre-balance la roideur de la symétrie.

Comme individu, c'était un des hommes les plus étranges que la nature ait produits. Elle, qui semble moins chercher la perfection qu'une variété incessante et inépuisable, devait être glorieuse de son ouvrage ; il offrait certes un aspect bien extraordinaire et bien spécial. Mais on regrette que le bizarre docteur, ainsi que presque tous les poëtes anglais du dernier siècle, ait été plus original, plus excentrique dans ses manières, dans ses actions et dans sa tournure, que dans ses écrits. En littérature, la fougue, l'audace, la fantaisie sont comme les rayons de soleil capricieux, qui traversent et animent tout à coup un beau paysage.

CHAPITRE VI

Le cimetière de Chiswick et le parc de Richmond.

Cependant les beaux jours revinrent, amenés par une brise printanière : je me mis de nouveau à explorer Londres, mais je fus bien vite las du tumulte, las de n'avoir sous les yeux que des briques, des pierres taillées et des productions humaines. Je voulus voir un peu le ciel, les collines et les flots limpides de la Tamise, dont un double rang de maisons ne laisse point approcher dans l'intérieur de la ville. Je traversai donc Picadilly, Hyde-Park, et arrivai aux célèbres jardins de Kensington, où les fumées du charbon de terre commencent à s'éclaircir, et où l'on peut prendre un avant-goût de la campagne. Ils sont effectivement disposés d'une manière assez naturelle ; on y trouve la méthode anglaise appliquée avec une largeur, qui laisse par moments carrière à l'illusion et permet de croire que la nature seule en a tracé le plan. Là, montent vers les nues des arbres d'espèces différentes, groupés comme au hasard : l'orme, le chêne, l'érable et le peuplier mêlent leurs branches. A voir certains massifs, on dirait les croupes, les

dômes, les toitures d'une vaste église romane, d'où s'élancent de hautes pyramides. Dans l'intervalle brillent des pelouses irrégulières, qui semblent changer de forme quand on change de place, et à travers lesquelles serpentent de tortueux chemins. Pour compléter la scène, plusieurs pièces d'eau, dont les libres contours et les bords verdoyants rappellent les nappes solitaires des bois, réfléchissent une partie du paysage. Son ensemble offrait à mes yeux ce velouté, cette indécision, ces effets de lumière que rendent si agréablement les vignettes anglaises. J'appris par expérience combien il est injuste de demander aux peintres du nord les lignes fermes des paysagistes méridionaux. D'un côté, ils reproduisent la nature qui frappe leur vue ; de l'autre, on ne peut nier le charme de leurs compositions : la faveur générale qu'elles obtiennent le démontre assez. Elles forment une sorte d'art élégiaque, et raniment dans le spectateur ces impressions rêveuses, sentimentales, auxquelles l'on s'abandonne avec tant de plaisir en certains sites. Leurs causes les plus ordinaires sont la profondeur de la perspective, la disposition des lumières et des ombres, la solitude et le silence, les deux grands conseillers de l'âme. Le dessinateur ne peut employer les dernières ressources, il est vrai ; le clair-obscur et la magie des lointains lui offrent seuls leur aide ; mais s'il en fait un habile usage, quelle puissance ne lui donnent-ils pas ! Comme l'imagination se perd dans ces vallées fuyantes, sur ces collines brumeuses, avec ce fleuve qui rôde à travers la plaine et s'enfonce derrière l'horizon, avec ces nuages éclatants ou sombres, avec ces blanches fumées dont les spirales ondoient lentement au-dessus des bois ! Et cette chaumière éclairée par le soleil, au pied d'une montagne, près d'un étang, comme elle semble tranquille et faite pour le bonheur ! Un vieux noyer l'abrite de ses rameaux, où voltige une troupe mélodieuse : le chèvre-

feuille encadre la porte, et la menthe sauvage, qui aime les terrains humides, grandit presque sur le seuil. Les artistes anglais comprennent admirablement la poésie de la nature, et la dégagent, sans tâtonner, du sein des formes brutes. Mais ils n'y parviennent que dans de petites dimensions ; leur dessin vague et moelleux, très-bon pour peindre des effets généraux et d'immenses vues, d'énormes édifices resserrés en quelques pouces, devient flasque et insipide sur de plus larges feuilles, où la précision est une qualité nécessaire.

La nature a mille avantages que ne possèdent point les arts ; il lui suffit ordinairement d'exister pour être belle. Ce qui ne fournirait pas à un peintre la matière d'un tableau, enchante le promeneur. Le brouillard, la nuit complète, ne se laissent pas représenter : avec quel plaisir cependant ne marche-t-on point au milieu des vapeurs et des ténèbres ! Quoique le paysage qui se déployait devant mes regards ne manquât ni de brume ni d'étendue, il était donc infiniment mieux coordonné qu'une grande estampe anglaise ; ses divers plans ne se confondaient pas, et son incertitude poétique était pleine de réalité. Mais les citadins avaient flétri l'herbe des pelouses, mais je ne pouvais suivre quelques minutes la ligne droite sans atteindre les bornes du parc, et voir se dresser de hautes maisons, derrière les vitres desquelles j'apercevais des têtes rousses, des figures à l'air taciturne et morose, qui me séduisaient peu.

Je sortis donc au plus tôt des jardins de Kensington. Poursuivant ma route dans la direction de l'ouest, j'aperçus enfin la campagne, la véritable campagne, et le soleil dépouillé de ses voiles, étalant au bord du ciel sa forme glorieuse. A peine eus-je marché quelques instants que j'admirai la fraîcheur de cette banlieue. J'étais encore aux portes de Londres, et cependant aucun immondice, aucune

exhalaison fétide, aucun de ces bouges épouvantables qui transforment en lieux d'horreur les champs les plus voisins de Paris. De petites maisons fort propres, devant lesquelles s'allongent d'étroits parterres bien entretenus, des ruelles verdoyantes, des prairies, des terres semées d'orge et de blé, des chemins aussi frais que ceux d'un district solitaire. Je reconnus les habitudes soigneuses des peuples du Nord. En jetant l'homme sous de rudes climats, la nature lui a donné un amour du travail et du foyer domestique, un sentiment exquis du bien-être et de l'élégance intérieure qui l'animent dans sa lutte contre un monde ennemi et le récompensent largement de ses efforts. Il y a entre toutes les choses qui existent une sorte d'équilibre nécessaire, par suite duquel le mal produit le bien, comme le bien à la longue produit le mal.

Après une courte marche, je me trouvai à la hauteur de Chiswick, village situé au bord de la Tamise, et quittai le grand chemin pour me diriger vers le fleuve. Le cimetière de cette bourgade est célèbre par les tombeaux qu'il renferme. Comme presque tous les cimetières de campagne, il environne l'église, et les morts y dorment sous la garde du Seigneur. Les paysans qui s'apprêtent à fêter le dimanche, passent sur les cendres de leurs pères en allant implorer le Grand-Juge. Ils traversent pleins de sordides préoccupations le champ du repos infini. Les croix de bois noir, les tertres funèbres, l'épais gazon qui les couvre, ne leur mettent point au cœur de plus sérieuses pensées. Leurs vains projets, leurs faux calculs, les suivent jusque dans la demeure du repentir. Car ils sont loin de nous les jours où l'idée de la mort dominait la vie, où la terre ne semblait réellement qu'un lieu d'épreuve ! Les siècles irréligieux ont cela de commun avec les hommes méchants ou vulgaires, qu'ils se détournent à l'aspect de la tombe : cette grande et continuelle leçon les importune. Ils veulent

s'abandonner sans crainte à leurs mauvais désirs. Le vieillard, qui n'a plus devant lui que peu d'instants, machine encore la perte de son voisin ; il tend ses mains ridées pour saisir une pitoyable somme dont il ne pourra faire usage. Ils vont, ils courent, les forcenés ! ils dérobent, ils mentent, ils se parjurent ; on dirait qu'ils marchent à la conquête d'un bonheur éternel : soudain un vent froid qui passe sur leur visage, une nourriture trop copieuse, le moindre accident, le plus léger mal, les couche dans le tombeau. L'oubli les enveloppe à leur tour ; ils ne laissent de durable après eux que le silence de leur poussière.

L'église de Chiswick et son funèbre enclos sont élevés sur une terrasse, dont le fleuve mouille la base. On y arrive par une petite rue en pente que borne la Tamise, et que l'on quitte avant son extrémité pour franchir à droite la porte du cimetière. Le rustique édifice n'appelle que légèrement l'attention : de gros contre-forts, point de statues, des croisées sans fenestrage, des vitres sans couleur, une flèche épaisse où le coq-girouette exécute ponctuellement ses évolutions. Mais la vue dont on jouit sur le sol qui l'entoure est magnifique : près de vous, la Tamise déroule ses méandres ; au delà, s'étendent des champs fertiles ; plus loin, les hauteurs de Richmond se dressent vers le ciel comme des jardins suspendus. On trouve heureux les morts qui reposent devant un tel paysage, au bruit monotone des vagues. L'on désire pour soi-même une pareille sépulture, et l'âme, brisant les liens de la réalité, s'égare dans les songes du terrible avenir.

La première tombe que je cherchai fut celle d'Ugo Foscolo ; je voulais voir d'abord le refuge suprême du poëte banni, dont la mort n'a point terminé l'exil. Peu d'hommes ont eu en ce monde une vie plus errante et plus agitée : venu dans un temps de révolutions, il fut emporté çà et là par les orages qui tourbillonnaient alors sur l'Europe. Il

naquit à Zante, près de la Morée, en 1777, d'une famille illustre, dont le malheur avait dissipé les biens. Le pays ne renfermant pas d'école, il fit ses premières études à Venise, et alla les compléter à Padoue. De retour dans les lagunes, s'étant mêlé d'affaires politiques, il devint suspect aux inquisiteurs d'État, et peu s'en fallut qu'on ne le mît sous les plombs. Dans cette triste conjoncture, sa mère fortifia son âme. « Conduis-toi en brave, lui dit-elle, et ne livre point les noms de tes amis. » Le tonnerre s'éloigna sans avoir frappé ; mais le traité de Campo-Formio ayant plus que jamais courroucé le poëte, il se vit, peu de temps après, contraint de fuir.

Il passa en Toscane, d'où il se rendit bientôt à Milan : c'était là que se réunissaient les libéraux italiens. Pour hâter l'affranchissement de sa patrie adoptive, le jeune Grec employa toutes ses ressources : il prononça des discours publics, fit usage de sa plume, et en dernier lieu se mit sous les drapeaux. On lui donna le grade d'officier. Durant l'année 1800, il concourut à la défense de Gênes, attaquée par Masséna : la famine ayant obligé la garnison à se rendre, il chercha un asile en France. Lorsque la victoire de Marengo eut expulsé les Autrichiens de la Lombardie, notre poëte regagna Milan. Son étoile ne voulut point qu'il s'y fixât ; enrôlé comme capitaine dans l'état-major du général Theullier, où il faisait partie de la division italienne, il se transporta au camp de Boulogne en 1805. Il quitta ainsi tour à tour un pays pour l'autre, jusqu'au moment où la Sainte-Alliance anéantit le dernier espoir des patriotes. Il resta quelque temps en Suisse pour observer le train que prenaient les affaires, puis se réfugia dans la Grande-Bretagne. La famille des Holland l'y accueillit noblement ; ce fut dans leur château qu'il termina ses jours, le cœur plein de réflexions mélancoliques. « Triste et solitaire le plus habituellement, toujours pensif, inaccessible à la

crainte et à l'espérance : O mort ! s'écriait-il, tu me donneras la gloire et le repos ! »

Comme je ne découvrais point sa tombe, je m'approchai d'un fossoyeur, qui creusait la terre en psalmodiant la chanson de John Barley Corn, et je le priai de me l'indiquer. Il s'appuya sur le manche de sa houe et, me désignant une petite fille assise à l'extrémité du champ sépulcral, il me dit avec négligence : « Elle est là-bas, à la place où vous voyez mon enfant. » Je me dirigeai vers l'endroit qu'il me montrait, et l'humble monument frappa bientôt mes regards. C'est une pierre plate, sans balustrade, sans sculptures et faiblement inclinée. Des chemins la longent de toutes parts ; aucun arbuste, aucune fleur ne se penche sur la dalle funèbre ; aucun oiseau ne vient chanter auprès, dans la brume légère des nuits d'avril, quand la lune glisse si pâle au fond des cieux qu'on croirait voir son spectre plutôt que sa forme réelle. Le tombeau du poëte me sembla triste et aride comme sa destinée. Le croyant ne saurait même où poser ses genoux pour réciter une prière. Le vent seul y peut gémir durant la froide saison, et accompagner la voix métallique du hibou, qui résonne de loin en loin dans le clocher solitaire. L'inscription est digne du reste, morne, laconique et pleine d'insouciance :

Ugo Foscolo
obiit XIV die septembris,
a. D. 1827,
ætatis 52.

Malheur au grand homme qui expire loin de sa patrie et reçoit les derniers devoirs sur la terre de l'exil ! Nul ne pleure autour de son lit mortuaire ; ni sanglots ni paroles consolantes ne frappent son oreille ; il abandonne la vie sans regret, et des mains profanes ensevelissent sa dé-

pouille, comme un argile vulgaire que n'animait pas la flamme céleste.

Ce genre de malédiction se réalisa d'abord pour Ugo Foscolo dans toute son étendue. Un simple tertre couvrit ses restes, une croix de bois indiqua la place où il dormait du sommeil éternel. Ce fut seulement plus tard qu'un banquier de Liverpool, nommé Hudson, lui fit élever une sépulture moins grossière.

La jeune enfant dont la blonde tête avait guidé mon ignorance, était justement assise sur la pierre d'Ugo Foscolo. Elle tressait une couronne d'immortelles avec la charmante et naïve maladresse de son âge : sa chevelure soyeuse formait des boucles pleines de grâce; sa peau blanche, ses yeux éclatants, son air vif et doux ne permettaient point de la considérer sans plaisir, sans une sorte d'affection paternelle. Comme un certain nombre de petites filles, elle avait déjà les manières coquettes, l'élégance de formes et de mouvements, qui plus tard leur donnent une puissance magique. Elle savait par instinct pencher la tête, regarder obliquement, sourire et baisser les yeux à propos, ou les lever tout d'un coup, et les fixer, tout grands ouverts, sur les vôtres d'une façon tellement expressive, que l'on ne peut se défendre d'une secrète émotion. Destinées à l'amour, la nature leur en apprend les ruses avant de leur en faire connaître le charme; elles ont la candeur de l'innocence et les attraits de l'âge où elle s'enfuit. Ce sont des miniatures de jeunes femmes, ravissantes miniatures qui enchantent l'imagination, qui excitent la rêverie et ne troublent point le cœur.

— « Pour qui prépares-tu cette couronne? lui demandai-je. Est-ce pour Ugo Foscolo? »

Elle fit une méprise et me répondit :

— « Assurément, c'est pour le pauvre Hughes, dont mon père creuse la fosse; il était bien bon, bien bon autrefois!

Il m'apportait toujours quelque chose, lorsqu'il venait chez nous; il m'embrassait, il me faisait jouer, et, quand il partait, j'aurais voulu m'en aller avec lui. »

— « Et de quoi est-il mort, chère petite? »

— « De quoi il est mort? ah! je ne puis vous le raconter; ce serait trop long. Il tenait, voyez-vous, une auberge; vous connaissez l'auberge du Cygne, n'est-ce pas? c'était là qu'il demeurait avec sa femme, une gentille femme, et si propre, si propre, qu'on allait boire chez elle rien que pour voir sa maison. Hughes était heureux : il y avait des hommes que cela rendait jaloux. Mais ne vous le disais-je pas, que ce serait trop long? Je ne continuerai point, je finirais par m'embrouiller. »

— « Poursuis, mon bel ange, poursuis; tu parles à merveille. »

— « Eh bien! la femme de Hughes tomba peu à peu malade; elle se minait, elle se minait, elle devenait tellement pâle qu'on souffrait de la regarder. Ce qu'elle avait, je n'en sais rien; les autres ne le savaient pas non plus, excepté le docteur. Elle dépérissait toujours, et on ne pouvait la guérir. La maison n'allait pas mieux qu'elle : on voyait bien, quand on passait devant, que Jenny ne se levait pas. Les rideaux étaient pleins de poussière, les vitres ternes; les araignées filaient dans les coins de la salle. Peu à peu les pratiques s'éloignaient; l'hôte avait un chagrin effrayant : les buveurs n'aiment pas la tristesse, ils allaient ailleurs. Et comme Hughes dépensait beaucoup pour Jenny, quand elle mourut, il se trouva ruiné. Ce fut un mauvais jour que celui-là! Comme il pleurait, comme il sanglottait, le pauvre homme! Il ne voulait pas laisser emporter sa femme; il disait qu'elle reviendrait à elle. On fut contraint de la prendre malgré lui, de l'enfermer pendant qu'on allait au cimetière. Depuis ce temps, il sembla mort comme Jenny; on ne le

voyait presque plus, il restait des semaines entières dans son auberge déserte. Il contemplait tour à tour d'un œil immobile chaque endroit de ce logis qu'animait auparavant la défunte. Le soir, on n'y voyait point de lumière, et les gens du pays avaient peur de cette boutique muette et sombre. A peine s'il mangeait. Quelquefois il sortait de chez lui, le teint hâve, les yeux creux, la chevelure en désordre; il allait au hasard à travers la campagne. Rien ne l'effrayait ; il couchait là où la brume venait le surprendre, dans une étable, sous un hangar, parmi les décombres. Jamais il n'eut la force de visiter la sépulture de sa femme; peu à peu une fièvre tierce s'est emparée de lui, elle ne l'a bientôt plus quitté; il est mort hier sans avoir dit une parole, et je tresse maintenant une couronne pour placer autour de sa croix. »

Tel fut le récit de la jeune enfant, récit qu'interrompaient ses propres observations sur la manière dont elle exécutait son travail; mais ce que je ne puis rendre, c'est le calme ingénu de son air et de ses paroles. Elle disait les choses les plus tristes, les plus attendrissantes, avec une sérénité profonde et angélique; son âme, que n'avaient pas encore froissée les chagrins de la vie, était paisible comme le ciel qui se déroulait sur nos têtes, comme la lumière qui dorait la perspective et les fleurs insouciantes qui croissent au milieu des tombeaux.

— « Ainsi donc, poursuivis-je, tu ne connais pas Ugo Foscolo, dont la pierre te porte en ce moment? »

— « Non, répondit-elle, on ne m'en a jamais parlé : c'est un vieux mort, celui-là; je ne connais que les nouveaux. »

Je souris malgré moi de cette distinction et gardai quelques minutes le silence. J'avais en effet sous les yeux de quoi réfléchir. Je voyais une image de la gloire dans cette naïve et charmante petite fille, tressant une couronne

d'immortelles] pour un obscur aubergiste, sur la tombe d'un grand poëte, dont elle ignorait même le nom!

Elle se tourna de mon côté, pendant que je songeais :

— « Ah çà! me dit-elle, savez-vous, monsieur, que vous me faites perdre bien du temps? Je ne m'occupe pas assez de mon ouvrage, en causant avec vous, et, tenez, j'arrange mes fleurs tout de travers. »

— « Je te laisse, lui répliquai-je ; un dernier mot pourtant. N'aurais-tu pas vu, par hasard, la tombe d'Hogarth? »

— « Non, me répondit-elle, c'est encore un des vieux : demandez à mon père, il vous l'enseignera peut-être. »

— « Adieu donc, s'il en est ainsi. » Et je me penchai vers elle pour l'embrasser. Elle rougit, baissa pudiquement les yeux, se couvrit la figure de ses mains. Je dus ravir comme une faveur à la petite précieuse le calme et poétique baiser qui effleura ses joues.

La sépulture d'Hogarth, dont je lui parlais, était la plus facile à trouver de toutes, car elle est la plus haute et la plus riche. Elle se compose d'un piédestal élevé sur des marches; des espèces de contre-forts en volutes soutiennent ou ornent les quatre angles. Ce massif porte un socle, où se détachent en bas-relief un masque comique, une palette et des pinceaux, une couronne de laurier et un livre qui a pour titre : *Analyse de la beauté* [1]. Au-dessus s'arrondit une urne. D'un côté du piédestal, on lit en anglais cette inscription :

Ici repose le corps
de William Hogarth, esq.
qui mourut le 26 octobre 1764,
âgé de 67 ans.

[1] C'est celui d'un ouvrage publié par Hogarth.

Et au-dessous les strophes suivantes de Garrick :

Adieu, peintre éloquent de la nature humaine,
Toi qui sus de ton art comprendre la grandeur,
Qui ne le traitais point comme une chose vaine
Et tâchais par les yeux de réformer le cœur.

Saluez ce tombeau, vous que le talent charme;
Laissez couler vos pleurs, hommes bons, et priez :
Vous qui n'admirez rien, dont les yeux sont sans larme,
Éloignez-vous d'ici : Hogarth est à vos pieds [1].

Les autres faces du cube annoncent que la femme de l'habile artiste, sa sœur et la femme de James Thornill, sa belle-mère, sommeillent près de lui [2]. Un monument unique protége donc toute une petite société. Ils dorment ensemble comme ils ont vécu, attendant le jour infini, au lieu d'attendre la mort. Ces trois personnes habitaient effectivement avec Hogarth à Chiswiek. Sa belle-mère fut la seule qui le précéda dans la tombe. Les autres l'entouraient encore de leurs soins, quand un anévrisme termina son existence. Peu d'heures avant qu'il rendît l'âme, on lui apporta une lettre du docteur Franklin, des États-Unis, et il traça des caractères informes sur le papier, en guise de réponse. S'étant couché ensuite, il lui prit un vomissement; il tira le cordon de sa sonnette avec tant de violence qu'il le cassa; mais ce fut son dernier effort, il expira bientôt après.

[1] Voici les vers anglais, que nous avons essayé de traduire :

Farewel, great painter of mankind,
Who reachest the noblest point of art,
Whose pictured morals charm the mind
And through the eye correct the heart.

If genius fire thee, reader, stay;
If nature touch the, drop a tear;
If neither move thee, turn away,
For Hogarth's honoured dust lies here.

[2] James Thornill était peintre du roi; il céda sa charge et donna sa fille à Hogarth.

Hogarth est, pour ainsi dire, un peintre spiritualiste : il ne se distingue ni par la beauté de son dessin, ni par l'éclat de son coloris; son talent réside dans l'expression. Elle ne se borne point chez lui aux traits du visage : les attitudes, les formes, les vêtements, tout y contribue; il représente des caractères à l'aide de son pinceau; il les développe à l'aide d'une action qu'il poursuit de toile en toile. Les sept tableaux composant le *Mariage à la mode,* que l'on voit au musée de Londres, donnent une idée parfaite de sa manière. Tandis que j'examinais son sépulcre, je me figurais le voir lui-même, l'œil animé, l'air un peu moqueur, le chapeau de travers pour cacher la profonde cicatrice qui sillonnait son front depuis sa jeunesse, cheminant dans les rues de la bourgade que je venais de parcourir.

Le cimetière de Chiswick renferme beaucoup d'autres personnages célèbres : une fille d'Olivier Cromwell y goûte le repos que cherchait vainement le Protecteur, et qui doit le fuir encore, si les plus vils des hommes, les tartufes et les traîtres, sont châtiés comme ils le méritent après cette vie transitoire. Macartney s'y délasse de son ambassade en Chine, racontée par lui-même; Chardin, de son voyage en Perse; Loutherbourg, le peintre élégant, de tous les combats fictifs qu'il a livrés dans ses tableaux [1], et Griffith, éditeur de la *Revue mensuelle* (Monthly Review), de ses nombreuses supercheries pour piller et affamer ses rédacteurs.

Qu'on ne s'étonne point de voir tant de dépouilles inégalement fameuses couchées à l'ombre d'une petite église de village. C'est plutôt du contraire que l'on devrait être surpris, de ce que les cimetières rustiques sont en général si

[1] Voici son épitaphe : « Ce monument est consacré à la mémoire de Philippe-Jacques de Loutherbourg, esq., né à Strasbourg, en Alsace, le 1er novembre 1740, élu membre de l'Académie royale de Londres le 28 novembre 1781, et mort à Hammersmith-Terrace, le 11 mars 1812, âgé de soixante et douze ans. »

dénués de pareils monuments. Quels hideux charniers que les enceintes funèbres des grandes villes! Comme les morts y sont pressés, comme on leur dispute la place et combien leur cendre malheureuse jouit peu de l'éternelle quiétude! On leur mesure le temps, on leur dit: « Vous ne séjournerez dans cette terre vénale qu'un petit nombre d'années; vos os seront ensuite extraits de leur perfide asile pour servir aux spéculations de l'industrie; vous achèverez de tomber en poussière sous les formes les plus rebutantes. » Ne serait-ce pas le cas de s'écrier avec Shakespeare: « Horrible! horrible! horrible! » Qu'il est différent le sort de l'homme enterré loin du bruit, dans le champ mortuaire des pasteurs! Nul ne vient troubler la paix de ses restes; on ne lui marchande pas les heures, à lui qui s'est couché pour des siècles; on ne vient pas lui crier: « Allons, lève-toi; un autre est là qui va prendre ta place, comme les malades se succèdent dans un lit d'hôpital. » Il dort veillé par les génies de la solitude; son tombeau n'a d'ennemis que les vents et la mousse; la clématite l'enveloppe de ses fleurs blanches comme d'une robe virginale; l'if, le cyprès, l'alizier y répandent une ombre mélancolique, et le chant des oiseaux, ou le murmure de la rivière le long de ses bords, en interrompent seuls le majestueux silence.

Je n'avais plus rien à voir; j'appelai un jeune garçon qui pêchait, assis dans une barque, et je traversai la Tamise. Quand je fus sur l'autre rive, je lui présentai un shilling pour qu'il me le changeât; mais, en qualité d'Anglais et de protestant, il n'avait point de monnaie: j'eus beau faire, beau insister, mon passage me coûta vingt-cinq sous. Je prenais cette route afin de gagner plus vite les hauteurs de Richmond; elle m'épargnait un long détour, et ne m'empêchait de voir que Brentford, l'*ennuyeuse ville*, la *ville aux rues sales*, comme l'appelle Gay, et les jardins de Kew, avec leur énorme pagode, magnificence exotique peu attrayante

pour un voyageur qui recherche surtout les productions naturelles des pays qu'il visite.

Mais quoique j'eusse hâte d'abandonner les rives de la Tamise, je fus contraint de modérer mon impatience. J'étais en route depuis le matin et ressentais un violent appétit. Je me préparai donc à goûter la véritable cuisine britannique; j'avais jusqu'alors plus ou moins vécu à la mode française dans ma pension bourgeoise et dans les restaurants de Londres. J'atteignis en quelques pas une auberge de Mortlake, petite commune située près du fleuve, et me plaçai devant une fenêtre d'où j'apercevais Chiswick. La nature est si bienveillante pour l'homme, qu'elle a escorté d'un plaisir chacun de ses actes. Il n'est pas de philosophe austère qui, pressé par la faim, puisse regarder sans joie une table somptueusement servie. Dans mainte occasion, cet effet grossier devient réellement poétique : notre nature supérieure ennoblit nos moindres plaisirs. Qui n'a éprouvé, un jour de fête, à la suite d'une longue marche, en respirant les fumées excitantes d'une hôtellerie, ce genre d'émotion que des causes plus distinguées sembleraient devoir seules produire? On est las; le soleil embrase la plaine, ou, se couchant au milieu des nuages, paraît s'y fondre comme un globe d'or : on ne songe pas moins au repos qu'à la nourriture, et on salue la maison hospitalière où vous attendent l'un et l'autre, avec la même gratitude que le chasseur désappointé des Florides, le bananier lointain qui doit lui rendre ses forces.

J'étais dans cette disposition, lorsque j'ordonnai que l'on me servît un repas quelconque. Un lourd garçon m'apporta cinq fourchettes, quatre couteaux et une profusion d'épices remplissant de petites burettes : il y avait jusqu'à du piment et des choux-fleurs marinés dans le vinaigre, sauces d'outre-Manche qui ne nous plairaient guère. Quoiqu'ils me séduisissent fort peu, ces apprêts me persuadèrent

qu'on allait me traiter comme un lord, et je tâtais déjà ma bourse, quand je vis apparaître une montagne de bœuf; deux serviteurs ployaient sous le fardeau. C'était un de ces illustres roast-beefs vantés dans les quatre parties du monde : il pesait certainement plus de vingt-cinq livres. Une telle masse de chair me souleva le cœur. Pour surcroît d'infortune, elle était cuite depuis cinq jours, les hôteliers circonvoisins de Londres ne mettant à la broche qu'une fois la semaine, durant l'hiver. Enfin, si elle était brûlée alentour, elle était parfaitement crue au milieu, de sorte qu'il fallait ou avaler une sorte de charbon animal, ou se nourrir de viande saignante comme un Hottentot. Je maudis intérieurement la gaucherie anglaise et tâchai de faire bonne mine au repas de sauvage que l'on m'offrait. Je compris alors l'utilité des assaisonnements, que je dédaignais une minute plus tôt; mais, quoique j'eusse recours à ces perfides ingrédients qui m'avaient trompé, je ne pus y tenir; je repoussai l'énorme plat et demandai autre chose. Autre chose! il n'y avait ni poisson, ni entremets, ni légumes. Les aubergistes d'Angleterre n'en achètent point, par la bonne raison qu'ils ne savent pas les accommoder. On m'offrit du Chester pour toute consolation. Mais il faut être juste : on mesura le dédommagement à l'infortune; on alla même plus loin, et comme l'on m'avait apporté douze ou treize kilogrammes de bœuf, on m'apporta un fromage de trente livres. Placé devant moi, il me cachait une partie de la salle et me voilait moi-même à la façon d'un écran. La voracité de mes prédécesseurs y avait laissé de nombreuses traces. On y distinguait des vallons, des monticules, des grottes, des escaliers, des frontons et des corniches. J'y taillai moi-même diverses figures, entre lesquelles mon successeur dut admirer une tour gothique, avec sa porte, ses créneaux et ses fenêtres. C'est le seul monument érigé par moi, et c'est sur lui

que je compte pour transmettre mon nom à la postérité.

Je fis aussi bien de prendre gaiement mon parti, car je fus traité de la même façon pendant tout mon voyage. Les Anglais sont les cuisiniers les plus maladroits de la terre, sans excepter les Hurons et les nègres. Le gibier que ceux-ci placent, à l'aide de trois bâtons, devant un feu de lianes sèches, a, je n'en doute pas, meilleur goût que les rôtis de nos voisins : ils ne peuvent faire griller une côtelette sans la couvrir de cendre, ou la noircir de poivre. La nature avait de tout temps destiné cette race à boire du thé ; elle a juste assez d'aptitude culinaire pour verser de l'eau chaude sur des feuilles d'arbrisseau. Quand ils visitent les campagnes des trois royaumes, les Français doivent donc se contenter en général d'un pain excellent et des quatre sortes de bière qu'on y brasse : la bière proprement dite, l'*ale*, qui en est une espèce de quintessence ; le *porter* ou bière noire, et le *stout*, qui est au *porter* ce que l'*ale* est à la bière commune. Despréaux fut moins malheureux dans le célèbre festin aux six poulets étiques.

Je quittai sans regret la taverne, marchai dans la direction du sud, passai près d'une foule de villas, et atteignis le parc de Richmond. Depuis plus d'une heure, le soleil, d'abord si radieux, était caché sous les nues. On était alors dans les derniers jours de mars : l'hiver finissait, et le printemps n'avait pas encore tiré la nature de son morne sommeil. Il faisait cependant une douce chaleur qui révélait sa présence : une brise lente et humide soufflait du côté de l'ouest, des bourgeons lustrés, puis des fleurs, puis des feuilles allaient bientôt couvrir les rameaux.

Un chemin sablé m'introduisit dans le parc : à ma droite et à ma gauche s'étendaient de vastes pelouses, et sur ces pelouses des troupeaux de cerfs, de chevreuils et de daims broutaient ou ruminaient paisiblement. Je découvrais au moins cent cinquante de ces animaux dans l'espace qu'em-

brassait ma vue. Mon premier sentiment fut la surprise. Nous n'apercevons en France ces gracieuses créatures que par hasard ; elles traversent au loin devant nous les routes et les clairières des bois, avec la rapidité de la flèche, soit que notre approche les épouvante, soit que le jappement des chiens hâte leur course ; les badauds de Paris contemplent seuls à leur aise quelques individus de l'espèce derrière un double grillage. Ici, point de précaution, liberté pleine et entière ; les charmantes bêtes pourraient s'enfuir, si elles le voulaient, car les portes sont toutes grandes ouvertes. Je ne sais comment la patience britannique apprivoise ces animaux craintifs et jaloux de leur indépendance ; mais quels que soient les moyens employés, le résultat est des plus agréables. L'on ne saurait croire combien ces doux et nobles hôtes vivifient le paysage. Ils augmentent l'attrait déjà si grand des prés, des vallons, des ruisseaux, des taillis : aux enchantements de la nature morte et du règne végétal ils mêlent les séductions de la nature animée. Ici on les voit couchés sur l'herbe ; plus loin, ils suivent lentement la lisière des forêts ; par intervalles, ils bondissent comme s'ils apercevaient le fantôme de saint Hubert et sa meute mystérieuse ; on les découvre ensuite buvant l'eau des fontaines ou passant à la nage quelque vivier pittoresque. Enfin, aux approches du soir, leur cri grave et triste résonne, tantôt sous les colonnades des bois, tantôt dans le silence des pâturages déserts.

Ces trois sortes d'animaux ne sont pas les seules que les Anglais sachent rendre domestiques. Ils familiarisent aussi avec l'homme les habitants de l'air et ceux qui naviguent sur les fleuves. A Londres même, dans le parc Saint-James, on en trouve de toutes les espèces, devenus tellement sociables qu'ils rôdent autour des promeneurs pour en obtenir des gâteaux, et sautent après les fragments qu'on leur en montre. Il y a là des grèbes huppés, des

castagneux, des imbrims, des pingouins, des mouettes, des crabiers et une multitude de canards différents, presque aussi lestes que des canards sauvages. Ces exilés venus des quatre parties du monde vivent en bonne intelligence et ne se font faute de caqueter dans leurs langues respectives. Je me donnai maintes fois le plaisir de lancer quelques bribes au milieu de la pièce d'eau qui occupe le centre du jardin, pour les voir se précipiter dessus par volées.

Cependant je marchais toujours, et la route que je suivais me conduisit bientôt près d'une troupe de cerfs plus vieux et plus beaux que leurs frères. Ils se reposaient avec leurs biches sur le gazon, à quelque distance du chemin. L'un d'eux, en particulier, avait une mine fière et majestueuse qui me ravit. Comme j'avais fait halte pour le considérer, il leva la tête un peu plus haut, et me regarda fixement. Un bois superbe couronnait son front : jamais prince n'eut un air aussi digne. Voulant voir jusqu'où il porterait l'assurance, je m'approchai de lui pour le flatter. Mais il se leva lentement à mesure que j'avançais; la tribu dont il paraissait le chef imita son exemple, et, lorsque je fus à huit pieds du vétéran, ils commencèrent à battre en retraite. Si je marchais plus vite, ils pressaient le pas et réglaient tous leurs mouvements sur les miens, en sorte que je ne pus jamais les atteindre. J'y renonçai donc après de vains efforts, et poursuivis ma promenade, me contentant d'admirer la noblesse de leur allure.

Le parc de Richmond est une vaste enceinte à laquelle on attribue huit milles anglais[1] de circonférence. Il a cette variété d'aspect qui semble accroître la grandeur réelle des terrains. De fuyantes perspectives sollicitent partout le regard : des massifs entrecoupés de clairières, de larges

[1] Deux lieues et demie.

boulingrins semés de touffes d'arbres, voilà quelle en est la disposition générale. La fantaisie se perd avec charme dans ces enclaves ondoyantes, ces carrefours lumineux, ces routes qui se prolongent à l'infini, entre ces bouquets irréguliers d'ormes, de chênes, d'acacias et de pins. Les tableaux qu'ils forment n'avaient pas alors toute leur beauté. Les bois sans feuilles ne présentaient que de noires silhouettes : ils devaient à leur nudité un air mélancolique dont je ne nie pas la douceur, mais qui n'égale pas l'attrait puissant de la verdure. Si j'errais sous leurs branches dépouillées, je les trouvais plus mornes encore : chaque individu de cette immense horde me semblait un vieillard, qui me regardait passer d'un air triste et mécontent. Prodigieux sénat! auguste réunion! Comment ne point supposer une âme à tous ces patriarches? Quelle froide et mesquine prosopopée que celle de la dryade! Quelle pauvre imagination que ce corps enfermé dans le tronc d'un arbre! Comme si les végétaux ne paraissaient point vivre depuis leurs pieds immobiles jusqu'à la tête murmurante, qu'ils balancent au milieu des airs!

Après avoir traversé plusieurs grandes futaies, j'arrivai au bord d'un étang pour ainsi dire inculte. Nul vestige humain n'y apparaissait. A côté des herbes nouvelles, qui couvraient déjà le sol, on voyait des roseaux desséchés, dont les tiges rompues s'entremêlaient et pendaient sur la face de l'onde. Outre une multitude d'insectes bizarres, mouches, coléoptères, libellules, salamandres et autres, des poules d'eau, des sarcelles, des canards de Barbarie cherchaient leur subsistance parmi ces ruines éphémères, ou se jouaient au milieu de la nappe splendide qu'elles encadraient. Les sarcelles étaient charmantes : leurs petits corps tout ronds, leur physionomie naïve appelaient le sourire sur mes lèvres; elles nageaient, se cherchaient, se fuyaient avec tant de grâce! Pour mieux considérer leurs évolutions et

jouir du spectacle qui s'offrait d'ailleurs à moi, je transformai en siége une grosse pierre placée près de la rive. Le ciel était toujours couvert; les nuages, s'éclaircissant par intervalles, répandaient çà et là une lumière plus brillante, mais sans se désunir et sans laisser voir ni le soleil ni le firmament. D'étranges clartés erraient alors sur les chemins, sur les gazons, sur le lac en miniature, ou flottaient vaguement dans les branches. Une solitude complète régnait en outre autour de moi : je n'avais aperçu aucune figure humaine depuis que je rôdais à travers le parc. Le silence n'était pas moins profond : quelques bourdonnements exceptés, je n'entendais rien, et le calme infini de la nature doublait dans mon cœur la puissance de la vie morale. J'ai bien des fois observé qu'au milieu des champs, même lorsqu'un grand tumulte résonne près de vous, l'oreille discerne derrière ce fracas la paix auguste et immense de l'horizon. Dans les villes, au contraire, un sourd murmure gronde toujours par delà les bruits prochains; et si votre habitation est muette, vous n'en distinguez que mieux le roulement sinistre, qui vous arrive comme une menace et une inquiétude.

Je me reposais depuis peu de temps néanmoins, quand une cloche lointaine vint mêler son glas à ma rêverie. Une distance très-grande devait la séparer de moi, car les notes étaient si faibles que je doutais presque de leur réalité : on ne croit point ouïr en songe des tintements plus vagues et plus fugitifs. Mais elle sonnait, sonnait toujours, et mon attention éveillée distinguait de mieux en mieux ses accords. Jamais je n'ai entendu de voix aussi plaintive; sa ténuité contribuait sans doute à lui donner cette expression mélancolique. Je me la figurais sortant de quelque vieille flèche moussue, dans une vallée aride et sablonneuse, où l'ajonc couvre la terre de ses dards, où le genévrier déploie sa morne verdure.

Je ne sais comment cela se fit, mais ces doux et tristes sanglots me rappelèrent un rossignol qui m'a bien ému durant ma jeunesse. C'était par une nuit de printemps, nuit froide, orageuse et sombre, que l'hiver disputait ou plutôt ravissait à la belle saison. Les arbres se tordaient avec désespoir sous les attaques de la bise; leurs feuilles nouvelles laissaient échapper des gémissements. Une pluie glacée, une pluie intermittente jonchait la terre de fleurs et se précipitait sur mes vitres; les gouttes d'eau y restaient suspendues comme des larmes. Et le pauvre rossignol épris d'amour, perché sur un platane, non loin de ma fenêtre, essayait de chanter sa passion malgré le fracas des vents. Il commençait une gamme brillante et pleine de tendresse; mais les airs se prenaient à rugir, un tourbillon emportait son harmonie, et pendant quelques secondes aucune note ne parvenait à mon oreille. Et pourtant il ne se décourageait pas! Aussitôt que la lutte des éléments se calmait un peu, j'entendais de nouveau sa mélodie et acquérais la certitude qu'il ne l'avait pas interrompue : elle surmontait quelques minutes la plainte générale, puis s'éteignait encore dans le grondement de la tempête. Mais, à chaque reprise, elle me semblait plus triste, le chant d'amour devenait un chant d'affliction : l'oiseau malheureux gémissait au lieu de soupirer. Il continua fort longtemps ainsi; peut-être pleura-t-il encore après que le sommeil eut fermé mes paupières.

Je crois, Dieu me pardonne! et le lecteur aussi, que me voilà tombé en pleine bucolique. Mais que faire dans un jardin, si ce n'est de la poésie champêtre? Je termine pourtant, et me sauve sur la grande route. La couronne d'Angleterre possédait autrefois en ce lieu un palais que Henri VII aimait beaucoup : le feu l'ayant détruit pendant l'année 1498, il le fit rebâtir trois ans plus tard, selon le style gothique, avec une richesse et une élégances peu

communes. Ce fut là qu'il mourut, ainsi qu'Élisabeth. Henri VIII le donna au cardinal Wolsey en échange de Hampton-Court. Après l'inhumation de l'avide ministre, les rois d'Angleterre le reprirent : maintenant il a disparu comme ses fastueux possesseurs.

Le village de Richmond, situé au flanc de la colline, a été rendu illustre par le séjour de Thomson et de Reynolds. La maison du peintre s'élevait sur une espèce de terrasse que le poëte a chantée : c'est une route qui longe l'enclos et d'où l'on découvre une magnifique perspective. Le seul paysage qu'ait fait Reynolds, et dont un écrivain moderne, Rogers, a été longtemps propriétaire, offre une image de ce point de vue. Le lecteur va examiner le tableau de Thomson, calqué tant bien que mal dans une traduction : « Que nos yeux parcourent cette immense scène, qu'ils se portent pleins de ravissement, tantôt du côté où brille le gigantesque Londres, tantôt vers les sommets fraternels[1] qui bornent son district, tantôt vers le montueux Harrow et vers la colline où Windsor lève son front royal. Pour nous délasser de cette vue glorieuse par un charmant contraste, fixons nos regards sur la Tamise, qui commence à devenir champêtre en cet endroit. Ils peuvent s'y promener sans fatigue et, changeant de plaisirs, s'égarer sous les bois qui dominent la retraite d'Harrington, descendre jusqu'aux fraîches avenues de Ham, apercevoir les muses dans les bosquets de Pope, découvrir le majestueux Hampton, les berceaux d'Esher et les terrasses fameuses de Claremont. O vallée magique! plus belle que toutes les descriptions de la Grèce et de l'Hespérie! ô terre de bonheur! ô douces et fertiles collines! »

J'abrége ce morceau, qui ne me paraît point justifier complétement son énorme réputation. Celle-ci est, selon toute

[1] Les collines de Highgate et de Hampstead.

vraisemblance, une affaire de localité : le voisinage de la capitale a rendu célèbre en même temps le site et la peinture. Je mets au-dessus presque tout le reste des *Saisons*. Quoi qu'il en soit, le paysage que l'on découvre du haut de la route est vraiment admirable : cette plaine sans bornes, couverte de jardins, de grands édifices, de routes, de villages, et encadrée près de vous par les détours du fleuve, compose un ensemble étonnant.

L'église du bourg renferme la dépouille de Thomson. A l'extrémité occidentale de l'aile du nord, on aperçoit une plaque de bronze qui porte l'inscription suivante :

Ici gisent, sous cette table mortuaire,
les restes de
James Thomson,
auteur des beaux poëmes intitulés :
les Saisons, le Château de l'Indolence, etc.,
qui mourut à Richmond le 27 août 1748,
et fut enterré le 29 du même mois.
Le comte de Buchan, ne voulant pas qu'un homme
si bon, qu'un poëte si agréable demeurât sans indice
commémoratif, a marqué la place où il repose,
pour la satisfaction de ses admirateurs,
dans l'année du Christ 1792.

La maison qu'il habitait n'existe plus; elle était située au bas de la colline, près de Kew. A la mort du poëte, son ami Georges Ross l'acheta, et le souvenir du grand homme la lui fit respecter. Mais il lui fallut descendre à son tour les marches du caveau sinistre : l'habitation changea plusieurs fois de propriétaire; un de ces acquéreurs la détruisit pour en élever une plus confortable au même endroit. Il reste peu de traces de Thomson dans ce lieu qu'il aimait tant. L'année où il expira, il écrivait à une de ses connaissances : « J'ai agrandi mon rustique domaine, j'ai pris sur les deux champs voisins de quoi le doubler; il arrive main-

tenant jusqu'à la haie. Comme vous le pensez bien, je m'y promène aux différentes heures du jour et souvent aussi dans l'obscurité. Je me passionne de plus en plus pour la retraite et la nature : voilà justement la saison propice ; le ciel se dispose, ou même s'occupe à orner la terre d'une verte robe. L'oiseau des nuits chante dans notre ruelle. »

Les seuls objets que l'on montre comme ayant appartenu au poëte sont une table et un vieux clou. Sur un pavillon placé dans le jardin, on lit ces mots : « Ici Thomson chanta les saisons et leurs vicissitudes ; » à l'intérieur, se trouve la table dont le grand homme se servait, dit-on, pour écrire ; ce fut aussi là qu'il mourut, selon la chronique. Le fameux clou aurait eu la gloire de porter habituellement son chapeau. Relique étrange, on l'avouera, et digne de prendre place à côté de celles qu'on gardait au moyen âge dans plusieurs cloîtres : du lait de la Vierge, des larmes de saint Pierre ou des cheveux de Moïse.

Notre poëte ne fut jamais riche ; fils d'un pauvre ministre écossais, sa famille ne put lui donner que de l'éducation, et sa rêveuse négligence ne lui permit pas de conquérir les bonnes grâces de la fortune. Son début à Londres fut comme un pronostic. Ne réussissant point à Édimbourg, il prit le chemin de la capitale, ayant pour tout patrimoine des lettres de recommandation. Il les avait liées soigneusement dans son mouchoir, et avait mis son mouchoir dans sa poche ; mais une fois logées, il n'y pensa plus. Sa première action fut de parcourir la ville, considérant avec surprise tout ce qui s'offrait à lui. Or, pendant qu'il ouvrait de grands yeux, on lui déroba ses papiers : il se trouva sans argent et sans protecteurs.

Il fut bientôt pressé par le besoin : ses souliers le trahirent d'abord. Quand il se vit littéralement sur le pavé, il employa les moyens extrêmes ; il avait alors terminé son *Hiver* : il alla de boutique en boutique, l'offrant aux édi-

teurs. Personne ne voulait l'acheter. A la fin cependant, un libraire du nom de Millau le prit pour une faible somme, et, toute minime qu'elle fût, ne tarda pas à la regretter. Le jeune homme n'était pas connu; on dédaignait son poëme. Sur ces entrefaites, M. Watley, un écrivain secondaire de l'époque, l'ayant lu par hasard, le trouva si beau qu'il se mit à le vanter sans relâche. Un autre littérateur moins oublié, Aaron Hill, fut également frappé de son mérite, et le sombre horizon du poëte s'éclaircit un peu. Ses affaires allaient toujours mal cependant; les éloges ne nourrissent pas, et c'est une circonstance fâcheuse pour les auteurs, car il n'existe point d'aliment qui pût leur être plus agréable. Dans l'espoir d'obtenir quelque présent, il dédia son ouvrage, selon la mauvaise habitude de l'époque, à un riche individu nommé sir Spencer Compton. L'idole qu'il encensait ne remua pas sur son piédestal; il avait des oreilles, mais elles n'entendaient point; il avait des pieds, mais ils n'allèrent pas au-devant du grand homme indigent; il avait des mains, de très-grosses mains peut-être, mais elles ne donnaient pas. Le brave homme d'Aaron Hill prit à cœur cette lésinerie : pour consoler Thomson, il lui adressa quelques vers où il frondait la honteuse avarice des grands, et les fit imprimer dans un journal. Sir Spencer, que la louange n'avait pas ému, se laissa toucher par le sarcasme; il pria Thomson de le venir voir, et lui remit cinq cents francs. Le jeune homme fut enchanté; mais il n'en effaça pas moins plus tard la dédicace de son *Hiver*, comme toutes les autres. Pendant qu'il mangeait ses vingt guinées, l'opuscule, d'abord si froidement accueilli, gagnait chaque jour des admirateurs; il obtint peu à peu une vogue surprenante. On enleva en quelques mois plusieurs éditions, et l'auteur put désormais narguer l'hôpital.

L'ouvrage méritait cet accueil extraordinaire. Thomson me paraît le premier de tous les poëtes didactiques, le seul

qu'on puisse lire avec agrément. C'est qu'il n'a point suivi la route foulée par ses compétiteurs; il a pris sans crainte un chemin de traverse plus frais, plus doux à l'œil. Il ne met point en vers des documents scientifiques, il ne rédige pas une sorte de manuel comme ceux d'Hésiode, de Virgile, d'Oppien et de leurs innombrables successeurs. L'utilité ne le préoccupe jamais : si l'on veut s'instruire, que l'on aille à l'école; il n'est pas un pédagogue. Il peint les divers tableaux qu'offrent les saisons, cadence réellement une longue ode descriptive et chante les beautés du monde extérieur, sans vouloir faire un cours de jardinage ou d'agriculture : aussi n'est-il pas didactique, selon l'acception rigoureuse du mot. De là le charme que son œuvre exerce infailliblement : on s'assied avec lui près des ruisseaux, dans l'herbe humide des forêts, à l'heure où le soleil embrase les plaines, sèche les fleurs, alourdit toutes les créatures et invite l'homme au repos, heure solennelle où le fredon monotone de la cigale trouble seul la paix des champs; on le suit encore sous les bois de mélèzes, parmi les rochers qu'inonde la tempête, sur les hauteurs abruptes des montagnes : on s'émeut de sa joie, lorsqu'il attise l'hiver son foyer pâlissant et, à demi plongé dans l'ombre du soir, écoute mugir la bise, ou la vague marine déferler tristement le long des côtes solitaires.

CHAPITRE VII

Twickenham et la maison de Pope.

Je faisais ces réflexions en moi-même, pendant que je gagnais la Tamise et descendais vers le pont de Richmond. J'étais impatient d'arriver à Twickenham, à cette autre demeure d'un poëte illustre, qui, sans avoir plus de talent que Thomson, a joué un rôle plus considérable dans la littérature anglaise. Au bout d'un quart d'heure, j'atteignis le village au delà duquel se trouve la maison de Pope, et, comme si les tombeaux devaient toujours m'apparaître les premiers, la disposition des lieux me força d'aller voir d'abord l'église où dorment ses restes. Le monument construit en brique, avec sa tour en pierre, tour caduque et noire, avec ses croisées dont le cintre surbaissé coupe la ligne des montants, au lieu de s'arrondir aux angles pour se joindre à elle, ne m'intéressa, comme on pense bien, que très-légèrement. Le cimetière qui l'environne est fermé, suivant l'habitude anglaise, par un mur à hauteur d'appui, et des tourniquets y tiennent lieu de portes. L'intérieur de l'église est mesquin et triste, comme celui de tous les temples bâtis ou seulement meublés par la Ré-

forme. De longues stalles en chêne, alignées les unes derrière les autres, couvrent le sol dans toute son étendue; à une certaine hauteur règnent des tribunes, auxquelles l'édifice emprunte un air encore plus sombre et plus monotone. Pas d'autel, pas de centre, pas de lieu consacré spécialement au divin Juge, pour ramener vers lui la mobile pensée de l'homme; on dirait moins une construction religieuse qu'une salle d'hôtel de ville ou une chambre politique. L'esprit du Seigneur ne flotte pas sous ces mornes voûtes; on ne sent point pénétrer dans son âme, lorsqu'on franchit le seuil, la douce et profonde paix de l'éternité.

Une cause toute particulière m'empêcha d'ailleurs de ressentir ce calme auguste : au moment où j'ouvrais la porte, un certain nombre de villageois hurlaient, psalmodiaient et nasillaient les chants de leur culte soporifique. Le sacristain, me voyant arriver, pensa que je venais pour glapir comme les autres; il me fit signe de marcher doucement, afin de ne pas troubler l'harmonie qui enchantait ses oreilles, me prit par le bras sans la moindre gêne, me conduisit à un banc, plaça devant moi un livre de cantiques et me montra le passage que l'on vociférait. La méprise me sembla divertissante; je résolus de ne pas détruire la naïve illusion du bonhomme, et, charmé de recevoir une leçon gratuite de musique vocale, je me mis à entonner un verset, ni plus ni moins que si j'eusse été un adepte fervent de l'église presbytérienne. L'excellent bedeau fut enchanté de ma contenance et de mon ardeur; pour prouver sa satisfaction, il m'accompagna, ou, si l'on aime mieux, nous accompagna de toutes ses forces. Je chantais depuis une demi-heure, quand j'eus le plaisir de voir les paroissiens se lever et sortir, pendant que l'orgue prolongeait sous la voûte ses derniers roulements. Je m'approchai alors de mon guide ingénu, et lui demandai s'il ne pourrait pas me montrer le tombeau de Pope. Il fit un signe de sa tête

presque blanche, me regarda de ses yeux tranquilles, ombragés d'épais sourcils, et me mena sans dire mot vers la tribune gauche. C'est là, en effet, qu'on voit la sépulture. Un morceau de marbre noir, encastré dans la muraille, porte l'inscription suivante :

Alexandro Pope.
Gulielmus, episcopus Glocesteriensis,
amicitiæ causâ fieri curavit, 1761[1].

Et plus bas une épitaphe écrite par le défunt lui-même *pour un mort qui ne voulait pas être enterré à Westminster;* on la lit sous ce titre dans ses ouvrages. Quant au sens, nous allons tâcher de le rendre aussi bien que possible :

Rois et héros! tenez-vous à distance :
Laissez en paix dormir un pauvre auteur;
Il n'a jamais cherché votre faveur,
Il n'a jamais courtisé la puissance;
Virgile, Horace avaient un moins grand cœur[2].

J'examinai quelques instants la pierre funèbre, puis je descendis pour quitter l'église. Arrivé à la porte, je tirai de ma bourse une petite pièce blanche, et voulus la donner au silencieux gardien; mais il la repoussa d'un air amical, et me dit avec un sourire paternel : « Un jeune homme aussi pieux mérite qu'on ait pour lui toutes sortes de complaisances. » Appréciant la délicatesse de son refus et la bienveillante disposition qui animait sa figure, je n'insistai pas davantage. Des remercîments me semblèrent plus convenables; je lui serrai la main, et il disparut. Ainsi se vérifia pour moi ce proverbe populaire qu'*une bonne action ne*

[1] Pope mourut le 30 mai 1744; il était né le 22 mai 1688.
[2] Voici le texte : *For one who would not be buried at Westminster.*

Heroes and kings! your distance keep;
In peace let a poor poet sleep,
Who never flatter'd folks like you :
Let Horace blush, and Virgil too.

demeure jamais sans récompense; mais je dois dire que c'est la seule fois de ma vie.

Le cimetière de Twickenham renferme le tombeau du père et de la mère de Pope, celui de sir Godfrey Kneller, son ami, peintre renommé chez nos voisins, et celui d'une vieille femme, incrusté dans la muraille de l'église. On lit sur ce dernier :

A la mémoire de Marie Beach,
qui mourut le 5 novembre 1725, âgée de 78 ans.
Alexandre Pope, dont elle fut la nourrice et qu'elle environna
de soins perpétuels durant un espace de trente-huit années,
a fait poser cette pierre en témoignage de sa reconnaissance
pour une vieille et fidèle servante.

Ainsi tout rappelle à Twickenham l'auteur de la *Dunciade*; mais rien, j'ose le dire, ne l'honore plus que cet humble monument de sa gratitude. Une larme versée sur la terre où dort le pauvre qui nous aimait, qui a payé notre bienfaisance de son plus pur attachement, larme sans vanité, sans calcul, est une de celles que les anges doivent recueillir et porter pleins de joie aux pieds du Créateur.

Je commençais pourtant à me fatiguer de sépultures. Le meilleur moyen de rentrer dans la vie me sembla d'entrer dans une auberge, et de me consoler en prenant des forces. Comme l'on m'apporta un repas aussi peu attrayant que celui du matin, je fus bientôt libre. Je me dirigeai donc vers la maison de Pope. Au sortir de Twickenham, on trouve deux routes : il faut suivre celle de gauche, et le quatrième bâtiment qui s'offre à vous, occupe la place où était jadis l'habitation du poëte. La demeure actuelle ne présente que de grands murs jaunes percés de fenêtres ordinaires; l'on ne peut rien se figurer de plus nu. Au reste, je ne savais pas d'abord d'une manière précise en

quel lieu je devais chercher le séjour historique. Lorsque je fus arrivé à l'endroit, je m'arrêtai pour une tout autre cause. Des pierres, des débris couvraient le chemin : sur la droite, une muraille qui longeait la route venait d'être abattue ; ses fondements et quelques portions chancelantes, quelques pans irréguliers subsistaient seuls encore. Au delà s'étendait un jardin en friche, où la nature reprenait ses droits : elle effaçait les allées, chargeait le sol de mauvaises herbes, déformait les bordures et suspendait le liseron aux tiges des arbustes. Dans un coin s'élevait une touffe de mélèzes, de pins et de cyprès, une sorte de bocage où les propriétaires de l'enclos étaient sans doute venus bien des fois rêver. Sur ces plates-bandes sinueuses qu'envahissaient l'ortie, la rue, le chardon des drapiers, maintes jeunes filles avaient cueilli des fleurs. Elles s'égaraient dans les avenues, le front pensif, l'âme pleine de nonchalance et de tendresse ; leurs pères, leurs fiancés peut-être, les y voyaient accourir toutes joyeuses à leur approche, et de douces causeries succédaient aux merveilles des châteaux en Espagne. Quelle différence actuellement ! le vagabond, l'écolier, le mercenaire venaient y folâtrer ou s'y coucher sur l'herbe ; quelques jours encore, et il ne resterait pas le moindre vestige de ses premiers hôtes. Ce genre de ruines inspire la même tristesse que les ruines des édifices : l'homme a un si profond besoin d'immortalité qu'il voudrait rendre éternelles ses œuvres les plus passagères, et que leur destruction l'afflige comme la perte d'un ami. Hélas ! tout ce qu'il voit tomber lui rappelle sa chute inévitable ! Il pleure tous les trépas ; car rien ne s'anéantit sans faire éclater, d'une manière plus douloureuse, la voix qui sanglote perpétuellement dans son cœur.

Pendant que je me livrais à la contemplation, un gentleman montant un beau cheval se présenta sur la route. Les

campagnards n'ont jamais vu les curiosités de leur pays et ne donnent que de faux renseignements aux voyageurs ; en mainte circonstance, on ferait mieux de ne pas leur adresser de questions. Dès que j'aperçus le cavalier, je résolus donc de le mettre à profit : — « Pourriez-vous m'enseigner, lui dis-je, où se trouve la maison de Pope? »

— « La maison de Pope ! me répondit-il ; elle n'existe plus, mon cher monsieur. Après sa mort, elle fut achetée par lord Clair, que ses exactions dans l'Inde et sa fin tragique ont rendu célèbre. Il la laissa comme il l'avait prise, ne voulant pas en bannir à jamais l'ombre du poëte. Quand Delille la visita [1], elle appartenait à un sir Mindipe et était encore intacte. Depuis lors, je ne sais quel niais l'a renversée, pour construire le plat bâtiment que vous avez sous les yeux. »

Et le gentleman me montrait l'édifice avec un air de mépris. Se retournant ensuite vers moi, il ajouta :

— « Si je ne me trompe, monsieur, vous êtes Français ; quel charme a donc pour vous une gloire étrangère? »

— « Pope est célèbre en France comme partout, répliquai-je : on ne peut s'occuper de la littérature anglaise sans apprendre bientôt son nom. J'aurais été fâché de quitter Londres avant de m'être donné le plaisir de faire une promenade à Twickenham. »

— « Vraiment ! monsieur, me dit-il ; est-ce bien vrai? Les nations d'outre-mer valent mieux que nous alors : car elles honorent la mémoire de nos génies, quand nous ne leur accordons pas même une pensée. Oui, poursuivit-il en regardant les maçons qui travaillaient près de nous, comme s'ils eussent pu le comprendre, oui, les Bretons [2]

[1] Avant l'année 1780.

[2] *Britons*. Les Anglais n'emploient ce mot qu'avec un sentiment d'orgueil patriotique.

détruisent tous les souvenirs de leurs grands hommes : ce sont des Français qui viennent en chercher les traces et qui nous donnent l'exemple du respect que nous devrions leur témoigner. »

Comme il disait ces mots, le gentleman patriote sauta lestement à bas de son cheval, mit la bride dans la main d'un aide-maçon, et reprit :

— « Venez, monsieur, venez : vous pourrez du moins voir encore le jardin de Pope et sa fameuse grotte. Mais vous serez probablement le dernier. »

Nous enjambâmes une frêle palissade, nous descendîmes une petite pente : nous étions arrivés. Mon guide bénévole entra dans la maison, et le propriétaire, en l'absence de son jardinier, vint nous conduire.

Le lieu que nous parcourûmes alors est une langue de terre qui suit le rivage de la Tamise ; les flots la bornent d'un côté, le grand chemin de l'autre. Elle est ornée à la manière anglaise, manière que Pope aimait beaucoup : des pelouses, des sentiers errants, des bosquets aussi naturels que possible, des fleurs de toute espèce, et, au bord de l'eau, des saules qui laissent ondoyer dans la rivière l'extrémité de leur chevelure. C'est un séjour fort agréable : il serait à souhaiter que chaque auteur possédât un pareil asile, pour vivre sans inquiétude et mourir sans trouble. La fameuse grotte servait de communication entre le premier jardin et un second que la voie publique en séparait ; ce deuxième enclos était justement celui qui fixait mes regards, lorsque l'admirateur de Pope était survenu. Cette espèce de tunnel, formé de rocailles, me sembla on ne peut mieux conservé ; les petits miroirs et les coquilles dont l'avait embelli le chantre d'Héloïse, avaient seuls disparu, grâce aux pèlerins littéraires qui les ont détachés pour les mettre dans leurs collections. Outre la galerie principale, on en remarque une autre qui la coupe à angle

droit et compose un transept, avec des prolongements parallèles à la grande ouverture.

Delille, qui avait vu le séjour de Pope, quand il n'avait pas encore subi la moindre dégradation, en a fait un tableau que nous ne pouvons nous dispenser de mettre sous les yeux du lecteur :

Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu,
Dont Mindipe est le maître et dont Pope est le dieu !
Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom ;
Là, sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles.
Je reconnais l'alcôve où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil ;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve, en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là repose sa mère [1], et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encore la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras, ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant : celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage.
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté ;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
. . . .

[1] Elle a été depuis transportée dans le cimetière de Twickenham.

Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés !
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse ;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse ;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.

Ce beau fragment, plein d'enthousiasme, montre ce que Delille aurait pu faire en des temps meilleurs. L'admiration qu'il exprime doit paraître, au surplus, bien naturelle : l'école personnifiée dans Pope a vécu en Angleterre sur le même fonds que le dix-huitième siècle en France ; l'imitation des poëtes de Louis XIV leur a également servi de nourriture. L'auteur de la *Boucle enlevée* se présente à nous comme une pâle effigie de Boileau : il est plus sec, plus abstrait, moins spirituel, moins décent et moins pittoresque; ses vers ont plus de roideur et de monotonie. Quel triste langage ! Non-seulement ils marchent deux à deux, comme des forçats, mais chaque hémistiche compose un membre de phrase, et le premier contraste avec le dernier ; aussi Pope, dans l'histoire littéraire, siége-t-il quelques gradins plus bas que Despréaux. La *Boucle de cheveux* est inférieure au *Lutrin* ; les *Imitations d'Horace* et la *Dunciade* ne valent pas les Satires ; l'*Art poétique* n'a rien à redouter de l'*Essai sur la critique;* les *Essais moraux* s'élèvent peut-être plus haut que les Épîtres, mais n'en dépassent point de beaucoup la cime ; les odes sur Sapho, Héloïse, sainte Cécile éclipsent l'ode sur Namur, je l'avoue, et ce n'est pas une grande victoire. Pope a de plus traduit Homère comme Bitaubé ou La Mothe, et fait des pastorales comme M. de Florian, ou cette aveugle noblesse qui jouait au peuple à Trianon, quand le peuple allait aussi vouloir jouer au monarque. Des deux côtés du détroit la similitude était complète.

Je n'éprouvais donc pas les mêmes sentiments que

Delille, en parcourant les lieux chantés dans ses *Jardins*. L'admiration de mon introducteur ne me gagnait pas davantage. Pope était, selon lui, l'écrivain le plus libéral de l'Angleterre : il ne laissait jamais échapper une occasion de fronder les grands. J'aurais pu partager cette erreur, si je ne m'étais rappelé ce que dit Johnson : « Ayant vécu sous deux règnes où la cour donnait peu d'attention à la littérature, il affichait un sot mépris pour les rois. Quelques avances du prince de Galles changèrent néanmoins ses dispositions, et il n'eut rien à répondre, quand Son Altesse lui demanda *comment il pouvait aimer l'héritier du trône, lui qui détestait si fort les têtes couronnées*. » Semblable à Voltaire sur ce point, il rechercha toujours l'amitié des grands personnages qu'il tournait en dérision.

Et puis, quel grotesque tribun ! Par une sorte de châtiment providentiel, les railleurs sont presque toujours les hommes les plus dignes d'être bafoués : on voit en eux les types aussi bien que les peintres du ridicule. Ésope et Thersite représentent cette sorte d'individus chez les anciens, l'imitateur de Boileau chez les modernes, et il éclipse terriblement ses aînés. Les biographes nous apprennent qu'il était bossu par devant et par derrière ; son extrême faiblesse lui rendait les soins délicats des femmes perpétuellement indispensables. On lui mettait en le levant un corset de toile très-épaisse, sans lequel il aurait été incapable de se tenir debout. Ses jambes étaient d'une maigreur effrayante : pour accroître un peu leur volume, il portait trois paires de bas, qu'une servante lui passait et lui ôtait. Il ne pouvait ni s'habiller, ni se déshabiller, ni sortir du lit, ni se coucher tout seul. Le froid le remplissait de terreur : il s'en préservait à l'aide d'un pourpoint en fourrure, qu'il recouvrait d'une chemise en molleton, avec des manches plus fines, et d'un gilet de flanelle. Un de ses côtés était contracté. On avait toutes les peines du monde à le

tenir propre. Il n'a donc pas eu tort de s'appliquer lui-même le nom d'araignée [1].

Pour comble d'infortune, ses cheveux tombèrent avant l'âge : aussi portait-il chez lui un bonnet de velours. Son costume de cérémonie était noir, avec une perruque et une épée. Il avait une stature si exiguë, qu'il fallait l'élever sur des coussins pour qu'il pût manger à une table. Dans son enfance, il avait été beau, disait-on ; les traits de son visage ne s'étant pas déformés comme son corps, il avait une figure aimable et des yeux pleins d'expression.

Le caractère et les habitudes de Pope s'accordaient supérieurement avec sa tournure et sa forme. L'indulgence, les soins que réclamait son état de langueur, lui avaient fait contracter toutes les manies désagréables d'un homme valétudinaire. Il fallait perpétuellement se plier à ses goûts et à ses caprices. Avait-il besoin de sommeil ? il s'endormait en compagnie : une fois même il s'assoupit à sa propre table, pendant que le prince de Galles parlait littérature. Dînait-il chez des amis, chez de grands personnages ? les domestiques, si nombreux qu'ils fussent, étaient contraints de négliger leur service pour s'occuper de lui. Ses demandes, ses ordres, ses fantaisies, ne leur laissaient pas un moment de libre. Lord Oxford en chassa plusieurs de sa maison, parce qu'ils avaient refusé absolument de lui obéir.

Comme tous les individus qui souffrent beaucoup, il avait peine à ne point abuser des jouissances qu'il pouvait se permettre. Il ne se modérait pas en fait de nourriture, par exemple ; il aimait les viandes de haut goût et fortement assaisonnées ; dans l'intervalle de ses repas, il mangeait des biscuits et des conserves. Lorsqu'on plaçait devant lui un festin succulent, il se gorgeait sans mesure, et quoiqu'il

[1] Voyez Johnson et Spence.

parût ne point vouloir qu'on lui offrît des liqueurs, il les acceptait toujours. On attribue sa mort à une indigestion de lamproie, un des plus grands plaisirs du monde étant pour lui de savourer ce poisson, qu'il se faisait préparer dans une casserole d'argent.

Il était d'une économie rigoureuse : voulant conserver son indépendance, il fuyait le besoin, ce grand persécuteur de la liberté. Il repoussait toutes les tentations qui ne s'accordaient pas avec sa fortune; mais aussi, dans bien des circonstances, il montrait une avarice prodigieuse. Pour ne pas acheter de papier, il écrivait ses poëmes sur le dos des lettres qu'il recevait : la copie de son *Iliade*, qui n'a pas été détruite, en offre une preuve curieuse. Il épargnait peut-être ainsi quarante ou cinquante sous dans l'année. Sa manière de traiter ses amis était des plus mesquines : s'il avait deux hôtes à souper, il faisait mettre sur la table une seule pinte de vin, il en prenait lui-même deux petits verres, puis se retirait, leur disant : « Messieurs, je vous laisse à vos bouteilles. » Il avait néanmoins l'habitude de répéter que son cœur, sa maison et sa fortune leur appartenaient.

Jamais homme ne se montra plus fier de sa richesse; il parlait de son argent avec délices. Dans ses lettres, dans ses œuvres publiques, il mentionne à tout propos son jardin et sa grotte, ses vignes et son quinconce; il fait sans cesse allusion à son opulence. Le principal objet de ses railleries est la pauvreté, les crimes dont il accuse surtout ses ennemis sont leurs dettes, leur séjour dans de vilaines rues et leur manque de pitance. Il semble partager cette opinion vulgaire, qu'on n'a point de mérite, quand on n'a pas le sou. Voilà quel a été le chef du parti classique en Angleterre, digne image de la doctrine qu'il représentait.

Un homme aussi burlesque aurait dû se tenir tranquille

et ne jamais provoquer personne; son talent lui eût assuré une bienveillante commisération. Mais il trouvait tout le monde ridicule et avait toujours le sarcasme à la bouche. Il fronda la plupart de ses contemporains : sa *Dunciade* est une vaste satire, où il raille en qualité de sots neuf auteurs sur dix. Le jour de la publication, la foule de ceux qu'il y déchirait assiégèrent la boutique de l'éditeur; ils firent de grands efforts pour empêcher l'ouvrage de paraître : allocutions, prières, cris furieux, menaces de poursuites légales et de mauvais traitements, ils ne négligèrent aucun moyen. Leurs tentatives échouèrent tour à tour, et le poëme se vendit malgré eux. D'autres offensés s'y prirent d'une manière plus habile : un certain Ducket témoigna publiquement l'intention de bâtonner Pope; celui-ci, effrayé, changea ses moqueries en éloges. Aaron Hill lui adressa des représentations si énergiques et si dignes qu'il en fut réduit aux excuses, aux dénégations et aux commentaires fallacieux. Dennis se vengea par des représailles, il traita l'agresseur comme il avait lui-même été traité.

Avant cette grande bataille, Pope s'était déjà fait plusieurs querelles. Les *Épîtres*, les *Essais*, les *Imitations d'Horace* et les *Satires* lui avaient suscité bien des ennemis. Le plus terrible de tous fut lady Mary Wortley Montague, qui le châtia d'une façon exemplaire. Ils vivaient d'abord dans les meilleurs termes : le poëte rachitique publia des vers où il louait la beauté, l'esprit et la science de sa rivale en littérature. Ils travaillèrent simultanément aux *Églogues urbaines* [1], que l'on imprime habituellement dans l'œuvre de celle-ci. Mais peu à peu ils se brouillèrent, et leur malice réciproque envenima la querelle. Lady Wortley, avec la charmante taquinerie de son sexe, charmante lorsqu'elle ne tourne pas au sérieux et qu'on aime d'ailleurs assez les

[1] Town Eglogues.

femmes pour y trouver du plaisir [1], ne perdait pas une seule occasion de harceler Pope. Il allait souvent chez lord Oxford, son ami intime : lady Montague, amie intime de lady Oxford, accourait aussitôt, et la guerre commençait. L'irritabilité du poëte lui donnait le désavantage. Sa gracieuse adversaire dirigeait sur lui, sans perdre sa bonne humeur, un feu continu d'espiègleries. Le satirique se fâchait tout rouge : lady Montague poursuivait de plus belle ; son ancien panégyriste prenait alors son chapeau et rentrait silencieusement chez lui. Lord Oxford avait ensuite toutes les peines du monde à le calmer, à obtenir qu'il revînt une autre fois.

Or, dans un accès de boudeuse colère, Pope fit une grossièreté, dont il eut bientôt lieu de se repentir. Son ennemie l'attaquait loyalement ; au lieu de riposter de la même manière, il viola toutes les règles de la décence, de la courtoisie et de la générosité. Comme il imitait une satire d'Horace, la première du second livre, il désigna lady Montague sous le nom de Sapho, et, après avoir peint plusieurs femmes violentes, il ajouta :

« N'espérez pas un sort moins cruel de la frénétique Sapho ; si vous n'êtes infecté par son amour, vous serez calomnié par sa haine [2]. »

[1] Pope n'était pas très-galant, comme on peut en juger par ces vers qu'il nous a laissés :

Why make I friendships with the great,
When I no favour seek?
Or follow girls seven hours in eight? —
I need but once a week.

Il eut cependant une maîtresse nommée Marta Blount, qui demeurait chez lui.

[2] Slander or poison dread from Delia's rage ;
From furious Sapho scarce a milder fate,
Pox'd by her love or libell'd by her hate.

Il était sans doute content de cette lâche vengeance; mais il avait affaire à un antagoniste trop habile pour lui. Doublement irritée, comme femme et comme auteur, lady Montague prit sa plume; un redoutable génie vint se poser près d'elle, et lui dicta une pièce de vers dont chaque mot semble un coup de poignard. C'est une diatribe amère, écrasante, à laisser un homme sur la place. Jamais railleur n'a été châtié, bafoué, conspué de cette manière. On en jugera par les extraits que nous donnons; l'opposant à Horace, elle lui dit :

« Ton style est une image du sien, comme toi de la race humaine : nous voyons en toi notre espèce sous une forme burlesque, tu la représentes comme une peinture d'auberge; une ressemblance pareille est un outrage pour nous.

« Horace a le droit de rire, il se montre délicat, il est clair; toi, tu railles grossièrement ou tu lances d'inintelligibles plaisanteries. Son style est élégant, sa diction harmonieuse; nul ne peut lire tes vers difformes, durs comme ton cœur et obscurs comme ta naissance.

« S'il a des épines, elles croissent près des roses; à voir les tiennes, on dirait celles du chardon et du houx, avec cette exception toutefois que, nées dans un mauvais terrain et sauvages comme les plantes nuisibles, elles paraissent un produit de la fatigue. La satire devrait imiter le rasoir poli, qui blesse en effleurant la peau, avant qu'on puisse le voir ou le sentir; la tienne est un couteau d'écaillère, qui hache et qui brise. Tu as la rage, mais tu n'as point le talent de l'invective. Tu comprends la haine comme les grossiers libertins comprennent l'amour; tu as cette fureur brutale qui nuit sans distinction de personnes, comme la luxure brutale jouit sans choisir. Ne te bornant ni au vice ni à la folie, l'objet de ton aversion est l'espèce humaine entière. Tu fais ta proie de tout, qu'on te cède ou

qu'on lutte. C'est une provocation à tes yeux que d'exister.

« Mais si tu aperçois un cœur noble et généreux, tu lances ton dard avec une double force. Tu n'épargnes ni la dignité, ni l'innocence, ni l'âge, ni le sexe, ni les trônes, ni les tombeaux. Non-seulement on te rappelle en vain à la justice, mais les bienfaits n'arrêtent pas ta démence : qu'on emploie l'un ou l'autre moyen, on te trouvera toujours aussi ingrat que tu es injuste.

« La jeunesse, la beauté même ne peuvent adoucir l'éternelle rancune de ton âme : des charmes qui attendriraient le fanatisme religieux, qui fléchiraient l'orgueil et embraseraient la vieillesse ! Mais comment la beauté te remplirait-elle d'émotion, toi, qui n'es pas plus fait pour aimer que pour être aimé? C'est un effet de la justice divine qu'une pareille âme soit logée dans un pareil corps : une créature aussi odieuse devait vivre de haine.

« Quand Dieu te forma, il te dit, selon toute vraisemblance, comme au serpent qui trompa Ève : « Conçois une antipathie profonde pour l'humanité ; qu'il y ait entre vous une guerre éternelle. » Mais prends garde de voir s'effectuer le reste de la sentence : pendant que tu lui mords le talon, prends garde qu'elle ne t'écrase la tête. »

Cette verve se soutient jusqu'au bout du morceau. On ne trouve d'égal chez nos voisins que l'amère satire où Byron a flagellé d'autres railleurs. « Si tu vis encore, poursuit-elle, si l'on ne t'a pas rompu les membres, si l'on ne t'a pas meurtri la peau, si l'on n'a ni fouetté, ni souffleté, ni frappé du pied ta pauvre petite carcasse, ce n'est point que l'on manque de sens; mais tu es si abject, qu'on te regarde et qu'on te méprise. » Elle lui annonce pourtant que son impunité ne durera pas : il calomnie des gens qui ne savent point écrire; ceux-ci pourront bien étriller à leur tour un homme incapable de se battre. On finira aussi par éviter de lire ses ouvrages, comme on évite sa personne;

on lui fermera en même temps son esprit et sa porte. Lady Montague, pour finir, assène au poëte un coup d'une rare violence :

« Ne blâme point alors la justice du monde, en te voyant proscrit et solitaire; car si légalement pour tuer il faut donner la mort, selon la conscience le meurtre est dans la volonté. Puis donc que tu poignardes lâchement les noms et tentes au moins d'assassiner notre honneur, partage le sort du premier assassin : que ton crime ne soit jamais ni expié ni oublié. Que le genre humain te haïsse comme tu le détestes; portant sur ton corps difforme le signe de ton esprit pervers, stigmatisé comme Caïn par la justice divine, sois errant comme lui sous la malédiction de l'Éternel. »

Accablé d'une si vigoureuse défense, Pope n'osa répondre un seul mot. Il ne jugea pas prudent de continuer la lutte avec une pareille joûteuse; il se blottit dans un coin, et attendit, pour prendre sa revanche, le passage d'une personne plus douce. Tirant alors son épée, il se dédommagea de son affront sur un ennemi incapable de résistance.

Le gentleman avait donc beau s'échauffer, il ne me communiquait pas son enthousiasme. Je regardais tranquillement le séjour du poëte, avec l'intérêt d'un historien sans doute, mais non pas avec la joie d'un admirateur. La nuit approchait cependant, et il fallait quitter la place. Nous allions sortir, lorsque le propriétaire nous barra le passage : il sommait chacun de nous, disait-il, de lui donner un shilling, non pas pour lui assurément, mais pour son jardinier, qui était allé faire une course. A peine eut-il achevé sa réclamation indécente, que son compatriote devint rouge de fureur.

— « Misérable! s'écria-t-il, plat mendiant! devrais-tu recevoir ainsi un étranger qui honore ton pays, en venant visiter une demeure que tu ne posséderais pas, si l'Angleterre respectait davantage ses plus nobles fils! Tu veux

de l'argent, canaille, tu veux de l'argent, tu en auras. »

Il prit alors subitement dans sa poche des *pence* et des demi-shillings pour la valeur qu'on nous demandait, et les lança dans les jambes du rustre, en continuant de la sorte :

— « Ramasse, chien, ramasse, et bénis le ciel de ce que je ne t'applique pas ma cravache sur la figure. »

Il me sembla qu'il passait les bornes, et je craignais qu'une rixe n'eût lieu, quand je vis le maître de l'endroit se baisser flegmatiquement et recueillir les pièces de monnaie, comme si elles étaient tombées par hasard, sans se préoccuper des invectives du gentleman. Ce trait me parut sublime : je reconnus le génie pratique de la Grande-Bretagne à cette avidité imperturbable, comme son génie chevaleresque et poétique à la fureur de mon compagnon. La bassesse du propriétaire finit la dispute : son antagoniste laissa échapper un sourire de parfait dédain, et nous sortîmes. Une fois dehors, je voulus rendre au gentilhomme ce qu'il avait donné à mon intention, mais il se récria :

— « Pour l'honneur de l'Angleterre et de la France, dit-il, vous ne voudriez pas me faire cette injure. C'est moi qui dois vous demander pardon d'une inconvenance que je regrette de n'avoir pas mieux punie. »

Comme il articulait ces mots, il prit la bride de son cheval et se mit en selle. Je le remerciai vivement de sa complaisance; il me tendit la main, m'adressa de bienveillants adieux, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

J'étais las de marcher depuis si longtemps. Le départ du gentilhomme m'avait en outre causé une sourde tristesse : les âmes sympathiques sont fort rares : on ne les trouve point sans plaisir, et on ne les quitte pas sans regret. Je ne crus donc pouvoir mieux faire que d'aller m'asseoir dans le bouquet d'arbres du nord, où Pope avait jadis enterré sa

mère; un banc de gazon m'invitait à y songer, en prenant du repos. Dès que je fus sous l'ombre mélancolique de ces pins, qui avaient vu pleurer le chantre d'Héloïse, ses bonnes qualités se présentèrent à ma mémoire. C'était un excellent fils; les hommages, dont on l'entoura, ne diminuèrent ni son respect ni sa tendresse pour ses parents. Quel que fût son orgueil, il se montrait soumis avec eux; quelle que fût son irritabilité, il était toujours doux à leur égard.

Son avarice habituelle ne l'empêcha pas de se conduire généreusement dans nombre d'occasions. Sur ses vingt mille livres de revenu, deux mille cinq cents étaient employées à des charités. Il récompensait d'une manière fort libérale les soins qu'on lui donnait. Il fit cadeau de cent guinées à un certain Dodsley, pour qu'il pût ouvrir une boutique ; et, dans la rente de mille francs qu'il avait assurée au poëte Savage, la moitié sortait de sa bourse : des souscriptions fournissaient le reste.

Il accomplissait avec zèle les devoirs de l'amitié. Il ne rompit aucune de ses liaisons par la froideur ou l'injure : dans l'affaire de lady Montague, on ne sait qui lança les premiers traits. Une fois qu'il avait inspiré de l'attachement, c'était pour toujours. Comme aux approches de la mort il avait le délire, Bolingbroke dit en pleurant sur sa malheureuse situation : « Je n'ai jamais connu un homme plus tendre pour ses amis intimes, ni un cœur plus philanthropique. » Ses dernières paroles témoignèrent de ses affectueux sentiments : « Il n'y a de méritoire ici-bas que la vertu et l'amitié ; celle-ci n'est même qu'une partie de la vertu. »

Essentiellement laborieux, le travail lui paraissait moins une fatigue qu'un plaisir. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait perfectionner ses dons naturels. Il lisait les publications des vivants, les écrits des morts ; profitant des conseils, il ne s'en tenait pas au bien, quand il espérait obtenir

le mieux. Il regardait l'art comme le but de sa vie : son premier soin était de faire des vers, son second de les corriger..

Il avait donc ses mérites aussi bien que ses défauts. Pauvre créature malingre et tourmentée de douleurs perpétuelles, il a droit à plus d'indulgence que beaucoup d'autres. Ses angoisses ne le terrassèrent point ; il lutta vaillamment contre sa faiblesse, et tira des organes débiles que le sort lui avait donnés le meilleur parti possible : des hommes robustes n'en font pas autant que lui. Presque tous ses ridicules venaient de sa triste conformation. Doit-on le plaindre ou le blâmer ? Hélas ! tel est notre malheureux destin ! nous portons non-seulement la peine, mais encore la responsabilité des fautes de la nature.

Voilà quelles idées, quels souvenirs me ramenaient à la justice par la bienveillance, et me montraient le bon côté du poëte, dont je n'avais vu que les imperfections. Pendant que je méditais de la sorte, la rosée vint m'avertir qu'il fallait chercher un gîte. La nuit la plus profonde régnait sous les branches des pins ; mais au delà un ciel clair, transparent et froid, brillait avec une ironique splendeur. Vénus jetait une clarté si vive, qu'elle traçait une marque lumineuse sur les nuées légères qui passaient devant elle. Point de lune, du reste ; les moindres constellations frappaient la vue et l'entraînaient dans les abîmes de l'infini. Autour du bocage, une vapeur lourde, rampante, argentée, couvrait les champs comme une sorte de duvet. L'ombre et le silence avaient endormi la nature ; aucun souffle de vent n'agitait les noirs squelettes des arbres. Je gagnai la plus prochaine hôtellerie, non sans admirer le pouvoir qui a su rendre attrayants pour l'homme tous les aspects du monde extérieur.

CHAPITRE VIII

Les châteaux anglais et Strawberry-Hill.

L'Angleterre est le pays des châteaux; sa puissante aristocratie, la plus puissante et la plus riche du monde, habite des demeures proportionnées à son opulence et à l'autorité qu'elle exerce. Une fausse révolution a changé en domaines patrimoniaux ses anciens fiefs, en droits de propriété absolue ses droits de suzeraineté. Six cents familles possèdent, à elles seules, tout le territoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Le sol presque entier de Londres appartient au marquis de Westminster. Les biens fonciers de plusieurs ducs et autres grands seigneurs surpassent en étendue un de nos départements, ou même une de nos anciennes provinces. En Ecosse, en Irlande, il y a tel personnage qui dispose de trois ou quatre chaînes de montagnes, avec leurs forêts centenaires, leurs lacs, leurs torrents, leurs poétiques vallons et leurs gorges mystérieuses. Les fleuves mêmes n'échappent point à leur souveraineté : ils en afferment la pêche pour des sommes considérables.

Leurs revenus sont donc immenses : c'est par millions

qu'ils les comptent. Un lord est seulement à son aise avec un million de rente; mais la plupart ont de moins maigres ressources. Beaucoup peuvent dépenser quatre, huit, dix millions par an, vingt ou vingt-cinq mille francs par jour, sans entamer leur capital, sans grever leurs terres inaliénables. Du haut des promontoires, des falaises, qui cernent la mer dans les golfes et les détroits, ils dominent presque l'océan, où ils lancent d'ailleurs de nombreux vaisseaux, comme pour étendre leur empire et prendre possession de l'abîme incommensurable.

Quand des hommes qui jouissent d'une pareille fortune veulent se faire construire un château, rien ne limite leur fantaisie, aucun obstacle matériel ne les arrête. Ils peuvent y consacrer des sommes fabuleuses, laisser l'architecte envahir l'espace, joindre les bâtiments aux bâtiments, multiplier les étages, les dômes, les colonnes, prodiguer les ornements et les statues, élargir sans mesure les façades, dresser dans les airs des tours sans nombre et les relier par d'immenses galeries. Beaucoup de souverains ne sont que de pauvres hères, comparés à ces opulents vassaux. Qu'est-ce que le roi de Portugal, le roi de Wurtemberg, le roi de Hollande, le roi de Bavière, le roi des Belges et le roi de Naples, à côté du duc de Sutherland, du duc de Devonshire, qui ont un revenu cinq ou six fois plus considérable? Il n'est donc pas extraordinaire qu'une oligarchie tellement favorisée par la loi se construise non-seulement des châteaux princiers, mais des demeures vraiment royales. En 1822, Neale portait à deux cent douze le chiffre de ceux qui méritaient les honneurs du burin : il les gravait, il leur consacrait des notices, et formait ainsi trois volumes. Le nombre de ces retraites splendides s'est accru depuis lors. Sur tous les points de l'Angleterre s'élèvent des résidences magiques, les unes datant de notre époque, les autres seulement restaurées par des mains habiles et

rappelant les mœurs, les goûts, les coutumes d'autrefois.

Quelle ardente imagination rêverait une demeure plus poétique et plus somptueuse que le château d'Eaton, dans le comté de Chester, bâti pendant les vingt premières années de notre siècle? Ces tourelles, ces élégants créneaux, ces clochetons brodés de fleurs qui surmontent les toitures, cette immense façade qui déroule ses merveilles comme les strophes d'une ode inspirée, cette galerie à jour qui en occupe le centre et relie les pavillons latéraux, ce porche magnifique, ces escaliers spacieux qui mènent aux jardins et semblent faits pour un nombreux cortége, ou pour les pieds délicats des nymphes champêtres, ne semblent-ils pas une œuvre féerique, le songe pétrifié d'un architecte?

Les anciens manoirs n'ont rien à envier aux habitations modernes. La majeure partie occupe même des sites plus pittoresques et offre un plus grave caractère. Où trouver rien d'aussi majestueux que le château de Bamborough, sombre et vaste forteresse construite sur de hautes falaises, d'où elle paraît menacer la mer et commander à ses vagues furieuses? Quelle masse imposante de courtines, de bastions, de plates-formes crénelées, de tours colossales, qui montent fièrement vers le ciel et déchirent au passage la robe des nues! Beaucoup de demeures ont-elles les surprenantes dimensions, la physionomie royale de Burleigh-house, dans le comté de Northampton? Un romancier inventerait-il, pour y faire vivre ses personnages, un plus poétique séjour que le château de Conway, reflétant son admirable structure dans les eaux d'un fleuve? Et la vieille retraite de Dunottar, bâtie au sommet d'un roc isolé que tourmentent les flots, qu'un ruban de terre, une pente escarpée unit seule au rivage à pic, est-il un des manoirs décrits par Walter Scott aussi capable de frapper l'imagination? Comme les mouettes, les tadornes, les courlis, les

pétrels forment à l'entour des rondes joyeuses, mêlant leurs cris sauvages au sifflement de la bise, au roulement des galets, au fracas perpétuel des vagues parmi les écueils!

Des forêts entières servent de parcs à ces merveilleuses habitations, et tous les mouvements du terrain ont été utilisés pour ouvrir des perspectives, pour multiplier les effets pittoresques. On trouve là réalisées les fabuleuses descriptions du paradis terrestre. Aucune beauté de la nature, aucune séduction de l'art ne manque aux jardins enchantés de la noblesse britannique. Des arbres séculaires y entrelacent leurs bras noueux, ou de vieilles cépées groupent en corbeilles leurs troncs divergents; sous leur épaisse verdure foisonnent le lierre terrestre aux pousses vagabondes, la fougère symétrique, l'élégante digitale, le chèvre-feuille embaumé. Ici se déroule un vert pâturage, sur lequel ruminent des troupeaux de cerfs, de daims et de chevreuils. Là, un chemin sinueux se perd dans la brume de l'horizon et dans les ténèbres de la forêt. Les sourdes notes des cascades, les cris des oiseaux rares apportés des pays lointains, forment d'étranges harmonies avec le murmure des feuillages, avec le chant des rossignols et des merles. A un plateau succède une pente abrupte; à une côte inféconde, un lac poissonneux; à une ravine creusée par les torrents, un fleuve qui déploie son onde en large nappe et coule d'un mouvement presque insensible vers la mer. On n'en finirait pas, au surplus, si on voulait décrire toutes les merveilles d'un parc anglais. Mason a écrit sur cette donnée un poëme en quatre chants, où il n'a point épuisé la matière. Et, depuis trente ans, un bon nombre de châteaux ont grossi en Angleterre la splendide légion des résidences seigneuriales.

Espérais-je voir bientôt une de ces fastueuses demeures, un de ces enclos magiques? Sans y compter absolument,

je supposais que le manoir d'Horace Walpole ne serait pas trop inférieur aux visions poétiques, aux rêves enchantés qui flottaient dans mon esprit, et j'en jouissais par anticipation. Quand je me levai, d'ailleurs, le plus beau ciel de printemps s'offrit à ma vue ; des nuées légères y traçaient mille formes bizarres : ici, c'était un banc floconneux et pommelé, qu'on aurait pris pour de la nacre ; là, deux grandes traînées de vapeurs s'ouvraient comme les ailes d'un oiseau gigantesque, et paraissaient emporter le globe à travers l'infini ; dans une autre section, la brume simulait une gaze éclatante, ou, divisée en minces filaments, roulée en volutes irrégulières, semblait une chevelure soyeuse mêlée par l'amour. Le soleil, illuminant et colorant toutes ces figures, achevait de rendre le tableau splendide.

Ayant interrogé mon hôte avant de partir, il m'apprit que Louis-Philippe vécut en exil à Twickenham. On le voyait alors trotter sur un petit bidet, manifestant les goûts les plus champêtres, visitant les fermiers d'alentour, et ne songeant qu'aux diverses méthodes employées par l'agriculture. Il habitait une maison située en face d'une île qu'on nomme l'*Ile du pâté aux anguilles* (Eel-Pie Island) ; un certain Murray de Cally en était propriétaire. De hauts peupliers se balancent devant l'édifice ; les brouillards de la Tamise entretiennent la fraîcheur des gazons. Il y prenait souvent le plaisir de la pêche, lui qui était destiné, comme saint Pierre, à devenir un pêcheur d'hommes. Profondes ténèbres du sort ! Qui eût prédit, en le voyant si tranquille au bord de l'eau, qu'il régenterait, plus tard, une nation fière et active ? De quel étonnement n'eût-il pas été lui-même frappé, si quelque génie, se dressant parmi les roseaux du fleuve, lui eût crié : « Tu seras roi ! » Il eût abandonné son puéril amusement, et passé le reste du jour dans les calculs de l'ambition.

Je sortis de l'auberge. La villa de Pope, en deçà de laquelle j'avais couché, se présenta bientôt à mes regards pour la deuxième fois; puis j'aperçus la demeure d'Horace Walpole, sa maison de Strawberry-Hill [1], qui en est peu éloignée. Le terrain où il la fit construire appartenait d'abord à une mistress Chenevix, ancienne bimbelotière ou marchande de joujoux. Elle y possédait une petite habitation qu'il lui acheta durant l'année 1747. Voici comment il la dépeint dans une lettre :

« Elle s'élève au milieu de prairies émaillées, ceintes de vertes haies. Un Euphrate en miniature y égare ses ondes, et le chardonneret y agite ses ailes. Deux routes superbes, que vous trouveriez poudreuses, m'amènent continuellement des voitures; les bateaux passent sous ma fenêtre, d'un air aussi grave que les barons de l'Échiquier. Les promenades de Ham et les collines de Richmond bornent la perspective; mais, grâce à Dieu, la Tamise me sépare de la duchesse de Queensberry! Des douairières, aussi pressées que les carrelets, abondent autour de moi; et l'ombre de Pope glisse justement sur l'herbe de mes pelouses, par un clair de lune très-poétique. J'ai assez de terrain pour y établir une ferme comme celle de Noé, lorsqu'il mit dans son arche un couple de tous les animaux; mon logis est cependant un peu plus propre que le sien ne devait l'être, quand ils furent ainsi restés quarante jours ensemble. Les Chenevix l'avaient disposé pour eux. Il y a, au second étage, ce qu'ils nomment la bibliothèque du mari : on y voit trois cartes, une tablette et un télescope boiteux, sans le moindre verre [2]. »

Le fils d'un ministre ne pouvait se contenter d'un si modeste asile. Bientôt donc la première demeure fut ren-

[1] Ce mot, en anglais, veut dire *Colline des fraises*.

[2] *Horace Walpole's private correspondence.*

versée; un château gothique lui succéda lentement. La correspondance de Walpole offre peu de détails sur sa construction. En juin 1753, il allègue à Georges Montagu, pour s'excuser de ne point lui avoir rendu visite, que les travaux demandent sa présence. Il fait peindre son escalier; les armoiries indiqueront l'ancienne noblesse du propriétaire. On a placé dans la lanterne, qui surmonte la spirale, des vitraux de couleur : ils y jettent une aussi imposante obscurité que s'ils dataient des jours d'Abeilard ; tout en haut, l'on rencontre l'armure d'un chevalier. Ce monument occupa donc Walpole plusieurs années de suite. Deux causes différentes néanmoins l'empêchèrent de devenir très-remarquable. D'une part, l'élégant archéologue était peu généreux : non-seulement il ne donnait point, même lorsque sa libéralité lui eût fait honneur, comme le prouve son indigne réponse à Chatterton, mais il n'avait pas honte de lésiner sur toutes ses dépenses. L'amour du beau ne corrigeait nullement son avarice, et il tâchait de se procurer les œuvres d'art au plus bas prix possible. Une seule fois il démentit ce caractère sordide : quand la pension de 6,000 livres que madame Du Deffant recevait de la cour fut réduite de moitié par l'abbé Tremblay, il lui demanda comme une grâce et à genoux, disait-il, de lui permettre qu'il complétât la somme chaque année. Son affection pour une vieille amie l'emporta sur ses goûts habituels.

L'architecture ogivale n'en triompha point. Horace Walpole économisa sur les matériaux; il rejeta la pierre comme trop coûteuse, ou du moins n'en fit qu'un usage borné, pendant qu'il prodiguait le plâtre et les lattes. C'était une manière étrange d'imiter les robustes forteresses de ses pères. Le monument n'a d'ailleurs que deux étages, au lieu de s'élancer vers le ciel, comme tous les édifices gothiques. La seconde cause d'imperfection pour ce château fut la maladresse des ouvriers : ils ne connais-

saient point et reproduisaient gauchement le style du moyen-âge; il leur fallait le temps de s'y habituer. Les occasions ne leur manquèrent pas ; l'exemple de Walpole fut bientôt suivi, comme le constatent ses lettres.

Une muraille crénelée, mais fort basse, entoure le jardin; au milieu est ménagée une porte gothique, derrière laquelle s'élèvent presque immédiatement les constructions. Dès que je fus à cet endroit, je sonnai, dans l'espérance qu'on allait me laisser voir le bâtiment et la collection d'objets de toute espèce qu'il renfermait. Un gros domestique, bien vêtu, bien tenu, ciré, poudré, lustré, m'ouvrit majestueusement la porte. J'essayais d'entrer, quand il s'y opposa. Je lui fis alors une demande dans les règles : *I cannot let you go* (Je ne puis vous laisser passer), fut toute la réponse que j'en obtins. Je le priai de me dire si ses maîtres étaient au logis, l'assurant qu'ils me permettraient de visiter leur demeure : *I cannot let you go,* me répliqua-t-il. Je lui offris de l'argent ; et comme il se disposait à me répéter ses mots sacramentels, je doublai la somme. Il m'écouta en souriant ; je poursuivis. *I cannot let you go*, me dit-il une dernière fois ; et, m'éloignant avec précaution, il me ferma la porte au nez.

Peu s'en fallut que je ne perdisse patience. J'eus envie d'escalader la muraille. Venir de si loin et être si brutalement repoussé, quand on allait examiner un lieu intéressant à plusieurs égards ! Je demeurai près de la porte, ne sachant ce que je devais faire. Je n'ose dire avec quelle chaleur j'envoyai au diable toute l'aristocratie anglaise, ou du moins son orgueilleuse valetaille.

Je maugréais d'autant plus que la collection d'Horace Walpole avait été parfaitement conservée depuis sa mort, survenue en 1797. Pour qu'on ne la laissât point dépérir, il légua Strawberry-Hill à mistress Anne Damer, avec 2,000 livres sterling, sous la condition qu'elle le maintien-

drait en bon état, qu'elle y résiderait, et ne pourrait en disposer qu'au profit de la comtesse de Waldegrave. Ç'aurait d'ailleurs été un digne sujet d'étude que ce musée gothique, analogue à celui de M. du Sommerard, et antérieur d'au moins soixante ans. Walpole prépara chez nos voisins la transformation littéraire, qui germait alors chez nous et devait bientôt amener un printemps poétique.

La littérature anglaise, séduite par la nôtre, abandonnait les routes fleuries de la civilisation et de l'art modernes, pour se blottir dans les antres du passé. Plus on songe à cet engouement, plus il semble bizarre. Tout milite en faveur de la tendance contraire : les séductions de la vie et de la réalité présentes sont si grandes, que rien ne devrait l'emporter sur elles; il ne devrait plus rester à l'âme qu'une vague et molle attention pour les blafardes images d'une période complétement évanouie. C'est l'opposé qui a lieu. En France, l'adoration des morts, la haine de tout ce qui était jeune, frais, palpitant, avait si bien dérouté les esprits, que le père Bouhours cite comme un exemple de mauvais goût ce magnifique sonnet, rimé, dit-il, par un poëte de province; quel poëte? il ne daigne pas nous apprendre son nom.

L'INDÉPENDANCE.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Et méprise des grands l'insidieux accueil;
J'évite le palais comme un perfide écueil,
Où, pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la cour des grands autant qu'elle est suivie;
Le Louvre me paraît un splendide cercueil,
La pompe dont il brille une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus beau.
Palais, honneurs, plaisirs, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant, calme et fier, dans mon indépendance,
Comme les rois sont rois, je suis ce que je suis.

Ces nobles accents étaient rares du temps de Louis XIV. Chez les Anglais, la théorie classique, transportée dans la Grande-Bretagne par Charles II, prince élevé en France, où il avait adopté les mœurs, le costume et le goût français [1], n'exerça toujours qu'un empire restreint, ne gouverna pas le domaine entier de la poésie, et fut bientôt dépouillée, comme une usurpatrice, du manteau royal. Si ailleurs elle avait été une arme de guerre contre le catholicisme, elle fut là un moyen de réaction contre les principes puritains. Les cavaliers se faisaient une joie de choquer jusque dans leurs plaisirs, jusque dans leurs moindres locutions, la bigoterie de leurs adversaires. Les démocrates béats roulaient des yeux pleins d'horreur, en entendant ou en voyant imprimées ces abominations païennes. Mais le succès des formes gallo-grecques, déterminé par des causes transitoires, ne pouvait durer longtemps. Deux générations les acceptèrent sans murmure; la troisième protesta. Horace Walpole, né en 1717, avait vingt-sept ans lorsque mourut Pope, chef de la seconde [2]; il pouvait donc exercer dès ce moment une certaine influence. Collins, Gray, Thomas Warton, Beattie, Chatterton, Percy et quelques autres secondèrent ses efforts, soit en reprenant la harpe nationale, soit en arrachant à l'oubli les vieilles ballades et les hauts faits des anciens jours. Notre auteur se distingua dans ces deux sortes de travaux; Robert Burns, Cowper, Ellis, Clara

[1] Il y contracta même une préférence secrète pour la religion catholique. Tout le monde sait qu'après sa mort on trouva dans son cabinet des papiers remplis d'arguments favorables à cette croyance. Jacques II, son successeur, eut la folie de les mettre au jour.

[2] Dryden, chef de la première, était mort en 1700. Pope le suivit dans la tombe en 1744.

Reeve, Makensie, George Crabbe le misanthrope, et la sombre Radcliff, dont Walter Scott fait un si grand éloge, continuèrent ce mouvement. Héritiers et précurseurs à la fois, ils le transmirent à la génération des Moore, des Southey, des Wordsworth, des Coleridge et des Byron, qui acheva la réforme. Néanmoins l'esprit anglais, même quand il s'est montré le plus docile, garda toujours une part d'indépendance; il n'accepta point humblement la théorie classique. Deux ou trois auteurs lui obéirent seuls d'une manière complète. On retrouve dans les autres le goût national et les formes de la poésie moderne, légèrement recouvertes d'une parure empruntée.

Sous le ciel de la Grande-Bretagne et sur la terre de France, l'école régénératrice invoqua les mêmes principes. Walpole les a exposés mieux que personne, dans la préface de son *Château d'Otrante* et dans quelques-unes de ses lettres. Il dit dans la première qu'il a voulu fondre ensemble deux espèces de romans, l'ancien et le nouveau. Celui-là n'était qu'imagination et improbabilités; celui-ci cherche toujours à copier la nature et la rappelle quelquefois avec bonheur. L'invention n'y manque pas; mais une stricte adhérence à la vie journalière en a fait bannir les grandes ressources de la poésie. D'un autre côté, si cette méthode brise l'essor de l'art, elle n'est qu'une juste réaction contre la méthode précédente, qui négligeait totalement la vérité. Les actions, les sentiments, les discours des personnages étaient aussi peu naturels que les machines employées pour les mouvoir. Je trouve excellente cette définition anticipée du roman, tel qu'il est devenu sous la plume de Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, Walter Scott, Chateaubriand, George Sand, Alfred de Vigny, Cooper, Goëthe et leurs imitateurs. L'observation n'y règne pas solitairement, comme dans Le Sage et Smolett; l'idéal s'y joint au réel pour enfanter des chefs-d'œuvre.

La seconde question traitée par Walpole est de savoir si l'on peut unir le comique et le tragique. Il a cru devoir les mêler, à l'exemple de la nature : Shakespeare lui semble d'ailleurs un grand modèle, qui justifie cette association. *Hamlet* et *Jules César* ne perdraient-ils pas beaucoup, si les plaisanteries des fossoyeurs, les extravagances de Polonius et les lourds quolibets du peuple romain étaient ou omis ou remplacés par des tirades majestueuses? L'éloquence d'Antoine, la noble harangue de Brutus, si artificieusement simple, ne sont-elles pas rehaussées par les exclamations naïves de leurs auditeurs? Ces traits font souvenir de l'artiste grec qui, pour donner l'idée d'un géant dans l'étroite dimension d'un cachet, y représenta un jeune garçon mesurant le pouce du colosse.

A ce propos, l'illuste châtelain se moque de Voltaire. Dans ses notes sur Corneille, ce dernier avait dit que le mélange du bouffon et du sérieux est une chose intolérable; Walpole le réfute en lui citant des passages tirés de ses publications précédentes, où il soutient absolument le contraire. Il lui demande alors quelle peut être l'importance de son avis. Sa dérision ne se borne point là; mais il nous suffit d'avoir montré que, chez les Anglais comme chez nous, Voltaire, le faux et inconséquent novateur, fut tout d'abord proscrit par les soutiens de la réforme.

Walpole blâme encore la pompeuse étiquette du théâtre français. Plusieurs endroits du Commentaire lui semblent autoriser cette opinion, que le principal mérite de nos poëtes consiste à faire la voltige, malgré les chaînes dont ils sont liés : il ne voit là qu'*un méprisable travail,* que *des puérilités difficiles.*

Ce qu'il écrivait sur son *Château d'Otrante* à madame Du Deffant achève de dessiner ses tendances littéraires. « Je ne l'ai point écrit, dit-il, pour ce siècle-ci, qui ne veut que de la raison froide. C'est, de tous mes ouvrages, l'unique

où je me sois plu. J'ai laissé courir mon imagination ; les visions et les passions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des règles, des critiques et des philosophes, et il me semble qu'il n'en vaut que mieux. Je suis même persuadé que dans quelque temps d'ici, quand le goût reprendra sa place que la philosophie occupe, mon pauvre *Château* trouvera des admirateurs. Il en a actuellement chez nous : je viens d'en donner une troisième édition [1]. » Walpole devinait donc fort bien les changements qui allaient s'opérer dans la littérature, et ne se faisait point illusion, en pronostiquant le durable succès de son livre. On le réimprime fréquemment au delà du détroit; pas de collection populaire et à bon marché qui ne le renferme.

Ajoutons qu'il mérite l'estime dont on l'honore : c'est une histoire fantastique habilement composée. Le merveilleux y est introduit avec un art et une foi naïve, qui persuadent le lecteur; des événements extraordinaires y sont racontés comme s'ils étaient les plus simples du monde. L'ensemble du livre a d'ailleurs un caractère surnaturel, de sorte que rien ne détruit l'unité de l'impression. Les manières des héros y concourent également : le principal personnage a une telle fougue et se détermine avec une soudaineté si grande, que sa bizarrerie engendre une sorte de fantastique moral ; il s'unit au fantastique matériel et en double la puissance. J'ignore si Hoffmann avait lu le *Château d'Otrante*, j'ignore s'il l'a pris pour type, mais il a toujours soin de combiner ces deux éléments à la façon de Walpole. Les lois qui gouvernent l'intelligence n'étant pas moins suspendues que les lois physiques, tous les souvenirs de la réalité s'éloignent à la fois : on pénètre au sein d'un mobile univers, où la conception de l'auteur

[1] Walpole avait établi à Strawberry-Hill une presse, qui lui servait à imprimer ses ouvrages, et à réimprimer des livres curieux, devenus fort rares.

joue le rôle de la Divinité. Dans le *Château d'Otrante*, néanmoins, les personnages subalternes se laissent guider par les motifs d'action auxquels obéit la foule des hommes. Mais les prodiges ne les étonnent point, et leur naturel aide à croire au merveilleux qui les entoure. Ce n'est pas, du reste, une faible gloire pour Walpole que l'auteur des *Puritains* l'ait nommé son aïeul littéraire. L'ouvrage qui nous occupe est en effet le premier roman historique publié dans la Grande-Bretagne. Les mœurs, les costumes, les pratiques religieuses, les passions du moyen âge y sont décrits ; les heaumes, les cuirasses, les haches d'armes, y étincellent : on y parcourt de vastes souterrains, et, lorsqu'on revoit la lumière, c'est pour entendre hennir les destriers des comtes, les palefrois des châtelaines.

En fait d'architecture, Walpole, comme nous l'avons vu, montrait les mêmes goûts qu'en fait de littérature et inaugurait un mouvement du même genre. Il prôna, il exalta la manière gothique, jusque-là honnie et méprisée. L'imitation de la Grèce, de Rome et de l'Italie ne pouvait jeter de profondes racines dans cette île battue des vents, éclairée par un ciel triste et nuageux, si différent du ciel méridional, tout imprégnée d'ailleurs de la civilisation moderne, toute couverte de monuments de l'époque féodale et catholique. Le système étranger n'y a pas produit un seul chef-d'œuvre. Nulle part l'enseignement classique n'a été plus pauvre en résultats, et les hôtels princiers de Londres joignent la lourdeur, l'insignifiance, à la monotonie. Le style pseudo-hellénique, tardivement importé dans la Grande-Bretagne, ne devait donc point y exercer un empire absolu, ni prolonger indéfiniment son règne.

Aussi, pendant que les professeurs de rhétorique gouvernaient la littérature anglaise, pendant que l'exemple donné par Inigo Jones, Christophe Wren, Gibbs, Kent et Vanbrugh, transformaient, avec le livre théorique de

Chambers, presque tous les constructeurs de la Grande-Bretagne en copistes, l'architecture ogivale préoccupait fortement les intelligences. Sans bien en comprendre la nature ou les lois, on discutait toutes les questions relatives à son origine. Akenside, Gray, Warburton, Evelyn, Stukely, lord Aberdeen, Warton et Horace Walpole, émettaient des avis différents et combattaient ceux de leurs antagonistes. Christophe Wren lui-même n'avait pas dédaigné la manière gothique. Il la considérait faussement comme une modification de l'architecture sarrazine, avec laquelle les chrétiens s'étaient familiarisés pendant les croisades; mais il ne lui déniait pas tout mérite, ainsi qu'on le faisait alors chez nous. Bien loin de là, il professait une vive admiration pour la cathédrale de Salisbury et pour l'église de Westminster. Aussi, quand on le chargea, dans sa vieillesse, de restaurer le grand portail du dernier monument, il ne déclina point cette périlleuse mission, qu'il exécuta comme il put, sans se gendarmer contre l'art du moyen-âge. Antérieurement, d'ailleurs, il avait contrefait tant bien que mal le style gothique, en élevant les deux clochers de Saint-Michel et de Saint-Dunstan, à Londres. Sous leurs formes italiennes, beaucoup d'autres flèches construites par lui attestent l'influence des monuments chrétiens sur son imagination.

Il n'y avait donc pas dans la Grande-Bretagne, comme en France, une prévention opiniâtre, exclusive, pour l'art antique et pour l'art italien. Il fut conséquemment bien plus facile de renouer avec les traditions de l'art national. Dès l'année 1747, Walpole entreprenait; comme nous l'avons vu, de se bâtir un manoir gothique. Si les principes de l'architecture ogivale y sont mal interprétés, mal appliqués, cela devait être; sa tentative précoce n'en reste pas moins très-significative et très-curieuse. A cette époque, chez nous, on dédaignait l'ogive comme une forme barbare,

qu'on n'aurait voulu employer à aucun prix. Des ouvrages historiques et dogmatiques secondèrent, accélérèrent bientôt, par delà le détroit, le retour vers le style indigène et le rendirent manifeste. En 1771, Bentham publiait une histoire de la cathédrale d'Ely; en 1787, Ledwich imprimait des *Observations sur les anciennes églises;* vers la même époque paraissaient les *Observations sur l'architecture gothique*, de Pownal, Grose, James Murphy, Essex, Donne et Wilkins prenaient part à ces nouvelles études, à ces réclamations en faveur d'un art méconnu.

Ainsi se termina le dix-huitième siècle. Quand le nôtre se mit en marche, avec son cortége de douleurs et d'espérances, les travaux concernant la manière ogivale devinrent plus nombreux encore. En 1802, la société des antiquaires de Londres mettait sous presse une *Monographie de la cathédrale de Durham*. Carter, Dallaway, King, traitaient plus largement la question, dans des livres qui embrassaient toute l'histoire de l'art monumental chez nos voisins de l'Ouest. D'autres ouvrages ou mémoires se succédaient sans interruption jusqu'en 1811, où parut le *Traité* de Milner *sur l'architecture* religieuse de l'Angleterre. Deux ans après, l'*Histoire de l'origine et de l'établissement du style gothique* par Hawkins, l'*Essai sur l'architecture gothique*, de Hall, prouvèrent que l'on allait toujours creusant le sujet, avec une passion ardente. Puis furent publiés : l'*Essai d'une méthode pour apprendre à distinguer les styles*, par Rickman, en 1817 ; les *Recherches sur l'origine et l'influence de l'architecture gothique*, par William Gunn, en 1819 ; et enfin, de 1805 à 1829, les quatre splendides volumes de Britton : *Antiquités architectoniques de la Grande-Bretagne.*

Bientôt les Anglais ne se contentèrent plus d'étudier chez eux les monuments du moyen âge ; ils passèrent le détroit, et vinrent en France, dans la province d'où est

sortie leur noblesse, chercher les origines, classer les caractères de l'architecture en général et de leur style indigène en particulier. Pendant que nos archéologues rêvaient encore des Grecs et des Romains, les antiquaires des Trois Royaumes parcouraient notre sol, fouillaient nos archives, dessinaient nos cathédrales, nos hôtels de ville, nos châteaux, et en écrivaient l'histoire. Ainsi Whittington mettait au jour son *Examen historique des antiquités religieuses de la France;* Dawson Turner, son *Voyage en Normandie à la recherche des antiquités architectoniques* (1820); Cotman, ses *Antiquités monumentales de la Normandie* (1823); Pugin, sa collection de planches retraçant les principaux édifices de la même province, accompagnées d'un texte historique et descriptif par Britton (1827)[1]. Que le lecteur me pardonne cette aride nomenclature; elle est très-importante pour l'histoire des opinions artistiques et littéraires de notre siècle, pour quiconque aime à étudier l'influence réciproque de l'Angleterre sur la France et de la France sur l'Angleterre. Et il y a longtemps que les deux peuples marchent côte à côte dans les routes de la civilisation. Rien n'aurait dû interrompre ou affaiblir leur alliance. Mais les fureurs de Burke, de Pitt, de Napoléon Ier, l'impitoyable sécheresse, le mesquin égoïsme de famille avec lesquels la reine Victoria nous a traités, la sottise et la bassesse dont lord Gladstone a fait preuve dans la dernière guerre, ont élargi le détroit du Pas-de-Calais, au lieu de le supprimer.

Les archéologues de la Grande-Bretagne avaient donc précédé les nôtres de cinquante ans au moins, en fait d'é-

[1] Une nouvelle édition de cet ouvrage, qui a pour titre : *Antiquités architecturales de la Normandie,* a été publiée en 1855 à Liége et à Paris, chez Noblet, Borrani et Droz, libraires associés. Le texte de Britton n'avait jamais été traduit. M. Alphonse le Roy y a joint des notes excellentes et très-développées.

tudes architectoniques bien dirigées : ils préparaient la transformation du goût, des théories sur les beaux-arts, pendant que nos historiens et nos critiques, fidèles à leur engouement, répétaient sans cesse les noms de Phidias, d'Ictinus et de Praxitèle. Un passage du *Cours d'antiquités monumentales*, par M. de Caumont, prouve combien nous étions arriérés à cet égard ; en 1830, le célèbre professeur disait au début de sa première leçon : « Les monuments du moyen-âge se trouvent répandus avec profusion dans nos villes et jusqu'au fond de nos campagnes. Avec tant de richesses, avec l'esprit d'investigation et d'examen qui distingue notre siècle, il semblerait que l'histoire des arts de cette époque a dû être étudiée par un grand nombre de savants et d'artistes, et que par suite elle est fort avancée : à peine existe-t-il en France cinquante personnes versées dans la connaissance des édifices du style ogival. Ce chiffre vous étonne, messieurs, et cependant je crains qu'il ne soit encore trop élevé. » N'oublions pas, au surplus, que les premiers travaux de ce genre exécutés par des Français ont été publiés en Normandie, et sont relatifs aux monuments de la province. MM. Deville, Jolimont, Deshayes, Gilbert, Langlois, de Caumont, qui les imprimèrent avant 1830, avaient été stimulés par l'exemple de la Grande-Bretagne et les recherches spéciales de ses archéologues sur les édifices de l'ancienne Neustrie. En 1823, une traduction française des *Antiquités anglo-normandes* de Ducarel paraissait à Caen, et, deux années plus tard, le *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en Normandie,* du célèbre Dibdin, était publié dans notre langue par Théodore Licquet.

Il est résulté de là que l'Angleterre moderne bâtissait depuis longtemps des églises, des colléges, des palais, des hôpitaux dans le style ogival, pendant que nos académiciens et leurs élèves continuaient à nous fatiguer de leurs monu-

ments pseudo-helléniques. En fait de constructions religieuses et de monuments scolaires, le système gothique règne d'une manière presque absolue dans les Trois Royaumes.

J'avais donc mille raisons pour m'éloigner à contrecœur de Strawberry-hill, sans avoir vu autre chose qu'une petite cour, des fenêtres en ogives garnies de vitraux peints et une attique crénelée. Une fois dans l'élégant manoir, j'aurais pu me livrer aux songes des temps évanouis. Le premier habitant du logis me serait bientôt apparu au milieu de ses richesses, tel que le dépeint miss Hawkins : grand et fluet de taille, le visage et les mains d'une pâleur maladive, se tenant sur la pointe du pied; le chapeau sous le bras, selon la mode du siècle; des bas de soie gris aux jambes, portant un habit couleur de lavande. Il m'aurait semblé voir son étrange figure, si longue, si volumineuse et si froide, où ressortaient ses yeux brillants et scrutateurs; sa voix si douce eût flatté mon oreille. Combien mes regrets se fussent accrus, si l'on m'avait prédit que cette belle collection serait, avant peu, mise à l'enchère et dispersée pour toujours! elle fut vendue quatre ans après ma vaine tentative: sous les traits d'un domestique, le sort m'a fait une malice irréparable.

Pour me consoler, je marchai en toute hâte vers Hampton-Court, monument d'une bien autre importance. L'air était doux, le chemin pittoresque, des brises profondes annonçaient le retour de la belle saison : je me trouvais heureux! oui, j'étais heureux, car la vie des cités accroît pour nous le charme de la nature. La haie sans feuillage, la plaine monotone, le sillon désert et le lointain blafard me séduisaient également. De larges espaces se déroulaient au moins devant mes yeux; des insectes hâtifs murmuraient dans l'herbe, et le ciel déployait sur ma tête sa radieuse coupole.

Je traversai promptement la bourgade et le parc, sauf à y revenir ensuite, quand j'aurais vu le château.

CHAPITRE IX.

Hampton-Court.

Hampton-Court, demeure jadis plus vaste, forme actuellement un édifice quadrilatéral, qui embrasse trois cours dans son périmètre. Les bâtiments de ces trois cours n'ont point le même âge. Une portion date du cardinal Wolsey, une autre doit son existence à Henri VIII et ne diffère point de la précédente pour l'architecture; Guillaume III a élevé la dernière. Celle-ci fait face aux jardins; Christophe Wren, l'entrepreneur de maçonnerie classique, le chef de la secte gréco-romaine par delà le détroit, le héros du pédantisme anglais, en a dirigé la construction. Le hasard voulut que j'abordasse le monument de ce côté. Je ressentis peu de plaisir. La belle vue, en effet, la séduisante perspective qu'une large façade plate comme un damier, sans les accidents de lumière, qui donnent tant de richesse aux portails de nos vieilles églises, aux frontispices de nos vieux hôtels! L'intéressant objet d'admiration et d'étude que ces fenêtres carrées, ces pilastres invariables, ces chapiteaux uniformes, ces éternelles corniches, ces lignes roides, monotones, plus froides que les terres du Nord, où la mode les a

transportées ! Fiers donjons, gracieuses chapelles, cathédrales splendides, vous nous offrez d'autres tableaux, vous parlez au cœur un autre langage?

La première cour, étant du même style que la façade, me causa un égal ennui. Les bâtiments ressemblent à des milliers de constructions que l'on voit en tous lieux. La deuxième cour me dédommagea. On l'attribue à Henri VIII, et elle porte son nom. Elle a un aspect oriental et vénitien, qui étonne sous le pâle soleil de la Grande-Bretagne. Alentour règne une galerie dont les ogives surbaissées annoncent l'extrême décadence de l'art gothique, aussi bien que le fenestrage irrégulier de leurs vides. Au-dessus se déploient des murs en briques, percés de rares croisées en pierre, avec des meneaux semblables. Puis vient un cordon de moulures, puis l'on aperçoit des créneaux et de vastes cheminées, aussi élégantes, aussi pompeuses que celles de Chambord. Au milieu de l'enceinte, un jet d'eau s'élance vers le ciel, comme l'âme du poëte, et retombe éploré dans le terrestre embrassement de la naïade. On se figure voir un cloître de l'ancienne reine des mers, ou le préau voluptueux d'un sérail mahométan.

Les souvenirs qu'elle rappelle sont des souvenirs de même nature. Le roi théologien a passé mille fois dans ces avenues désertes, s'abandonnant à des rêves d'amour et à de cruelles pensées. Les victimes de son affection despotique marchaient sans doute près de lui, souriant lorsqu'il souriait, pâlissant de terreur au moindre nuage qui venait obscurcir son front. Ces voûtes silencieuses l'entendirent implorer la charmante Anne de Boleyn : ravi de sa grâce, de son expression douce et attrayante, de ses discours spirituels et d'une beauté qui n'avait point alors d'égale en Europe, il lui offrait le trône d'Angleterre. Et elle, la fille d'un obscur gentilhomme, elle qui, devant tomber la première sous la hache du bourreau, ne pouvait craindre ce

malheur, employait toutes les ressources qu'elle tenait de la nature à séduire, à enivrer de plus en plus le monarque. Elle ne songeait pas que durant ces entretiens Catherine d'Aragon versait des larmes amères : fascinée par l'éclat du diadème, elle ne voyait que son but. Pourquoi son bon ange ne se plaça-t-il pas devant elle, le glaive tourné contre sa poitrine, afin de dissiper son horrible somnambulisme? Elle s'éveilla trop tard, il lui fallut répondre à des juges prévaricateurs, s'entendre accuser d'inceste et poser sur le billot sa tête innocente. Après sa condamnation, elle dit au roi : « Vous m'avez tirée de l'ombre et m'avez faite lady; de lady, vous m'avez faite comtesse; de comtesse, vous m'avez faite reine; et d'une reine, vous allez faire maintenant une sainte dans le ciel. » Mais qu'importait à Henri VIII la mort d'une princesse jadis chérie? Le lendemain de son exécution, il épousait Jane Seymour : la bouche qui venait de prononcer une affreuse sentence, prononçait de nouveaux serments, couvrait de baisers le sein d'une nouvelle femme, pendant que l'autre achevait de refroidir. Aussi, vil tyran, lâche meurtrier, comment soutiendras-tu sa présence, lorsque vous paraîtrez devant le juge auquel rien n'échappe? Tu n'auras pas alors d'accusateurs vendus pour la noircir et pour te faire absoudre, tu n'auras point de gardes pour la frapper de crainte, pour tarir sur ses lèvres charmantes l'éloquence du malheur et de la vérité. Vous serez seuls, comme dans ces nuits d'ivresse où tu lui jurais un amour éternel. Mais cette fois, quelle indicible épouvante glacera tes os! Sur ce cou de neige, dont tes yeux admireront encore la grâce et la blancheur, tu remarqueras un mince filet de pourpre; la trace sera légère, et toi seul la verras peut-être : on n'oublie pas les gages de tendresse que l'on donne à l'épouse de son cœur. Il me semble vous voir en face l'un de l'autre : celle qui porte le signe de ton amour n'ouvre même pas

la bouche, elle jette sur toi un regard profond comme l'immensité; dans ce regard tu lis tous tes crimes et une tristesse sans bornes. Il te précipite loin du Dieu de miséricorde à travers les abîmes de l'espace; et chaque fois que tu essayes de remonter au ciel, le même coup d'œil te repousse plus loin du bonheur et de l'espérance : tu descends ainsi jusqu'aux portes de l'enfer. Alors, pâle, égaré, sentant déjà la flamme inexorable, pendant que tes cheveux en tombent d'horreur, tu lèves vers elle tes mains suppliantes, comme elle les leva jadis vers toi; mais aussitôt, avec le calme des bienheureux, elle tire de son sein une petite lettre parfumée, qu'elle t'adressa quelques jours avant sa mort et que tu lus, misérable, que tu lus sans lui faire grâce. Elle te la montre toute baignée de lueurs divines; tu détournes les yeux pour ne point la voir, et le gouffre vengeur se ferme sur ta tête maudite [1].

D'autres fantômes peuplent cette cour solitaire. Catherine d'Aragon, Jane Seymour, Anne de Clèves, Catherine Howard et la veuve de Latimer y apparaissent l'une après l'autre. Nulle n'est restée comme la nature l'avait faite; celles qui ne portent pas au cou une marque sinistre ont au cœur une plaie livide, qu'elles tâchent de voiler sous leur main. Le désir du scélérat est comme la bouche de l'aspic, il laisse derrière lui une blessure qui ne guérit jamais. La femme qu'obtient cet homme en garde un éternel repentir, soit qu'elle le méprise, soit qu'elle perde avec lui sa noblesse première. Il sème d'ailleurs l'infortune sur sa route, et joint les souffrances matérielles aux tortures

[1] La lettre d'Anne de Boleyn contient effectivement un appel au tribunal de Dieu : « Je souhaite, dit-elle à Henri VIII, qu'il ne vous demande point un compte sévère du traitement que vous me réservez, traitement cruel et indigne d'un prince; nous paraîtrons bientôt tous les deux devant lui, et là, quelle que puisse être l'opinion des hommes, mon innocence sera prouvée, sera mise dans tout son jour. »

morales. Vous pouvez l'attester, pauvres reines proscrites! Vous devez avoir de tristes récits à vous faire, quand vos ombres mélancoliques viennent errer dans ces longues galeries. D'arcade en arcade, la lune jette sur vos pâles visages sa lumière somnolente; d'affreux souvenirs paraissent vous occuper. Le moindre bruit vous inquiète : une feuille qui tombe, une porte qui murmure, une girouette qui crie, vous font tressaillir, et quand l'horloge s'ébranle, vous vous arrêtez soudain pleines d'effroi : comme pendant votre existence, il vous semble toujours entendre sonner votre dernière heure!

Une chose dans ce cloître mondain excite particulièrement à évoquer les images de ses habitantes infortunées : c'est le jet d'eau qui répète au milieu sa complainte monotone. L'onde élancée vers le firmament retombe comme un voile ou un suaire diaphane, et clapote, et gémit le long de ses bords. Les caprices du vent changent les intonations, la voix monte et baisse tour à tour; un souffle emporte la mélodie, un souffle la ramène. Chaque note éveille un écho dans l'édifice tragique, et l'âme se laisse bercer par leurs vagues modulations. D'invisibles génies semblent chanter au fond du bassin, tandis que leurs frères soupirent aux détours des avenues. Effets mystérieux que produisent l'uniformité des sons et l'inculte harmonie de la nature!

On montre comme une rareté, dans cette deuxième enceinte, l'horloge qui fonctionne au-dessus de la porte du midi. On la plaça en 1540, suivant l'inscription qui s'y trouve annexée : elle passe pour une des premières machines de cette espèce fabriquées par des mains anglaises. Le lever et le coucher du soleil, sa marche à travers les douze signes du zodiaque, les phases de la lune, les mouvements des sept planètes et d'autres évolutions astronomiques y sont fidèlement représentées. Voilà tout ce que

nous en dirons : il est peu de pays qui n'offrent de pareils prodiges.

Une voûte richement décorée de nervures, de dessins en ogive et en cercle, introduit dans la dernière cour. Sauf les arcades, elle ressemble à la seconde pour la disposition architectonique. Elle est seulement beaucoup plus grande, et son étendue la fait paraître imposante. Les tours qui flanquent chaque entrée ajoutent à l'élégance du monument. Il porte le nom du ministre hautain par l'ordre duquel on l'éleva, et dont la nombreuse suite le remplissait de tumulte. Les pages, les écuyers, les varlets et les gardes y cheminaient sans cesse. La nuit, ses croisées brillaient au loin, comme une troupe de lumineux fantômes. Bien des seigneurs venaient y capter les bonnes grâces du maître et attendre un favorable coup d'œil. A présent, la hulotte glapit sur les toitures, l'herbe croît au pied des murailles, le byssus verdit les créneaux ; jamais illumination intérieure ne dore les fenêtres : les seuls bruits que l'on entende sont le pas lourd des sentinelles, ou le murmure du vent dans les hautes cheminées.

L'extérieur de Hampton-Court présente la même apparence que ses faces internes. Grec dans la portion la plus nouvelle, les autres portions offrent cette diversité de couleurs, de travail et de matériaux que nous avons dépeinte, et qui caractérise également le palais Saint-James à Londres, celui de Westminster, où siégent les lords. Le magnifique château du cardinal était jadis bien plus spacieux : il renfermait quinze cents chambres, et avait cinq cours au lieu de trois. Une chapelle s'y dressait, tout éclatante d'or, de peintures et de vitres historiées. Au-dessus des créneaux, un svelte régiment de clochetons et de toitures aiguës, munies de girouettes ciselées, semblaient, comme d'actives sentinelles, épier les campagnes des environs. Les dessins qui reproduisent l'antique as-

pect de ce séjour nous permettent d'en admirer la beauté. Un fait spécial prouve sa grandeur : on a évalué à trois acres la surface des lames de plomb qui le couvraient entièrement. Des conduits très-solides y apportent, d'une lieue de distance, une eau plus pure que celle de la Tamise. On avait détourné, pour le même usage, une branche de la rivière Colne, située à dix milles de là. On peut juger des vastes ressources du cardinal par l'énorme dépense que nécessitèrent ces deux opérations.

Le vieux manoir de Hampton-Court, ou, comme on disait alors, de Hamutone, appartenait aux chevaliers hospitaliers vers le commencement du treizième siècle. En 1514, dans la sixième année du règne de Henri VIII, Wolsey l'acheta au prieur de l'ordre. Une vingtaine de manoirs inférieurs en dépendaient, et ces propriétés réunies composaient un immense fief. Son étendue semblait exiger que l'on y construisît une habitation d'une égale importance. Wolsey réalisa ce plan et sembla vouloir éclipser le faste des souverains.

Les sommes que lui coûta l'édifice n'étaient pourtant rien auprès de celles que dévorait son luxe journalier. Des mémoires nous en ont transmis le détail : on ne peut le lire sans une violente surprise. Le nombre de ses domestiques montait à plus de six cents [1]. Un maître des cérémonies, un trésorier, qui était chevalier, et un contrôleur, ayant le titre d'écuyer, les surveillaient, une baguette blanche à la main. Trois immenses tables, servies tous les jours avec un luxe royal, étaient présidées par des officiers d'un haut rang. Pour la cuisine particulière du ministre, un chef habillé en satin, en damas ou en velours, et portant une chaîne d'or au cou, venait de bonne heure recevoir ses ordres. Le service musical de la chapelle fera juger du reste :

[1] Goldsmith le porte à huit cents, mais je ne sais sur quelle autorité.

il se composait d'un doyen fameux par son habileté, d'un sous-doyen, d'un répétiteur des chœurs, d'un prêtre pour lire l'Évangile, d'un autre pour lire les épîtres, d'un maître pour les enfants de chœur, au nombre de douze, d'un domestique pour leur usage, et de seize chanteurs. Il y avait dans la sacristie un officier et deux aides; des musiciens d'un grand talent venaient doubler les voix durant les jours de fête.

Les individus spécialement attachés à sa personne étaient un grand chambellan, un vice-chambellan, douze huissiers, deux autres pour sa chambre particulière, et six domestiques. Il avait quarante hommes à titre d'échansons, de découpeurs et d'employés analogues. Un prêtre et un aumônier se tenaient près de lui pendant son dîner; seize docteurs et chapelains célébraient tous les jours la messe dans son oratoire; son cabinet occupait plusieurs secrétaires, deux préposés de son sceau, et quatre conseillers instruits dans les lois du royaume.

Comme chancelier d'Angleterre, le cardinal se faisait assister par le secrétaire de la couronne, par un secrétaire de la trésorerie et par un chauffe-cire.

Il avait pour le service extérieur un héraut d'armes, un sergent d'armes, quatre ménestrels et un garde de ses tentes. Lorsqu'il se rendait à la cour, il était accompagné du surveillant d'York, d'un clerc du drap vert et d'un auditeur : toutes ces personnes assistaient ou le servaient, soit à son coucher, soit à son lever.

Neuf ou dix jeunes lords, ayant chacun deux domestiques, vivaient dans ses appartements. Ils étaient regardés comme ses pupilles, et lui payaient une pension très-forte pour leur éducation : l'un d'eux, le comte de Derby, avait cinq laquais à ses ordres. Au surplus, tous ses officiers, tous les gentilshommes qu'il occupait, se faisaient servir par deux ou trois domestiques, ce qui augmentait beaucoup le

nombre des valets. Ajoutons qu'une garde, formée des hommes de la plus haute taille que l'Angleterre pût fournir, veillait à sa sûreté. La multitude de seigneurs et de grands personnages qui venaient mendier les sourires du prêtre fastueux, augmentaient encore la splendeur de sa cour [1].

Le luxe étalé dans sa maison répondait à ce nombreux entourage. Outre un superbe mobilier, ses châteaux renfermaient des valeurs considérables en ornements d'église, en riches étoffes et autres objets. Sa vaisselle d'or et d'argent représentait, à elle seule, un capital immense [2]; il n'y avait pas de prince en Europe qui en possédât une aussi magnifique. Après sa disgrâce, on trouva chez lui, comme simple provision, mille pièces de la plus belle toile de Hollande.

Wolsey entendait toujours deux messes avant de quitter son appartement; il se rendait ensuite dans une vaste pièce, où l'attendaient les personnes qui venaient d'ordinaire à son lever. Il portait un habit de cardinal, en satin cramoisi, en taffetas ou en damas, de la plus belle qualité; une petite toque ronde en velours noir couvrait sa tête, et une palatine de fourrure ses épaules. Il tenait à la main une orange dont on avait extrait la pulpe, que remplaçait une éponge imprégnée de parfums pour chasser le mauvais air; lorsqu'il traversait la foule, lorsque des courtisans l'importunaient, il respirait cette odeur, comme s'il avait craint de gagner la peste. Toutes les fois qu'il se rendait à Westminster-Hall, un seigneur ou un homme de distinction, marchant la tête nue, portait devant lui le grand sceau d'Angleterre et son chapeau de cardinal. Deux prêtres d'une haute taille et d'un extérieur agréable venaient ensuite, avec deux énormes croix d'argent, l'une pour son titre d'archevêque d'York, l'autre pour celui de légat *a latere;* deux autres avaient en

[1] *Mémoires de George Cavendish,* traduits par le comte de Barna.

[2] On en trouve la description et le catalogue dans un ouvrage de Gutch, intitulé : *Collectanea curiosa.*

main des colonnettes du même métal, signes du double appui qu'il donnait à l'Église. Derrière eux on voyait paraître un poursuivant d'armes, chargé d'une forte masse de vermeil, puis deux huissiers qui criaient : « En avant, milords et maîtres, faites place à Sa Grâce. » Il allait ainsi vers la porte de la salle, où l'attendait une mule entièrement caparaçonnée de velours cramoisi. Les porte-croix et les porte-piliers montaient des chevaux couverts de drap écarlate, et quatre valets de pied, richement vêtus, ayant à la main des bâtons dorés, marchaient près de lui. Arrivé à Westminster, le cardinal descendait de sa mule et traversait la grande salle avec son cortége, pour se rendre à la chancellerie. Quand il visitait le prince, ce luxe audacieux ne l'abandonnait pas.

Comme on l'imagine bien, une avidité sans bornes était seule capable de le soutenir. Aussi le pieux ministre accumulait-il place sur place et revenus sur revenus. Aux bénéfices de l'archevêché d'York, il ajouta ceux de Tournay, quand cette ville fut prise par le roi, ceux de Bath, de Worcester et d'Hereford, diocèses conférés à des prélats d'Italie, avec la permission de demeurer hors du royaume, permission qu'ils payèrent en abandonnant une grande part des profits. Les siéges épiscopaux de Durham et de Winchester accrurent l'opulence du ministre. Il força Warham à lui céder l'emploi de grand chancelier; il obtint l'abbaye de Saint-Albans, puis l'inspection du trésor. Le pape, sur sa demande, lui envoya une bulle qui lui donnait le droit de faire des chevaliers et des comtes, de légitimer les bâtards, d'octroyer les différents grades universitaires en médecine, théologie, arts et lois, d'accorder toutes sortes de dispenses. Ces pouvoirs lui rapportaient des sommes considérables. Il s'arrogea, en outre, la surintendance des affaires de l'Église d'Angleterre, des diverses maisons religieuses, et nomma aux emplois qui en dépendaient, source de gains

sans nombre. Les monastères, où s'étaient glissés des abus, lui payaient de grosses amendes. Il se fit donner par l'empereur les siéges lucratifs de Badajoz et de Palencia. Pour dernière opération enfin, il supprima, de l'aveu du pape, un certain nombre de couvents, sous prétexte de transmettre leurs biens aux deux colléges fondés par lui l'un à Oxford, l'autre à Ipswich, lieu de sa naissance. On peut dire que sa liste civile égalait celle des rois.

D'où lui venait tant de puissance ? Quels moyens avaient porté si haut le fils d'un boucher ? Son talent d'abord, le génie politique et administratif qu'il devait à la nature. Dès son enfance, il avait annoncé les plus belles dispositions. Ce fut ce qui détermina ses parents, ses premiers maîtres et ceux qu'il intéressait, à unir leurs ressources pour l'envoyer à l'université d'Oxford. Ses rapides progrès lui méritèrent le surnom du petit bachelier ; il n'avait que quinze ans lorsqu'il obtint ce grade, dont peu de personnes ont été honorées si jeunes. Ses profondes connaissances le firent recevoir membre du collége de la Madeleine ; il en devint ensuite régent. Plus tard, dans ses fonctions de chancelier, dans le jugement des causes ténébreuses, dans les affaires diplomatiques, et, en général, dans toutes ses actions, il montra une vraie capacité. Mais la force de l'esprit sert à peu de chose sans l'adresse ; il avait donc pour soutenir son intelligence, pour lui frayer le chemin, une étonnante dextérité. Souple, insinuant, flatteur, il joignait l'audace à la ruse, et la promptitude à la clairvoyance.

Le trait qui jeta les bases de sa haute fortune aurait pu lui servir de pronostic. Henri VII, ayant eu besoin d'envoyer secrètement un homme habile à Maximilien d'Autriche, qui résidait alors dans les Flandres, choisit Wolsey, qu'on lui avait recommandé. Wolsey partit bride abattue, traversa la mer, et se présenta au palais de l'empereur : on

lui donna audience sur-le-champ. Le lendemain l'affaire était expédiée selon les désirs du roi,et le messager revenaii sans perdre haleine. Au bout de trois jours, il paraissait devant le monarque; celui-ci l'ayant aperçu lui demanda sévèrement ce qu'il attendait pour se mettre en voyage. « Sire, répondit Wolsey, j'ai déjà vu l'Empereur, et j'espère avoir rempli ma mission au gré de Votre Majesté. »

Près de Henri VIII, il n'épargnait aucun artifice. Il étudiait son caractère pour s'y plier et le séduire ; il chantait, riait et dansait en public avec tous les libertins de la cour, et on ne le vit, dans aucun moment, refroidir par son air improbateur la gaieté licencieuse des jeunes lords.Quand il recevait son maître, il excitait et caressait tous ses goûts. Il lui donnait de somptueux festins, accompagnés de musique. Il y invitait les femmes les plus belles, les plus attrayantes; le lascif Henri VIII promenait sur ces blanches sultanes son regard dévorant. Afin qu'il pût choisir, que rien ne gênât ses amours, le prêtre subtil donnait des bals masqués, où régnaient la joie, l'espoir et le mystère. Le son des instruments berçait des voix mélodieuses ; les conviés échangeaient des mots furtifs, de doux regards, de secrètes promesses ; la folie du plaisir transportait leur âme jusqu'aux premiers rayons du jour, qui venait, comme la lu-mière de la conscience, jeter la pâleur sur tous les fronts et glacer toutes les étreintes.

Cependant l'orgueil frappait de vertige le cardinal ; ainsi que tous les hommes flexibles et adroits, qui savent user des circonstances, mais se laissent dominer par elles, sa position réglait entièrement sa conduite. Arrivé au faîte des honneurs, le succès l'éblouit ; une insolence prodigieuse le boursouffla. Autant il se montrait soumis envers le prince, autant il affichait de dédain pour le reste de la cour. Ce n'est point un effet du hasard, si l'impertinence et la servilité se trouvent presque toujours unies : la même cause

enfante ces deux sortes de bassesses : on respecte les autres, quand on se respecte soi-même; un individu que les humiliations n'effrayent pas, croit chacun prêt à les supporter comme lui. Le souple cardinal faisait faire antichambre pendant cinq et six mois aux gens qui avaient besoin de l'entretenir. Profitaient-ils d'une occasion pour lui adresser la parole, il jetait sur eux un coup d'œil glacial et ne leur répondait point. Au lieu de vouloir aborder sans permission l'affaire qui les amenait, lui demandaient-ils simplement une audience, ils n'obtenaient que cette phrase arrogante : « Si vous ne voulez pas attendre mon bon plaisir, vous pouvez vous éloigner. » Lorsqu'il se promenait dans les jardins, il fallait qu'on restât à une portée d'arbalète de sa personne; nul n'avait le droit de raccourcir la distance. Léon X, l'ayant nommé légat, eut la maladresse de confier les bulles à un homme d'un rang secondaire ; Wolsey fut choqué de ce manque d'ostentation. Dès que l'ambassadeur atteignit les côtes d'Angleterre, il fit suspendre sa marche ; on l'habilla de splendides vêtements, et une brillante députation alla le prendre pour l'escorter dans les rues de Londres. On avait paré la nef de Westminster ; le cardinal reçut l'investiture de sa haute dignité en présence de tous les évêques de la monarchie, des abbés de la capitale et des prélats d'alentour. On n'eût pas étalé plus de pompe au sacre d'un roi.

Ce faste insolent et continuel ne pouvait manquer d'exciter des murmures. L'habile parvenu affectait de traiter avec mépris les plus grands seigneurs ; ils le lui rendirent. Le connétable d'Angleterre, Édouard, duc de Buckingham, témoigna surtout son indignation. Homme franc et emporté, il ne se mit pas en garde contre la vengeance de Wolsey. Il osa dire que si Henri VIII mourait sans postérité, il réclamerait le trône, comme descendant d'Anne de Glocester, fille d'Édouard III, et qu'alors, armé

de la puissance souveraine, il infligerait au cardinal un châtiment exemplaire. La trahison de ses domestiques apprit qu'il avait consulté un devin sur ses espérances. Le ministre commença par lui enlever la protection de deux puissants seigneurs : le duc de Northumberland, son beau-père, fut mis à la Tour sous un prétexte frivole; le duc de Surrey, son gendre, fut envoyé en Irlande. Devant le tribunal où il comparut, un domestique chassé de sa maison affirma lui avoir entendu dire que, si on l'exaspérait, il poignarderait le roi. Il fut déclaré traître, malgré ses protestations d'innocence, condamné à mort et livré au bourreau. Son malheur nous prouve combien l'orgueil du succès peut rendre cruels les hommes faibles; pour garder quelque vertu, ils ont besoin que le sort les tienne en bride : une ivresse furieuse les saisit, quand ils ne sentent plus de contrainte extérieure. Natures de serfs qui ont besoin de voir le fouet du maître toujours levé sur eux [1] !

Neuf ans encore l'étoile de Wolsey brilla d'une splendeur sans égale [2]. Peut-être se croyait-il trop haut pour que l'infortune arrivât jusqu'à lui ; mais l'heure terrible sonna enfin dans l'abîme des temps : les noirs messagers de la douleur se présentèrent à sa porte et lui firent signe de les suivre. Henri VIII l'exilait dans les bocages d'Esher, petit domaine situé non loin de Hampton-Court. Une fois déjà l'insatiable ministre avait chancelé sur son trône d'emprunt : ayant voulu, durant l'année 1525, établir des impôts ruineux, le peuple se souleva, les lords et le clergé firent entendre des plaintes; Henri VIII fut contraint de le désavouer. Son

[1] Avec un semblable caractère, on pense bien que Wolsey n'était pas vaillant. Une faible émeute ayant eu lieu à Londres en 1521, le cardinal, qui se trouvait à York, fit braquer autour de son palais des pièces de canon.

[2] Le duc de Buckingham fut exécuté en 1521 ; Wolsey mourut en 1530, l'année même de sa disgrâce.

astucieux génie frissonna un moment de terreur; mais il conserva les bonnes grâces du prince, en lui montrant un acte où il l'instituait son légataire universel, et en lui donnant son manoir de Hampton-Court par anticipation[1]. Il continua pourtant à y séjourner, comme le prouvent des lettres datées de ce lieu et le témoignage des contemporains. Le second péril ne se laissa pas détourner si aisément. Anne de Boleyn, qui gouvernait alors Henri, et détestait le cardinal pour plusieurs motifs, surtout parce qu'il n'avait point facilité son mariage avec le prince, comme il eût réellement dû le faire après avoir éloigné d'elle l'homme de son cœur, le jeune Percy, fils du comte de Northumberland, exigea du monarque et sa disgrâce et la promesse de ne plus le voir. Wolsey, battu par une puissance magique, fut contraint de renoncer à tous ses honneurs, d'abandonner tous ses trésors, perdit en même temps ses deux châteaux, et quitta White-Hall. Il s'embarqua sur la Tamise pour se rendre à Putney, où des chevaux étaient préparés. D'innombrables nacelles pleines de curieux montaient et descendaient le fleuve. Le roi cependant s'était senti émouvoir de compassion; il avait expédié sir Norris au-devant du fugitif, pour lui dire que son malheur ne durerait pas, qu'il lui gardait son amitié: une bague enrichie d'un diamant l'assurait de ses bonnes intentions. Il avait beaucoup plu, le sol était détrempé; le cardinal ne s'en jeta pas moins promptement à bas de sa mule : cet homme, pour lequel on ne trouvait point de flatteries assez rampantes, magnifiquement vêtu comme il l'était, s'agenouilla sans honte dans la boue, en levant les mains au ciel. Ce transport de joie servile dut offenser le Créateur; de pareilles actions de grâces ne s'adressaient vraiment point à lui, mais au roi

[1] Lorsque Richelieu eut bâti le Palais-Royal, que l'on nommait alors Palais-Cardinal, les murmures de la cour l'obligèrent aussi à en faire don au servile et cruel Louis XIII.

brutal dont le prêtre impie avait fait son dieu. Elles ne le sauvèrent pas : banni plus loin de la cour, dans son évêché d'York, il ne put même y vivre en repos; le duc de Northumberland vint le sommer de comparaître à Londres, pour se justifier du crime de haute trahison. Il essaya d'obéir, et mourut en chemin, soit qu'il se fût empoisonné, soit que la douleur eût plongé trop avant son scalpel et atteint quelque organe vital [1]. Ses dernières paroles contiennent une leçon importante : « Si j'avais servi Dieu, dit-il, comme j'ai servi le roi, il ne m'aurait pas de la sorte abandonné dans mes vieux jours [2]. » Quiconque suivra son exemple et sacrifiera tous les principes aux volontés changeantes d'un homme, en sera puni de la même manière. Quand on se laisse guider par de nobles motifs, si les événements se tournent contre vous, on a du moins le plaisir d'avoir agi selon son cœur. Vos efforts ne demeurent pas non plus sans résultat : ils préparent le triomphe éloigné de la cause que l'on sert. Mais déguiser ses sentiments, ses opinions, couvrir sa figure d'un masque inamovible, épier les regards d'un prince, feindre le bonheur au milieu de la tristesse, vivre, ou plutôt mourir de cette vie pendant des mois, des années, des siècles, oui, des siècles mesurés par la fatigue; puis, quand on s'imagine avoir dompté le sort et pouvoir dormir en paix, tomber du haut de sa grandeur sous l'impulsion du moindre caprice, oh ! il y a les tortures de l'enfer dans cette chute, comme les supplices du crime dans l'élévation qui précède ! Riches flatteurs, nobles valets, mercenaires titrés, quelle douloureuse compassion nous inspirerait votre destin, si vos fautes ne vous rendaient aussi funestes que vous êtes malheureux !

[1] Burnet Cavendish, Goldsmith, Hume et Lingard ne s'accordent pas sur ce point.

[2] Il avait pourtant pris cette belle devise : *Dominus mihi adjutor.* Peut-être, cependant, n'indiquait-elle que son orgueil.

Toutes ces idées, tous ces souvenirs augmentent beaucoup l'intérêt qu'éveille Hampton-Court. Ils me remplirent d'une certaine émotion, lorsque je franchis le seuil; j'entrais, pour ainsi dire, tout vivant dans l'histoire. Les salles qui restent encore ont peu changé depuis la construction de l'édifice. La vue de bien des rois s'est promenée sur les ornements somptueux qu'admire le voyageur. Les princes dorment depuis longtemps sous la pierre du tombeau : les moulures, les broderies, de frêles vitrages sont demeurés intacts; ils ont mieux supporté que les chefs des nations les coups de l'inexorable puissance, qui doit un jour, pauvre lecteur, nous coucher tous les deux au fond d'une étroite cellule, parmi les vers de l'oubli.

On pénètre d'abord dans la plus vaste pièce du château, nommée salle de Wolsey. Les érudits lui contestent ce titre et avec de grandes raisons. Les notes des dépenses qu'elle exigea subsistent encore à Westminster : les gages des ouvriers, le prix et la quantité des matériaux depuis le soubassement jusqu'au faîte, y sont inscrits en détail; ces registres prouvent que la construction eut lieu après la mort du cardinal et sur les ordres de Henri VIII. Cette immense chambre a 100 pieds de long, 40 de large et 60 de haut; il en existe peu d'aussi belles. Dès que l'on arrive, l'œil se porte naturellement vers les combles : une charpente merveilleuse couronne l'enceinte. Elle forme une série d'arcades soutenues à droite et à gauche par des moitiés d'ogives, dont le bas pèse sur des consoles fixées aux murailles. D'autres arches réunissent entre elles ces voûtes et ces demi-voûtes dans le sens de la longueur. Une clef pendante magnifique orne chaque point d'intersection. Tout cela est à jour : des poutrelles sans nombre, associées avec un art prodigieux, composent un vaste labyrinthe, une sorte de forêt enchantée dont rien ne surpasse l'élégance : arabesques, volutes, ogives inscrites, rosaces, colonnettes, se

joignent harmonieusement pour créer une sorte d'édifice aérien, plus léger que les flèches les plus transparentes, plus gracieux qu'un palais de fées, plus riche de lignes que les plus laborieuses ciselures. Au-dessus des voûtes diaphanes s'étend la voûte réelle, chargée de baguettes et de décorations du même style que le reste. Ce volumineux échafaudage est peint de blanc, de rouge, de gris, de vert et d'azur : il est, en outre, doré dans toutes ses parties. Çà et là brillent les armes d'Angleterre, revêtues également de couleurs splendides. La combinaison de ces divers moyens produit un effet magique : l'œil s'égare au milieu des arbalétriers, des vides, des ornements, des culs-de lampe, des nuances mates et des reflets métalliques; la lumière tombe, rejaillit, glisse dans les ouvertures, se brise de mille façons et augmente le surprenant éclat du tableau.

Sept fenêtres spacieuses d'un côté, six de l'autre, et deux grandes verrières aux deux bouts de la salle y épanchent des flots de rayons. A l'une de ces extrémités brille le trône : la croisée qui s'ouvre au-dessus et deux petites baies ménagées plus haut, dans l'angle du pignon, contiennent des vitraux peints de fabrique moderne. La valeur m'en a paru douteuse, soit dit sans offenser l'artiste, M. Willement. Comme dans la plupart des vitraux postérieurs au quatorzième siècle, l'aspect général de ceux-ci ne contente point les yeux. On croirait voir les grandes toiles de nos musées, plutôt qu'une tapisserie diaphane ou une mosaïque de pierres précieuses. Or, ce dernier genre, le seul vraiment gothique, a une beauté bien supérieure; il divise le jour à l'infini, dans une multitude de compartiments égaux, avec une symétrie et une variété qui enchantent le regard. Quoi qu'il en soit, les deux petites baies contiennent les armoiries des chevaliers hospitaliers, du prieur qui vendit le manoir de Hampton-Court, celles du siége d'York et de son illustre archevêque. La principale croisée offre un portrait de

Henri VIII, de grandeur naturelle, son écu, son chiffre et sa devise, ceux des reines qui ont partagé sa couche et de ses trois enfants, Édouard, Marie, Élisabeth. Si l'on doit croire aux traditions locales,ce fut sur les anciens panneaux de cette fenêtre que Henri Howard, comte de Surrey, dont la vaillance, la tendresse, la poésie élégante et la fin tragique ont immortalisé le nom, écrivit une strophe en l'honneur de la belle Géraldine avec la pointe d'un diamant. On rapporte aussi que le drame de *Henri VIII* fut joué dans cette vaste enceinte, et que Shakespeare était au nombre des acteurs.

Entre les croisées flottent des bannières où étincellent la devise de Henri VIII, les armes du cardinal et les emblèmes de toutes ses dignités. Au-dessous de chaque étendard s'avance un bois de daim, fixé sur la tête d'un ces animaux, sculptée en pierre et couronnée de fleurs. Plus bas règne un cordon d'ornements, parmi lesquels on distingue la rose et la herse, que porte dans son champ l'écusson des Tudor. Enfin, à partir des fenêtres jusqu'au sol pendent de très-belles tapisseries; l'or y brille près de la laine, et le dessin en est du meilleur goût. On ne sait pas authentiquement d'où elles sont venues. Selon les uns, François I[er] les aurait offertes à Henri VIII, pendant leurs célèbres joutes en Picardie : les deux *B* que l'on y remarque désigneraient alors Babon de la Bourdaisière, qui dirigeait à Fontainebleau une manufacture soutenue par ce prince. Selon les autres, les deux lettres se rapporteraient à Bernard de Bruxelles, plus souvent nommé Bernard van Orley : Charles-Quint, dans cette hypothèse, aurait fait don des tapisseries au cardinal ministre, pour se concilier ses bonnes grâces. Elles représentent des sujets de la vie d'Abraham, entourés de figures allégoriques, telles que l'Obéissance, la Miséricorde, la Simplicité, la Débauche et la Vieillesse. On doit maintenant se former une idée de cette pompeuse salle, où tant de

rois ont promené, ceux-ci leur nonchalance, ceux-là leurs rêves ambitieux, et, ce qui vous intéressera peut-être davantage, ainsi que moi, où la musique a fait frémir tant de pieds charmants, que l'on aurait voulu suivre dans les sentiers de la vie, surtout dans les plus mystérieux et les plus solitaires.

Une porte située près du trône mène de la grande pièce à une chambre moins étendue, nommée le salon de compagnie [1] : elle date du temps de Wolsey. L'auteur des *Puritains* la trouvait, dit-on, si belle, qu'il en fit construire une du même genre dans son château d'Abbotsford. Une sombre et majestueuse expression la caractérise. Comme celle dont nous parlions tout à l'heure, elle entraîne la fantaisie au sein du moyen-âge; car l'époque gothique a duré plus longtemps qu'en France chez les nations plus éloignées de l'Italie, d'où est venu le goût moderne. Tandis que Wolsey et Henri VIII couronnaient leurs logements de toits aigus et de créneaux, François Ier, Georges d'Amboise, tous nos grands seigneurs, adoptaient le style de la Renaissance : la vieille manière ne se soutenait plus que dans les provinces. La décoration intérieure changea pourtant moins vite que l'architecture, et plusieurs espèces d'ornements furent conservées.

La deuxième salle de Hampton-Court offre réunis presque tous ceux qu'aimaient nos ancêtres. De nombreuses poutrelles, soutenues par des poutres plus grosses, rayent le plafond. Elles sont peintes et dorées; des culs-de-lampe brillent aux points de contact, et des roses, des herses, des fleurs de lis, des écussons parent les intervalles. Les bouts portent sur des mutules historiées. Les fenêtres gothiques et un immense vitrage en fer à cheval, qui forme saillie au dehors, dans la cour des cuisines, laissent pénétrer abon-

[1] Elle a 70 pieds de long, 29 pieds de large et 25 de haut.

damment la lumière. Cette espèce de construction était fort goûtée au moyen-âge : on voyait des tours ovales dans la plupart des châteaux, dans l'ancien Louvre notamment, et dans une foule de maisons bourgeoises. Une vaste cheminée attire aussi les yeux; le portrait du cardinal orne le manteau; on pourrait faire rôtir un bœuf devant l'âtre, car il a 19 pieds de largeur et 8 de hauteur. Les murs sont tendus de tapisseries très-curieuses : la maladresse naïve des peintres primitifs leur donne un charme spécial. L'absence de perspective, l'allongement des formes, la roideur des lignes, les anachronismes de tout genre nous reportent au quinzième siècle. Les figures ont de la douceur ou de la vérité : les poses, les costumes insolites ne manquent pas non plus d'un certain attrait bizarre. Jusque-là, tout est gothique.

Mais voici venir la Renaissance : les sujets sont empruntés à la fable, et des personnifications abstraites s'y mêlent aux héros de la mythologie. Priam, Lucrèce, le Destin, Ménélas, Atropos, Hercule, la Chasteté, Courons-accident, Fabius Maximus et d'autres acteurs y paraissent côte à côte, sans la moindre surprise de se voir réunis. Des vers français expliquent chaque tableau. Ils roulent presque tous sur la mort et la gloire; notre idiome y joue un singulier rôle : Scipion l'Africain, par exemple, y est nommé *Chipionlafican*, les deux mots s'unissant pour en former un seul, qui a une grâce merveilleuse. Je recommande à nos poëtes les citations suivantes, comme modèle de style :

Combien que l'omme soit chaste et tout pudique
Les seurs fatalles, par leur loy autentique,
Tranchent les nerfs et filets de la vie ;
A ce la mort tous vivans amovie (approche).

D'où il résulte que la pudeur ne sert à rien.

La mort mord tout; mais clere renommée
Sur mort triumphe et la tient déprimée
Dessoubs les pieds, mais, après ses efforts,
Fame suscite les haults fais de gens mors.

Le quatrain le plus digne d'attention me parut être celui qu'on voit au-dessus d'un Hercule dans les flammes: il donne une pauvre idée de l'auteur:

Dianira, pour li oster de œuvre immunde,
La chemise lui transmit par Licas,
Qu'il mist à mort; èt le plus preux du munde
Fina ses jours par ce malheureux cas.

Je doute qu'on puisse rien lire de moins élégant.

Les cartons placés en haut des murailles ne font point disparate avec les tapisseries, quant aux sujets : Apollon et Daphné, Bacchus et Ariane, l'Amour et un satyre, Jupiter et Europe y charment les yeux par leurs belles formes. Ces dessins de Carlo Cignani servirent à peindre des fresques dans le palais ducal de Parme, en 1660. Ils vinrent annoncer aux Anglais le triomphe des idées classiques.

Disons quelques mots de la chapelle, et terminons ce bref inventaire. Là aussi, ce qu'on trouve de plus remarquable, c'est la voûte. De nombreuses nervures s'y étendent comme une espèce de filet, et un triple rang de clefs pendantes, sculptées avec un grand luxe, la divise en trois berceaux. Elle est peinte et dorée comme celles que nous avons décrites. Les fenêtres en ogive contenaient d'abord des vitraux, mais ils furent brisés pendant les guerres civiles. Une chronique du temps rapporte ainsi leur destruction : « Sir Robert Harlow a fait, selon l'ordonnance du parlement, jeter à bas et démolir les tableaux superstitieux de Hampton-Court. Aujourd'hui on a renversé l'autel, porté dans la nef la table qui le couvrait, déraciné les grilles, nivelé les marches, anéanti les images papistes des croisées, que l'on

remplira de verres blancs. On a aussi arraché de l'autel une toile qui représentait Notre-Seigneur en croix, pleuré par Madeleine. Quelques autres signes d'idolâtrie ont également satisfait à la justice. » Cette chapelle a depuis lors été restaurée de la manière la plus gauche : des ornements latins remplacent ceux qui avaient disparu, de lourdes stalles cachent le bas des murs. Tel est le sort réservé aux monuments de l'art et aux artistes. Malheureux presque tous pendant leur existence, poursuivis par la routine, la jalousie, la pauvreté, la tristesse et les découragements qui leur sont naturels, le mauvais goût et le fanatisme les poursuivent encore dans le tombeau. Ces ennemis acharnés détruisent ou dégradent les œuvres de patience et de mélancolie, dont l'exécution a demandé tant de sacrifices. L'inimitié des ans ne leur paraît point assez brutale : ils précipitent l'inévitable ruine qui menace les plus belles et les plus laides choses de ce monde. Puis viennent les restaurateurs maladroits ; ils gâtent et rendent pitoyable ce que les autres ont laissé debout : la production, tourmentée comme le producteur, va le rejoindre au sein de l'éternel oubli.

CHAPITRE X

Hampton-Court (*Suite*).

Des pièces moins brillantes que ces trois salles éveillent à Hampton-Court une aussi grande attention. Je ne sais pourquoi on y laisse entrer si peu de visiteurs. Elles forment un petit appartement avec un oratoire. Ce dernier seul flatte les yeux de l'artiste : une voûte sculptée d'un bout à l'autre et des fresques religieuses lui donnent un air solennel. Quand Charles Ier eut été vendu à ses ennemis d'Angleterre par ses sujets d'Écosse, on l'enferma d'abord dans le château d'Holmby, mais il n'y resta pas longtemps et fut transporté dans le séjour qui nous occupe. On y adoucit les rigueurs de sa captivité : ses domestiques eurent le droit de le servir, ses chapelains de le consoler et de dire l'office suivant leur croyance. Mais sa plus grande joie fut de voir ses enfants à diverses reprises. Ces entretiens étaient si touchants, que Cromwell, ayant assisté à l'un d'eux, ressentit une profonde émotion : il déclara que jamais scène ne lui avait paru plus attendrissante.

Toutefois ces égards ne durèrent que peu de jours. L'armée, qui se tenait alors entre Windsor et Bagshot, luttait

contre le Parlement : elle voulait se donner l'air d'avoir l'approbation de Charles ; quand elle eut triomphé, l'hypocrisie cessa, le monarque fut de nouveau traité sans aucun ménagement. On ne permit plus à ses domestiques de lui parler en secret; des espions surveillèrent ses discours et ses gestes. Des rapports insidieux, le menaçant de périls qui n'existaient pas, le firent craindre pour sa vie. Cromwell entretenait habilement ses terreurs ; la fuite du roi lui eût laissé le champ libre, soit qu'il parvînt à sortir de l'île, soit qu'une tentative malheureuse aggravât sa position.

L'intrigue fut couronnée de succès : le captif résolut de s'évader. Un de ses gentilshommes, sir Ashburnham, qui gardait ses fonds, reçut l'ordre d'employer son domestique à se procurer dans différents ports trois ou quatre vaisseaux, pour que l'on pût, au besoin, choisir entre plusieurs routes. On envoya aussi des relais à Sutton, petite ville du Hampshire. Lorsque tout fut prêt, Charles écrivit trois lettres, qu'il laissa sur son bureau : deux parlaient d'affaires politiques, une autre d'affaires privées [1]. C'était le 10 novembre 1647, un jeudi soir ; voulant rester seul de bonne heure, le monarque avait feint un malaise. Quelque temps après que minuit eut sonné, il descendit en silence avec Legg et Ashburnham, par un escalier secret. Il jeta un dernier regard sur le château de ses pères et traversa le jardin comme un criminel. La nature semblait compatir à sa douleur : d'épais nuages voilaient le firmament, une bise glacée pleurait dans les branches des tilleuls et saccadait le murmure de la fontaine. A la porte du parc, ils trouvèrent sir John Berckley, avec des chevaux qu'ils s'empressèrent de monter. A peine étaient-ils en selle, que des aboiements retentirent : un lévrier s'élançait à leur poursuite et don-

[1] Pour cette fuite de Charles Ier, voyez les mémoires de Clarendon, Hébert, Warwick et Berckley.

nait l'alarme. Les gardiens surpris accoururent ; les traces d'hommes et d'animaux, qui frappèrent leurs yeux, ne leur laissèrent aucun doute sur la fuite du roi. Charles cependant précipitait sa course. Ayant une plus grande connaissance des chemins, il guida la petite troupe et se dirigea vers Oatlands. Mais bientôt un orage affreux éclata ; la pluie tombait comme sous les tropiques, le vent tourbillonnait dans les rameaux avec le grondement de la foudre, et, pour comble de malheur, la saison étant fort avancée, nul éclair ne leur montrait la route. Pendant que le ciel se déchaînait contre lui, le prince songeait aux cruautés des hommes. Il se plaignait à ses derniers serviteurs des trahisons qui l'avaient perdu, il se demandait si ses chagrins étaient finis et s'il pourrait aller mourir paisiblement sur une terre étrangère [1]. Après quelques heures de marche, un nouvel incident accrut sa tristesse : il vit qu'il s'était égaré. Il aurait voulu être à Sutton trois heures avant le jour ; mais ayant dévié d'au moins dix milles, et les chemins étant très-mauvais, ils n'atteignirent que le matin l'auberge où ils devaient changer de montures.

Comme ils en approchaient, un domestique effaré se jeta au-devant d'eux ; un comité révolutionnaire y tenait séance : ils durent faire halte et envoyer quelqu'un chercher leurs chevaux. S'éloignant alors, bride abattue, de la ville malencontreuse, ils prirent la route de Southampton ; mais, parvenus en haut d'une colline, le roi donna ordre de mettre pied à terre, et, descendant la pente, les rênes à la main, ils tinrent conseil sur leur triste position. Le prince demanda si Ashburnham avait frété des vaisseaux, comme ils en étaient convenus. Rien n'égala son étonnement et sa douleur, quand il apprit que non. Ou son trésorier n'avait pu réellement y parvenir, ou ses

[1] Berckley nous a conservé ses paroles.

ennemis l'avaient suborné : c'est un point demeuré douteux, malgré toutes les recherches. Le fugitif résolut en conséquence de garder seulement William Legg avec lui et de se rendre à Tichfield, demeure de lord Southampton, située au bord de la mer, tandis que ses deux autres chambellans iraient sonder le gouverneur de l'île de Wight. Ils y allèrent, pour ainsi dire, préparer sa perte, car il n'en sortit que sous la conduite d'une troupe furieuse.

Pendant leur absence, il put vérifier lui-même son état d'abandon et mesurer la grandeur de son infortune. Il avait beau parcourir le détroit du regard, aucun bâtiment ne s'offrait à sa vue : la tempête avait éloigné jusqu'aux moindres chaloupes. Les vagues de l'Océan, que dominaient jadis ses flottes, semblaient elles-mêmes renier sa suprématie et l'accueillir avec un murmure dérisoire. Oh ! quels sentiments durent agiter son âme, lorsqu'il chercha des yeux dans le lointain cette France hospitalière, qui n'a jamais trahi le malheur, qui console tous les pouvoirs déchus et leur fait oublier les violences du sort[1] ! La reine y était déjà ; on l'y traitait avec une délicate sympathie ; le moindre esquif l'eût porté vers sa noble femme, l'eût rendu au bonheur ou à l'espérance ; mais cette profonde et terrible solitude qui régnait sur la mer ! Comme il dut avoir envie de s'écrier à genoux : « Une barque ! une barque ! mon royaume pour une barque ! » Vain désir ! sa couronne même ne lui appartenait plus. Tandis que ses larmes tombaient dans les flots, Cromwell préparait la sentence qui allait le livrer à la hache de l'exécuteur.

Outre les objets intéressants dont nous venons de parler, Hampton-Court ne renferme pas moins de mille

[1] Les Anglais ont souvent trahi leurs hôtes. Marie Stuart, Charles Ier, vendu par les Écossais, et Napoléon, se repentirent amèrement de leur confiance. Jacques Ier d'Écosse, se rendant en France, fut saisi au passage et demeura dix-neuf ans captif.

tableaux : c'est la plus vaste galerie publique de l'Angleterre. Nous n'entreprendrons point de décrire toutes ces toiles : un monument aussi étendu et aussi riche en curiosité lasserait la patience même ; il donnerait matière à un volume, et nous ne pouvons lui accorder une aussi longue attention. Le plus grand nombre des peintres fameux, des écoles célèbres, s'y trouvent représentés, ceux-ci d'une manière éclatante, ceux-là par des œuvres douteuses. Il faudrait nous borner à dire un mot de chaque production ; un tel catalogue ennuierait le lecteur, sans lui rien apprendre.

Trois séries de peintures vont seules nous occuper : l'une due au talent d'Holbein le jeune, l'autre à celui de deux artistes devenus presque anglais, par suite d'un long séjour dans la capitale britannique, la troisième à Raphaël. La première se compose de vingt-sept tableaux, qui ornent la pièce nommée *The Queen's gallery*. Elle offre aux curieux l'image d'Holbein, celles de sa femme, de son père et de sa mère, de Frobenius, hôte et imprimeur d'Érasme à Bâle, un double portrait de ce dernier, la reine Marie, Élisabeth âgée de treize ans, la famille de Henri VIII, son bouffon, lady Vaux, le comte de Surrey, François Ier. Voilà pour les bustes [1]. D'autres ouvrages sont plus étendus et plus compliqués. On y admire le départ de Henri VIII pour le camp du drap d'or, l'entrevue des deux rois, l'entrevue de Henri VIII et de Maximilien, la bataille de Pavie, la journée des Éperons, la Madeleine au tombeau du Christ et un petit paysage circulaire.

Ces peintures, qu'Holbein traça dans toute la force de son talent, réunissent toutes ses qualités. On y trouve, d'une part, l'observation profonde, le soin du détail et

[1] Ils ont tous été reproduits par la gravure et publiés en 1828, par John Chamberlaine.

l'air vivant qui distinguent ses toiles; de l'autre, cette manière fine, spirituelle, gracieuse de rendre la nature, que lui et Lucas Cranach me paraissent avoir surtout possédée. Ses têtes respirent une sagesse et une modération qui devaient être dans son propre caractère, ou du moins dans son intelligence. Il semble qu'on aurait vainement essayé d'induire en erreur les personnages de ses tableaux: leur physionomie exprime une sagacité presque railleuse. C'était bien l'homme qui devait crayonner la danse des morts, cette grande satire, et avoir pour ami le panégyriste goguenard de la folie humaine. A ces dons il en joignait un autre qu'ont reçu tous les artistes du premier ordre, celui de distinguer avec un tact infaillible les éléments caractéristiques et essentiels des traits accessoires et facultatifs. Il emploie les meilleurs moyens pour atteindre son but, et n'emploie que ceux-là. Ce qui ne concourt point à l'effet prémédité, il le rejette sans la moindre hésitation. Le goût délicat d'Holbein, la fermeté de son dessin, le charme de sa couleur, surtout dans la seconde moitié de son existence, ne sont inconnus de personne. Ils brillent ici de leur plus doux et de leur plus vif éclat. On prendrait la *Madeleine au tombeau du Christ* pour un chef-d'œuvre italien; l'habileté du maître étonne encore davantage, quand on pense qu'il travaillait de la main gauche.

Comment un si grand nombre de ses créations se trouvent-elles dans un manoir anglais? Holbein est un peintre allemand: il naquit à Augsbourg en 1498; son père ayant changé de demeure, et étant venu se fixer dans la ville de Bâle, le jeune homme y donna les premiers signes de son mérite extraordinaire. A l'âge de quatorze ans, il dessina, d'après nature, son père et son oncle avec une telle habileté, qu'on prévit sa grandeur future, et que Sandrart, ne voulant point laisser périr ces esquisses, les a fait graver

pour son *Académie allemande* [1]. Son talent se développa de plus en plus : il acquit bientôt une certaine gloire, de façon que l'ouvrage ne lui manqua point. Mais une habitude de l'époque lui donna de singulières occupations. L'usage était alors de peindre l'extérieur des monuments depuis le faîte jusqu'au sol. Un petit nombre de maisons suisses et l'hôtel de ville de Mulhouse offrent encore un pareil bariolage. On employa le jeune Holbein à couvrir les murs de fresques trop belles pour leur peu de durée : ces tableaux sont anéantis, comme on le pense bien. On doit surtout regretter une danse de paysans, très-célèbre parmi les contemporains de l'artiste, et la fameuse Danse des morts, qui embellissait une galerie de bois construite sur un pont, à la mode du lieu. Ces ouvrages n'étaient point les seuls qu'il exécutât cependant ; le musée de Bâle et tous les tableaux qu'il fit durant cette période le prouvent assez. Il aurait donc pu vivre heureux, sans songer à l'Angleterre, mais un cruel fléau le chassa loin de sa patrie adoptive.

Holbein s'était marié très-jeune. Le hasard voulut qu'il prît pour femme une personne revêche et toujours en colère, une sorte d'ouragan incarné [2]. Elle ne lui laissait point de repos. Holbein attristé fuyait le domicile conjugal, passait son temps dans les brasseries à boire avec des hommes du peuple. Ce genre de vie ne calmait pas les fureurs de son épouse, et surtout n'enrichissait point l'artiste : négligeant son travail, il se criblait de dettes. Il serait peut-être mort de chagrin, comme Albert Dürer dans une postion toute pareille, si le sort charitable n'eût envoyé un ami à son secours.

[1] Voyez la deuxième partie de cet ouvrage, publié de 1675 à 1679.

[2] On voit son portrait dans la collection de Chamberlaine, mentionnée tout à l'heure : l'original se trouve au palais de Kensington. Elle a une figure triviale et stupide.

Cet ami, ce fut le sage Érasme, qui s'était alors fixé temporairement à Bâle. Il avait apprécié de bonne heure le mérite du jeune peintre, et connaissait le détail de ses infortunes ; il lui donna l'avis de fuir en Angleterre. Il y avait lui-même vécu longtemps et formé des liaisons, qui lui permettaient d'assurer un bon accueil au pauvre martyr.

Holbein commença ses préparatifs de voyage, et, d'abord, fit le portrait d'Érasme. Il y employa toute son habileté dans l'espoir que ce serait un chef-d'œuvre : l'idée que ses maux approchaient de leur fin ayant exalté son imagination, il se surpassa. Muni de cette peinture et d'une lettre pour le grand chancelier Morus, ami intime d'Érasme, auquel il destinait le tableau, il partit pour Londres. Aussitôt débarqué, il alla voir son futur protecteur.

Ce dernier lui témoigna la plus grande bienveillance. La missive prônait son talent et lui donnait le pas sur Albert Dürer : l'œuvre confirmait ces éloges. Thomas Morus en fut enchanté : il résolut à l'instant même de garder chez lui un pareil artiste et de l'y garder secrètement, pour que le roi ne le lui enlevât point. Ce mystère plut à Holbein, qui craignait les recherches de sa douce moitié. Il vécut trois ans de la sorte, dans l'ombre et le silence, jouissant avec bonheur du repos qu'il goûtait, se livrant de toute son âme au travail. Il peignit le grand chancelier, sa femme, ses amis, ses parents ; il traita en outre des sujets historiques : son protecteur posséda bientôt une galerie entière d'excellents ouvrages.

Aussi finit-il par trouver injuste de lui dérober la gloire qu'il méritait. D'un moment à l'autre, d'ailleurs, le roi pouvait apprendre son existence et être irrité d'en avoir obligation au hasard. Il l'invita donc à une grande fête, avec une partie de la cour, puis le mena dans une salle où les tableaux de Holbein étaient tous exposés, brillants de verve, de naturel et de fraîcheur.

Le monarque s'étonna de voir tant de chefs-d'œuvre, exécutés par un artiste dont il ignorait même le nom. Des visages connus frappaient ses yeux, de charmantes têtes lui souriaient avec une grâce magique : le dessin et la couleur, l'expression et les parures le séduisaient également; il ne cacha point son admiration.

Thomas Morus, en vrai courtisan, lui offrit alors toutes ces peintures; mais le roi ne voulut pas les accepter; il dit qu'il préférait avoir l'artiste à sa disposition et l'employer selon ses désirs. C'était justement ce que souhaitait le chancelier. Holbein sortit donc de sa retraite, et devint, non-seulement le peintre, mais encore le favori du monarque. Lui seul ne fut jamais disgracié; il ne s'occupa point, il est vrai, de politique : on peut croire, en outre, que ses précédentes infortunes lui avaient assoupli le caractère. Une méchante femme doit être un bien cruel tyran, puisqu'il se trouvait heureux sous un prince tel que Henri VIII! Les plus grands seigneurs se disputèrent ses productions : il acquit une belle fortune, et, depuis sa mort, l'aristocratie anglaise ne lui a point retiré ses bonnes grâces. Ses tableaux sont très-recherchés dans les deux îles : on l'envisage même comme une des gloires britanniques. Outre son intérêt universel, la biographie que nous racontons a donc un intérêt local; non-seulement Holbein a presque toujours vécu en Angleterre, non-seulement le palais de Hampton-Court renferme plusieurs de ses chefs-d'œuvre, mais il y assistait aux fêtes pompeuses de Henri VIII, épiant le caractère des hommes sur leur figure pour l'immortaliser sur ses toiles.

Une anecdote singulière nous montre de quelle faveur il jouissait auprès du roi. Comme tous les peintres qui s'adonnent au même genre, il exécutait souvent des portraits mystérieux qu'il lui fallait cacher à tous les regards. Un jour, il s'occupait d'un travail semblable, quand un jeune

lord se présenta chez lui pour voir son atelier. Holbein quitta ses pinceaux et alla au-devant de lui. L'ayant rencontré sur le palier, il le pria de revenir une autre fois, et de lui indiquer son heure, attendu qu'il lui était impossible de le recevoir en ce moment. « Puisque je suis venu, le moment est bien choisi, » répliqua le seigneur. Holbein protesta contre cette assertion, poliment d'abord, plus vivement ensuite; peu à peu il s'échauffa, et le jeune noble ayant voulu entrer de force, il le saisit par le collet : précipité du haut des marches, l'insolent vint tomber aux pieds de ses domestiques, avec un cri d'angoisse.

A peine Holbein lui eut-il infligé ce châtiment, que ses terribles conséquences s'offrirent à son esprit. Une longue délibération eût été dangereuse : il rentra chez lui, barricada sa porte et se sauva par la fenêtre sur les toits d'alentour. Les serviteurs du comte n'avaient pas fini de lui donner les soins les plus indispensables, que l'artiste, hors d'haleine, se présentait devant le roi et lui demandait grâce, sans lui dire quelle faute il avait commise. Ayant obtenu d'avance une promesse de pardon, il lui raconta l'événement. Le roi blâma sa conduite, lui ordonna de se mieux posséder à l'avenir, et lui dit d'attendre l'issue de la querelle dans une chambre voisine.

Bientôt arriva le jeune noble, soutenu par deux domestiques, et garni, plus qu'il n'était nécessaire, de bandages et d'emplâtres. Il accusa son ennemi d'une voix lamentable et courroucée, demandant sa prompte punition; il ne dit pas un mot, on le pense bien, des circonstances atténuantes qui pouvaient légitimer sa rudesse. Le prince l'écouta si froidement qu'il perdit patience. Il oublia sa position inférieure et s'écria que, puisqu'on ne voulait point lui rendre justice, qu'on avait l'air de tourner sa plainte en dérision, il se ferait justice lui-même.

En entendant ces mots, le roi devint furieux à son tour;

il reprocha au jeune homme de vouloir empiéter sur ses droits sacrés, lui jurant qu'il punirait ainsi qu'une offense contre sa personne toute molestation dirigée contre Holbein. « Pensez-vous donc, lui dit-il, qu'un peintre comme lui soit un homme sans importance? Amenez-moi sept paysans, les premiers venus, et dans un quart d'heure j'en aurai fait sept comtes de votre espèce; mais avec sept comtes tels que vous je ne pourrais faire un artiste comme lui. » Admirable sentence, qui exprime avec un grand bonheur la supériorité des distinctions naturelles sur les distinctions factices, mais qui ne règle la conduite de presque personne: dans tous les temps, les avantages matériels ont éclipsé les dons de l'esprit.

Le différend se termina par une promesse solennelle que fit l'agresseur de ne point se venger d'Holbein et de ne point remettre sa cause à des tiers. On connaissait trop les fureurs de Henri VIII pour que le jeune homme essayât de violer son serment. La haute et la petite noblesse d'Angleterre profita de cette leçon; elle traita désormais l'artiste avec la plus grande déférence, et nul depuis ce jour n'eut envie de forcer sa porte.

Il ne goûtait pas cependant un bonheur sans nuage. Il vit périr sur l'échafaud son protecteur, l'excellent Thomas Morus; bien des personnes dont il avait dessiné les traits disparurent de la même manière : dans le nombre étaient Anne de Boleyn et Catherine Howard, que ses toiles nous montrent vivantes encore, et parées d'un charme inaltérable. Il ne regretta sans doute pas sa femme, mais il put regretter que le sort l'eût toujours uni à de violentes créatures.

Sa mort fut aussi peu ordinaire que son existence. Le despote qui l'avait aimé dormait depuis sept ans dans le tombeau, lorsqu'une peste affreuse ravagea Londres; c'était en 1554. Plusieurs centaines de victimes périssaient tous

les jours; la consternation, la peur et le silence planaient sur les rues désertes. Holbein, âgé de 66 ans, fut frappé comme les autres. Il est à croire qu'il expira seul et que la terreur éloigna tout le monde de son chevet, spectacle familier pendant le règne des maladies contagieuses. On enleva son corps sans plus de soin, et on le jeta dans une de ces fosses perpétuellement béantes, qui dévoraient alors la population. Durant les premières années du dix-septième siècle, le comte d'Arundel, intelligent admirateur d'Holbein, dont il possédait une collection de peintures et de dessins, réunie à grands frais, voulut lui élever un tombeau digne de son mérite et de sa gloire. Il dépensa beaucoup d'argent pour trouver ses restes, pour découvrir au moins le lieu de sa sépulture; ses efforts demeurèrent sans résultat : la glèbe qui cache les os de l'artiste n'a point trahi son secret [1].

La suite de tableaux représentant les maîtresses de Charles II excite un autre intérêt que les productions d'Holbein; la reine et plusieurs dames de la cour s'y trouvent mêlées, de sorte qu'on voit là presque toutes les femmes célèbres décrites dans les mémoires du temps. Si elles avaient pu me choisir pour juge, et qu'elles se fussent présentées devant moi, comme les trois déesses de la fable, j'aurais donné la pomme à la duchesse de Cleveland. Elle est cependant vêtue en Pallas, et j'aurais blessé la tradition; mais elle a un visage si régulier, une peau si brillante, des yeux si provoquants, une bouche si tendre, un air si peu hostile, malgré son casque et son armure, que je n'aurais pu la voir jeter là son habit de guerre sans expédier ses rivales, afin de demeurer seul avec elle. Bien des hommes ont eu cette joie, outre son mari et Charles II. Pepys et

[1] Sandrart, De Piles, Johanna Schoppenhauer. Pour de plus grands détails, voyez Fiorillo, Descamps, Hotho et l'*Histoire de la peinture en Allemagne* que j'ai publiée.

Hamilton nous racontent à ce propos des histoires extrêmement édifiantes. A-t-elle eu tort? Beaucoup prendront le parti de la chasteté; je doute seulement qu'ils l'eussent défendue, qu'ils l'eussent observée, qu'ils eussent même eu envie de s'y conformer en sa présence; mais puisqu'elle n'existe plus, traitons-la comme des puritains.

Ce fut aussi une grande pécheresse que Nell Gwyn, la plus jolie du sérail après la Cleveland. Née dans un grenier, marchande d'oranges au théâtre, sa douce voix et sa mine séduisante lui attirèrent bientôt des paroles flatteuses. Le comédien Lacy ne tarda pas à obtenir ses bonnes grâces, que lui enleva un confrère nommé Hart. Elle devint alors actrice, et fut recherchée de lord Buckhurst: sa vertu n'y résista point. Elle ne résista pas non plus à mylord Dorset; Charles II se mit à son tour sur les rangs, et trouva la même complaisance. Nell Gwyn le charma si bien par sa gentillesse, par ses façons avenantes, qu'il ne l'abandonna jamais. Les nouvelles venues lui disputèrent la faveur royale, mais ne la détrônèrent point. Une adroite Française, Renée de Quérouailles, ne put elle-même y parvenir, quoique le monarque l'eût faite duchesse de Portsmouth, eût reconnu son fils et l'eût également créé duc. Mme de Sévigné raconte leur jalouse dispute: « Elle n'avait pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth: elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante; elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi; elle a un fils, elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement: « Cette demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité; elle dit que tout est son parent en France; dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Eh bien! puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite

catin? Elle devrait mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient, je ne suis qu'à lui présentement; j'en ai un fils, je prétends qu'il doit être reconnu; et il le reconnaîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. » L'image de Nell Gwyn s'accorde avec l'histoire, annonce beaucoup d'esprit, de finesse, de vivacité; on partagerait aisément le goût de Charles II pour un semblable minois. Dans la même pièce, brille le portrait de l'orgueilleuse Française, qui avait à subir son humiliante concurrence et, malgré sa noble origine, malgré ses charmes personnels, malgré la protection de Louis XIV, ne pouvait en triompher. Oui, le roi-soleil était son protecteur à la cour d'Angleterre : bien mieux, il l'avait procurée, offerte au libertin auguste; on l'avait choisie comme une sorte d'ambassadeur en jupons, qui devait soutenir les intérêts de la France dans l'alcôve de Charles II. Il s'agissait de rompre l'alliance formée entre l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, sous le nom de Triple Ligue. Louis XIV voulait y substituer un pacte public ou secret entre la France et la Grande-Bretagne, qui lui permettrait de conquérir toute la Belgique et d'attaquer ensuite les Provinces-Unies. Charles II, malgré la politique de son ministère, gardait toujours une affection cachée pour le pays où s'était écoulée sa jeunesse, pour le dogme catholique et le système d'autorité absolue que pratiquait si bien l'amant de La Vallière. Il trahissait par plusieurs indices ces sentiments favorables; mais il tergiversait, hésitait : une grande manœuvre était nécessaire pour l'entraîner.

Louis XIV lui dépêcha son aimable sœur, la fameuse Henriette d'Angleterre. Il comptait sur sa dextérité, sur son esprit insinuant, sur la tendresse qui lui avait conservée Charles II. Pour masquer les négociations, il feignit de vouloir visiter ses frontières, spécialement les énormes travaux de fortification qu'il avait entrepris à Dunkerque :

dans ce voyage artificieux, il emmena la reine et toute la cour. La duchesse d'Orléans traversa le Pas-de-Calais, tandis que son frère venait au-devant d'elle, pour la rencontrer à Douvres. Par ses raisonnements subtils et ses câlineries, elle obtint de Charles II qu'il abandonnerait ses alliés, contre toutes les maximes de l'honneur et de la prudence, s'unirait avec Louis XIV, l'aiderait à détruire la Hollande et préparerait sous main la conversion de l'Angleterre au papisme.

Mais des promesses ne pouvaient suffire : le roi de France connaissait le caractère faible, indécis, du voluptueux souverain. Il résolut en conséquence de se l'attacher par la magie du plaisir, le seul lien qu'il ne fût pas en état de rompre, et il lui adressa une jeune coquette, pour le séduire et l'enchaîner : c'était Mlle de Quéroualles, qui accompagnait la duchesse d'Orléans. L'intrigue fut menée avec une étonnante promptitude ; quoique la demoiselle fût de grande maison, sa chasteté fit si peu de résistance que le prince, au bout de quelques jours, l'emmena dans la capitale, où il la nomma bientôt duchesse de Portsmouth. Trois ans après, par lettres patentes du mois de décembre 1673, Louis XIV lui donna la terre d'Aubigny-sur-Niève, en Berry, et fixa d'avance le sort des enfants qu'elle pourrait avoir de Charles II, comme il l'eût fait pour ses propres bâtards.

La colère du vieux seigneur de Quéroualles formait une triste compensation à ces hautes faveurs : le scandaleux manége de sa fille avait humilié son orgueil, révolté sa conscience, et il l'avait maudite publiquement. Le royal entremetteur crut devoir alors intervenir en personne. Il écrivit au père de la courtisane officielle un billet mémorable :

« Les services importants que la duchesse de Portsmouth a rendus à la France, m'ont décidé à la créer pai-

resse, sous le titre de duchesse d'Aubigny, pour elle et toute sa descendance.

« J'espère que vous ne serez pas plus sévère que votre roi, et que vous retirerez la malédiction que vous avez cru devoir faire peser sur votre malheureuse fille. Je vous en prie en ami et je vous le demande en roi.

« Louis. »

Il est curieux assurément de voir le fier souverain non-seulement protéger la débauche, mais jouer le rôle de courtier d'amour et prendre des airs majestueux, en sollicitant pour une jeune aventurière. Après la mort de Charles II, la souple ambassadrice au département des affaires secrètes revint habiter la France. Le 13 novembre 1690, la pension que lui faisait Louis XIV fut portée de 12,000 livres à 20,000. Quoique déjà sur le retour, elle eut encore des aventures galantes, et fut chansonnée par les rimeurs de l'époque. La nature, au surplus, ne l'avait pas destinée à recevoir dans le ciel la couronne des vierges : les chroniqueurs prétendent qu'elle avait d'abord recherché les faveurs de Louis XIV et ne s'était résignée qu'en désespoir de cause à lui servir d'instrument diplomatique. Ses provocations ambitieuses avaient sans doute délivré le roi de tout scrupule concernant sa vertu. La princesse palatine, dans une de ses lettres, dit gravement de cette personne délurée : « L'Angleterre est certainement fort redevable à la duchesse de Portsmouth ; c'est la meilleure femme de ce genre que j'aie jamais vue de ma vie ; elle est fort polie et d'un commerce très-agréable. Du temps de Monsieur, nous l'avions souvent à Saint-Cloud ; aussi je la connais très-bien. » Saint-Simon a pris la peine de faire son portrait à la plume. Elle mourut bien après Louis XIV, en 1734, à l'âge de 87 ans, ce qui prouve que la malédiction paternelle n'abrégea point sa vie. On ne

peut nier qu'elle avait habilement soutenu les intérêts ou les projets de la France, pendant le règne de Charles II. Mais si la Hollande lui portait une haine immortelle, ce ne serait que juste : car elle a déchaîné sur les Provinces-Unies, par son influence occulte, l'effroyable guerre de 1672. Le fils qu'elle avait eu du souverain anglais fut créé duc de Richmond et de Lennox.

Lady Denham, peinte par Lely, n'eut jamais de relations avec Charles II, mais fit pécher son frère, le cruel et bigot duc d'York. Son existence fut courte et son décès tragique. Elle n'avait que dix-huit ans, lorsqu'elle épousa le poëte Denham, alors âgé de cinquante-deux ; mais il paraît qu'avant les noces elle avait déjà folâtré avec le prince. La surveillance du mari, les obstacles que l'union légale mettait à leurs entrevues, irritèrent la passion du dévot libertin ; les deux amants levèrent le masque, et la jeune femme devint publiquement la maîtresse du noble personnage. Tout à coup elle fut prise d'un mal violent, qui la tua presque aussitôt. On accusa et la duchesse d'York et le poëte, d'avoir fait mêler du poison dans son chocolat ; mais on ne put rien découvrir de positif sur le moment, et depuis lors aucune révélation n'a éclairé l'histoire. Lady Denham, quand elle expira, n'avait que vingt-deux ans. Son joli visage attendrit en sa faveur. Le mari devint fou peu de temps après la soudaine catastrophe qui avait terminé les jours de sa femme, et ne recouvra l'intelligence que pour la perdre de nouveau, puis mourir à son tour. Etait-ce le remords ou simplement la douleur qui avait troublé sa raison ? Avait-il châtié par une atroce vengeance son infidèle compagne ? Butler, Evelyn, Pepys ne l'accusent pas : rien n'a dissipé le mystère de cette lugubre aventure.

La duchesse de Cleveland, Nell Gwyn, Renée de Quérouailles, ont une foule de compagnes dans la galerie de Hampton-Court. La belle Stewart, la duchesse de Som-

merset, la comtesse de Rochester, mistress Middleton et d'autres encore rivalisent avec elles de coquetterie et de grâce. Onze de ces tableaux ont été peints par Lely, émule de Van Dyck et fréquemment son égal : ce sont les mieux faits. Wissing, le plus habile de ses imitateurs, qui aveit quitté La Haye pour s'établir à Londres, en revendique trois. Quelques-uns portent des signatures inférieures.

Pendant que j'admirais ces têtes enchanteresses, je me demandais ce que sont devenus les originaux. Que reste-t-il de ces femmes voluptueuses qu'on adorait à genoux, et qui se laissaient aisément fléchir? Ce ne sont plus des cadavres, ce ne sont plus des squelettes, ce n'est plus même de la poussière; leurs éléments, dispersés dans le monde, se sont unis à toutes les formes de la nature. Encore s'ils se trouvaient logés au sein des fleurs, sur l'aile du papillon et de la linotte, ou erraient à travers l'étendue, sous la forme d'un nuage resplendissant! Mais ces atomes, qu'on ne pouvait approcher sans frémir, qui évoquaient tant de songes délectables, rampent peut-être maintenant avec le lézard et la couleuvre, animent l'herbe empoisonnée des marais, fument dans une chaudière pestilentielle, ou rôdent dans la boue des cités, avec un mendiant en guenilles, dont on détourne les yeux. Quand viendra le jour du Seigneur, le pauvre à besace et la maîtresse des rois se disputeront ces grains d'argile que tous deux auront un moment possédés.

Il y avait longtemps que je parcourais le château, et le soir l'enveloppait déjà de ses premières tristesses, quand j'arrivai aux cartons de Raphaël. L'ombre naissante me contraria d'abord, d'autant plus qu'ils sont mal posés pour recevoir la lumière. Ils occupent une grande chambre, et leur sommet dépasse la ligne supérieure des fenêtres. Cinq d'entre eux couvrent le mur du fond, les deux autres les murs latéraux. Ils sont encadrés dans une boiserie sombre, qui leur donne du relief. Au surplus, ils méritent

imparfaitement le nom qu'on leur applique. Étant peints à la détrempe, ils forment de vrais tableaux, et non de simples cartons. Ils furent exécutés par Raphaël en 1513 et 1514, puis envoyés par Léon X à une manufacture d'Arras. Ils devaient servir de modèles aux tapisseries dont le pontife voulait orner l'intérieur de la chapelle Sixtine. On finit de les copier en 1519. Ce travail coûta au pape 50,000 ducats d'or, et les brodeurs obtinrent la propriété des dessins. Un siècle plus tard, Rubens, ayant été instruit de leur existence, les acheta pour le compte du roi d'Angleterre Charles Ier; mais il n'en restait plus que sept : cinq sur douze, avaient été perdus. Ceux mêmes qui subsistaient encore offraient une triste apparence. On les avait scindés en morceaux peu étendus, afin de rendre plus commode le travail de l'aiguille. Il fallut donc réunir les pièces, les coller sur un fond solide, et reconstruire l'œuvre du grand homme. On y a réussi de manière à ne laisser que d'imperceptibles traces. La vérité, la noblesse de ces productions fameuses, brillent dans tout leur éclat. Mises au jour par Raphaël, lorsqu'il trônait sur les dernières cimes de l'art, elles relèvent complétement son génie. La disposition des groupes, les attitudes, l'expression et le dessin y luttent de naturel et de beauté. Les Actes des apôtres forment là un drame étonnant : on y voit la mort d'Ananias, la pêche miraculeuse, saint Pierre et saint Jean guérissant un boiteux à la porte du temple, saint Paul et saint Barnabé à Lystre, la prédication de saint Paul à Athènes, Élymas le sorcier rendu aveugle par saint Paul, Jésus donnant les clefs à saint Pierre. Le peintre est digne des faits merveilleux qu'il retrace [1].

[1] La cathédrale de Meaux possède des copies, faites par Boulogne aîné, non-seulement des cartons de Hampton-Court, mais de deux autres cartons, aujourd'hui perdus : le martyre de saint Étienne patron de l'église, et la conversion de saint Paul; elles sont placées

Loin de diminuer mon plaisir, en me voilant quelques accessoires, la majesté des ombres croissantes le redoubla peut-être. Les personnages me semblèrent se détacher de la muraille comme des hommes vivants; leurs yeux immobiles paraissaient me regarder. Je ne me défendis point de cette hallucination : il était trop intéressant de voir d'admirables créatures, si supérieures à celles qui fourmillent autour de nous, prendre l'énergique saillie de la réalité. Beaux enfants de l'amour et du soleil, rêves du midi sous les brumes du nord, comme vous faites oublier le murmure des vents dans les cours solitaires, les nuages grisâtres qui défilent dans les cieux, et la pluie monotone qui ruisselle le long des toitures!

Un gardien m'annonça qu'il fallait me retirer. Je pris donc le chemin de la bourgade, sous les rameaux solennels de la vieille futaie. A la porte, le concierge m'arrêta en me présentant un petit livre. « Monsieur, me dit-il, sera peut-être bien aise de lire ce soir la pièce de *Henri VIII*, où Shakespeare a mis en scène le papiste Wolsey, un vilain homme et bien puni. » J'acceptai la brochure, avec l'intention d'en faire immédiatement usage, suivant le conseil du brave portier.

Il ne s'agissait plus que de choisir une retraite : une auberge au pignon gothique, aux vitrages multipliés, me séduisit par son air vénérable. Hélas! on m'offrit le même repas que je trouvais en tous lieux, comme une déception du goût! Cette fois, cependant, on y ajouta des pommes de terre cuites dans l'eau, que je n'eusse pas mangées en France, mais qui, vu ma détresse, me parurent presque agréables. Pauvres Anglais! je conçois que vous vous laissiez mourir de faim sans prendre les armes, car vous êtes de

dans le chœur. Les neuf morceaux ont été reproduits en tapisserie à la manufacture des Gobelins, il y a quelques années.

tous les peuples du monde celui qui doit le moins regretter la nourriture absente !

— « A-t-on préparé mon lit? » m'écriai-je en m'éloignant de la table, comme Macbeth lorsqu'il y voit assis le spectre de Banquo.

— « Certainement, monsieur, me répondit une jeune personne ; » et, prenant une lumière, elle me conduisit au premier étage. Là, toute ma mauvaise humeur se dissipa sur-le-champ. Qui aurait pu s'attendre à une bonne fortune de ce genre ! Mes regards étaient enchantés : ils ne se laissaient point distraire du ravissant objet. Quelle grâce ! quelles formes! quelle tournure! je n'aurais pas voulu pour dix guinées avoir choisi un autre hôtel. La pauvre fille ne savait que penser de mon air et de mes gestes. O chance incroyable! j'avais sous les yeux un lit du quatorzième siècle, avec son dais, ses gouttières [1], ses panneaux, ses colonnes ouvrées, et ce lit, c'était celui qu'on me destinait!

— « *Good night ! sir, good night!* » me dit la jeune fille, en posant la bougie sur une table; et elle s'éloigna, le sourire à la bouche. Elle était jeune, elle était gracieuse, mais que m'importait son départ? J'avais bien autre chose dans l'esprit! Quelle joie pour un antiquaire de dormir dans une semblable couchette! Elle avait six pieds de large sur sept de long, les lambrequins et le ciel en étaient de drap vert, les colonnes ornées d'arabesques; il n'y avait plus trace des anciennes courtines ou rideaux de lit : une étoffe moderne les remplaçait. Les pièces de bois que nous nommerions les bateaux, et qui avaient alors une forme rectangulaire, offraient à l'œil de somptueux dessins, encadrant deux bas-reliefs : l'un montrait Noé, qui dort après avoir bu

[1] On donnait ce nom à l'étoffe garnie de franges qui cachait la naissance des rideaux.

et que ses enfants couvrent d'un manteau, leçon d'abstinence, de modestie et de respect filial; l'autre, Sisara, que Jahel tue pendant son sommeil, en lui enfonçant un clou au milieu de la tempe, « si bien, dit l'Écriture, que la pointe traversa la tête, » leçon de vigilance et de précaution. Le panneau, qui formait le pied du lit et attirait d'abord la vue, était aussi le plus richement sculpté : on y voyait Jacob dans le désert, rêvant de l'échelle mystique, où lui apparaissent les anges; n'était-ce point un avis d'espérer toujours en Dieu, dont la bonté veille sur notre sort? La maxime principale se trouvait ainsi personnifiée à la place d'élite. Heureux temps que celui où tout devenait pour l'homme une occasion de réfléchir aux mystères de la vie, où le présent et le passé lui donnaient de sages conseils!

Quoique les draps et les rideaux de ce meuble eussent employé au moins quarante aunes d'étoffe, ce n'est point par badinage que je l'ai nommé une couchette; on l'aurait appelé de la sorte au quatorzième siècle : les lits étaient alors de bien plus grande dimension; ils devaient avoir, pour mériter ce titre, 10 ou 11 pieds de largeur, sur 12 de longueur : une famille complète, père et mère, oncle et tante, enfants mâles et femelles, y pouvaient oublier les fatigues du jour, dans une touchante simplicité de mœurs. Les heures de Jeanne de France contiennent une miniature qui ne laisse pas le moindre doute sur cet usage. On y distingue sept personnes étendues sous les mêmes couvertures; et, malgré leur nombre, elles ne remplissent pas, tant s'en faut, l'énorme couche. Elles occupent un seul côté : or, nous savons de la manière la plus positive que l'on y dormait sur deux rangs, les pieds touchant les pieds, la tête dans une direction contraire. Lorsque la famille n'était point assez grande et ne songeait pas à l'avenir, elle se contentait d'un lit secondaire, comme celui qui était devant moi. On suspendait alen-

tour des rideaux brillants, soit verts, soit amarantes [1].

Je me plongeai avec délices dans cet abîme de laine et de toile, puis je commençai la lecture de *Henri VIII*. Le drame l'emporta bientôt sur mes préoccupations archéologiques. C'est effectivement un des plus singuliers de Shakespeare ; lui, qui témoigne, par la bouche de Hamlet, un si profond dédain pour la race humaine, a obéi, en écrivant cette pièce, aux motifs d'action par lesquels se laisse gouverner la foule. Il a humilié son génie devant une puissance politique, et rendu permanente, indestructible, une flatterie de courtisan. Il aurait dû intituler son ouvrage : *la Naissance d'Elisabeth*. C'est ce grand événement qui en forme l'unité, le sujet réel ; tout le prépare et y vient aboutir. On considère même avec surprise l'adresse que déploie l'auteur. Sans changer le fond de l'histoire, il sait, par de très-petites modifications, en changer le sens et la plier à ses désirs. Il peint, dès les premiers mots, le pouvoir exorbitant, le faste et l'insolence tyrannique de Wolsey. Le cardinal s'étant opposé au mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn, mère d'Élisabeth, il fallait le rendre odieux. Aussi le voyons-nous bientôt perpétrer son plus grand crime : il fait injustement condamner à mort le duc de Buckingham. Les dégoûts du roi pour Catherine d'Aragon, sa femme, lui sont aussi attribués. La chute de la princesse n'inspire à Anne de Boleyn que de la sympathie, elle la remplace malgré elle! Enfin Wolsey tombe, foudroyé par la colère de son ancien ami et par l'adulation de Shakespeare. Il meurt; Catherine le suit, pleine de mélancolique résignation, dans les vagues espaces du monde inconnu. C'est seulement alors qu'a lieu le triomphe, le couronnement de sa

[1] Cette mode dura en Angleterre bien plus longtemps qu'en France. Au XVIe siècle, les lits des rois et des reines de la Grande Bretagne étaient encore ainsi faits, notamment ceux du château de Windsor.

dame d'honneur. Les choses ne se sont point accomplies de la sorte : la première femme de Henri VIII vivait encore au moment où il épousa la seconde ; mais il fallait réunir sur sa tête les droits de l'amour à la sanction légale et religieuse qu'elle n'obtint pas. Le digne Cranmer, qui lui fut toujours propice, reçoit les plus grands éloges. Le poëte, afin de nous en donner une haute idée, anticipe sur l'ordre chronologique, et nous rend témoins de la belle scène où le monarque, feignant de le livrer à ses ennemis, leur permet de l'accuser, puis déjoue leur espoir, et les force à lui demander pardon. La reine, dans l'intervalle, est accouchée d'une fille, qui sera plus tard Élisabeth, « le modèle de tous les princes contemporains et de tous les princes à venir. » Le baptême solennel couronne la pièce. Je m'endormis au son des cloches, des joyeuses fanfares et des cris populaires.

CHAPITRE IX

Bushy-Park et les jardins anglais.

Je fus réveillé, le lendemain matin, par les coups de vent qui agitaient ma fenêtre, et par l'indécise harmonie des gouttes d'eau qui tombaient du toit sur les dalles, le long de la maison. Une pluie fine, légère, serrée, ondoyait avec tous les souffles du ciel. Je me levai d'un air maussade : on était au commencement d'avril, et ce mois, dans le nord, est souvent plus désagréable, plus froid que son prédécesseur; je craignais de voir renaître l'hiver, ce qui aurait suspendu ou gâté mon excursion. Je descendis à la salle commune, visiblement triste, et la parcourus de long en large, l'examinant avec plus de soin que la veille. C'était une salle tout à fait arrangée selon le goût britannique : un papier coutil, bleu et blanc, ornait les murs et le plafond; celui-ci avait été maçonné pour cacher aux yeux les poutrelles, qui devaient y former saillie du temps des anciens propriétaires. Deux fenêtres éclairaient la chambre; je n'ai pas besoin de dire qu'elle était parquetée : les Anglais ne font point usage de la brique dans l'intérieur des maisons. Une grande table en occupait le centre et la

cheminée un des coins, l'angle de droite, près d'une fenêtre.

Lorsque je me fus promené quelques secondes, je m'assis devant l'âtre. Un splendide feu de houille y brûlait depuis longtemps, car une douce tiédeur circulait à travers la pièce. Les nuages ne laissaient tomber qu'une lumière grise et funèbre : la pluie s'en échappait toujours, et le vent redoublait ses tristes plaintes. Je m'abandonnai sans résistance à la mélancolie dont une pareille atmosphère inonde les âmes. L'orage semblait m'emporter avec lui dans sa course et me bercer dans le roulis de ses vagues. Je planais sur les campagnes humides, sur les rivières troublées, sur les chemins fangeux, sur les bois rembrunis par l'eau des tempêtes, qui agitaient leurs branches et en tiraient de lamentables accords. Nulle part la rêverie n'est aussi charmante que sous un ciel étranger. Seul au milieu d'un peuple inoffensif, dont on n'attend rien, qui n'attend rien de vous, que l'on aime comme une fleur des champs, comme un rayon de soleil, comme un objet d'étude, qui ne vous rappelle ni douleurs, ni trahisons passées, ni inquiétudes présentes, on jouit d'un calme ineffable, perpétuel, on se livre à la méditation, à la poésie, à tous les songes qui forment l'élément divin de notre existence. Pauvres hôtelleries de la Saxe et de la Thuringe, cabanes solitaires des Alpes, chalets de la Forêt-Noire, auberges de la Flandre et des côtes bretonnes, chaudes tavernes de l'Angleterre, quels moments j'ai passés dans l'ombre de vos salles, loin de toutes les haines, de tous les chagrins, de toutes les ambitions !

Ma lecture du soir, me revenant à l'esprit, me causa une sorte de mauvaise humeur. J'étais mécontent d'avoir trouvé Shakespeare en faute : ce grand poëte, ce profond politique, n'aurait pas dû, suivant moi, se prosterner devant Élisabeth, comme un de ses fictifs adorateurs. A en

juger par sa misanthropie, par sa personnification des ambitieux sous les traits de Macbeth, la cour lui inspirait une médiocre estime. « C'est un beau monde que celui dans lequel nous vivons! Qui est assez stupide pour ne pas voir cette supercherie grossière? Le plus hardi néanmoins prétend qu'il ne la voit pas. Bien vile est notre époque, et tout doit périr, quand il faut regarder en silence d'aussi coupables actions[1]. »

Je ne veux pas nier les mérites d'Élisabeth : son impénétrable dissimulation voilait et protégeait les facultés toujours très-rares d'un homme d'État; l'Angleterre fut en pleine prospérité sous son règne, mais elle avait du sang sur les mains et abusait du ridicule. Le vieux palais de Whitehall était devenu, grâce à elle, le repaire de toutes les vanités. « Là, dans les salles qui bordaient la cour des Joûtes, à l'âge de soixante ans révolus, dit Pennant, avec sa face ridée, sa perruque rousse, ses petits yeux, son nez crochu, ses lèvres sèches et ses dents noires, elle savourait les adulations les plus grossières de ses courtisans. Essex, par la voix de son page, exaltait son mérite et sa beauté. Un ambassadeur de Hollande lui assura qu'il avait passé la mer pour la voir, elle dont les charmes extérieurs et la sagesse éclipsaient les mérites et les grâces de toutes les autres femmes. Un jour, pendant une audience, elle essaya d'obtenir que Melvil, ambassadeur de Marie Stuart, déclarât que sa maîtresse ne pouvait lui être comparée. L'adroit politique éluda la réponse. Chaque fois qu'elle l'attendait, elle mettait un nouveau costume, façonné à la mode de quelque nation étrangère, pour lui inspirer de l'admiration. (Comment n'aurait-elle pas fait tomber la tête de sa rivale, quand l'étourdie fut en son pouvoir!) Elle avait une si prodigieuse fureur de toilette, que

[1] *King Richard III*, acte III, scène VI.

l'on trouva dans sa garde-robe, après sa mort, trois mille ajustements divers. Passionnée pour la danse, elle portait ce goût jusqu'à la manie. Chaque fois que Jacques VI d'Écosse, son héritier futur, lui expédiait un messager avec des lettres, elle avait soin de se faire surprendre en train de sautiller, à la musique d'un petit violon, afin que l'envoyé du roi écrivît à son maître combien était éloigné le moment où il devait monter sur le trône d'Angleterre, la reine ayant encore des dispositions si juvéniles. »

Elle aima toute sa vie, même dans l'âge le plus avancé, les danseurs de corde, et faisait combattre des ours, des taureaux et des singes dans la cour des Joûtes.

En 1581, elle donna un tournois splendide, pour fêter et honorer les seigneurs que le duc d'Anjou avait officiellement chargés de demander sa main. Elle fit construire exprès et magnifiquement décorer une salle, où elle voulait leur offrir un banquet. Il fut suivi d'une grande parade. Élisabeth se plaça dans une tribune appelée le château ou la citadelle de parfaite beauté. Quoiqu'elle eût déjà quarante-huit ans, elle attendait les éloges qu'on aurait pu prodiguer à une jeune fille de dix-huit. La forteresse fut assaillie par le chevalier Désir et par sa progéniture. Les champions, de part et d'autre, étaient des personnes du plus haut rang. On apporta des échelles pour tenter l'escalade. Toutes sortes de momeries eurent lieu, qui ravissaient la princesse. Enfin le chevalier Désir fut repoussé, indice que la reine, malgré sa passion pour le duc d'Anjou, voulait garder son indépendance. Quoiqu'il eut presque vingt-cinq ans de moins qu'elle, le mariage fut pourtant sur le point de se conclure. Elle était enfin résolue à orner son front de la couronne nuptiale ; on assure même qu'elle avait déjà pris la plume pour signer le contrat préliminaire. Les objections de ses ministres, les instances de ses dames d'honneur, qui, selon

Camden, passèrent une nuit entière à gémir et à pleurer autour de son lit, rappelèrent son bon sens.

Le rôle des femmes dans l'histoire n'a pas été souvent heureux : les plus grandes ont un côté puéril. En effet, si l'on considère que depuis Brunehaut...

J'allais creuser ce sujet et aboutir à des réflexions profondes, quand un bruit que j'entendais depuis quelques minutes, changea le cours de mes idées. Les instruments de chauffage employés par les Anglais ne diffèrent pas moins des nôtres que la houille ne diffère du bois. La fumée de leur charbon a une pesanteur inouïe : on peut la faire rouler dans un canal ouvert, comme l'eau d'un fleuve dans son lit, et dresser la corbeille fort loin de la cheminée. On utilise ainsi toute la chaleur. Près de moi brûlait un appareil de ce genre, où on avait placé une cafetière à haute pression, ustensile fort usité dans la Grande-Bretagne, qui dissout le cacao, sans qu'on ait besoin de le broyer. C'est un avantage précieux ; mais l'eau contenue par un solide mécanisme cherche à détruire sa prison, et la ferait voler en éclats, si on ne capitulait avec elle. Lorsque sa rage est trop violente, une soupape lui donne issue, puis se ferme et lui coupe la respiration. Nouvel accès, nouvelle complaisance ; de minute en minute, les alternatives se rapprochent, le bruit devient strident et imite la respiration d'une locomotive. On dirait que la soupape bondissante marque la mesure d'une ronde infernale. C'était là le tapage qui venait de suspendre tout à coup mes réflexions.

Je sonnai, pour que la servante fît cesser l'âpre musique. Une autre personne, que je ne remarquai pas d'abord, entra derrière elle. C'était un homme âgé, dont le vêtement annonçait la misère : il portait une redingote jaunâtre, délicatement rafistolée avec des pièces bleues et grises ; un gilet d'un vert pâle s'y assortissait à merveille ;

quant au pantalon, il aurait fallu chercher dans les chroniques pour savoir quelle en avait été jadis la couleur. Un morceau d'indienne plus que sale tenait lieu de cravate et de chemise. La figure du vieillard ne manquait pas d'originalité. Des tresses blondes, mêlées de cheveux blancs, descendaient autour d'une face vermeille et guillochée de rides. Il y avait dans les yeux narquois une certaine finesse. Un chapeau de feutre couronnait le tout. Il ne devait point en exister de plus souple au monde : il avait reçu tant de horions, éprouvé des fortunes si diverses, qu'il aurait eu besoin d'une obstination merveilleuse pour ne pas céder au moindre choc. Tel était le personnage qui se glissa dans la chambre derrière la domestique, puis se plaça debout, près de la table, à cinq ou six pieds de moi.

Sous sa redingote, il cachait une vieille guitare usée, salie, déformée, qu'il accorda tant bien que mal ; puis, me saluant d'un air obséquieux, il en tira quelques notes vagabondes, termina brusquement son prélude et entonna une chanson. La voix du musicien nomade n'était pas des plus mélodieuses, comme on pense bien. Je prenais ma bourse pour le congédier, quand les paroles qu'il nasillait frappèrent mon attention. Il me sembla y reconnaître une vieille ballade anglaise, que j'avais lue autrefois, sans me rappeler dans quel livre; au début de la cinquième strophe, la mémoire me revint : le conte du bonhomme se trouvait dans les Restes d'anciennes poésies anglaises (*Reliques of ancient english Poetry*), publiés en 1765 par l'illustre Percy, évêque de Dromore. C'est un des plus agréables de ceux que chantaient les ménestrels. J'essaye de le rendre littéralement [1], quoique la simplicité de l'original soit contraire à la pompe française.

[1] Ma traduction est une espèce de fac-simile : je reproduis la ballade vers pour vers, dans un même nombre de strophes; les vers

LE CHEVALIER DÉSAPPOINTÉ,

OU LA POLITIQUE DES DAMES.

I

Un chevalier qui ne savait que boire,
Ivre à demi, regagnait sa maison,
Lorsque le sot aperçut, dit l'histoire,
Une beauté rêvant sur le gazon :

« Il ne faut pas perdre le temps, madame :
« Parmi les fleurs couchons-nous tous les deux ;
« J'aurai bien soin, j'en jure sur mon âme,
« De votre robe et de vos longs cheveux.

— « Mais voyez donc comme l'herbe est humide !
« Je vais gâter ma robe de satin,
« L'étoffe est neuve, et coûteuse, et splendide :
« Je l'essayais encore ce matin.

— « Pour célébrer une si douce fête,
« Tenez, voilà mon manteau des grands jours ;
« Venez, ma belle, y poser votre tête :
« Nul ne sera témoin de nos amours.

sont à peu près de la même longueur et les rimes sont disposées de la même façon. Je cite le début pour qu'on ne mette point sur mon compte les expressions un peu libres de l'auteur anglais ; je ne pense pas, du reste, que les hommes de notre siècle se montreront plus scrupuleux à cet égard qu'un évêque protestant :

There was a knight was drunk with wine,
A riding along the way, sir;
And there he met with a lady fine,
Among the cocks of hay, sir.

Shall you and I, o lady faire,
Among the grass lye down-a :
And I will have a special care
Of rumpling of your gowne-a

Upon the grass there is a dewe,
Will spoil my damask gowne, sir :
My gowne and kirtle they are newe,
And cost me many a crowne, sir.

I have a cloak of scarlet red.
Upon the ground I'll throw it;
Then, lady faire, come lay thy head;
We'll play, and none shall knowe it, etc.

— « Mon palefroi broute dans la prairie;
« Si le fermier survenait par hasard,
« Ne pourrait-il l'emmener, je vous prie?
« Se repentir alors serait trop tard.

— « Ce diamant est de l'eau la plus pure,
« Et vous voyez quel superbe anneau d'or!
« Si le rustaud saisit votre monture,
« A ce prix-là je vous mettrai d'accord.

— « Non, non, venez au château de mon père:
« Vous y verrez maint somptueux réduit :
« Nous choisirons un endroit solitaire,
« Et vous m'aurez pour page cette nuit. »

Elle monta sa blanche haquenée,
Il se hissa sur son épais cheval;
Elle semblait par l'amour entraînée,
Il galopait sans prévoir aucun mal.

Le vieux donjon bientôt frappa leur vue;
Un grand fossé protégeait ses abords.
En un clin d'œil elle fut descendue,
Ouvrit la porte et le laissa dehors.

« Voilà, dit-elle, un sou pour votre peine;
« Allez, monsieur, le boire à ma santé;
« Ne dites pas quel sujet vous amène :
« Vous auriez l'air par trop désappointé. »

Le chevalier tira sa grande lame;
Il l'essuya sur sa manche, en jurant :
« Maudit soit l'homme aveuglé, qu'une femme
« Par ses discours trompera maintenant. »

La belle prit une épingle à sa tête
Et l'essuya sur sa manche, en riant :
« Maudite soit toute femme assez bête
« Pour accepter un si triste galant!

« Il est au monde une herbe longue à croître,
« Que les vieillards appellent le regret :
« Le plus sot moine enfermé dans un cloître,
« Beau paladin, vous en remontrerait.

« Il est au monde une fleur éclatante,
« Que la jeunesse appelle le plaisir;
« Saisissez-la, quand elle se présente;
« Plus tard on veut, mais ne peut la cueillir. »

II

Un autre jour, l'infortuné messire
Trottait encore avec son beau manteau;
Mais, ce jour-là, ce fut à lui de rire :
Il aperçut la dame au bord de l'eau!

« Ah! ah! dit-il, châtelaine moqueuse,
« Vous ne pourrez cette fois me tromper!
« J'avais sans doute une mine piteuse?
« A votre tour; essayez d'échapper. »

La pauvre fille en perdit contenance,
Elle rougit et frissonna de peur.
Elle ignorait, Dieu lui donne assistance!
Par quel moyen préserver son honneur.

Le chevalier quitta soudain la selle.
Il était fier de ses riches habits :
« Je vous admire, ô noble demoiselle!
« Je vous admire, aussi vrai que je vis. »

Il prit sa main, tout brûlant d'espérance;
Elle parut agréer son amour
Et ne faisait aucune résistance :
Elle venait d'imaginer un tour.

« Hélas! hélas! bon chevalier, dit-elle,
« Je vois là-bas venir mon fiancé;
« Je reconnais sa jument isabelle;
« Vous serez mort tout à l'heure, ou blessé. »

Pour regarder, le sot tourna la tête;
Il se dressa sur la pointe du pied :
L'onde coulait, la pucelle était prête;
Elle y poussa le galant chevalier.

Il descendit au fond de la rivière;
Sabre, manteau, plumet, tout disparut.
Il surnagea, mais ivre de colère,
Priant, hurlant pour qu'on le secourût.

« Portez-vous bien, lui dit la jouvencelle,
« Vous avez là ce que vous méritez;
« L'amour brûlait votre pauvre cervelle;
« L'eau froide est bonne aux sens trop agités. »

III

La belle espiègle, après cette vengeance,
Errait un soir dans le parc du château.
Lorsqu'au milieu de l'ombre et du silence
Quelqu'un survint : c'était le damoiseau.

« Te voilà donc, railleuse, en ma puissance!
« Jette des cris, nul ne les entendra.
« L'heure a sonné de faire pénitence :
« Nous allons voir qui de nous deux rira.

— « Eh quoi! faut-il pour si peu, gentilhomme,
« Vous irriter contre une simple enfant?
« Je jure ici par tous les saints de Rome
« Que je voulais plaisanter seulement!

— « Je n'aime pas votre plaisanterie.
« Belle façon! Jeter un homme à l'eau,
« Puis l'y laisser et s'enfuir quand il crie!
« Si j'étais mort, on eût dit : Quel nigaud!

« Pourtant je veux encor vous faire grâce,
« Bien que je sois outré d'un pareil tour;
« Mais sans retard il faut que l'on m'embrasse
« Et que j'obtienne enfin le don d'amour.

— « Je sens mon cœur tressaillir de tendresse,
« Mais vous avez des bottes, cher amant;
« Ne se peut-il qu'un éperon me blesse?
« Défaites-les et montrez-vous galant.

— Que dites-vous? j'ai des bottes de guerre;
« Je ne puis seul les mettre ou les ôter.
— « Eh bien! grand homme, asseyez-vous par terre;
« Venant de vous, rien ne doit me coûter. »

Lors à demi la narquoise les tire :
« Vous avez cru me prendre en vos filets?
« Détrompez-vous maintenant, pauvre sire;
« Vous avez l'air d'un voleur aux arrêts. »

Pour la punir le chevalier s'agite,
Criant, jurant, ainsi que les damnés;
Il roule, écume, et pleure et se dépite :
Car, s'il se lève, il tombe sur le nez.

« Entendez-vous, mon cher, résonner l'heure?
« Sept, huit, neuf, dix : il est tard, bonne nuit!
« Je vais sans vous rentrer dans ma demeure.
« Nos chiens sont gros : ne faites pas de bruit!

« Pardonnez-moi ce petit stratagème :
« Vous n'êtes pas un homme bien ardent;
« Se laisse-t-on arrêter, quand on aime?
« C'est être sot que d'être si prudent. »

Jusqu'au matin, dans la forêt profonde,
Le chevalier de rage se tordit;
Quand l'aube enfin vint éclairer le monde,
Un voyageur sur ses pieds le remit.

Comme il gagnait son château solitaire,
Il soulagea son cœur par un serment :
« J'assiégerai le manoir de son père;
« Tant d'impudence aura son châtiment!

« Je tirerai la barbe du vieux comte,
« J'appellerai tous ses fils en champ clos,
« Je couvrirai la famille de honte;
« Ils n'auront plus ni bonheur ni repos. »

IV

Il investit le donjon séculaire,
Sans avoir peur de l'énorme fossé;
La demoiselle, à son air de colère,
Vit que le temps des jeux était passé.

« Je saurai bien, quoique je sois peu forte,
« Nous mettre tous à l'abri de tes coups;
« J'apaiserai l'ardeur qui te transporte,
« Et pour toujours s'éteindra ton courroux ! »

Feignant alors une humble repentance,
Elle implora vivement son pardon,
Lui promit tout, amour, obéissance,
Des nuits d'ivresse et des plaisirs sans nom.

« Mon père au loin a déployé sa tente
« Et je suis seule à garder la maison;
« Venez, venez, si le bonheur vous tente,
« Venez au ciel emporter ma raison.

— « Je vous connais, ô femme astucieuse!
« En vains propos que sert de vous lasser?
« La porte est close, et sur cette eau bourbeuse
« Je ne vois point de route pour passer.

— « Quand il s'en va, mon père, en homme sage,
« Lève le pont et ferme les verroux;
« Il a les clefs; mais un autre passage
« Va sur-le-champ me réunir à vous.

« J'ai fait là-bas mettre une planche épaisse;
« Elle est en chêne, et voyez sa largeur!
« Il ne faut pas, certes, de hardiesse
« Pour y courir au-devant du bonheur. »

Cette parole à peine était lancée,
Qu'il se risquait sur le fragile pont;
Mais en dessous la planche était sciée :
Il se noya dans le fossé profond.

Voilà un spécimen de la littérature anglaise au moyen-âge. Elle ressemblait fortement à la nôtre durant la même époque. Il devait en être ainsi dans une période unitaire, où une seule croyance gouvernait et inspirait plusieurs nations. Le ménestrel délabré faisait de son mieux pour ajouter au charme de la ballade. Il prenait ou essayait de prendre un air subtil, en racontant les stratagèmes de la belle; il affectait de la niaiserie, quand le chevalier parlait, et voulant rendre plus comique la peinture de ses désastres, fermait un œil lorsqu'il arrivait à l'endroit, puis me regardait malicieusement avec l'autre.

— « Où diable avez-vous appris cette chanson, brave homme ? lui demandai-je aussitôt qu'il eut fini.

— « Ah ! monsieur, me répondit-il, je la sais depuis bien longtemps. Un vagabond, sauf votre respect, un malheureux comme moi, venait la débiter chez nous, lorsqu'il passait dans le village. Mon père était tailleur et je cousais près de lui : nous ne voyions point sans plaisir entrer l'hôte qui nous égayait pendant l'ouvrage; ma mère faisait un pudding pour que la journée fût complète; elle nous donnait du vin de cerises [1] et nous nous endormions fort tard : le bon Strolling couchait avec nous. Ah ! dame, il en savait celui-là des histoires ! il aurait pu chanter deux jours, trois jours de suite; Thomas-le-Rimeur n'en connaissait pas davantage. Durant la froide saison surtout, c'était une fête que de l'écouter dans notre chaude boutique : la neige tourbillonnait au dehors, les piétons, les charrettes même circulaient sans bruit, le vent agitait notre enseigne, et Lap, le chien de la maison, rêvait à coté du feu. Moi, j'apprenais par cœur les récits de notre vieil hôte ; je fredonnais toute l'année ceux que ma mémoire conservait, et mon père

[1] Il ne faut pas confondre le *cherries-wine*, ou vin de cerises, avec le *sherry-wine*, ou vin de Xérès.

égayé doublait quelquefois le tapage. Qui m'eût dit qu'un jour ces chants seraient ma dernière ressource !

— « En effet, comment avez-vous abandonné l'aiguille pour la musique ?

— « Eh ! eh ! monsieur, d'une manière bien simple et bien naturelle. L'ouvrage diminuait chaque année : il finit par cesser entièrement, puisque la basse classe, faute de moyens, prend chez nous l'habitude d'aller toute nue. Je rapièce encore de temps en temps une veste, un pantalon délabrés, mais pour du neuf, je n'en vois plus et n'en porte pas. »

Ces derniers mots furent accompagnés d'un regard piteux, qu'il jeta sur son costume.

— « Voyant que la faim me gagnait, reprit-il, je me demandai de quelle manière j'éviterais la perfide. Languir dans une maison de travail [1], retomber à la charge de la paroisse et vivre de dons publics, cela ne me souriait guère. Mendier, la loi et les hommes rouges le défendent. Je pensai au brave Strolling, qui m'avait toujours paru gaillard et bien nourri. De mes dernières pièces de monnaie, j'achetai cette vieille mandoline : j'en joue un peu rudement peut-être ; mais on n'y prend pas garde et je vis sans inquiétude. J'arriverai au soupirail de l'autre monde quand mon heure sera venue. N'oubliez pas le chanteur, s'il vous plaît !

— « Voilà pour votre peine, digne ménestrel.

— « Merci, monsieur, et bon voyage ; la pluie cesse, je vous quitte. Profitez du beau temps. »

Il était à peine sorti qu'un rayon de soleil pénétra dans la chambre. Las de mon repos involontaire, je m'élançai dehors, comme un oiseau s'enfuyant de sa cage.

Les arbres du parc égouttaient leurs rameaux ; des perles liquides scintillaient à chaque branche et tombaient lourdement sur la terre. Le ciel, achevant de s'éclaircir, montrait

[1] Work-house.

de larges pans d'un blême azur. Çà et là, les moineaux joyeux pépiaient et voletaient. Une brume diaphane, illuminée par le soleil, rendait l'air visible pour ainsi dire, augmentait la profondeur des avenues et l'incertitude magique des lointains. Le château s'offrit à moi comme dans un rêve.

Ce fut Guillaume III qui en disposa les jardins, tels qu'ils se trouvent maintenant. Ils présentaient d'abord une apparence plus naturelle; mais le roi voulut absolument les arranger selon le goût français. On planta donc, pour lui plaire, des buis, des houx, des ifs, qui prirent peu à peu maintes formes étranges: des dragons, des animaux, des casques, des initiales de verdure charmèrent l'œil ébloui du monarque. Au lieu de promener leurs ondes sans contrainte, ou de les réunir par intervalles pour former des nappes sans art, les ruisseaux cheminèrent droit devant eux, maintenus par des bords réguliers, ou s'assoupirent dans des bassins géométriques. Les hauteurs devinrent des terrasses, les pentes des escaliers; un sable jaune remplaça le gazon et les fleurs des champs. Les arbres s'alignèrent comme s'ils étaient près de se livrer bataille. On dessina les jardins avec une froide symétrie : à distance, ils ressemblaient au patron de quelque jupe brodée. Ce n'était qu'avenues, étoiles, rectangles, balustrades et quinconces. Des statues, des vases, des jets d'eau complétèrent cette pompe factice. La nature ne se montra plus que sous un masque et à travers des grilles.

Ce genre de disposition est maintenant décrédité. Il a sans doute des vices nombreux et tombe parfois dans le grotesque. Mais, employé avec mesure et sagesse, il offre un certain attrait. Ni la grandeur, ni l'expression ne lui manquent : on respire à l'aise dans ces avenues énormes, dans ces larges terrains inondés de lumière; la simplicité des lignes leur communique une sorte de tristesse majes-

tueuse. Là encore on peut dire avec le célèbre Bacon : « Les jardins fournissent à l'homme les plus purs de tous ses plaisirs : ils sont pour l'esprit la meilleure des récréations; les bâtiments et les palais qui n'en ont point ne semblent que de grossiers ouvrages. » Cette manière, d'ailleurs, convient parfaitement aux promenades publiques des grandes villes ; leur enceinte doit pouvoir contenir une population de gens inactifs. Or, les allées tortueuses, les vastes pelouses, les bocages multipliés du système anglais ne le permettent point. Croit-on que les Tuileries gagneraient beaucoup à être dessinées de la sorte, et, dans tous les cas, donneraient-elles, après ce changement, un libre accès aux flots de citadins qui les visitent ?

Une chose étrange, c'est que la mode française passe pour dater de Louis XIV et pour une invention de Lenôtre. On la croit fille du goût moderne : engendrée à Vaux, sous les yeux du surintendant Fouquet, grandie à Versailles au milieu des pompes royales, elle aurait passé de là dans mille autres lieux. Elle serait ainsi le complément de l'architecture gallo-grecque, elle présenterait les mêmes formes et les mêmes caractères. Il y a sans doute une grande analogie entre les châteaux élevés depuis deux siècles et les jardins qui fleurissent alentour; les lignes se ressemblent beaucoup; mais on tire de cette harmonie superficielle une induction entièrement erronée.

Le système français d'horticulture a pris naissance au moyen-âge, c'est le vrai système gothique. Lenôtre lui donna plus d'extension, mais ne l'inventa point. Les demeures crénelées de nos rois et de leurs grands vassaux dominaient presque toutes des parterres du même genre. L'hôtel Saint-Pol, celui des Tournelles, les palais de la Cité, de Creil, de Vincennes, le donjon de Coucy, le Louvre de Charles V voyaient se dérouler à leurs pieds des plantations artificielles, qui annonçaient bourgeoisement le parc de Ver-

sailles. Les textes ne permettent pas d'en douter. Le jardin du Louvre, par exemple, était embelli de tonnelles [1], de haies et de boulingrins. Un treillis ornait deux de ses côtés dans toute leur étendue. Quatre pavillons, ornés de plantes grimpantes, occupaient les quatre coins, y formaient des nids de feuillage. Tour à tour bleue et blanche, verte et rouge, selon qu'un ciel pur ou couvert de nuages se mirait dans sa profondeur, que son jet d'eau fendait l'air pour retomber échevelé, ou que l'écarlate du soir ensanglantait sa surface, une grande fontaine reluisait au milieu du parterre, comme une vaste escarboucle. A quelque distance de là, une volière pleine de tourterelles et d'oiseaux rares faisait résonner son petit orchestre, et les poissons d'un vivier voisin, sautant et frétillant, paraissaient vouloir danser au bruit de la musique [2]. Les habitations féodales occupant presque toujours des hauteurs, il fallait, bon gré, mal gré, suspendre les jardins et construire des terrasses : leurs grands murs à pic étaient d'ailleurs d'excellentes fortifications. Dans son livre sur les plus illustres monuments de France, Androuet du Cerceau donne le plan des jardins de Coucy : on y trouve la recherche et les combinaisons savantes de nos parterres. Cette mode régnait encore au seizième siècle d'un bout à l'autre de l'Europe ; elle exerçait peut-être en Angleterre un empire plus absolu qu'ailleurs. On y formait, non-seulement des arches, des pilastres, des tours verdoyantes, mais certaines allées offraient une cage pendue sous chaque cintre, une petite figure au-dessus, et une rose de verres peints au sommet de chaque pilastre. Le moyen âge devait, du reste, enfanter cette manière de cultiver les lieux de plaisance. L'architecture y dominait toutes les productions du génie : de même qu'elle s'imposait à la

[1] Il y en avait autrefois dans le jardin des Tuileries. Voyez Sauval.
[2] Sauval, Félibien, Corrozet, Piganiol de la Force, Duchesne, le comte de Clarac.

statuaire, qu'elle la forçait de lui obéir et de seconder ses vues, elle s'imposait au monde réel et forçait la nature d'accepter ses lois. Le système de nos aïeux était donc un jardinage gothique, dans le sens propre du mot. Il employait les lignes, les formes adoptées par les maîtres tailleurs de pierre; il constituait, pour ainsi dire, une architecture végétale.

Admirable coïncidence! le premier qui parla de plantations moins factices, qui revendiqua les droits de la nature, ce fut le prôneur de la méthode expérimentale, le chef de la science moderne. Les belles idées qu'il exprimait dans son *Novum Organum*, influant jusque sur ses plaisirs, rectifiaient son goût : Bacon proscrivait à la fois les hypothèses du moyen âge et son horticulture violemment arbitraire; du même coup, il rajeunissait l'entendement humain par l'observation, et les promenades par une manière plus simple de les concevoir. On lit dans ses *Essais* la description d'un jardin royal, qu'il offre comme un modèle, où on retrouverait les grâces natives de la campagne; fait charmant, qui prouve la puissance créatrice et régénératrice de la philosophie! Elle semble perdue au milieu des nuages, mais elle y habite comme les divinités, pour régir le monde et le fertiliser de ces hauteurs sublimes.

Spenser et Milton prirent aussi la défense des plantes réduites en servitude : le premier annonça que l'art devait seconder la nature, au lieu de la contraindre, qu'il devait réparer ses oublis et ses fautes, mais non la soumettre à une gêne tyrannique. Le chantre du *Paradis perdu* emmena ses lecteurs dans les bocages spontanés, dans les libres avenues, sur les pelouses luxuriantes, au bord des ruisseaux tortueux de son magnifique Éden. Les journalistes vulgarisèrent cette théorie : Addison employa deux numéros du *Spectateur* [1] à la développer; Alexandre Pope un numéro

[1] Les numéros 414 et 447.

du *Gardien* [1] à ridiculiser l'autre manière : il dessina de plus les jardins de Twickenham selon le nouveau goût. Le fameux Kent lui vint en aide : il fut l'artiste inspiré de l'horticulture naissante et déploya dans ses combinaisons le talent d'un grand peintre. Southcote, Shenstone, Brown suivirent ses traces ; Mason chanta la réforme qui venait de s'opérer [2]; Delille, toujours au dépourvu, l'imita en composant ses *Jardins*. La vieille mode perdit son empire; la nature osa se montrer sans voile aux regards de ses admirateurs et n'en parut que plus belle.

Depuis la mort de Guillaume III, on a simplifié les dispositions du royal enclos ; Bushy-Park (c'est ainsi qu'on le nomme) ne présente donc pas le ridicule tableau d'un jardin français ou gothique, avec toutes les chinoiseries en vogue sous le règne d'Élisabeth. Les traits généraux de cette manière, les formes les moins laborieuses, ont seuls été conservés.

Un grand parterre quadrilatéral se déploie devant la façade ; dans le milieu sautille un jet d'eau que reçoit une vasque élégante ; des plates-bandes diversement configurées se dessinent autour. Elles offraient alors une triste apparence : les lilas nus entr'ouvraient à peine leurs bourgeons, l'eau du ciel humectait les buis nains qui composaient presque toute la verdure; seulement quelques fleurs printanières égayaient la monotomie du lieu. Les perce-neige séchaient leurs douces corolles, la jacinthe mêlée d'or et de blanc, la violette précoce, le safran jaune et azuré parfumaient l'air ; çà et là quelque tulipe gonflait ses joues; des pivoines, des anémones, l'iris aux pétales vivement découpés, montraient aussi leurs têtes craintives.

Deux canaux resplendissent, à droite et à gauche, entre

[1] Le numéro 173.

[2] Dans un livre qui a pour titre : *The english Garden, a poem in four books.*

le jardin et le parc : une nappe large de cent vingt pieds, longue d'un quart de lieue, prend leur centre pour base et rejoint la Tamise à travers les arbres, droit en face du château. Des avenues irradiées plongent de part et d'autre dans l'épaisseur du bois; l'une d'elles offre en perspective l'église de Kingston. Cette vue compose un gracieux tableau, qui me rappela les miniatures dont Van Eyck embellit ses fonds. D'énormes tilleuls dessinent le cadre, la vieille flèche occupe le milieu de la toile, les maisons se groupent au-dessous, comme des enfants autour de leur mère. Une bande de corbeaux voltigeait sur le monument, de transparentes fumées ondoyaient sur les toits. Spectacle délicieux ! image de bonheur et de paix ! Quelle tranquillité on rêve dans ces chaumières où crient les marmots, où babillent les vieilles femmes, où jargonnent les campagnards !

Franchissant un pont de bois jeté sur le canal, je me mis à côtoyer la grande pièce d'eau. Il y a certes dans les fontaines, dans les rivières, dans l'onde muette des étangs et des bassins, un attrait vague et intime, qui ferait croire aux naïades de l'antiquité, aux génies que les modernes supposent y avoir établi leur demeure. Je ne passe guère auprès d'une source, d'un courant ou d'un vivier, sans que le *Pêcheur* de Goëthe ou son *Roi des Aulnes* s'offre à mon esprit. Quel homme rêvant au bord des flots limpides n'a éprouvé le désir de se plonger dans leur sein frais et tranquille, pour y perdre la mémoire de toutes ses douleurs ? Il semble qu'on goûterait un repos merveilleux sur l'herbe ondoyante des fleuves et la mousse touffue des lacs déserts. La nature est pleine de consolations pour l'homme : quand elle ne guérit pas ses maux, elle l'endort sur son cœur, en le berçant d'illusions magiques et de chants plus doux que les promesses d'une femme idolâtrée.

Tout en examinant ce beau réservoir où les nuages

fuyaient sous mes pieds, où les bois se reflétaient à l'envers et semblaient pendre échevelés dans les cieux, où nageaient des goëlands à manteau noir, avec leurs grosses têtes, j'arrivai près de la Tamise. Il me fallut abandonner la ligne droite. Remontant le cours sinueux du fleuve, j'atteignis une longue terrasse qui le borde. Un rayon de soleil y dardait une brillante traînée. Parfois dans l'ombre et parfois dans la lumière, une troupe de cygnes jouaient sur l'onde émue. Tantôt ils voguaient réunis, calmes et l'aile entr'ouverte, comme une blanche flotte déployant ses voiles; tantôt ils se séparaient et batifolaient au gré de leurs caprices, ou demeuraient graves et taciturnes, cherchant leur vie au milieu des herbes. Je fus étonné de voir des cygnes sauvages à quatre lieues de Londres; mais je pus me convaincre, le lendemain et le surlendemain, que la Tamise en est toute couverte. Ils nichent, pondent sur la rive, promènent leurs petits sur le fleuve, se conduisent en seigneurs du lieu, et nul ne les inquiète. Aussi ne redoutent-ils pas l'homme, aussi viennent-ils prendre le pain qu'on leur tend. La familiarité des animaux a pour le rêveur un charme tout particulier : c'est comme un souvenir du monde primitif.

J'avoue néanmoins que la sécurité dont jouissent près d'une capitale ces oiseaux sympathiques, me causa une vive surprise. L'amour des peuples du Nord pour la nature peut seul expliquer leur paix profonde. Ses nombreux ouvrages leur semblent revêtus d'un caractère sacré. Les Germains adoraient les chênes d'Irmensul et croyaient que le silence des bois annonçait la présence de la divinité. L'Elbe et le Weser nourrissent, comme la Tamise, une population de cygnes. Dans toute l'Allemagne, les cigognes trouvent un accueil hospitalier. Le Neckar semble appartenir aux hérons; ils multiplient tellement sur ses bords que leurs nids forment des cités aériennes. Les littératures

septentrionales abondent en images champêtres : si les fils détestés par leur mère ont souvent pour elle plus de tendresse que les autres, ces enfants proscrits de la mère universelle lui portent également plus d'affection que les races privilégiées du Sud. Les poëtes, les artistes méridionaux n'ont pas su peindre, chanter, idéaliser le Midi, comme ceux qui arrivaient de la terre des neiges. Goëthe, Byron, Poussin et le grand Claude nous l'offrent dans toute sa splendeur : les bardes, les paysagistes de l'Italie et des Castilles ne le réfléchissent qu'en un miroir troublé.

Mais aucune nation peut-être ne sent mieux que les Anglais le charme divin de la création. L'enthousiasme dont elle les remplit se manifeste par le séjour des riches au milieu de leurs terres, par leurs préoccupations agronomiques et par la bonté générale pour les animaux. Une loi punit ceux qui les font souffrir : au commencement de notre siècle, lord Erskine proposa en plein parlement d'établir des hospices où l'on eût recueilli les chevaux hors d'usage. Les auteurs traitent les créatures sensibles, mais dénuées de la parole, avec une superstitieuse déférence : une ballade de Wordsworth, intitulée *Hart-leap Well*, représente comme un forfait demandant expiation la mort donnée à un pauvre cerf : dans son poëme du *Vieux Marin*, ce chant digne des fées, Coleridge développe le même principe avec un éclat de style que rien ne surpasse.

Comme je me sentais en humeur de divaguer, je m'assis sur le parapet et laissai mes jambes pendre au-dessus de l'eau. Mais un garde trouva sans doute que je pourrais mieux employer mon temps : il m'offrit de me montrer les curiosités du parc. Les plus simples convenances m'ordonnaient d'accepter sa proposition, bien qu'elle ne fût pas désintéressée.

Il me conduisit d'abord devant un chêne géant, qui a trente pieds de circonférence, devant un orme appelé la ba-

lançoire du roi Charles, qui dessine la figure d'une lyre, en sorte que l'on pourrait vraiment placer une escarpolette entre ses deux branches; puis nous allâmes voir le fameux cep de vigne, qui a cent dix pieds de long et porte généralement deux à trois mille grappes de raisin noir. On le planta en 1769; ses rameaux luxuriants couvrent un large treillis en forme de toit; je doute qu'il en existe un plus colossal dans le monde. Caprice étrange de la nature! elle a fait grandir une plante au delà de ses proportions ordinaires, sur le sol inclément où périssent les autres tiges de même espèce. Mon guide me conduisit ensuite au labyrinthe, vaste réseau d'allées, embrouillement de haies; il n'a qu'une seule ouverture : on y pénètre avec facilité, comme dans les routes du crime, mais il est difficile d'en sortir.

J'avais vu tout ce que Hampton-Court offre d'intéressant. On pourrait écrire un volume entier sur les faits illustres qui s'y sont accomplis. C'est là qu'Édouard VI vint au monde, que sa mère, Jane Seymour, expira peu de temps après, que Philippe et Marie passèrent leur lune de miel; Élisabeth y donna de grands festivals, Marie Stuart y subit son premier jugement, Cromwell y fixa quelque temps sa demeure. Je néglige les autres souvenirs et poursuis mon excursion.

Du haut de la terrasse de Richmond, j'avais aperçu dans le lointain le château où Wolsey fut d'abord exilé : il se trouve à peu de distance de Hamton-Court, et porte, comme je l'ai dit, le nom d'Esher. Pouvais-je me dispenser d'aller le voir? Je traversai la Tamise, arpentai un chemin sinueux : au bout de trois quarts d'heure, j'étais devant une petite porte en ogive, que des paysans m'avaient indiquée : c'était le passage ordinaire pour se rendre à l'antique habitation. Je ne l'aurais pas deviné. Elle s'ouvrait dans un mur plein de fentes, qui semblait se tenir debout avec une extrême difficulté : la pariétaire jaune, car c'est une fleur

des plus précoces, dorait déjà les pierres toutes noires de byssus et de lichen. Des mousses, des plantes sèches en couvraient le faîte, par-dessus lequel des charmes étendaient leurs grands bras noueux. J'agitai la cloche, dont les sons roulèrent tristement sous les voûtes désertes du bois. Point de réponse. Je donnai un second coup; même bruit plaintif, même solitude; on aurait dit un séjour des fantômes. Le troisième, le quatrième coup n'eurent pas plus de résultat. J'avais cependant sur le cœur ma mésaventure de Strawberry-Hill, et j'étais bien décidé à entrer d'une manière quelconque. Je remuai la cloche sans interruption, avec une ardeur si grande que tous les échos en retentirent. Je carillonnais depuis cinq minutes, lorsqu'une voix furieuse cria derrière la porte :

— « Au nom du diable, quel est l'enragé qui fait ce tintamarre ? »

Et aussitôt on m'ouvrit. L'œil étincelant, la bouche frémissante, les poings crispés, la chevelure en désordre, un vieil Anglais de taille moyenne s'offrit à mes regards, comme le démon du lieu.

— « Êtes-vous un échappé de Bedlam? continua-t-il. Vient-on troubler de la sorte les honnêtes gens ? Que voulez-vous? Quelle lubie vous tourmente? Passez votre chemin. »

— « Je voulais, lui dis-je, visiter le domaine d'Esher et vous offrir ensuite une honnête récompense. Si vous étiez venu sans délai, je n'eusse pas tinté, comme une âme inquiète aux portes du paradis. Quoi qu'il en soit, prenez toujours cette monnaie. »

En parlant ainsi, je lui donnai une pièce blanche, qu'il reçut avec l'air à demi courroucé d'une mer qui s'apaise.

— « C'est égal, c'est égal, reprit-il; vous avez sonné trop fort : on ménage un peu les oreilles du monde. Ne

pouviez-vous prendre patience? Je suis encore tout étourdi. Mais puisque vous voilà, oublions le reste, venez. »

Je ne me le fis pas dire deux fois et entrai dans le parc. Le concierge du château, car c'était lui, ferma la porte au plus vite pour me rejoindre. Il approchait de la cinquantaine; des signes manifestes trahissaient en lui un amour passionné pour les liqueurs fortes : c'était bien l'ivrogne au teint blême, aux cheveux rares, au nez violet, aux yeux bridés et bordés d'un ourlet cramoisi. Nous suivîmes une route couverte, dont la base du monument formait la perspective. Un rayon de soleil blanchissait les pierres. Ayant tourné à gauche, au bout de l'avenue, la façade du château se dressa devant moi.

— « Examinez d'abord l'extérieur, me dit le gardien : je suis seul avec ma femme, je vous montrerai ensuite l'intérieur. » Et il disparut dans la maison.

L'édifice que j'avais sous les yeux était une charmante construction féodale. Représentez-vous un bâtiment carré, avec une épaisse tour octogone à chacun de ses angles. Trois étages de fenêtres s'alignent sur le corps de logis, dominés par un quatrième étage, qui perce le haut des tours. Les croisées inférieures se composent de petites ogives inscrites dans une grande : celles du dernier rang sont des lucarnes gothiques dessinées en quatrefeuilles. De larges créneaux dentèlent la cime. Par-devant, une sorte de porche, au-dessus duquel s'élève un pignon festonné, comble l'intervalle des tours jusqu'au premier étage : là se creuse la principale entrée, que flanquent des niches vides. Telle est la disposition architectonique.

Mais ces vaines paroles ne donnent point une idée de l'effet que produit le monument. Quoique les siècles l'aient épargné, ils ont empreint sur sa face la mélancolie de la vieillesse; une teinte obscure lui donne l'air le plus vénérable. Deux lierres énormes, s'attachant aux parois comme

l'insulte au malheur, ont escaladé les tours qui se dressent près de la porte. Un coteau chargé d'arbres, coteau dans le goût de ceux que les Huysmans affectionnent, monte derrière l'antique séjour. De hauts massifs terminent la pelouse à droite et à gauche, la lumière se glisse avec peine sous leurs branches touffues; on dirait que ces troncs gigantesques vont prophétiser, comme les chênes druidiques. Sur le devant coule la rivière Mole, qui forme une des clôtures du parc; son onde lente, flegmatique et presque assoupie, n'éveille pas la moindre rumeur. Sa nymphe protectrice semble être morte dans les vases. Le jonc-fleuri déployait çà et là ses ombelles encore vertes, où allaient s'épanouir des fleurs d'un rose tendre. Mes pieds foulaient une herbe épaisse et moelleuse, couverte de marguerites. Des choucas, logés parmi les combles, tournoyaient au-dessus de l'habitation, en poussant leur cri rauque et bref. Je ne sais quelle tristesse vague et douce agitait mon cœur.

— « C'est bien là, me dis-je, un de ces châteaux que l'on rêve dans ses jours de misanthropie! A voir son calme profond, le temps semble dormir sous ses voûtes. La bise, qui siffle au loin, se tait lorsqu'elle y arrive, pour ne pas en troubler le silence. Quelle demeure propice aux âmes souffrantes! Comme on s'y guérirait de l'abattement et du doute, ces lèpres qu'on gagne parmi les hommes! L'idéal est un bienfait de la solitude, a écrit un anonyme; oui, un bienfait, et le plus grand qu'il nous soit donné de recevoir, car sans idéal l'âme ne peut que languir et mourir. Elle vit de nobles pensées, de fortes croyances, de songes divins. Bénis soient les lieux déserts, la calme retraite, les muets ombrages qui la laissent se développer selon sa nature!

Les salles du château, grâce à des restaurations modernes, n'ont plus d'importance; elles me parurent, en

outre, délabrées et mal tenues. La poussière inondait les corniches, les saillies, le peu de meubles qu'on avait laissés; les planches du parquet, disjointes et tordues, les points blancs qui couvraient les tentures, les longues toiles d'araignées qui pendaient aux angles du plafond, indiquaient l'absence du maître et la fainéantise du serviteur. On dirait qu'un mauvais sort persécute ce manoir. Lorsque Wolsey vint y expier momentanément ses erreurs, il le trouva si nu, qu'il emprunta des lits et les meubles les plus nécessaires à l'évêque de Carlisle et à sir Thomas Arundel. Trois siècles se sont écoulés, il offre encore le même aspect de désolation.

— « Le propriétaire du château, dis-je à mon guide, qui était venu me retrouver, ne l'habite donc jamais?

— « A peine s'il le visite. Il l'aimait assez autrefois. La grande entreprise le lui a rendu odieux.

— « Quelle entreprise? demandai-je. Serait-ce le chemin de fer sous lequel j'ai passé à un mille d'ici?

— « S'il ne passait qu'à un mille, ce serait peu de chose; mais vous allez voir du haut des tours que le mal est plus considérable. »

Nous gravîmes l'escalier de pierre et atteignîmes une des plates-formes. De là mon œil embrassait tout le parc; un regard me fit comprendre la douleur du maître. L'inflexible ligne traversait le terrain au beau milieu, puis franchissait la rivière. Ce n'était plus une calme Thébaïde, une charmante solitude : le bruit, la fumée, les étincelles, les voyageurs curieux mettaient la poésie en déroute; les chantres des bois s'éloignaient également. Nous ne faisions que d'arriver, quand un panache blanc et noir, qui flottait au loin, nous annonça une locomotive. Sa respiration haletante grondait de plus en plus fort. Elle venait, elle venait, la machine terrible et sauvage; une lueur infernale accompagnait sa marche, de nombreux wagons roulaient der-

rière avec un sourd murmure. Elle passa comme un trait et s'éloigna toute frémissante. Raprochement bizarre! c'était du haut d'une construction gothique, vieille demeure sans hôte, que je voyais fuir le symbole du génie moderne. Sur cette plate-forme, où retentissait le pas des chevaliers, où leurs nobles filles respiraient la brise du soir, où la vedette sonnait du cor pour annoncer les visiteurs, l'enfant d'une terre étrangère considérait la longue structure d'un railway!

— « Comme il est agréable, dit le concierge, d'entendre un pareil sabbat, quand on se promène tranquillement sous l'ombrage, ou qu'on lit sur un banc la *Quarterly Review!* L'effroyable machine! elle porte le désert avec elle.

J'essayai vainement de consoler le digne gardien : toutes mes observations furent inutiles.

Descendu de la tour, je visitai l'enclos. Il était aussi triste que le monument : l'herbe et les rejetons effaçaient les sentiers : on voyait que les pousses nouvelles fermeraient bientôt le passage. Dans quelques endroits, des flaques d'eau pluviale l'interceptaient déjà : la lentille et la conferve y déployaient leur vert tapis. La mousse, le lierre, le lichen rongeaient les arbres; le gui pendait à leurs rameaux comme un signal de destruction. Le fantôme désolé de Wolsey doit se plaire dans ces bocages funèbres. Je m'en éloignai au plus vite et pris la route de Windsor [1].

De Hampton-Court à cet endroit célèbre il y a trois lieues, mais j'avais fait un détour, je devais parcourir des

[1] C'est à deux pas d'Esher que se trouve le château de Claremont, propriété du roi des Belges où Louis-Philippe a terminé ses jours. Il fut bâti par sir John Vanbrugh et acheté par le gouvernement 65,000 livres sterling, puis offert à Léopold Ier. Le local est une belle maison, placée au milieu d'un parc orné avec goût. Elle n'a pas d'intérêt pour l'amateur. En 1817, la première femme de Léopold y rendit le dernier soupir, après être accouchée d'un enfant mort.

chemins de traverse; il était cinq heures du soir, je n'espérais pas atteindre mon but avant la nuit. Cela, du reste, ne m'importait guère : sûr de trouver un asile, je n'avais de prédilection pour aucun; je marchai donc à la grâce de Dieu, admirant les villages qui bordaient la route. Point de maison qui n'eût sa parure : là, un chèvrefeuille grimpait le long d'un treillage; ici, des pots de fleurs ornaient la croisée; une petite haie taillée avec soin environnait presque toutes les demeures; des arbres à fruit, qui commençaient à blanchir, montraient le bout de leurs rameaux par-dessus les toits. Le plus grand nombre des chaumières avaient un air d'aisance et de bonheur : je ne me serais point cru dans le pays des mendiants et des pauvres nourris aux frais de la commune.

S'il existe un royaume que l'on doive parcourir à pied, c'est assurément l'Angleterre. Les objets curieux s'y pressent, les chemins sont de véritables allées de parc, où les voitures roulent sans bruit sur le macadam, bordé de verts gazons. Ils serpentent avec grâce entre des propriétés ceintes de haies. Point de clôtures en pierre : tout au plus un fossé vide ou plein d'eau. Ceux qui se promènent dans les jardins ont donc la vue des champs; ceux qui suivent les routes peuvent à leur tour examiner les jardins. Les Anglais jouissent ainsi par la vue des belles retraites qu'ils ne possèdent pas.

Enfin j'aperçus, dans les premières ombres du soir, la petite ville de Staines, où je devais passer la nuit. Un pont y enjambe la Tamise. Les lampes commençaient à briller aux fenêtres, étoilant la cité rustique de lumineuses arabesques.

CHAPITRE XII

Runney-Mead et le château de Windsor.

A moitié route de Staines et de Windsor, le chemin qui unit les deux endroits traverse une prairie célèbre : on la nomme Runney-Mead ; c'est là que fut signée la grande charte du roi Jean, base de l'indépendance anglaise, principe des garanties modernes. Pourquoi signa-t-on en plein air cet acte fondamental ? Par une excellente raison, comme vous le verrez tout à l'heure.

La nécromancie de l'histoire ne peut évoquer une ombre plus vile que celle du roi Jean. Quand ce spectre hideux apparaît dans la nuit du passé, on détourne involontairement les regards. Il se montre en effet comme un emblème de toutes les turpitudes : lâche, perfide, rampant, cruel, avare, lubrique et plein d'arrogance, il offre le type complet de l'homme méprisable. Depuis le jour où il assassina lui-même son neveu Arthur, que personne n'avait voulu poignarder, jusqu'à l'heure où la mort engourdit son activité fatale, sa vie fut une longue suite de forfaits. Pour tant de poisons, la nature n'avait préparé qu'un seul antidote : elle avait joint à sa bassesse une aveugle sottise,

qui ne lui permettait pas de former des plans habiles, et une versatilité qui l'empêchait de suivre jusqu'au bout ses misérables desseins. Il était donc aussi stupide qu'il était abject; il en résulta qu'il fut pris dans ses piéges, contraint de faire une grande œuvre, et causa lui-même sa ruine. Le sort, ou la Providence, tire parfois ainsi le bien du mal et tourne contre les scélérats l'arme furtive qu'ils ont chargée. Les spectateurs en ressentent une émotion profonde, car l'intelligence n'assiste qu'avec désespoir au triomphe du crime. Rien au monde n'est beau, consolant et fortifiant, comme de voir dans nos théâtres populaires la multitude enivrée de plaisir, quand un traître périt sous des mains généreuses, et satisfait par sa mort à l'ordre éternel. Victimes de la ruse, de la calomnie, de la haine et du parjure, vos cendres doivent frissonner dans vos tombeaux et vos âmes divinement sourire, lorsque vous entendez ces cris de joie, qui maudissent les lâches et attestent l'inébranlable pouvoir des idées du bien et du juste!

Le roi Jean accablait l'Angleterre de toutes les oppressions. Il humiliait les seigneurs par son impertinence et déshonorait leurs familles par ses débauches; il les transportait de rage par sa tyrannie et les appauvrissait par ses extorsions [1]. Les basses classes souffraient également de sa cruauté, de son avidité: le mépris et la haine fermentaient dans les cœurs; sombre mixtion, effrayant travail, d'où le châtiment allait sortir comme un implacable génie.

Plusieurs fois les barons avaient essayé de former une ligue secrète, mais différentes causes les avaient empêchés de réussir. Ils n'y parvinrent que sous l'influence de Langton, primat d'Angleterre, qui se chargea de délivrer la nation. L'amour du peuple, la haine du roi, d'autres motifs

[1] Goldsmith.

peut-être concoururent à l'y déterminer. Dans un synode où il réunit les principaux membres du clergé britannique, il eut des conférences mystérieuses avec un certain nombre de barons : les vices et les crimes du souverain y furent rigoureusement jugés. Le prélat fit voir aux mécontents la charte de Henri Ier, dont il avait, par un grand bonheur, retrouvé une copie dans un cloître. Ces promesses publiques, violemment obtenues des princes lorsqu'ils ceignaient la couronne, avaient porté jusqu'alors si peu de fruits, qu'on y avait non-seulement renoncé, mais qu'on en avait perdu la mémoire. Un seul exemplaire de cet acte important subsistait encore; le hasard le fit découvrir dans le fatras d'un grenier monastique. Il contenait un si grand nombre d'articles tendant à borner le pouvoir du roi, que Langton pressa les conspirateurs d'en exiger le renouvellement et l'exécution. Ils jurèrent de mourir plutôt que de perdre des prérogatives fondées sur la nature, la justice et des faits accomplis. Chaque jour l'association gagna du terrain; la monarchie avait l'air d'une mine encore silencieuse, où va bientôt pénétrer la flamme.

Une deuxième conférence eut lieu à Saint-Edmund's Bury : Langton y déploya de nouveau la charte qu'il avait déjà montrée, exposa aux séditieux tous les griefs de la nation et leur demanda s'ils n'en tireraient point vengeance. Animés par ses discours, ils firent devant le maître-autel le serment de se soutenir l'un l'autre, de persister dans leurs réclamations et de poursuivre jusqu'au bout leur entreprise. Ils décidèrent qu'ils iraient trouver le roi tous ensemble, après Noël; en attendant, ils devaient fortifier leurs châteaux, lever des hommes, se préparer pour une grande insurrection. Au commencement de janvier 1215, en effet, ils se rendirent à Londres, munis de leurs armes : ils présentèrent au souverain une pétition menaçante, qui contenait leurs plaintes et leurs réclama-

tions. Bien loin de les satisfaire, il exigea d'eux une promesse écrite et scellée qu'ils ne renouvelleraient plus cette démarche. Les mécontents ayant refusé d'un commun accord, le prince vit qu'il fallait temporiser. Il s'engagea donc à répondre, aux fêtes de Pâques, d'une manière définitive, et remit entre leurs mains comme otages l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque d'Ély et le connétable. Les barons, ayant accepté ces offres, retournèrent tranquillement chez eux : la conscience de leur force leur donnait la certitude de triompher.

Le prince employa le délai qu'il avait obtenu en manéges de toute espèce. Il chercha d'abord à séduire le clergé : pour se le rendre favorable, il lui accorda une charte, où il confirmait toutes ses immunités; il prit la croix des libérateurs du Saint-Sépulcre, afin de jouir des avantages qu'elle donnait, et en appela au chef de l'Église. Le pape se déclara pour lui, attendu qu'il lui avait fait hommage de son royaume et s'était proclamé son vassal. Il écrivit à Langton, blâma sa conduite et celle des autres évêques ligués; mais ni ceux-ci, ni les grands feudataires ne tinrent compte de ses remontrances. Ils poursuivirent leurs préparatifs, obtinrent de nouvelles adhésions et, l'époque solennelle étant venue, se réunirent à Stamford, avec deux mille chevaliers et de nombreux fantassins ; ayant alors marché sur Brackley, où se tenait la cour, des pourparlers, qui s'ensuivirent, n'amenèrent aucun résultat. Ils assiégèrent donc Northampton, prirent Bedford, et furent joyeusement reçus par les habitants de Londres. Aussitôt ils écrivirent des lettres à tous les nobles qui n'étaient point accourus sous leur bannière, les menaçant de ravager leurs domaines, s'ils n'embrassaient pas la cause nationale.

Le roi Jean, abandonné, traqué, désespéré, implora l'appui de Langton, qu'il ne savait pas être le chef de la ligue,

et le pria d'excommunier les rebelles. L'archevêque n'eut garde d'y consentir; charmé de l'ignorance et de la sottise du prince, il lui débita une homélie attendrissante, parla au nom du Ciel et de l'Évangile : la clémence, la douceur étaient les moyens les plus efficaces; il obtiendrait certainement de bons résultats, s'il licenciait d'abord les mercenaires qu'il avait fait venir d'Allemagne et de Flandre. Jean crut le saint homme, renvoya ses gardes, sa dernière escorte, et se trouva sans défense. Les barons, vous le pensez bien, parlèrent plus haut que jamais, intimidèrent le prince cauteleux. Obligé de se rendre à discrétion, il pria les seigneurs de venir le trouver dans son château de Windsor : c'était un beau château, un agréable château! Ils y seraient on ne peut mieux et reçus avec une aménité, une cordialité! ils n'avaient certainement rien à craindre. Les barons en doutèrent si peu qu'ils s'abstinrent de la visite; ils jugèrent plus prudent et plus sûr de terminer la dispute en rase campagne.

Le 15 du mois de juin, ils dressèrent donc leurs tentes au bord de la Tamise, à Runney-Mead. Le parti opposé s'établit en face d'eux, comme pour une bataille, que l'inégalité des forces rendait impossible. Dans cet état de choses, les discussions ne furent pas longues. Inflexibles comme des vainqueurs, les alliés ne permirent pas qu'on changeât rien au texte de leurs demandes; les nobles délégués par le roi ayant après tout les mêmes intérêts, le pacte fut bientôt conclu. Jean signa la Grande Charte quelques jours plus tard, avec une facilité de mauvais augure[1]. Cet acte célèbre confirmait les anciennes prérogatives des ordres libres, le

[1] Le texte de la Grande Charte, devenu très rare, a été réimprimé à Utrecht, en 1861, par le professeur O. Van Rees. L'éditeur y a joint deux morceaux non moins précieux, la *Pétition of Right*, de 1627, et le *Bill of Rights*, de 1688. Ces trois documents politiques sont la base de la constitution anglaise.

clergé, la noblesse, la population des villes, et leur en accordait de non moins essentielles; la population des campagnes, les serfs y sont à peine nommés : l'heure de l'affranchissement n'avait pas encore sonné pour eux. Lorsqu'ils eurent ainsi atteint le but de leurs désirs, les vassaux triomphants regagnèrent leurs donjons, pendant que leur chef politique, ulcéré de sa défaite, cherchait comment il éluderait ses promesses et tirerait une vengeance éclatante des rebelles. Il alluma de la sorte une deuxième guerre, où il finit par trouver la mort. Des sables mouvants et une marée inattendue engloutirent son armée; la fatigue, la rage et la peur terminèrent sa propre existence.

Rien ne faisait songer, dans la prairie que je traversais, à l'importante assemblée qui l'occupait six siècles auparavant. Étendues sur l'herbe humide, des vaches y ruminaient avec leur indolence et leur calme habituels; c'est tout au plus si elles levaient faiblement la tête pour me regarder, sans suspendre le mouvement de leurs mâchoires. D'autres broutaient d'un air aussi grave et me jetaient un coup d'œil oblique. Appuyé contre un vieil aulne, le pâtre sifflait une mélodie monotone. A ma droite, la Tamise fuyait en silence : ce n'était plus cette nappe d'eau trois fois large comme la Seine, que j'avais admirée à Londres, mais une petite rivière étroite, agreste et paisible; on aurait presque sauté par-dessus. Un peu plus haut que l'endroit où je me trouvais, l'île de la Grande-Charte s'allongeait au milieu du fleuve pastoral; les saules qui la bordent penchaient sur le courant leurs branches jaunes et roses. Une bergeronnette trottait à vingt pas de moi, en hochant la queue. Tout le monde eût oublié devant ces douces images la scène imposante dont Runney-Mead a été le théâtre. La nature ne tient pas compte des actions de l'homme; elle fait croître le chardon et l'ortie dans le sang du juste et du héros, déploie la pervenche sur une tombe criminelle, et attache en sou-

riant les festons de la vigne vierge aux moulures d'un château dévasté par la flamme.

De Runney-Mead à Windsor la distance est petite. La route gravit bientôt la colline et vous fait cheminer entre le parc et les abords de la forêt. Un hôtel situé dans une encoignure, d'où on les aperçoit l'un et l'autre, frappe les yeux dès que l'on arrive; ce fut là que j'entrai et me préparai, en feuilletant quelques livres anciens et quelques brochures modernes, à visiter le royal édifice.

Bien des années avant la conquête, les rois saxons avaient bâti une forteresse dans le lieu où se trouve maintenant le château de Windsor. Les sinuosités du fleuve en cet endroit lui firent donner le nom qu'il porte (*wind*, tourner, *shore*, rivage); les anciens auteurs l'appellent *Windleshora*. Édouard-le-Confesseur, déterminé par ses pieux sentiments, abandonna le fief, qui comprenait alors la vieille et la nouvelle ville, aux moines de Westminster. L'acte de transmission existe encore. Ils n'en conservèrent pas longtemps la propriété, néanmoins. Son excellente situation, comme poste militaire, ayant frappé Guillaume-le-Conquérant, il invita les religieux à l'échanger pour des terrains qu'il leur offrait dans la province d'Essex; ils y consentirent, et le prince éleva sur la colline sa citadelle favorite. Un chroniqueur nous apprend qu'il aimait cette résidence avec passion, qu'il fit construire dans les bois d'alentour plusieurs rendez-vous de chasse. Henri Ier ajouta quelques bâtiments à ceux qu'avait érigés son père; il ceignit le tout d'une grande muraille. Ces constructions pourtant ne devaient point subsister : le chevaleresque Édouard III rêvait une demeure plus somptueuse; il abattit l'ancien château pour édifier le séjour actuel.

C'était en 1356, l'année même de la bataille de Poitiers [1];

[1] Le combat eut lieu le 19 septembre.

on eût dit que le roi pressentait qu'il allait avoir à loger un grand captif; il aimait d'ailleurs beaucoup Windsor, il y était né d'une mère française [1], lui le plus terrible ennemi de la France, et voulait égaler sans doute à l'éclat de ses victoires la pompe de la résidence où il avait vu le jour. Son premier soin fut de chercher un artiste capable de seconder ses intentions.

Il avait alors près de lui, en qualité de chapelain, un homme âgé de trente-deux ans, qui se nommait William de Wykeham. Il était doux, réfléchi, laborieux et plein d'intelligence; il dessinait avec autant de goût que de facilité. Le roi, qui l'avait pris à son service en 1346, avait remarqué son talent. Il jeta les yeux sur lui. Ce n'était pas sans peine, du reste, qu'il s'était frayé un chemin jusqu'auprès du trône; issu d'une famille honorable, mais indigente, il avait eu à lutter contre tous les obstacles. Son père n'ayant pas le moyen de lui faire donner de l'éducation, il aurait langui dans les ténèbres de l'ignorance et les chagrins de la misère, si le seigneur de Wykeham, sa ville natale, n'eût discerné en lui les germes d'un grand mérite. Il se déclara son protecteur et l'envoya étudier à Winchester. Il y montra non-seulement une grande piété, mais beaucoup d'amour pour la science. Comme il ne recevait de l'établissement qu'une instruction grammaticale, il apprit dans ses heures de loisir l'arithmétique, la géométrie, la philosophie du temps, les lois civiles et ecclésiastiques. Son patron l'employa bientôt comme secrétaire, puis, le jugeant digne d'une plus haute destinée, appela sur lui l'attention d'Édouard III, et le fit recommander en outre par l'évêque de Winchester. Ces deux hommes généreux s'appelaient, le premier Nicolas Uvedale, l'autre Edyngdon. Que le récit de leurs bontés leur serve de pierre commémorative.

[1] Isabelle, sœur de trois rois et fille de Philippe-le-Bel.

Ayant donc choisi William pour être l'exécuteur de ses vastes desseins, le roi le nomma surintendant des travaux et lui conféra d'amples pouvoirs. Il fixa ses honoraires à un shilling ou vingt-cinq sous par jour, lorsqu'il habitait Windsor, et deux shillings, lorsqu'il lui fallait s'en éloigner; son clerc recevait trois shillings par semaine. On démolissait et on rebâtissait à mesure, de sorte que le château pouvait toujours être habité.

Les assertions de notre historien Froissard et le témoignage des historiens anglais ne permettent pas de douter que le roi Jean ait été enfermé au château de Windsor, peu de temps après que l'on eut commencé les travaux. Le Prince-Noir fit d'abord une entrée solennelle dans la capitale : « Si estoit le roi de France monté sur un grand blanc coursier, très-bien arréé et appareillé de tout point, et le prince de Galles sur une petite haquenée noire de lès lui : ainsi fut-il convoyé tout le long de la cité de Londres [1]. » On le laissa tranquillement se reposer de ses fatigues, puis on l'éloigna de la ville. « Un peu après, fut le roi de France translaté de l'hostel de Savoie, et remis au chastel de Windsor et tous ses hostels et gens. Si alloit voler, chasser, déduire et prendre tous ses esbattemens environ Windsor, ainsi qu'il lui plaisoit [2]. » M. Jesse, conservateur des châteaux de Sa Majesté Britannique, prétend qu'on lui assigna le donjon pour local ; mais est-il croyable que cette immense tour fût déjà terminée? Puisqu'on traitait si bien le captif, l'aurait-on d'ailleurs enfermé sur-le-champ dans un lieu désagréable? Tout ce qu'on peut admettre, c'est qu'il y séjourna par la suite, quand on l'eut bâti et que les Anglais se lassèrent de leur courtoisie insolite. En effet, leur hospitalité ne fut pas aussi noble, aussi généreuse,

[1] Froissard. Cette entrée n'eut lieu qu'au commencement de l'année 1357.

[2] *Ibidem.*

qu'on a bien voulu le dire. Lorsque, plus tard, la France paya la rançon du monarque, Édouard se fit compter 10,000 réaux pour chacun des mois qu'il avait passés en Angleterre. Il évaluait à ce prix *ses dépens de garde.* Ce n'était pas assez sans doute qu'on lui achetât le prince 3 millions d'écus d'or et la souveraineté de l'Aquitaine. Il lésinait, le grand roi! il demandait la pièce! et, comme un valet mal appris, taxait lui-même la libéralité des donateurs. La France cependant suait sang et eau; pour payer des sommes aussi prodigieuses, elle se laissait mourir de faim. Albion, à sa place, ne les eût point payées du tout.

Au château de Windsor le prince français trouva un autre personnage, qui s'ennuyait de son mieux et avait grand besoin de compagnie : c'était David Bruce, roi d'Écosse. L'heureuse Angleterre eut donc la satisfaction de voir en même temps pâlir, dans une de ses forteresses, ses deux plus redoutables ennemis. Pendant que le valeureux Édouard assiégeait Calais, David, excité par la France, mit sur pied cinquante mille hommes, envahit le Northumberland et porta la désolation jusque sous les murs de Durham. La situation était critique; les Anglais tremblèrent. Lionel, fils du roi, que le prince avait laissé derrière lui, était trop jeune pour conduire une armée. Ce fut la reine, Philippa de Hainault, qui sauva la nation : elle rassembla douze mille hommes, en prit le commandement, se fit seconder par lord Percy et marcha aux Écossais. L'ennemi était campé à la croix de Neville, près de Durham. La princesse chevaucha dans les rangs, exhorta les troupes à déployer leur courage et les enflamma de sa propre ardeur. Bruce était impatient d'en venir aux mains : il croyait vaincre sans peine des soldats guidés par une femme, mais il eut bientôt la preuve du contraire. Son armée fut mise en fuite, quinze mille hommes restèrent sur le champ de bataille, lui-même fut pris avec les comtes

de Sutherland, de Fife, de Monteith, de Carrick, lord Douglas et d'autres nobles de première qualité. Il songeait depuis sept ou huit ans à sa défaite, lorsque son camarade vint le distraire. On l'avait mis dans une tour située près du donjon; pour leur donner le moyen de se voir et de causer ensemble, on éleva une galerie entre les deux bâtiments. Ils purent y méditer sur l'ironie de la fortune et s'y demander des nouvelles de la température.

Ils n'avaient guère, en effet, d'autre amusement que le spectacle des travaux qui s'exécutaient près d'eux. Le bruit de la scie, le chant des ouvriers, les coups de marteau remplaçaient tristement les fanfares de leurs anciens carrousels. En 1359, on augmenta les priviléges de l'architecte, et on le créa gardien du manoir. La construction n'étant point assez rapide au gré du roi, des scènes de violence eurent bientôt lieu; trois cent soixante maçons furent conduits de force à Windsor, pour accélérer la bâtisse. Quelques-uns d'entre eux s'évadèrent et acceptèrent de l'ouvrage ailleurs, moyennant une plus haute rétribution. Édouard publia aussitôt un ordre qui défendait de les employer; les contrevenants perdraient leurs biens et leurs châteaux : le même édit prescrivait d'enfermer à Newgate tous les fugitifs que l'on pourrait saisir. En 1362, une peste effroyable vint contrarier le roi. La Grande-Bretagne perdit le quart de sa population : à Londres, dans le cimetière des Chartreux seulement, cinquante mille personnes furent ensevelies. Les tailleurs de pierre mouraient comme les autres. Des lettres furent donc adressées aux shériffs de plusieurs provinces pour leur commander une *presse* de trois cent deux maçons. Les comtés d'York, Salop et Devon étaient tenus d'en fournir chacun soixante. L'année d'après eut lieu un enrôlement de verriers. Très-peu d'ordonnances sont postérieures à l'année 1369, aucune à l'année 1373; on peut en induire

que le monument était alors complet. Le roi n'avait épargné de l'édifice antérieur que trois tours situées au couchant.

Édouard ne voyait point sans orgueil le château de Windsor; il en était fier comme d'une conquête et d'un exploit. Aussi, quelqu'un étant venu lui dire que William s'en attribuait tout l'honneur, et avait ordonné qu'on gravât sur les murs :

Hoc fecit Vykeham.

il entra dans une violente colère. Il lui demanda ce que cela signifiait. L'architecte dévot se tira ingénieusement d'affaire. Il assura que l'on devait interpréter la phrase sans changer l'ordre des mots, qu'il n'avait pas voulu se dire le fondateur du monument : c'était le monument, au contraire, qui l'avait fait ce qu'il était, en l'arrachant à son obscurité primitive : *Hoc fecit Wykeham.* Apaisé par ce subterfuge, Édouard continua de se montrer bienveillant pour l'artiste. La belle chose que le latin !

Pendant l'érection du monument, le prince avait comblé l'architecte de favèurs. En 1357, il lui avait donné le rectorat de Pulham, et, comme le pape ne voulait point confirmer sa nomination, il lui avait accordé, à titre de dédommagement, une rente de deux cents livres sterling, qui devait cesser lorsqu'il aurait obtenu la paisible jouissance de son bénéfice. En 1360, il fut établi doyen de l'église collégiale de Saint-Martin-le-Grand, à Londres, place qu'il garda trois années, pendant lesquelles il rebâtit à ses frais le cloître du chapitre et la nef du temple. Il n'était pas encore évêque de Winchester, qu'il avait déjà 21,000 francs de revenu [1]. Cette promotion, qui eut lieu en 1366, augmenta beaucoup son opulence; elle atteignit

[1] 842 livres sterling.

son plus haut période, quand il devint chancelier du royaume. Dans ses discours au parlement, il se distingua de ses prédécesseurs ecclésiastiques en abandonnant le style du sermon pour l'éloquence des affaires. C'est à son heureux destin que nous devons de connaître sa biographie [1]. Une ombre éternelle l'eût sans doute enveloppée, si l'orateur et l'habile politique n'avaient protégé l'artiste. Quoiqu'on ait dernièrement retrouvé les noms d'une foule d'architectes, de statuaires et de peintres du moyen-âge, on n'a point exhumé les détails de leur vie; nos aïeux contemplaient leurs chefs-d'œuvre sans s'occuper de leurs actions. La foi les préservait eux-mêmes des chagrins et des petitesses de la vanité; comme les hommes de génie, dans les époques primitives, attribuent à l'inspiration de Dieu les grandes pensées qui leur viennent, ceux-ci faisaient honneur au maître souverain de leurs brillantes conceptions. Étonnés des magnifiques tableaux qui ravissaient leur intelligence, ils ne pouvaient s'en croire les auteurs. Ce devait être par un effet de la grâce qu'ils avaient, pendant le jour, ces rêves de splendides cathédrales, dont les nefs immenses, rayonnant de mille couleurs, se perdaient peu à peu en de vagues et incommensurables lointains. Ils forment donc une seule et même classe avec les chantres populaires.

Wiliam de Wykeham méritait la partialité de la fortune; il n'acceptait d'une main que pour donner de l'autre. Il fit rebâtir à ses frais la cathédrale de Winchester, il fonda deux institutions, qui existent encore, pour l'entretien et l'éducation gratuite de deux cents élèves. La première est une école établie à Winchester; la seconde, un collége situé à Oxford. Dans l'un, les jeunes gens reçoivent une instruction supérieure, après avoir commencé leurs études

[1] Elle a été écrite par Lowth. Voyez aussi Allan Cunningham.

dans l'autre. On les désignait sous ce titre : *Pauperis scholares venerabilis domini Wilhelmi de Wykeham Winton. episcopi.* L'organisation d'Oxford est curieuse et porte bien le cachet du temps. Le supérieur et dix clercs représentent, suivant les statuts, la troupe des apôtres, Judas en étant éliminé; le maître, le sous-maître et soixante-dix écoliers dénotent les soixante-douze disciples mentionnés dans la Vulgate; trois chapelains et trois prêtres inférieurs désignent les six diacres fidèles (Nicolas, le septième, ayant apostasié, ne mérite point que l'on fasse allusion à sa personne); seize chanteurs, enfin, rappellent les quatre grands et les douze petits prophètes. Chacun des deux monuments ne fut prêt qu'au bout de six années. Wykeham en traça le plan et dirigea la bâtisse; ils ne témoignent donc pas moins de son habileté que de sa munificence. Il acheva cette belle entreprise le 28 mars de l'année 1393. Il eut encore le temps de voir prospérer ses deux institutions, et mourut en 1404, âgé de 80 ans [1]. Un splendide tombeau couvre ses restes dans l'église principale de Winchester. Il dort sous ces voûtes qu'il a lui-même construites; les chants religieux, le murmure de la prière, la voix douce et imposante de l'orgue bercent majestueusement son dernier sommeil : comme l'esprit qui garde les sépulcres des justes, le souvenir de ses bienfaits rend sa dépouille inviolable.

Son protecteur, Édouard III, n'avait point aussi paisiblement fini ses jours. Ce château de Windsor, qui l'avait vu dans sa grandeur, le vit dans une affreuse détresse. Il y tomba malade et se coucha pour ne plus se relever. Lorsque tout espoir de guérison fut perdu, les sentiments hideux que récèlent les âmes communes se montrèrent sans vergogne autour de son lit funèbre. Ses valets l'abandonnèrent,

[1] C'est aussi à ce grand homme que les Anglais doivent le château de Queenborough, immense édifice dans le genre de Windsor.

comme un homme incapable désormais de payer leurs soins. L'ingrate Alice, sa maîtresse, attendant qu'il fût aux prises avec l'agonie, le dépouilla de ses bagues, de ses joyaux, et le laissa dans une complète solitude. Il ne lui resta pas même un domestique pour lui fermer les yeux et lui rendre les derniers devoirs : c'est ainsi que le prince, jadis triomphant, expirait sans amis, sans gardien et sans secours[1]. Mais lorsque tous les cœurs serviles se furent éloignés de lui, un cœur peu sensible aux richesses du monde vint adoucir ses angoisses. Un moine étant arrivé jusqu'à sa chambre, et s'étant aperçu qu'il vivait encore, murmura près de lui des paroles de consolation. Édouard n'avait point perdu connaissance ; il rouvrit les yeux et se laissa exhorter avec gratitude par le charitable ministre. Il témoigna un vrai repentir de ses fautes, et mourut en implorant le juge sévère, qui allait lui demander compte de ses actions.

Depuis ce temps, jusqu'à l'heure présente, le château de Windsor est demeuré dans le même état. Sans doute il a subi des modifications, des altérations, mais elles n'en ont changé ni le plan ni l'ensemble. Édouard IV rebâtit la chapelle et lui donna plus d'étendue, Élisabeth fit construire la terrasse du nord; elle augmenta aussi le côté septentrional de l'édifice, où elle résidait. Le goût perverti de Charles II fut une source de dommages pour l'austère habitation. Il ordonna d'élargir et d'équarrir les fenêtres, attendu que les ogives lui déplaisaient souverainement. Il métamorphosa tout l'intérieur ; la vieille décoration pouvait-elle flatter ses regards éblouis des pompes de Versailles ? Il tâcha d'arranger le monument comme si Louis XIV avait dû y fixer sa demeure : Verrio peignit les plafonds, de nombreuses toiles couvrirent les murailles ;

[1] Son fils l'avait précédé dans la tombe.

on ne laissa que peu de traces de l'ancien luxe gothique. Les joyeuses et délicates *amies* du roi s'y égarèrent, sans craindre que leur esprit se reportât vers le sombre moyen-âge; on avait fardé le vieux château, comme on fardait la religion pour lui donner l'air d'une courtisane. La célèbre collection d'Horace Walpole renfermait une bassinoire qui avait appartenu à Charles II, et qu'on employait à chauffer le lit de ses maîtresses; le couvercle portait cette inscription dévote: « Sers Dieu et mérite la vie éternelle. » Ce trait peint le catholicisme des Stuarts.

La maison de Hanovre a retouché l'édifice avec une hardiesse égale, mais avec plus de respect pour ses vieilles formes et son antique origine. Il semblerait que le château avait un pressant besoin de réparations. En 1824, le 12 du mois d'août, on commença donc les travaux. Les Chambres avaient voté à cet effet 300,000 livres sterling [1], dont quatre lords et trois représentants devaient diriger l'emploi. Le duc de Wellington présidait ce comité. Les plus célèbres architectes du royaume, appelés à un concours, tracèrent des plans de restauration. Jeffry Wyatville l'emporta sur ses rivaux. Il se logea dans la tour de Winchester, ainsi nommée en souvenir de Wykeham, dont elle avait jadis été la demeure. La somme allouée n'ayant pas suffi, on la tripla insensiblement; les dépenses montèrent donc au chiffre énorme de 22 millions et demi. On effaça autant qu'on le put l'œuvre de Charles II, pour rendre la construction homogène. Elle offre à l'heure actuelle une assez satisfaisante apparence; si l'on y met un peu de bonne volonté, l'imagination se transporte dans les temps où le son du cor résonnait sur ses tourelles, où le hennissement des palefrois ébranlait ses vitraux.

[1] 7,500,000 fr.

CHAPITRE XIII

Les prisonniers de Windsor.

Lorsque je me fus mis en état de bien comprendre et de bien juger le royal manoir, je m'y acheminai en traversant une partie de la ville. On aborde ainsi le château du côté du sud. Devant vous se dresse une immense et irrégulière façade, qui est au moins aussi longue que celle des Tuileries. Un large fossé, plein de ronces, d'arbrisseaux, dessiné par un talus, près des murs, et par une contrescarpe, vous tient à une respectueuse distance. Deux ou trois rangs de fenêtres, selon les endroits, s'échelonnent sur la hauteur du monument. Dix grandes tours montent vers le ciel entre des corps de logis plus ou moins étendus. Les unes sont rondes, les autres carrées ou octogones; des créneaux ceignent leur front et bordent partout les combles de l'édifice. Le château lui-même couronne une forte éminence, d'où il surveille et menace les plaines voisines.

Deux portes y donnent accès. La plus fréquentée se nomme porte de Henri VIII. Les ogives en sont surbaissées, dépourvues des chapiteaux à leur base, ce qui annonce l'extrême décadence de l'art gothique. Elle introduit dans la cour dite inférieure. Le château embrasse effectivement

trois cours : celle dont nous venons de parler, la moyenne et la supérieure. Elles ne sont point isolées l'une de l'autre et forment une gigantesque enceinte. La première contient la chapelle Saint-Georges ; la deuxième, le donjon ; la troisième est vide. Les bâtiments y offrent le même aspect qu'au dehors. Cette masse de tours, de créneaux, de logis, percés d'innombrables fenêtres, compose un ensemble étonnant par sa grandeur et sa richesse.

Je me demandai quelle partie de l'édifice je visiterais d'abord ; j'inclinais pour la chapelle, dont les formes gracieuses me séduisaient ; le donjon obtint cependant la préférence. Je voulais de là-haut saisir la totalité du monument. Un gardien me dirigea vers l'entrée, pendant que j'examinais l'architecture de ce fort bâti au milieu d'une citadelle plus vaste, pour que l'on pût s'y retirer en cas de défaite, lorsque tous les ouvrages extérieurs seraient pris. Une élévation artificielle lui sert de base, et un grand fossé l'environnait jadis. Quatre étages, les deux derniers en retraite sur les deux premiers, que soutiennent d'épais contre-forts, exhaussent dans l'air une moindre tour, à la cime de laquelle flotte un immense étendard portant les armes de la Grande-Bretagne. On monte par un escalier couvert et prodigieusement long, qui gravit le tertre et semble conduire dans l'infini. Des lueurs singulières lui donnent un aspect fantastique. On dirait que l'on va voir un de ces châteaux mystérieux, où la légende promène des fantômes et loge des nécromans.

L'intérieur n'offre plus aucune trace des anciennes dispositions. Le goût moderne a tout envahi, tout changé, tout rendu insignifiant. C'est le même lieu, ce ne sont pas les mêmes retraites. Les souvenirs dont elles étaient pleines demandaient pourtant des égards. Là, le roi de France avait langui dans l'affliction ; là, deux autres personnages célèbres avaient accordé leur guitare et chanté leurs dou-

leurs. L'histoire ne raconte pas de destinées plus touchantes ni de fins plus tragiques. L'un se nommait Jacques Ier d'Écosse, l'autre Henri Howard, comte de Surrey.

Avez-vous lu la *Jolie Fille de Perth*, cet admirable poëme dont l'humanité doit être orgueilleuse? Walter Scott n'a rien fait de supérieur; *Ivanhoë* ne l'éclipse pas, et il éclipse les autres romans du grand homme. Pour un juge sagace, les *Puritains* ne peuvent être mis en parallèle. De nombreux caractères y sont tous vivants, tous tracés avec la force intime du génie; l'action marche sans languir, sans s'interrompre une minute, et l'accord des diverses parties offre une merveilleuse unité. La description de la bataille, qui forme le dénoûment, n'a, selon moi, d'égale dans aucune langue. *Ivanhoë* met sous nos yeux la vie des châteaux durant l'époque intermédiaire; la *Jolie Fille de Perth* montre la vie d'une commune gothique : ce sont deux productions analogues, qui se tiennent, se complètent et se réclament; il fallait leur décerner la même gloire et ne point livrer l'une aux ténèbres, pendant que l'autre brillait au milieu d'une splendeur injustement exclusive.

Si vous n'avez pas lu ce chef-d'œuvre, lisez-le donc : vous y verrez qu'un odieux châtelain, poussé par le duc d'Albany, frère du roi, qui veut s'assurer le trône, fait mourir d'inanition dans un cachot l'héritier présomptif. Robert III, le père, sort un moment de sa faiblesse, et va ordonner que l'on saisisse l'instigateur du crime; mais le chagrin le suffoque, les paroles mortelles ne peuvent sortir de sa bouche. Ce délai sauve le meurtrier; des flots de larmes succèdent à la transitoire énergie du prince, il a pitié de son frère et lui accorde sa grâce. Il prescrit seulement aux fidèles gardes qui l'entourent de massacrer le duc, s'il approchait de Jacques, son second fils; puis il se retire au château de Bute, pour y pleurer dans la solitude l'enfant

qu'il a perdu. Mais bientôt il craint que la trahison ne frappe son héritier jusque sous ses yeux : il s'en sépare afin de l'éloigner du péril, et l'envoie à la cour de France, où il recevra une brillante éducation, une généreuse hospitalité. Jacques n'avait alors que onze ans. Une troupe nombreuse de seigneurs, ayant à leur tête Fleming de Cumbernauld, lui servirent d'escorte et protégèrent son départ. La brise gonfla les voiles ; le jeune prince semblait échapper aux desseins cruels de ses ennemis.

On se flattait trop tôt. Robert avait compté sans l'homme dont il venait d'épargner les jours : le duc d'Albany ne l'épargna point et blessa de nouveau ce cœur déjà souffrant. L'escorte s'éloignait à peine de la mer qu'un Douglas, complice du meurtrier, leur chercha dispute sur la bruyère d'Hermanston ; il voulait probablement détruire d'une seule fois tous les amis de Jacques. La plupart, en effet, tombèrent sous ses coups, et Fleming resta au nombre des morts. De son vaisseau, l'enfant exilé vit peut-être périr ceux qui lui étaient chers ; peut-être leurs cris de douleur furent-ils portés jusqu'à son oreille. Mais une autre affliction le menaçait ; Henri IV d'Angleterre, soit qu'il s'entendît avec l'oncle perfide du jeune homme, soit qu'il eût appris par un autre moyen la décision de Robert, avait aposté des pirates chargés de saisir le roi futur de l'Écosse. Ils l'attaquèrent et le firent prisonnier, au moment où il doublait le cap Flamborough. Les deux nations étaient en paix l'une avec l'autre, et Henri violait le droit des gens ; mais l'importance de la capture l'éblouit. « Au fait, dit-il, mes voisins auraient dû me choisir pour précepteur, car je suis très-fort sur la langue et la littérature françaises. » Ceci avait lieu durant l'année 1405 ; le malheureux père de Jacques était à souper, lorsqu'on lui annonça l'horrible nouvelle. Il fut saisi d'une telle douleur, qu'il sembla près de rendre l'âme entre les mains de ses domestiques. On le porta dans son lit, mais il refusa toute

nourriture et expira trois jours après de faim et de désespoir [1].

Le roi d'Angleterre n'abusa pas de son avantage, il fit donner au prince une brillante éducation. La perte de sa liberté lui fut peut-être utile sous ce rapport. On lui enseigna la grammaire, l'éloquence et la poésie; on lui donna des notions de médecine; il apprit à jouer du luth, de la harpe et de quelques autres instruments, à estimer les œuvres de peinture et d'architecture; il savait lutter, conduire un cheval, manier la lance et le glaive; on l'admirait dans les tournois comme un champion hors de ligne [2]. Quoique d'une médiocre stature, il était bien proportionné, fortement constitué : les ménestrels ne pouvaient choisir un objet plus digne de leurs chants.

Mais quelque soin que l'on prît de le former, quelques égards que l'on eût pour sa haute origine, l'on n'en surveillait pas moins toutes ses actions, et il aurait essayé inutilement de fuir. On avait trop d'intérêt à le garder en otage. Lorsque Robert III fut couché dans la tombe, le duc d'Albany, associé depuis longtemps au pouvoir, continua de gouverner le royaume sous le titre de régent. Or, ce titre, il ne le possédait qu'avec la permission de l'Angleterre; si on délivrait Jacques, on lui arrachait du front sa couronne empruntée. Par ce moyen, on le tenait dans la dépendance; une menace éternelle le forçait d'obéir aux instigations venues de Londres.

Il était donc bien loin de faire aucune démarche pour tirer son neveu de prison, comme son devoir et les murmures de l'Écosse le lui ordonnaient. Une circonstance embarrassante montra toute sa mauvaise volonté : son propre fils, Murdach, était tombé entre les mains des Anglais

[1] Buchanan.
[2] *Ballenden's translation of Hector Boyce.*

à la bataille d'Homildon, deux années avant que Jacques éprouvât le même sort. Albany entama des négociations afin d'ouvrir les portes de son cachot. Il lui fallut alors parler à contre-cœur de l'héritier du trône; mais, tacitement d'accord avec ses geôliers, il insista faiblement sur ce point; Murdach seul, comme il le désirait, eut la joie de revoir sa patrie.

Henri IV cependant vint à mourir [1]; le néfaste Henri V n'eut pas plutôt saisi l'épée royale qu'il la tourna contre la France : occupé de ses guerres d'envahissement, il délaissa le jeune captif. C'est alors sans doute que, pour plus de sûreté, on le confina dans le donjon de Windsor. Il allait y passer de tristes jours et peut-être y mourir de chagrin, si un esprit consolateur n'était venu illuminer sa retraite et emporter son âme défaillante sous les ombrages d'un lieu de délices, où de célestes brises lui rendirent ses forces.

Jacques I[er] était un vrai poëte, comme le montrent les vers qui nous restent de lui. Lorsqu'il fut séquestré, abandonné à lui-même, il accorda son luth et fit résonner de ses chants les tristes murailles du donjon. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages, qui sont presque tous perdus. Le hasard en a sauvé trois d'une haute importance. Le premier fut découvert dans la bibliothèque bodléienne, à Oxford, par William Tytler Woudhouselee, vice-président de la société des antiquaires d'Édimbourg, et imprimé en 1783. C'est le seul dont nous nous occuperons pour le moment. Il a d'autant plus de valeur à nos yeux que Jacques y dépeint ses souffrances et le brûlant amour dont l'enivra une princesse anglaise. Il est intitulé le *Cœur du roi* (King's quair), dénomination charmante, qui éveille soudain l'espoir de pénétrer au fond de cette âme enthousiaste et mélancolique. Je

[1] En 1413.

possède un exemplaire de la seconde édition, publiée en 1786 et actuellement fort rare. Elle contient deux gravures intéressantes : l'une est le portrait du roi captif, dessiné d'après une toile qui appartient au comte de Buchan; cette toile elle-même a été copiée sur un tableau original, exposé dans la galerie du château de Keilberg, près de Tubingue en Souabe, où réside la famille Lytrum. Singulier destin, qui a conservé au milieu de la Forêt Noire la seule image authentique d'un prince écossais[1] ! Il a un air à la fois doux et grave, comme beaucoup d'hommes supérieurs; un chaperon couvre sa tête; sur sa poitrine tombent une chaîne et l'insigne d'un ordre quelconque; il est vêtu d'un justaucorps sombre et presse entre ses mains le poignard attaché à sa ceinture. La deuxième estampe nous le montre dans sa prison : c'est une chambre voûtée, que ferme une porte garnie de clous énormes. Une table, un manuscrit, une harpe en forment l'ameublement : le roi, debout, considère avec surprise un petit oiseau qui passe par la fenêtre, tenant dans son bec un rameau fleuri, signe de prochaine délivrance, comme l'indique l'histoire de Noé. C'est en outre un message de la dame qu'il chante.

Le poëme commence de la manière la plus heureuse. La nuit était douce et pure, les étoiles répandaient une clarté brillante, et la lune venait d'atteindre le milieu du ciel. Le poëte, éveillé depuis quelque temps, ne pouvait se rendormir dans sa couche solitaire. Des pensées orageuses fatiguaient son cerveau; pour calmer ce trouble intérieur, il prend un livre et choisit les *Consolations de Boëce*. Outre leur rapport avec l'état de son âme, il a encore ce motif de leur donner la préférence, qu'elles ont été traduites par Chaucer, guide aimable et radieux dont il suit les vestiges.

[1] Une fille de Jacques II épousa un comte palatin : ce fut elle, sans doute, qui transporta en Allemagne l'effigie de son grand-père.

Il cherche à se réconforter en lisant les discours stoïques du vieil auteur; quand il les a étudiés une partie de la nuit, ses yeux se lassent, il ferme l'ouvrage et le place sous son chevet. Alors il roule dans sa tête les considérations ingénieuses qui l'ont frappé, il médite sur les caprices de la fortune; point de position durable ici-bas, la joie même recèle d'obscures menaces et de tristes présages :

Car la vie est semblable à ces pauvres chanteuses,
Qui charment vers le soir les cités populeuses
De leurs refrains d'amour et de leurs airs joyeux,
Avec la mort dans l'âme et des pleurs dans les yeux.

Lorsqu'il s'est bien agité, rêvant aux misères de son propre sort, il entend résonner la cloche de matines. Cette voix douce et harmonieuse qui traverse, pour le saluer, l'air frais du crépuscule, éveille en lui une émotion des plus profondes. Il lui semble qu'elle parle et dit : « Chante ta malheureuse destinée. » Une lumière d'un beau rose jaillit du sein de l'Orient; il s'habille, se place devant sa table et s'apprête à écrire. Il trace d'abord une croix sur son papier, pour que le Ciel lui vienne en aide, puis il commence. Son début renferme un trait d'une grande naïveté.

« L'âme inquiète, au sein des noirs écueils, je rame et je pousse ma faible barque; seul, sans secours, durant une nuit d'hiver, j'attends la brise qui doit me dégager. O voile pendante ! où est le souffle qui me mènera vers le port et me laissera prendre terre? Calliope, et toi, vent propice, accourez au nom de la sainte Vierge. »

Une muse invoquée par le nom de Marie, mère de Dieu, me semble placée dans une étrange position. Quoi qu'il en soit, le barde remémore les infortunes de sa jeunesse, la manière dont on l'a capturé, ses douleurs de chaque jour au milieu d'une citadelle anglaise. « Là, souvent, continue-t-il, je pleure sur mon triste sort, et je me dis : — Quelle faute

ai-je commise pour être ainsi privé de ma liberté, pour avoir perdu tous les plaisirs de ce monde? Les autres créatures en jouissent sans obstacle : l'oiseau, la bête fauve, le poisson dans la mer, ont chacun leur indépendance; et moi, un homme, moi qui abhorre la contrainte, je cherche vainement pourquoi j'en suis dépouillé. Quelle raison avait Dieu de me condamner plutôt qu'un autre à ces souffrances? Me voilà si misérable que je ne puis me rendre utile à personne, et que j'ai besoin de tout le monde! »

Il les soulevait donc aussi, le poëte-roi, ces questions éternelles et profondément tristes qu'agitent sans cesse les malheureux. Pourquoi sommes-nous étendus de préférence sur le chevalet du destin? Pourquoi le Dieu qui nous a donné la vie, ne nous a-t-il point donné le bonheur? Il lui suffisait de le vouloir, puisqu'il possède la toute-puissance. L'homme, dans sa douleur, s'attaque au ciel même, et cherche à ébranler les portes mystérieuses qui lui cachent l'impitoyable travail du sort.

Un jour qu'il était sous l'influence de cette mélancolie navrante, il s'approcha de la fenêtre pour se distraire par la vue des objets extérieurs, pour suivre de l'œil les gardes arpentant les cours solitaires, et les nuages plus heureux que lui, qui cheminaient à travers l'espace au gré de leurs caprices. Un vent doux et tiède effleura son visage; de splendides rayons illuminaient la campagne, l'hirondelle voltigeait en babillant au-dessus des tours. C'est que le printemps venait de commencer : on était alors dans le mois de mai, la saison de l'amour, les calendes du bonheur, dit-il; les pompes joyeuses de la nature augmentèrent sa souffrance par leur contraste avec son morne abandon. Tout à coup une ravissante image dissipa l'ennui qui le dévorait.

Au pied du bâtiment où il était condamné à languir, se trouvait un petit jardin que remplacent maintenant des

broussailles. On y admirait un bocage touffu d'arbres divers, parmi lesquels la blanche aubépine se détachait sur de noirs genévriers. Les rameaux étaient si épais que l'œil ne pouvait pénétrer sous leur dôme, les rossignols chantaient d'une voix claire et douce, et les préaux retentissaient d'hymnes d'amour. Jacques voyait les bardes mélodieux lustrer leurs plumes nouvelles, s'agacer, se fuir, se rapprocher avec tendresse. Ne connaissant point le délire de la passion, il regardait, plein de surprise, ces joyeux transports. Au même instant il aperçoit « la plus fraîche et la plus belle fleur » qui ait jamais orné la terre : du milieu du bosquet sort une jeune personne enchanteresse. La grâce préside à tous ses mouvements, ses traits annoncent mille vertus : la bonté, la réflexion, le dévouement. Une parure exquise rehausse d'ailleurs l'élégance de ses formes; ses blonds cheveux sont maintenus dans un filet de perles, d'émeraudes et de saphirs : un rubis taillé en cœur, suspendu à son cou par une chaîne d'or, brille sur sa poitrine comme une étincelle de feu. Sa robe blanche, légèrement soulevée, laisse sa marche libre; ainsi vêtue, elle est assez belle pour rendre un monde fou d'amour. Deux suivantes l'escortent, et un petit chien orné de grelots folâtre autour d'elle. Le prisonnier se sent ému d'une étrange façon, il croit commencer une nouvelle existence, et, l'œil attaché sur la promeneuse, il remercie Dieu de l'enivrante émotion qui trouble son âme. Puis il récite, dit-il, son chapelet en l'honneur de cette belle sainte.

Le départ de l'inconnue termine son enchantement. Elle lui a jeté un coup d'œil avant de s'éloigner, mais ne l'en abandonne pas moins à la tristesse. Il demeure tout le jour devant la fenêtre, espérant qu'elle viendra encore charmer ses yeux. Hélas ! le soleil décline, les vapeurs du soir blanchissent l'horizon, la première étoile de la nuit allume son flambeau, et la jouvencelle ne reparaît point ! Il verse alors

des pleurs amers, et pose sa tête sur le bord de la croisée. Là, dans une espèce d'agonie ou d'extase, moitié dormant, moitié en syncope, il a une vision qui lui manifeste le sort ultérieur de son amour. Il se figure être enlevé au ciel et conduit au palais de Vénus : elle lui dit des choses peu intéressantes et peu intelligibles, que nous laisserons de côté. Il est bien fâcheux que les marionnettes grecques soient venues prendre la place du sentiment, de la narration et de la poésie. Dès leur entrée en scène, nous ne voyons plus qu'un jeu de poupées; or, comme elles ne sont point divertissantes, j'aime mieux le théâtre de la foire. Dans les livres des anciens à la bonne heure ! elles y ont le port et la majesté des dieux; mais chez nous, elles ne valent ni Arlequin, ni Brighella, ni Polichinelle. En voici un exemple bien remarquable : le premier ouvrage écossais, où elles se montrent, perd sa valeur du moment qu'elles paraissent. Il y a de quoi donner au diable tout l'Olympe.

Quand le songe est fini, le prisonnier lève la tête et aperçoit le petit oiseau que l'on connaît déjà. Reçut-il vraiment un pareil message, ou bien est-ce une fiction poétique ? je ne saurais le décider. Le livre se termine de cette manière, et il nous faut actuellement recourir à l'histoire.

La personne que le captif avait vue se nommait lady Jane de Beaufort ; elle appartenait à la famille royale, étant nièce de Richard II par sa mère, et par son père le duc de Sommerset, petite-fille de Jean de Gand, duc de Lancastre. Jacques Ier devint son mari de la façon la plus inattendue.

Il regrettait depuis dix-neuf ans son indépendance, et croyait, sans doute, ne jamais pouvoir librement respirer l'air du ciel. La mort d'Albany n'avait point changé sa situation. Comme pour insulter à la Providence, le traître devenu octogénaire avait paisiblement quitté ce monde ; ses créatures environnaient son lit funèbre, et sa dépouille reçut les mêmes honneurs que si elle avait abrité l'âme

d'un juste. Murdach, comte de Fife, avait hérité de sa puissance, qu'il exerçait déjà depuis cinq ans; il avait lui-même trois fils prêts à la recueillir. Tout semblait donc annoncer au monarque légitime que sa captivité n'aurait point de bornes. Le désespoir, ce terrible compagnon des longues infortunes, avait pénétré dans sa geôle, et, posant la main sur son cœur, en arrêtait les battements. Le froid de la tombe gagnait cette noble poitrine.

Mais le comte de Fife n'avait point les talents de son père : il lui manquait à la fois son activité, sa ruse et son audace; il était d'une humeur facile, les embarras politiques le chagrinaient, sa paresse ne s'accommodait point de la vigilance que le désordre de l'époque rendait nécessaire. Il n'avait pas assez de fermeté pour conduire un peuple turbulent, et ne savait même point gouverner sa propre famille. Il songeait donc à renoncer au pouvoir, lorsqu'une faible circonstance l'y détermina. Il possédait un faucon excellent, qu'il aimait beaucoup; Walter, le plus âgé de ses fils, le lui avait plusieurs fois demandé en vain. Furieux de ces échecs répétés, l'insolent jeune homme s'empara de l'oiseau, comme le duc le tenait sur le poing, et lui tordit le cou. Profondément blessé d'un acte aussi brutal, le Régent s'écria, dans sa douleur : « Puisque vous ne m'accordez ni respect ni obéissance, je vais ramener dans sa patrie un homme qui nous fera tous obéir. » Il commença dès lors à négocier pour la délivrance de Jacques[1].

Ses gardiens y mirent deux conditions : le roi devait d'abord épouser une princesse d'Angleterre; ils voulaient, par là, se ménager à sa cour un intercesseur, qui prendrait leur défense et apaiserait son ressentiment. Le noble captif n'hésita pas, comme vous pouvez le croire; il demanda et obtint lady Jane de Beaufort. On les maria en grande

[1] Walter Scott, *History of Scotland.*

pompe, dans la capitale; l'objet de son amour contribua ainsi à le rétablir sur le trône de ses aïeux. Jusque-là, il ne pouvait se plaindre; mais les Anglais prétendirent qu'il devait leur payer sa nourriture. Ils ne l'avaient pas laissé mourir de faim dans son cachot : il était donc leur débiteur. Comme pour le roi Jean, ils évaluèrent eux-mêmes leurs frais, et les portèrent à 40,000 livres sterling ou un million de francs. Cette somme, vu le taux de l'époque, et sans même prendre en considération l'indigence de l'Écosse, représentait alors 4 ou 5 millions de notre monnaie actuelle. C'était peu de chose, après tout : car, enfin, ils auraient pu demander bien davantage. Ils accordaient d'ailleurs six années au roi pour solder ce compte frauduleux. Il promit l'argent. Aussitôt l'idée vint aux Anglais qu'un acte de libéralité leur ferait honneur. Après son mariage, ils lui offrirent donc, à titre de dot pour sa femme, une quittance de 10,000 livres sterling. Ils faisaient, de la sorte, les généreux sans bourse délier. N'est-ce pas un trait de délicatesse anglo-normande, c'est-à-dire allemande?

Jacques le trouva détestable. Son premier soin, quand il eut regagné l'Écosse, fut de prescrire à ses sujets l'exercice de l'arc [1]. Il savait que les forces et les victoires des armées d'Angleterre avaient pour source l'adresse de leurs tireurs. Il voulait se mettre en état de leur prouver sa gratitude, s'il trouvait une occasion favorable. Pour soutenir son édit, il rima un chant populaire de nature à lui donner une plus vive action. Le morceau existe encore; on l'a découvert dans une bibliothèque d'Edimbourg, et joint au *Cœur du roi* [2].

Mais l'état du pays fixa bientôt exclusivement l'attention de Jacques Ier. Une affreuse anarchie divisait et ruinait

[1] Ce fut la matière d'un acte solennel dans son premier parlement.

[2] Il a pour titre : *Christis kirk of the Green*; c'est le nom d'un village où se tenait une grande fête. Le troisième poëme est une œuvre comique intitulée : *Peblis to the play*.

l'Écosse. La faiblesse d'un vieux monarque et deux régences à la suite l'une de l'autre avaient permis aux grands vassaux de se rendre presque indépendants de la couronne; ils exerçaient autour d'eux un pouvoir sans limites. Des querelles frivoles leur mettant chaque jour l'épée à la main, ils finissaient alors de dévaster les campagnes appauvries. Les gens qu'ils pillaient, malmenaient et rançonnaient, devaient encore se faire tuer pour leurs caprices. Une immense tristesse régnait depuis le Border jusqu'au détroit de Pentland. Jacques résolut de terminer ces brigandages. Il avait lui-même souffert des maux qui pesaient sur le peuple; s'il avait longtemps gémi dans un funèbre exil, c'était par la trahison de deux seigneurs, Albany et Douglas; beaucoup de familles secondaires les avaient soutenus. Le moment de l'expiation était enfin arrivé, la justice allait détrôner le crime. Seul, avec son génie, sa bravoure et l'assentiment des classes inférieures, le roi entreprit, au quinzième siècle, ce que Louis XI, François Ier [1], Richelieu et Louis XIV eurent tant de peine à exécuter chez nous. Il voulut détruire la funeste puissance des barons, pour lui substituer celle de la loi et du gouvernement central; les seigneurs résistèrent, une lutte formidable s'engagea : spectacle sublime et dramatique au dernier point!

Peu de temps après son retour, il commença l'œuvre périlleuse qu'il avait méditée sous les verrous. Walter, le fils brutal du Régent, fut d'abord saisi par son ordre. On arrêta ensuite le comte de Lennox, beau-père de Murdach, et sir Robert Grahame, chevalier plein d'orgueil et d'une extrême audace. Enfin, le 12 mars 1425, pendant qu'il tenait son parlement dans la ville de Perth, le roi ne craignit

[1] François Ier, en appelant la noblesse à la cour, détruisit son influence locale, source de son pouvoir.

point de faire prendre et mettre en lieu de sûreté le Régent lui-même, les comtes de Douglas, de March et d'Angus, les trois seigneurs les plus redoutables de l'Écosse, et vingt autres personnages du premier rang, dont on lit les noms avec effroi. C'était un acte de courage presque téméraire. Le troisième fils de Murdach parvint seul à s'échapper. Il s'enfuit dans l'ouest, leva des troupes, brûla Dunbarton, et, au milieu d'un engagement, tua l'oncle du souverain, Steward le Rouge de Dundonald ; mais, vigoureusement pressé lui-même, il s'embarqua pour l'Irlande.

Une fois que Jacques eut en son pouvoir les partisans de la famille Albany, les chefs séditieux qui eussent pris sa défense, il intenta une accusation générale à tous ses membres. Ils furent cités devant un jury de nobles, que l'on aurait cru impartialement composé, mais que dirigeaient les amis du prince. Le roi lui-même assistait au jugement, le sceptre à la main et la couronne sur le front. Les charges ne manquèrent pas : bien des faits répréhensibles avaient eu lieu pendant son séjour en Angleterre, et une sentence de mort fut rendue. On l'exécuta dans la forteresse de Stirling, sur une éminence artificielle nommée Hurley-Hacket. De cette butte, les regards des victimes embrassaient la riche et poétique province de Monteith, un de leurs domaines héréditaires, et apercevaient au loin le magnifique château de Doune, que Murdach habitait pendant sa régence. A l'heure suprême où ils allaient quitter le monde, le théâtre de leur bonheur et de leur gloire se déployait ainsi devant leurs yeux. Ces collines, ces vallons, ce paysage enchanté, qui avaient vu leurs fêtes somptueuses, voyaient maintenant les apprêts de leur supplice. Un contraste si lugubre émut la foule, en lui rappelant la misère de l'homme et l'inconstance de sa destinée. Après la mort des conspirateurs, on laissa retourner chez eux les barons, avertis par cet exemple.

Mais les grands feudataires n'apprirent point seuls à craindre la loi. Les coupables de tout genre furent poursuivis sans relâche. Aucun forfait, dont on put découvrir la trace, ne demeura impuni. Les vassaux, les particuliers même, tremblèrent au nom de la justice. On eût dit que les hommes allaient rendre sur la terre un compte plus rigoureux de leurs actions que devant le tribunal sans appel. La sévérité de Jacques se manifesta dans une occasion intéressante, dont les historiens nous ont conservé la mémoire. Un noble de haut rang, et allié de près à la couronne, eut l'audace de frapper un jeune homme sous les yeux du prince. Le châtiment ne se fit pas attendre; Jacques lui ordonna de poser la main droite sur la table du conseil : l'offensé y appliqua le tranchant d'un large couteau et se tint prêt à la séparer du corps, lorsque le roi lui en donnerait le signal. Ils gardèrent l'un et l'autre cette position pendant plus d'une heure; la reine, les dames de la cour, les ecclésiastiques se prosternaient en vain aux pieds de Jacques, pour obtenir la grâce de l'offenseur. Il ne céda qu'à la longue, et le bannit temporairement de sa présence.

Quand il eut ainsi dompté les seigneurs de la plaine, il tourna ses regards vers les montagnes. Les chefs des clans s'y étaient arrogé une menaçante indépendance; au milieu de leurs vastes forêts, sur les bords de leurs lacs déserts, ils se croyaient à l'abri de ses coups. Il les dissuada. Pour première mesure, il fit reconstruire et augmenter la citadelle d'Inverness; puis, déguisant ses projets, il convoqua un parlement dans la ville. Presque tous les nobles des Highlands s'y rendirent; quelques-uns d'entre eux pouvaient mettre deux mille hommes sur pied. Alexandre, lord des Iles, et sa mère, la comtesse de Ross, y vinrent comme les autres. Jacques les attira successivement au château et les fit prisonniers. Cinquante ayant ainsi donné

dans le piége, le roi, charmé de son triomphe, improvisa une ballade dont il nous reste seulement deux vers, traduits en latin par un chroniqueur :

Ad turrim fortem ducamus cautè cohortem ;
Per Christi sortem, meruerunt hi quia mortem.

Amenons prudemment cette troupe en mon fort ;
Par les douleurs du Christ, ils méritent la mort.

Reury de Garmoran et John Arthur, les plus criminels et les plus farouches de la bande, eurent la tête tranchée pour des actes de pillage et d'oppression. Voulant montrer qu'il était impartial, le roi fit pendre un certain Campbell, parce qu'il avait assassiné un lord des Iles. Quant au lord présent, le souverain usa de clémence à son égard; sa seule punition fut d'entendre blâmer sa conduite sauvage, ses tyranniques habitudes, et de promettre qu'il y renoncerait. Il obtint la liberté à ce prix ; on garda sa mère en otage pour répondre de sa bonne foi. Mais Alexandre ne se vit pas plutôt dans son fief qu'il rassembla dix mille hommes, et, déployant sa bannière, envahit le nord de l'Écosse. Le prince, qui avait regagné le sud, leva des troupes et accourut au-devant du rebelle. Celui-ci avait déjà brûlé Inverness, lieu de malédiction où il avait reçu l'outrage qui lui faisait tirer la claymore. Jacques lui présenta la bataille, qu'Alexandre n'eut garde de refuser; mais à peine en venait-on aux mains, que les clans Chattan et Cameron l'abandonnèrent et prirent le parti du roi. Les Highlanders furent cruellement battus; le lord des Iles, terrassé du coup, demanda la paix. Le monarque ne lui pardonna pas sans condition; la veille de la Saint-Augustin, il lui fallut se rendre au grand autel de l'église Sainte-Croix, à Édimbourg, en chemise et en caleçon, et là, devant une nombreuse assemblée, se mettre à genoux, puis offrir au souverain son épée, en la tenant par

la pointe. Dans cette humble attitude, le fier seigneur avoua ses torts et demanda l'oubli du passé. Jacques lui fit grâce de la peine de mort et l'emprisonna dans la forteresse de Tantallon. Donald, son cousin germain, s'étant mis à la tête de la tribu, essaya d'en secourir le chef; mais poursuivi, abandonné à son tour, il gagna l'Irlande comme un fugitif. Les Irlandais, voulant se concilier les bonnes grâces du roi, coupèrent la tête de son ennemi et la lui envoyèrent.

Le prince, du reste, n'employait pas seulement la force; des mesures politiques, d'habiles lois secondaient la terreur de ses armes. A son instigation, le parlement promulgua une ordonnance, qui défendait toutes les ligues que les barons avaient eu jusqu'alors l'habitude de former entre eux; il voulait ainsi les empêcher de se réunir contre lui. Un autre édit assura l'exécution de la justice. On y promettait que les pauvres gens seraient soutenus par de bons avocats aux frais de la couronne; les malheureux purent de la sorte faire condamner de riches oppresseurs. Jacques choisit en outre ses officiers, ses ministres, dans les rangs de la petite noblesse. William Crichton et Alexandre Livingston, deux obscurs gentilshommes, doués de grands talents, obtinrent les premières places de l'État. Ceux qui calomnieraient les actes du prince furent menacés de la peine de mort. Il ne recula pas devant un dernier expédient, plus énergique et plus terrible que les autres : pour détruire l'influence des seigneurs et l'attachement personnel de leurs vassaux, il les éloigna de leurs possessions patrimoniales. Il leur en donnait d'équivalentes à la place; mais leur famille n'y était pas connue, ils y arrivaient eux-mêmes comme des étrangers : une indifférence glaciale les environnait. Ces changements excitaient contre lui des haines implacables. Les nouveaux biens paraissaient toujours inférieurs à ceux qu'on avait perdus : les nobles

regrettaient avec amertume et les châteaux de leurs aïeux, et les souvenirs de leur enfance.

Nous n'avons pas besoin de décrire longuement cette lutte, pour montrer dans quelle situation périlleuse se plaçait le roi. Tous les grands feudataires avaient secrètement juré sa perte. Leur fureur pouvait temporiser, mais non s'éteindre, et elle guettait en frémissant l'occasion de la vengeance. Le prince triomphait sans doute; mais il se lèverait tôt ou tard le jour des représailles, et alors malheur à lui ! Jacques s'aperçut bientôt de leurs desseins, un fait important les lui révéla.

Au mépris de la trêve qui subsistait entre les deux nations depuis son couronnement, un seigneur des Marches anglaises passa la frontière et dévasta une portion du territoire écossais. Battu par le comte d'Angus, il demeura prisonnier. L'outrage n'en avait pas moins eu lieu, et une insulte nouvelle s'y joignit. Charles VII, dans le but de cimenter la vieille union de la France et de l'Écosse, avait demandé pour le dauphin, qui devait être plus tard Louis XI, Marguerite, la fille aînée de Jacques : on la lui avait promise. Au bout de huit ans, elle monta sur un vaisseau et alla célébrer ses fiançailles à la cour de son beau-père[1]. Mais ce fut par un grand hasard qu'elle atteignit le continent, les Anglais s'étaient embusqués pour la saisir durant le trajet. Le prince, dont cet ignoble guet-apens renouvela toutes les douleurs, ne perdit pas une

[1] Elle devint réellement belle-fille de Charles VII, en 1436. Ce fut elle qui, dans son admiration, baisa sur la bouche le poëte Alain Chartier, qu'elle trouva endormi; elle tenait, comme on voit, de famille. « Elle passait les jours et les nuits à faire des ballades, des rondeaux et autres pièces de vers, si bien qu'on en était inquiet pour sa santé. » Elle mourut de chagrin avant de monter sur le trône, victime du caractère soupçonneux de Louis XI et des mauvais propos d'un certain Jamet. Le sort la persécuta comme son père. Ne semble-t-il point qu'il y ait une hérédité du malheur?

minute. Il leva l'armée la plus effrayante que les habitants du Nord eussent lancée contre l'Angleterre : deux cent mille hommes intrépides marchèrent au son de la cornemuse sous son étendard. Il assiégea Roxburg, et tout lui promettait une brillante campagne, mais les seigneurs de la plaine et des Highlands, se trouvant réunis, commencèrent à s'entendre. Jacques vit que, s'il restait au milieu d'eux, il serait infailliblement assassiné. Quinze jours après son départ de l'Écosse, il y rentra en toute hâte et dispersa les troupes qui devaient châtier l'Angleterre.

Mais il n'avait détourné que momentanément le péril. Une conjuration se forma bientôt. Parmi les seigneurs qui détestaient le roi, se trouvait un homme aussi énergique dans sa haine et son aveugle opposition que le monarque l'était dans ses plans de réforme. Il engagea une lutte acharnée contre lui. C'était ce Robert Grahame dont nous avons plus haut fait mention; emprisonné au retour de Jacques, il lui en gardait une violente rancune. Son animosité prit de sinistres développements, lorsque son neveu, le jeune comte de Stratherne, abandonna son fief, par ordre supérieur, et alla occuper celui de Monteith. Dès lors l'oncle furieux ne connut plus de bornes. Dans le parlement de 1429, il se chargea d'exprimer au souverain le déplaisir de la noblesse : il devait le faire avec respect et modération, mais il poussa l'audace jusqu'à offrir d'arrêter son seigneur-lige au nom des États. Un silence de mort ayant accueilli sa proposition, il fut lui-même arrêté. Jacques le dépouilla de ses biens et l'envoya en exil. C'était une faute : pour de tels individus, il n'y a d'autre politique raisonnable que la force. Le bourreau eût délivré Jacques de ce terrible ennemi, et peut-être assuré son triomphe. Il le laissa vivre ; le châtiment l'exaspéra au lieu de le dompter ; le monarque paya cher sa faiblesse intempestive.

Grahame se retira dans les solitudes des Highlands. Cette âpre nature ne lui suggéra que des idées de meurtre. Combinant sans cesse des plans de vengeance, il osa écrire et faire remettre au prince un défi où il le bravait, se posant comme son égal et lui jurant une haine implacable. Une grosse somme fut promise à qui le livrerait mort ou vivant. Mais il était trop tard; cet édit n'eut aucune suite, et bientôt après, les barons, excités par Grahame, formèrent une conjuration ayant pour but de tuer leur souverain.

Le chef déclaré de l'entreprise fut Walter, comte d'Athole, oncle du roi (son père était Robert II, qui l'avait eu de sa seconde femme) : il voulait placer sur le trône son petit-fils, Robert Steward. Quoique ce dernier fût dans les bonnes grâces du monarque, et remplît les fonctions de chambellan près de sa personne, il ne balança pas à le trahir. Si le moindre intérêt efface du cœur de l'homme toute gratitude, comment le désir du pouvoir suprême ne l'anéantirait-il point? La translation de la cour à Perth, où Jacques voulait célébrer les fêtes de Noël, facilita l'exécution du complot, cette ville étant peu éloignée des montagnes. Le 25 du mois de février, le prince, qui habitait le monastère des dominicains, alors séjour royal, venait de traiter à souper son oncle hypocrite et allait se retirer dans sa chambre, lorsque trois cents hommes envahirent sa demeure. Le rusé Steward les avait lui-même introduits. Une femme de la reine, Catherine Douglas, les aperçut la première. Elle était dans une salle qu'ils devaient traverser; on en tenait la porte close avec une barre de fer, mais soit qu'elle n'eût point le temps de la prendre, ou que cette barre fût absente, la jeune fille passa héroïquement son bras dans les anneaux qui servaient à la retenir, et se le laissa briser pour suspendre la marche des assassins, tandis qu'elle donnait l'alarme. Les conjurés eurent bientôt rompu ce frêle obstacle. Il avait toutefois permis à la reine

et à ses caméristes de descendre Jacques dans un souterrain, par où l'on pouvait gagner la cour du château. Malheureusement il en avait fait murer l'issue la veille même, ses balles s'y étant égarées pendant qu'il jouait à la paume. Il se trouva donc enfermé sans espoir de salut, si on le découvrait. Les meurtriers explorèrent l'appartement royal : n'ayant point vu l'objet de leur fureur, ils blessèrent la reine et se dispersèrent, pour continuer leurs recherches dans les autres parties du monument. La femme de Jacques, impatiente de le soustraire au péril, voulut le tirer du caveau, mais elle fut surprise : deux frères, du nom de Hall, s'élancèrent vers le prince et l'attaquèrent le poignard à la main. Jeune encore, intrépide et robuste, le monarque se défendit comme un lion ; il terrassa ses deux ennemis et les foula sous ses pieds. Il était absorbé par cette lutte et se coupait les doigts aux lames des montagnards, en essayant de les désarmer, lorsque le farouche Grahame se précipita dans la crypte : « Je t'apporte, lui dit-il, la récompense de tes bienfaits ; » et, le perçant de plusieurs coups, il l'étendit mort devant lui. Comme d'ordinaire, la sottise opiniâtre et furieuse l'emporta donc sur l'intelligence : un des plus grands hommes de l'Écosse périt sous la dague d'une brute. Ses idées de réforme l'accompagnèrent dans la tombe. L'injustice et la violence triomphèrent de plus belle ; les opprimés perdirent tout espoir, et, durant deux siècles encore, la tyrannie des seigneurs désola le royaume.

Le prince fut vengé d'une manière digne de lui. D'abord les conjurés ne se retirèrent pas sans perte. Les barons qui formaient sa suite et les gens qui le servaient se réunirent enfin. Ils attaquèrent les meurtriers, les chassèrent du palais et les contraignirent de se sauver dans les montagnes, laissant sur la place quelques-uns des leurs. La reine les y fit traquer. Jacques connaissait depuis long-

temps le danger de sa position; il avait même, selon toute apparence, le pressentiment de sa triste mort; la dernière fois qu'il avait réuni les États, il avait obtenu d'eux un serment écrit d'obéir à sa veuve. Lorsqu'elle l'eut perdu, elle se trouva donc armée d'une puissance formidable et tira aussitôt le glaive de la justice. Le brûlant amour, les entretiens, les conférences journalières de cette âme héroïque, lui avaient communiqué une partie de la chaleur divine qui l'animait. Elle se montra vaillante et inflexible comme lui; jamais crime ne fut plus sinistrement expié. Elle ne laissa aux coupables ni une heure de sommeil, ni un jour de repos. Les sombres forêts des Highlands ne les dérobèrent pas à ses poursuites : dans les châteaux, dans les huttes, au fond des cavernes, sur des lacs, sur les neiges éternelles, partout ils furent relancés comme des bêtes fauves et garrottés comme des frénétiques. Au bout d'un mois, pas un seul n'était libre; les basses-fosses de Perth les tenaient prêts pour le châtiment. Robert Steward, le traître, fut d'abord exécuté; il mourut dans les supplices, en avouant sa faute. L'ambitieux comte d'Athole, qui rêvait le diadème, fut puni selon la nature de ses desseins : on lui posa sur le front une couronne de fer rouge, puis on lui trancha la tête, et on l'exposa aux regards de la foule, avec l'instrument de son sacre dérisoire. Le principal conspirateur, sir Robert Grahame, qui avait ourdi le complot et frappé le monarque, soutint qu'il avait usé de son droit. « Jacques, disait-il, lui avait fait une insulte impardonnable, et lui, en conséquence, rompant tous les liens qui les unissaient, lui avait envoyé une lettre de défi. On allait sans doute le condamner; mais lorsqu'il n'existerait plus, la nation le pleurerait ainsi que le libérateur de l'Écosse et le destructeur d'un tyran. » On lui infligea de cruelles tortures, qui ne domptèrent point son âme sauvage : il expira sans se démentir et sans témoigner de regret. Sa prédiction ne se

réalisa point, car sa mémoire fut odieuse au peuple, qui le flétrit dans ces deux vers :

Il a tué notre roi, sir Grahame,
Que le Seigneur l'en punisse, l'infâme [1] !

Si malheureux qu'ait été le sort de Jacques, on ne le plaint qu'à moitié. Il eut le suprême bonheur de trouver une femme digne de lui ; elle le charma durant sa captivité, elle eut part à sa délivrance, elle arrosa son tombeau du sang de ses ennemis et calma l'indignation de sa grande ombre. Poëte et réformateur, il vécut noblement ; il expira comme un martyr et emporta dans le cercueil l'affection de tout un peuple. Qui ne voudrait acheter au même prix la même destinée [2] ?

On conserve à Windsor l'armure de Jacques; elle se trouve dans la chambre, maintenant restaurée, qui lui a servi de prison. Elle est couverte de dorures, de ciselures, et paraît faite d'hier, tant on l'a bien entretenue. Elle devait être ainsi la dernière fois que le prince l'a portée. Je ne pus voir sans émotion cette cuirasse intacte et splendide, où a battu un cœur magnanime, hélas ! depuis longtemps réduit en poussière. Je m'approchai de la fenêtre par laquelle il avait tant de fois regardé. C'étaient les mêmes bâtiments ; un garde se promenait, comme jadis, au pied de la tour ; des arbustes mêlaient leurs branches à la place où il avait aperçu la femme de son cœur ; un gai soleil éclairait ce coin de terre sanctifié par l'amour et la poésie. Rien ne semblait changé : on eût dit que le prince venait de ceindre la couronne de ses pères ; et quatre siècles avaient roulé sur l'édifice, anéanti vingt générations, trempé

[1] Robert Grahame
That killed our king, God grive him shame!

[2] L'histoire de Jacques Ier d'Écosse m'a inspiré une grande pièce de théâtre, *Le Duel sans fin*, qui se trouve dans mes *Drames politiques*, volume publié chez Dentu en 1865.

de sang et de larmes le sol de la Grande-Bretagne.

D'autres souvenirs aussi intéressants, aussi dramatiques, s'emparèrent bientôt de mon esprit et le ramenèrent vers le donjon. Henri Howard, comte de Surrey, y fut enfermé à son tour dans une chambre voisine de celle que Jacques avait occupée. Les fondateurs des littératures anglaise et écossaise modernes éprouvèrent ainsi les mêmes douleurs, sous les mêmes créneaux. Le barde royal et le noble poëte substituèrent des formes plus savantes aux formes naïves du moyen âge, l'un sur les bords de la Tamise, l'autre sur les bords du Forth. L'expression, grâce à eux, acquit de la richesse, les tournures se diversifièrent. Les historiens de la littérature britannique admettent ce fait comme une vérité indubitable.

La mort du comte de Surrey a de l'analogie avec celle d'André Chénier, mais son existence fut plus brillante et prête davantage au récit.

Né en 1519, de l'illustre duc de Norfolk, vainqueur à la bataille de Floddenfield, il montra dès son jeune âge de l'esprit et de la sagacité. Il commença ses études au château de Windsor, où il séjournait avec Henri Fitzroy, duc de Richmond, fils naturel de Henri VIII, et partageait l'instruction que lui donnaient des précepteurs spéciaux. L'enfant royal éveillait, comme lui, la plus grande attente. Son père, l'aimant au delà de toute expression, l'avait déjà comblé de titres et d'honneurs. Il lui ressemblait parfaitement de visage, aussi bien qu'à sa mère, et, pour le prince jaloux, cette similitude devint une cause d'affection. Dans son intimité, Surrey apprit de bonne heure les manières de la cour. Ils se rendirent tous les deux, en 1530, au nouveau collége fondé par Wolsey, à Oxford, et y terminèrent leur noviciat. L'excellence de l'établissement, sa formation récente, y attiraient de nombreux écoliers : c'était d'ailleurs le premier endroit où l'on avait abandonné, chez nos voi-

sins, la science du moyen-âge; on lui substituait l'érudition antique, et le siècle s'en montrait avide. Lorsqu'ils eurent pris leur part du butin à la mode, les deux camarades visitèrent la France; les accidents du voyage redoublèrent l'amitié qui les unissait. Un lien solennel la fortifia encore: le jeune duc épousa Marie Howard, sœur du comte; mais le prince mourut en 1536, à l'âge de dix-sept ans, et sa femme redevint libre sans avoir partagé sa couche. La douleur de Surrey fut immense; il perdait le compagnon de ses jeux, un véritable frère, dans le seigneur plein d'espérances qui annonçait les mêmes goûts et les mêmes talents que lui.

Tout son amour se reporta sur la belle Géraldine. Pendant que les deux élèves habitaient Windsor, ils allaient souvent au château de Hunsdon, que le roi d'Angleterre avait fait bâtir depuis peu : on y instruisait ses deux filles, Marie et Élisabeth. L'enfant naturel visitait ainsi les enfants légitimes. Avec les princesses se trouvait une jeune personne de noble descendance, miss Élisabeth Fitzgerald. Elle avait pour père un seigneur du même nom, comte de Kildare, en Irlande. Née dans cette île, où elle avait passé la première partie de son existence, elle occupait maintenant une position analogue à celle de Henri Howard. Sa famille se croyait issue des Geraldi de Florence : un nommé Otho, allié des ducs de Toscane, serait venu en Angleterre, suivant la tradition, à l'époque d'Alfred le Grand, et aurait été la souche de cette race. Voilà ce qui a fait penser que le comte aimait une Italienne; des vers, où il rappelle la prétention des Fitzgerald, ont donné lieu à l'erreur[1]. Se voyant de loin en loin, ils contractèrent du penchant l'un pour l'autre. Henri eût voulu que le prince fût toujours sur la route de Hunsdon et l'accusait perpétuellement de né-

[1] From Tuscane came my ladies worthy race;
Fair Florence was sometyme her auncient seate.

gliger ses sœurs : comment pouvait-il aimer une retraite aussi ennuyeuse que Windsor ! Howard était bien jeune, cependant, et ne pouvait connaître sitôt les orages de la passion. Il avoue lui-même qu'il ne fut réellement épris que plus tard :

> Hampton me taught to wish her first for mine.
>
> A Hampton seulement je désirai sa main.

Ce fut sans doute au milieu des bals et galas donnés dans le château de Wolsey qu'il eut l'occasion d'apprécier tout son mérite. Elle passe pour avoir été très-belle; aussi Walter Scott la peint-il de cette manière : « La salle était pompeuse, mais combien l'éclipsait la forme délicate nonchalamment posée sur un lit splendide ! Autour de son sein errait sa brune chevelure; sa joue pâle annonçait les langueurs de l'amour. Vêtue d'une robe flottante, elle lisait une tablette d'ivoire, et à son air pensif on devinait que les paroles du barde pénétraient jusqu'au fond de son âme. Ces stances si bienvenues étaient un message de lord Surrey, cette forme charmante et gracieuse était celle de lady Géraldine. »

Le comte s'enflamma pour elle d'une ardeur extraordinaire, si l'on en juge par ses actions et ses poëmes. Le roi ayant épousé Catherine Howard, cousine de Surrey, et placé près d'elle, comme dame d'honneur, miss Élisabeth, ils purent se voir fréquemment. Il chanta sa belle sur tous les tons, dans des vers qui n'ont pas une grande originalité, mais qui sont préférables à ceux des autres écrivains du temps, Philippe Sidney, Thomas Wyatt, lord Vaux, George Boleyn. Il répète, ainsi qu'eux, les motifs de Pétrarque, et ce ne sont guère que des variations brillantes. Néanmoins la vive tendresse qu'elles expriment leur donne de la grâce et de l'intérêt.

Pour rendre ses sentiments plus notoires, le comte se

lança bientôt dans une étrange expédition. Il fit le tour de l'Europe comme un chevalier errant, et proclama en tous lieux la beauté sans pareille de sa dame. La cour de France, celle de l'Empereur, l'entendirent prôner ses attraits, la lance à la main. On prétend, mais je n'en crois pas un mot, que le célèbre adepte Cornelius Agrippa lui fit voir, dans une glace, Géraldine couchée, malade, et lisant à la lueur d'une bougie un de ses plus affectueux sonnets. L'enchanteur de nos anciens romans prendrait ainsi part aux aventures de ce roman historique. Lorsqu'il eut visité l'Allemagne, Surrey gagna Florence, où il donna un tournoi. Il y défendit contre ceux qui se présentèrent la supériorité des charmes d'Élisabeth. Son défi portait qu'il accepterait pour adversaires des Turcs, des Juifs, des cannibales amoureux, aussi bien que des chrétiens. Le duc de Toscane, flatté de l'origine italienne que s'attribuaient les Fitzgerald, permit d'entrer librement dans ses États. Le cartel fut accepté; le noble auteur fit preuve d'une adresse bien rare parmi les hommes d'intelligence, et demeura victorieux. Le bouclier qu'il présenta au duc de Toscane avant la joûte existe encore : il pare la grande salle du château de Norfolk [1]. Cette entreprise fut, selon toute vraissemblance, la dernière du même genre.

Le roi, pour quelque vain motif, rappela le noble champion en Angleterre et suspendit le cours de ses prouesses. Il s'y montra comme un type parfait du chevalier, de l'amant, du poëte et du voyageur. L'habileté qu'il déployait en maniant ses armes et son cheval lui attirait d'unanimes applaudissements. Dans un tournoi, qui eut lieu devant la cour durant l'année 1540, et où la plus grande partie de la noblesse était invitée, il l'emporta sur ses nombreux compétiteurs. Mais ses exploits, son mérite d'écrivain, ne

[1] WARTON, *History of english poetry*; — WALPOLE, *Anecdotes on Painting.*

purent le soustraire à une condamnation fâcheusement grotesque. En 1543, il fut incarcéré au château de Windsor, *pour avoir fait gras pendant le carême*, un édit royal ayant depuis peu renouvelé ou confirmé la prohibition ecclésiastique. Sa désobéissance trahit un caractère indépendant. Une fois sous les verrous, il chanta comme chantent tous les prisonniers : la muse, consolatrice de l'infortune, aime l'inaction et le silence ; elle recherche les malheureux, bannis loin des plaisirs du monde ; elle leur parle de sa voix douce, mélancolique et fortifiante, relève leur tête courbée par la douleur et, déposant sur leur front le baiser d'un divin amour, les laisse remplis de courage, en leur montrant les cieux, où elle s'envole. Les meilleures pièces de vers que nous ait léguées Surrey datent de cette époque. Windsor lui rappelait en outre les jeux de son enfance et les premiers battements de son cœur. Il a heureusement épanché sa tristesse et décrit ses souvenirs dans un morceau fameux.

« Eussé-je deviné que ce manoir superbe, où mes premiers ans s'écoulèrent au milieu du bonheur et de l'insouciance, avec le fils d'un monarque, deviendrait pour moi une prison sinistre ! Chaque lieu m'y cause une amère douleur : les vastes préaux pleins d'herbe, où nous rôdions, les yeux tournés vers les chambres des dames et le cœur gonflé de soupirs ; le jeu de paume où, débarrassés de nos surtouts, pour être plus agiles, mais éblouis par les rayons de l'amour, nous avons tant de fois manqué la balle, en regardant les jeunes femmes qui se penchaient sur les créneaux ; l'arène où, montant de généreux palefrois, les gants de nos maîtresses attachés à notre heaume, nous luttions avec des épées et des cœurs amis, pendant que nous semblions vouloir nous détruire ; les avenues solitaires qui ont résonné de nos douces plaintes et de nos félicitations, chacun de nous apprenant à l'autre les faveurs qu'il avait obtenues, l'espoir qu'il nourrissait depuis peu, ses craintes

d'une longue résistance ; la forêt sauvage, pleine de murmures, où nous lancions nos chevaux bride abattue, où jappaient nos chiens, où nous poursuivions le cerf au bruit du cor, et les chambres tranquilles où nous reposions la nuit, où d'agréables songes occupaient notre sommeil, où nous dormions avec délices ! Ah ! lorsque j'y pense, la force m'abandonne ; des larmes inondent mes joues, aussi pâles que la mort ; je ne puis ni sécher mes pleurs, ni étouffer mes sanglots. Séjour de félicité, qui renouvelles mes tortures, enseigne-moi ce qu'est devenu le noble ami que tu recevais chaque soir, que tout le monde affectionnait, et qui m'était plus cher qu'à tout le monde. Hélas ! l'écho répond à mes gémissements par une sourde plainte. Je suis seul, je languis dans un cachot, sur le théâtre de mon ancienne indépendance. Affreuse situation ! Pour me consoler de ma douleur présente, je n'ai que le souvenir d'une douleur plus amère ! »

Voilà, certes, d'attendrissantes paroles. Ici encore l'affliction a inspiré au barde ses meilleurs vers. Les fantômes de ses beaux jours y passent comme des nonnes charmantes et tristes dans l'ombre d'une cathédrale déserte ; et son âme éplorée fait entendre, à leur approche, une sombre lamentation ; l'orgue ne module pas des accords plus touchants sous les voûtes noircies qui l'emprisonnent.

Surrey, cette fois, obtint la liberté ; il se trouva au siége de Boulogne et fut nommé gouverneur de la ville, lorsque le roi s'en fut emparé [1]. Mais, ayant été malheureux dans quelques engagements avec les Français, on le rappela : le duc de Hertford vint commander la place. Irrité de cet affront, le comte menaça tout haut les ministres qu'il jugeait le lui avoir attiré, disant qu'il se vengerait. Ces paroles

[1] C'est par une singulière méprise que Warton le fait assister à la bataille de Floddenfield, qui eut lieu en 1512, six années avant sa naissance.

imprudentes retombèrent sur sa tête : depuis l'exécution de Catherine Howard et l'aveu fait par elle de ses débauches secrètes, sa famille était odieuse à Henri VIII. Il avait d'ailleurs l'habitude de répandre le sang : un ulcère qui lui dévorait la jambe, l'entretenait dans une fureur perpétuelle, et sa hideuse corpulence l'éloignait de toutes les distractions ; il avait en quelque sorte besoin de supplices pour échapper à l'ennui. Peu de temps après l'arrivée du comte, il le fit donc saisir avec son père, le duc de Norfolk. Tous les deux devaient répondre du crime de haute trahison. Surrey fut jugé le premier : on chercha des témoins pour soutenir l'accusation, et, dans ces jours d'infamie, on en trouva sans peine; sa sœur, la duchesse de Richmond, la veuve du jeune prince qu'il regrettait, porta elle-même la parole contre lui. Elle eut pour imitateur sir Richard Southwell, l'ami le plus intime du comte. La masse des hommes est tellement lâche, que les despotes l'abaissent au-dessous de leur propre turpitude, et c'est un nouveau motif de les haïr. Le chevalier poëte nia les faits allégués pour le perdre, jeta son gant au délateur et l'appela en duel, mais ne put obtenir le combat singulier. On lui reprochait spécialement d'avoir écartelé les armes d'Édouard-le-Confesseur sur son écusson, et d'avoir par là, montré qu'il aspirait à la couronne. Pourtant ce blason lui venait de ses aïeux, et il avait reçu l'approbation des hérauts d'armes. Le jeune seigneur se défendit avec un rare talent, mais ses juges ayant ordre de le condamner, ces âmes viles prononcèrent une sentence de mort : on lui trancha la tête à l'âge de vingt-huit ans [1]. Lorsque le monarque apprit son exécution, un sourire joyeux effleura ses lèvres.

On se tourna ensuite vers le duc. Sa femme, qui ne

[1] Il existe de lui à Hampton-Court un portrait dû à Holbein. Cette vive et intelligente figure cause un attendrissement bien naturel.

l'aimait pas, eut l'indignité d'apprendre à ses ennemis tout ce qu'elle savait contre son époux. Une grande dame, Élisabeth Holland, tâcha également de le noircir. On ne l'accusa néanmoins que d'avoir tenu un propos indiscret : dans une conversation familière, il avait dit que le roi était malsain, qu'il ne vivrait pas longtemps, et que le royaume, en proie aux dissensions religieuses, n'allait guère mieux. On ne le cita pas devant un tribunal ; la chambre des pairs, sans l'interroger, lança contre lui un bill d'*attainder* ou de proscription. Le roi, qui se sentait mourir, tremblait que Norfolk ne lui échappât, et il employait tous les moyens pour hâter son supplice. Dès qu'il eut obtenu sa condamnation, il ordonna de l'exécuter le lendemain matin, 29 janvier. Mais ayant lui-même cessé de vivre dans la nuit, le lieutenant de la Tour différa l'œuvre sanglante : le conseil ne trouva point à propos de commencer le nouveau règne par un sacrifice de douloureux augure. Norfolk n'avait pas été jugé, il était le plus grand seigneur de la monarchie, ses nombreux services plaidaient en sa faveur : on lui rendit la liberté. Mais quelle sombre désolation dut obscurcir le reste de son existence ! Sa femme, sa fille, s'étaient conduites de la manière la plus odieuse, et l'honneur de ses vieux jours, son fils chéri, était mort dans l'éclat de sa gloire naissante, lorsqu'un délai eût pu le sauver ! Quelles réflexions durent incliner sa tête blanchie et couvrir ses joues de larmes, pendant qu'il s'acheminait seul et désespéré vers le tombeau !

On me demandera peut-être ce qu'étaient devenus les amours de Surrey et de la belle Géraldine. Hélas ! je voudrais pouvoir garder le silence. Il n'y a point d'affection durable sur la terre : les poëtes, les chevaliers et les dames ne sont toujours épris que dans les romans. Le comte n'obtint pas la femme de ses rêves ; Édouard Clinton, grand seigneur qui avait déjà été marié deux fois, la conduisit à

l'autel. Surrey lui-même épousa Francis, fille du comte d'Oxford, et eut d'elle plusieurs enfants. Triste chute, après un début qui annonçait tant d'ivresse et faisait battre d'admiration tous les jeunes cœurs!

Peu de monuments sont aussi riches en souvenirs que le donjon de Windsor. Outre les captifs que nous avons, pour ainsi dire, exhumés, d'autres personnages plus ou moins fameux y ont langui dans la solitude et l'abattement. Quelques-uns gravèrent leurs armoiries et leurs noms sur les murs, où on les voit encore. Chaque pierre de cet édifice parle au visiteur des jours qui ne sont plus. De son sommet on découvre un immense paysage : si l'on en croit les guides, l'œil plane sur douze comtés. Des centaines de bourgs et de paroisses frappent les regards, la Tamise promène son onde à travers le tableau, et, dans le lointain, de pâles collines s'étendent comme des bancs de vapeur.

CHAPITRE XIV

Description du château; la chapelle Saint-Georges.

Pendant que je sondais du regard l'abîme de l'horizon, un bruit mélodieux vint frapper mon oreille; il sortait de la chapelle Saint-Georges et s'élevait doucement dans les airs. Les vitraux semblaient pris d'un frisson magique, l'élégante structure laissait échapper les notes harmonieuses comme une sorte de transpiration divine. C'était les psaumes du matin que l'on chantait et que l'orgue accompagnait de sa voix sonore. J'oubliai la perspective, le château, les souvenirs de l'histoire, pour m'abandonner à la puissance de la musique, au vague enchantement qu'elle fait naître, et laissai mon âme suivre dans l'infini les spectres lumineux évoqués par sa baguette.

— « Monsieur, me dit le guide, vous devriez descendre; voilà le moment d'examiner la chapelle : on célèbre l'office, vous la regarderez à votre aise. »

L'avis me parut excellent; au bout de deux minutes, j'avais gagné la cour inférieure et je m'acheminais vers une des portes latérales. Devant moi se dressait l'édifice, vu par un de ses côtés, celui du sud-ouest : tout archéologue, en

lisant ce dernier mot, s'apercevra qu'on a mal orienté la chapelle; ses quatre faces devraient, selon l'usage, répondre aux quatre points cardinaux. Cette anomalie ne l'empêche pas d'être une gracieuse merveille. Elle a, du reste, la forme et les dimensions d'une église, et soutiendrait même pour l'étendue la comparaison avec mainte cathédrale. Elle présente la figure d'une croix latine; seulement, au lieu de se terminer par des portails, ses bras se terminent par des rotondes ou absides, comme dans les basiliques en plein cintre qui font l'orgueil des villes rhénanes. Il ne lui manque ni les collatéraux, ni les arcs-boutants des grandes constructions religieuses. L'œil étudie avec plaisir le riche dessin des fenêtres, les créneaux transparents qui ourlent les premiers murs, la charmante balustrade qui festonne ceux de la nef, et les clochetons en pilastres debout sur l'une et l'autre paroi, comme deux files de gardiens.

Je franchis le seuil du monument, et aussitôt une véritable ivresse s'empara de moi. Qu'on se figure l'intérieur d'église le plus coquet, le plus somptueux, que l'on puisse rêver. J'étais encore près de la porte, dans une des nefs latérales, à sept ou huit pas du chœur, et l'édifice me présentait déjà un merveilleux tableau. Sur mon front se déployait une voûte pompeusement sculptée : les nervures, les roses, les clefs pendantes y formaient une broderie ; à travers les arcades, j'apercevais, en face de moi, toute la largeur de l'église, les fenêtres du nord qui s'ouvrent sur les bas-côtés, une partie de celles qui éclairent le haut du temple et une fraction de la grande verrière occidentale ; à ma droite, j'entrevoyais le jubé, l'orgue et les clochetons admirables qu'il porte, les étendards flottant au-dessus du chœur et une longue série de piliers. Une douce lumière enveloppait toutes ces formes et pénétrait dans la chapelle avec une sorte de recueillement. On sentait

dès les premiers pas qu'on abordait la maison de Dieu.

Par un grand hasard, je dirai même par un grand bonheur, je me trouvai seul. Je ne compte point le bedeau, qui gardait la porte et ne pouvait me causer de distractions. Il me pria de m'asseoir, de ne pas troubler l'office divin; je me reposai sur un banc de pierre qui longe la muraille, et prêtai l'oreille aux saintes mélodies. Les artistes pieux étaient, selon l'usage, placés dans le chœur, et celui-ci, fermé de toutes parts, ne les laissait point découvrir. Ce mystère ajoutait au charme de la musique, en lui donnant une apparence surnaturelle. On exécutait d'ailleurs un morceau d'une grande beauté; des voix jeunes et fraîches, semblables à des voix de femmes, accompagnaient des timbres plus mâles, et l'orgue entremêlait leurs accords dans sa propre symphonie. Adossé contre le mur, j'écoutais avec ravissement.

Comme il pleurait, cet orgue! Quelle lamentable harmonie s'échappait de sa poitrine et, roulant sous les voûtes sonores, tourbillonnait le long des piliers, se glissait dans les moindres vides, et là, expirait en gémissant, comme des plaintes étouffées par l'excès de la douleur! Les austères et suaves modulations des choristes venaient y joindre leur tristesse. Ces chants étaient si mélancoliques! les paroles se succédaient avec une lenteur si funèbre! On aurait cru que des lèvres immobiles les laissaient choir plutôt qu'elles ne les prononçaient. Les murmures de la bise dans un cimetière, par une froide nuit d'automne, ont une expression moins lugubre et moins fantastique. Il y avait des moments, où l'on se serait figuré entendre le dernier sanglot d'un cœur qui se brise; je tressaillais malgré moi sur mon banc de pierre et cherchais du regard, au milieu des nefs, quel ange maudit ou quelle nonne agonisante laissait échapper ces accents tragiques. Puis l'orgue passait à de fiers accords; il inondait toute l'église d'une retentis-

sante harmonie ; les flots mélodieux battaient comme un orage les vitraux de la chapelle. On eût dit alors que Dieu même parlait dans cette langue majestueuse et commandait le respect à la terre. Aussi quelles visions sublimes se dressaient devant moi ! quelles lueurs éclairaient ces tableaux ! quels pieux élans soulevaient ma poitrine et me remplissaient, m'enivraient de joies indéfinissables ! Car les hommes seuls ont pu me faire douter de la Providence par leurs perfidies et leurs cruautés ; mais, dans la solitude des champs et dans la solitude de mon cœur, je l'ai toujours entrevue sous des formes radieuses ; je me figurais même communiquer directement avec elle : l'intime bonheur qu'enfante la recherche de la vérité, ou l'étude de la nature, me semblait être une fusion passagère de mon âme avec l'âme universelle. Or, je n'ai senti dans aucun lieu cette union d'une manière plus vive, plus profonde, plus glorieuse, que dans la chapelle Saint-Georges, à la voix lamentable ou imposante de l'auguste symphonie. O divines tristesses du christianisme, éternelle affliction des cœurs déçus, noble mépris de l'univers qui nous entoure, comme vous m'avez saisi, comme vous m'avez pénétré, pendant que je demeurais là, silencieux, immobile, ravi dans un autre monde, et, pour ainsi dire, frappé d'enchantement !

Ce fut avec regret, on le pense bien, que j'entendis l'orgue moduler ses dernières notes et les derniers sons des voix humaines passer au-dessus de ma tête, comme l'adieu d'un génie protecteur. J'aurais voulu faire durer mon extase poétique ; il me sembla que mon cœur cessait de battre, quand l'orgue cessa de chanter. J'étais comme un homme qui sort d'un rêve, et je me levai tout étourdi.

A un plaisir en succéda un autre. Chaque pas que je faisais, changeant mon point de vue, modifiait le tableau qui se déroulait devant moi. Les églises chrétiennes ont

cet immense avantage sur les temples païens, que leur dehors et leur intérieur présentent une continuelle variété. Lorsqu'on entrait dans la cella d'un monument grec ou romain, que voyait-on? quatre murailles plates, une chambre d'auberge. Considérait-on l'extérieur, sauf de petites différences, tous les côtés se ressemblaient : une identité complète régnait entre les faces correspondantes, et celles-ci ne se distinguaient que légèrement de leurs voisines. Il n'en est pas ainsi dans les constructions gothiques : elles offrent sans cesse de nouvelles lignes, de nouveaux plans, de nouvelles formes, et soutiennent la curieuse attention de l'esprit. Leurs trois portails ne se répètent point ; le chevet de l'église, les flancs des nefs, du chœur et des tours, ont une physionomie spéciale. Les membres mêmes, qui de loin paraissent conformes, perdent de près leur similitude. Ils n'ont d'analogue que la disposition générale : le caractère symétrique de l'architecture demandait cette analogie, mais on ne la retrouve point dans les détails. Ceux-ci différant tous l'un de l'autre, la variété est de la sorte jointe à l'unité, accord bien supérieur à la monotonie antique. Au reste, cette loi nouvelle eut pour pères les artistes romans : les chapiteaux de leurs colonnes, les fûts d'un certain nombre, les portes latérales qu'on voit sur leurs façades et qui ne sont jamais pareilles, ne permettent point d'en douter ; les architectes, les sculpteurs gothiques suivirent leurs traces. Les cathédrales, les moustiers, les chapelles furent bâtis d'après ce système au dedans comme au dehors. La perspective change selon qu'on se place dans la nef, dans les collatéraux, dans les transepts, dans le chœur, à l'abside, au milieu de la croix ou dans les galeries ; on s'imaginerait presque voir un autre édifice. Les jeux de la lumière et des couleurs diaphanes qui teignent les vitraux, se multiplient avec les aspects de la basilique ; une souveraine magnificence étonne les regards.

La chapelle Saint-Georges, fondée par Édouard III, rebâtie par Édouard IV [1], donne une excellente opinion de l'architecte qui l'a construite : il se nommait Richard Beauchamp, était évêque de Salisbury et inaugura les travaux en 1474. N'ayant pu terminer le saint asile avant de quitter ce monde, Reginald Bray, premier ministre de Henry VII, continua son œuvre; il fit orner le chœur et les autres parties du monument. C'était, du reste, leur propre tombeau qu'ils élevaient et décoraient tous deux : ainsi que des ouvriers fidèles, ils se sont endormis près de leur ouvrage, la charmante structure les abrite l'un et l'autre. Elle offre, au surplus, tous les caractères du siècle où ils l'ont exécutée. Une foule de nervures se croisent sur les arceaux, des clefs pendantes et des roses nouent, pour ainsi dire, leurs points d'intersection [2]. De riches moulures embellissent les intervalles : au centre de la croix, la richesse augmente et devient de la somptuosité. Les fenêtres présentent des dessins du même genre : elles se divisent en trois compartiments dans le sens horizontal, ce qui n'a jamais lieu à la bonne époque. D'immenses croisées ferment la chapelle, suivant l'habitude anglaise, du côté de l'orient et du côté de l'occident; la verrière de l'ouest n'a pas moins de sept zones transversales. Les ogives sont surbaissées, les colonnettes sans chapiteaux.

Quoique ces lignes, ces formes générales, n'aient pas la pureté du treizième siècle, la chapelle Saint-Georges n'en constitue pas moins un chef-d'œuvre : l'accord de ses diverses parties ne laisse rien à désirer, ses nombreux

[1] L'édifice antérieurement construit dans le même lieu, sous Henri Ier, ne portait pas le même nom; il était dédié à Édouard-le-Confesseur.

[2] Les culs-de-lampe portent les armes d'Édouard-le-Confesseur, d'Édouard III, du Prince Noir, de Henri VI, d'Édouard IV, de Henri VII; on y voit également les armes de France et d'Angleterre écartelées.

détails concourent à l'unité de l'effet. Sous ces arches radieuses, on comprend toute la puissance de l'ordre, toutes les séductions de l'harmonie. Beauchamp était un grand homme : il a montré que la force intellectuelle brave les obstacles, triomphe des circonstances désavantageuses, et remédie à la pauvreté des moyens par l'adresse de leur emploi. Sans doute un mérite égal obtient de moindres succès dans les temps de décadence ; l'œuvre n'a pas alors une perfection irréprochable ; mais d'autres qualités lui tiennent lieu de celles qui lui manquent, et naissent de ses défauts mêmes. La recherche lui donne une coquetterie, une magnificence, une beauté singulière et pleine de surprises ; elle a un charme étrange, une grâce merveilleuse : c'est la pâle figure d'une jeune malade, qui gagne en intérêt ce qu'elle perd en splendeur. Les attributs suprêmes du génie, la force de la conception, la verve et le soin de l'exécution, y trouvent d'ailleurs toujours place ; elles enfantent cette harmonie intime que l'on admire dans la chapelle Saint-Georges.

Le chœur ne fait point honte au reste du monument ; un de ces jubés que les Anglais nomment *screen*, et où ils dressent leurs orgues, le sépare de la nef. A ce propos, je ne puis m'empêcher de dire qu'ils ont montré en cela un goût véritable ; aucun endroit n'est mieux fait pour recevoir le gigantesque instrument. De la manière dont on le pose chez nous, il cache toujours la grande rosace ou une fenêtre latérale. Le lieu qu'il occupe dans les édifices britanniques permet aux sons d'envahir simultanément les quatre branches de la croix, et c'est un second avantage. Le *screen* de Windsor est un beau morceau d'architecture ; une série de clochetons à jour, alternativement inégaux, le surmontent et dépassent le sommet de l'orgue. Des stalles couronnées de dais transparents garnissent le chœur ; c'est là que se placent les chevaliers de la Jarretière, dans les

grandes circonstances où l'ordre se réunit. Un pennon brodé, orné de vives couleurs, pend au-dessus de chacune; sous l'étendard brillent le casque, l'épée nue et le bouclier du titulaire vivant. Au dos du siége, des plaques de métal offrent les armoiries de tous les chevaliers antérieurs. Un magnifique autel, une élégante tribune pour la reine et les dames, complètent l'ornementation du vaisseau. Il produit un effet grandiose; on croirait que les ombres des preux vont agiter toutes ces bannières, saisir toutes ces lames, descendre, en les frappant sur leurs écus, au milieu de l'enceinte qui les vit jadis si fiers, et renouveler pour le spectateur une de leurs antiques cérémonies.

Quelques rois d'Angleterre sont couchés dans ce monument. Deux ennemis acharnés, Henri VI, Édouard IV, y dorment l'un près de l'autre. « Ceux que la Grande-Bretagne ne pouvait contenir, dit Pope, depuis le cap de Land's-End jusqu'à la mer du Nord, le tombeau les rassemble, et l'opprimé se trouve uni à l'oppresseur. » L'inflexible Henri VIII se dissout avec Jane Seymour au fond d'un caveau situé non loin de la onzième stalle de droite; un prince plus doux et plus malheureux lui tient compagnie dans ce funèbre séjour : Charles Ier s'y repose de toutes ses douleurs. Herbert, qui avait voulu être présent sur son échafaud, pour lui donner un dernier témoignage d'affection, demanda en vain qu'on lui permît de l'enterrer à Westminster; une autre supplique, désignant la chapelle Saint-Georges comme lieu de sépulture, ayant été mieux accueillie, une douzaine d'intrépides cavaliers, fidèles à leur seigneur-lige après sa mort, le suivirent jusqu'en son dernier asile. Un char funèbre, attelé de six chevaux blancs, le traîna pendant la nuit vers le palais gothique : des serviteurs, munis de torches, éclairaient le convoi. On déposa le corps dans la chambre où le prince dormait, quand il venait habiter Windsor, puis les gentilshommes descen-

dirent à la chapelle, afin de voir quel endroit méritait la préférence. Un des lords ayant frappé le sol de sa canne en traversant le chœur, les dalles rendirent un son creux; il ordonna de lever les pierres, et l'on aperçut l'entrée d'un souterrain. On y trouva deux cercueils de forme antique, placés l'un près de l'autre; des suaires de velours noir les couvraient et parurent tout neufs, quoiqu'ils fussent là depuis au moins cent années. On eut bientôt la certitude qu'ils protégeaient la poussière de Henri VIII et de Jane Seymour. Les nobles furent tous d'opinion qu'il fallait ensevelir le monarque dans ce caveau. On fixa promptement sur la bière des lettres et des chiffres de plomb, ayant pour sens : *Le roi Charles*, 1648; ces mots et cette date formaient une inscription assez éloquente. Les préparatifs ainsi terminés, on transféra le prince de la chambre à coucher dans la grande salle. Quatre lords en deuil le portaient, d'autres lords tenaient les coins du drap funéraire. Ils marchaient d'un pas lent et solennel; une douleur profonde était peinte sur leurs visages, et le reste de l'escorte les suivait non moins affligé : le gouverneur du château, des officiers, des domestiques s'avançaient derrière eux. Comme ils sortaient pour traverser les cours et se rendre à la chapelle, un incident poétique vint exalter leur imagination. Le ciel était très-pur, mais une nuée, qui le traversait, laissa tout à coup échapper une neige abondante; les flocons se pressaient tellement, que le drap noir étendu sur le cercueil en fut bientôt inondé. Les partisans des Stuarts virent dans cette blancheur une image de l'innocence du roi; ils crurent que Dieu même s'associait à leur tristesse et approuvait leurs regrets. Lorsqu'ils furent au bord du souterrain, l'évêque de Londres, tenant un missel, voulut célébrer l'office des morts suivant le rite accoutumé. Le gouverneur s'y opposa, et, malgré l'insistance des nobles présents, la royale dépouille fut livrée à la terre sans les honneurs

qu'obtient le dernier des hommes. Quelques gouttes d'eau bénite humectèrent son cercueil, et tout fut dit [1].

Cent soixante-cinq ans plus tard, une autre cérémonie s'accomplissait dans le même lieu. En 1813, Georges IV, le duc de Cumberland, le comte Munster, le doyen de la chapelle et sir Henri Halford assistaient à l'exhumation du prince décapité. Nous en avons un récit fait par le dernier témoin. Lorsqu'ils furent descendus dans le caveau, outre les cercueils déjà mentionnés, ils en aperçurent un autre qui contenait un enfant de la reine Anne. Les lettres de plomb désignaient encore la bière de Charles Ier. On scia une partie du couvercle, et on put alors voir la face du roi : elle était sombre et livide; le front, les tempes avaient gardé toute leur chair, le cartilage du nez était détruit, mais l'œil gauche, dans le premier moment, parut plein et ouvert; il se dessécha très-vite. La barbe pointue, cette mode si caractéristique de l'époque, avait résisté à l'action du temps. Le galbe de la figure était un ovale allongé, un assez grand nombre de dents subsistaient encore, et, protégée sans doute par quelque substance balsamique, l'oreille gauche n'avait souffert aucun dommage. L'exacte ressemblance de la tête avec les portraits, les médailles et les bustes de Charles Ier, la fit évidemment reconnaître pour la sienne. On la tira du cercueil et on la trouva tout humide; elle imprima des taches d'un rouge verdâtre sur les objets qui l'effleurèrent. La partie postérieure, bien conservée, semblait presque fraîche; à base du crâne, les cheveux étaient très-courts, par suite de la toilette funèbre. Quand on examina la plaie, on observa que les muscles s'étaient fortement rétractés : une des vertèbres, la quatrième, était divisée par le milieu, et les deux faces correspondantes offraient un véritable poli. Cromwell,

[1] *Mémoires* d'Herbert ; Wood, *Athenæ oxonienses*.

en homme intelligent, avait choisi un adroit exécuteur : pour produire ce résultat, la hache avait dû être bien affilée, le coup bien terrible!

On ouvrit ensuite le cercueil de l'autre roi, celui qui décapitait ses femmes, ses contradicteurs, et mourut avec sa tête sur les épaules; son squelette, une partie de sa barbe furent tout ce qu'on aperçut. On remit les deux bières en place et on ferma le caveau; les doutes sur la sépulture de Charles Ier se trouvaient éclaircis.

La chapelle Saint-Georges renferme quelques autres monuments plus ou moins dignes d'intérêt. Dans le nombre, celui de la princesse Charlotte éveille à coup sûr l'attention. L'Angleterre fut saisie d'une immense douleur, quand elle apprit la mort de cette jeune femme. La nation voulut lui donner une preuve de son attachement et des espérances qu'elle avait fait naître; on ouvrit une souscription pour lui ériger un tombeau, les offrandes se multiplièrent, et, en peu de jours, on eut de quoi élever un somptueux mausolée. Il orne la chapelle d'Urswick, bâtie près du portail de l'occident. Matthieu Wyatt, le sculpteur, a divisé le cénotaphe en deux parties : on voit d'abord la charmante personne étendue sur une bière et couverte d'un linceul; ses traits se dessinent parfaitement sous la lugubre toile, d'où ne sort que le bas de sa main droite. Deux suivantes la pleurent, l'une à ses pieds, l'autre à sa tête. Derrière cette image de la dissolution terrestre, une seconde image représente l'assomption de la défunte : soutenue par deux anges, dont l'un porte son enfant dans ses bras, elle s'élance du tombeau vers le Dieu qui l'appelle. Ce monument, assez bien composé, est faible d'exécution.

Un seul objet dépare la magnifique église : on a substitué aux anciens vitraux, qui ornaient la croisée de l'est, un vitrail moderne. La résurrection de Jésus s'y déploie, peinte à la manière des tableaux à l'huile. West en

a fait le dessin; deux autres artistes, Jervas et Forrest, l'ont exécutée, entre 1785 et 1788, sur de larges pans de verre. Elle produit un effet détestable : un jour triste et faux suinte de ce vaste écran, qui jure lui-même avec le style de la chapelle. Les anciens sujets, que l'on a transportés de cet endroit dans la grande fenêtre du couchant, où on les a placés tant bien que mal, servent à établir une comparaison, et le goût délicat de nos aïeux y triomphe du goût moderne.

Une porte décorée d'une splendide armature en fer, qui se trouve sous le grand tableau diaphane et qui me rappela immédiatement la célèbre porte de Notre-Dame de Paris, mène dans un édifice contigu, appelé la Maison des tombeaux (*Tomb-House*). Henri VII l'éleva pour abriter son dernier sommeil et couvrir les os de toute sa famille. Plus tard, il changea d'avis : l'éclatante chapelle de Westminster reçut alors cette destination. Henri VIII put en conséquence faire don du premier monument à Wolsey. Le cardinal y érigea un cénotaphe pompeux, où il croyait dormir un jour près des rois, en éclipsant leurs tombes par son faste sépulcral. Il n'y employa d'autre pierre que le marbre : huit grandes colonnes de bronze l'environnaient et des candélabres du même métal s'élevaient à peu de distance, au nombre de quatre. Il était, suivant Bacon, infiniment plus riche que celui de Henri VII. La disgrâce du ministre vint en suspendre la construction et lui ôter l'espoir d'y jamais reposer. En 1646, les troupes du parlement le démolirent : on vendit le bronze, comme de la ferraille, 600 livres sterling.

La Maison des tombeaux forme une véritable chapelle et n'a point de transepts, ni de bas-côtés. Elle se termine d'ailleurs par une abside. Les fenêtres occupent toute la hauteur du monument; elles offrent, comme celles de l'autre édifice religieux, trois zones transversales, mais se couronnent d'ogives flamboyantes. Lorsque Jacques II monta sur le trône, le bâtiment ne présentait plus qu'une

sombre carcasse; il le fit restaurer, embellir de peintures, qui passaient pour les meilleures de Verrio. Elles furent détruites au milieu d'une insurrection, et l'édifice resta depuis dans un état de délabrement complet. Enfin Georges III voulut non-seulement qu'il fût réparé, mais qu'on y pratiquât un souterrain, où il dort avec sa femme, la princesse Amélie, la princesse Charlotte, le duc de Kent, le duc d'York, George IV, Guillaume IV, la princesse Augusta et deux enfants. Ainsi la mort elle-même a ses catastrophes : les tombeaux changent de possesseurs, comme la fortune et les patrimoines des grands de la terre.

Lorsqu'on a vu le donjon, les chapelles et les tours, on n'en a pas fini avec Windsor. Outre une assez médiocre statue de Charles II, qui orne la cour supérieure, on a encore à voir les appartements et les tableaux qu'ils renferment. La salle Saint-Georges est vraiment une pièce magnifique : bâtie et décorée dans le style ogival, depuis les croisées jusqu'aux moindres moulures, elle frappe l'imagination de son aspect militaire; des lances, des heaumes, des boucliers, pendent sur les murailles. Le plafond, divisé par un grand nombre de poutres et de poutrelles que soutiennent des consoles, a la forme d'un toit très-obtus, cette forme si chère aux Anglais, qui l'ont employée d'une manière quelconque dans presque tous leurs monuments religieux ou civils. Les écussons des chevaliers de la Jarretière, depuis l'institution de l'ordre, y brillent en relief; les noms de ces mêmes chevaliers sont écrits sur les panneaux qui garnissent l'embrasure des fenêtres. La salle dite de Waterloo offre aussi un pompeux coup d'œil : on y voit les portraits de tous les princes régnants, de tous les hommes d'État fameux, de tous les généraux célèbres, qui prirent une part plus ou moins directe à la sanglante bataille. C'était là que Georges IV donnait ses dîners en commémoration de la victoire anglaise; il ne manque que l'effigie du grand

homme, dont la chute seule a illustré tant d'hommes secondaires. On admire encore la chambre des gardes, qui renferme de brillantes armures et un écu ciselé par Benvenuto Cellini, présent de François Ier à Henri VIII. Un tronçon de mât y sert de piédestal au buste de Nelson; il vient du bâtiment que montait l'amiral à Trafalgar et un trou y témoigne de l'adresse des artilleurs français. Le reste du local éveille une plus faible attention, excepté les deux grandes pièces que l'on nomme la galerie de Van Dyck et la galerie de Rubens. Celle-ci contient dix tableaux variés, parmi lesquels on remarque surtout deux paysages; celle-là renferme une étonnante collection de portraits, où vivent encore pour les yeux les personnages principaux de la famille et de la cour de Charles Ier. On voit dans les autres chambres des peintures mal assorties: un ouvrage excellent ou curieux y touche de triviales productions. Las d'avoir passé tant de choses en revue, je ne promenai qu'un regard distrait sur cette foule sans choix. Le jour commençait à pâlir et les martinets à se loger sous les créneaux; j'abandonnai les salles au plus vite, pour me rendre sur la terrasse construite par Élisabeth.

Cette terrasse longe la façade du nord et borde le sommet de la colline, taillée à pic de ce côté, on y jouit d'une vue admirable. Charles II l'ayant étendue vers l'est et vers le sud, elle présente un développement de dix-huit cents pieds. Un parapet la cerne, des dalles en couvrent le sol, les murs antiques du château la commandent. Une vieille poterne, dont l'aspect grossier n'est pas sans charme, y conduit les voyageurs. Là, Élisabeth venait tous les jours prendre une heure d'exercice, lorsque le temps le permettait. Il semble encore l'y voir, habillée de son roide costume, avec sa large fraise et son livre de prières relié en or massif, suspendu à sa ceinture par une chaîne du même métal. Elle se promenait d'un pas lent et grave, commu-

niquant à Burleigh ses réflexions politiques. D'autres fois le beau Leicester ou le hardi comte d'Essex y marchait près d'elle; la reine-vierge, en les écoutant, oubliait sa feinte sévérité. Dans plus d'une occasion aussi, elle y chemina seule, méditant sa vengeance contre Marie Stuart, ou se berçant de doux rêves, que le cœur de l'homme sait fort bien allier à de sanguinaires projets. Cromwell, le César hypocrite, affectionnait également ce libre espace ouvert aux souffles du vent et aux rayons du ciel. Il aimait le bruit que rendaient sous son pied plébéien les dalles solitaires foulées par tant de rois.

Moins vaniteux et moins triste, je considérais le lierre qui flotte sur les tours du château, comme une guirlande éternelle : on dirait que ses feuilles sont pleines de souvenirs et que leur murmure parle des anciens jours. Que de choses exprime cette voix mélancolique, ce sourd et imparfait idiome ! Combien de mystères l'on croit saisir dans les modulations de la brise! Chose étrange! si elles étaient produites par la volonté humaine, par un instrument quelconque, elles perdraient tout leur charme; elles sembleraient n'avoir ni expression ni mélodie. Et cependant, au milieu des bois et des ruines, à travers les branches des sapins et les joncs des étangs, ces vagues soupirs causent une émotion profonde. Qui de nous, perdu sous l'ombre majestueuse des chênes, loin des routes, loin des bruits vulgaires, n'a, pour ainsi dire, livré son âme aux ondulations du vent, comme une plante marine que bercent les flots ? Ah ! sans doute ce sont les génies de la nature qui empruntent cette douce langue pour communiquer avec nous! Aussi, quel baume divin elle épanche sur les plaies du cœur ! Elle fait sourire la tristesse, elle calme la haine, elle dissipe les nuages qui environnent le front du désespoir. C'est une amie, une consolatrice; elle dirige la pensée vers le firmament, où elle monte comme une prière. O dia-

lecte éloquent, plaintive harmonie, lais inachevés, heureux l'homme qui vous écoute durant sa vie et dont le tombeau n'est pas troublé par de moins suaves rumeurs!

Le paysage déployé devant moi s'associait merveilleusement à mon impression : du côté de l'ouest, le soleil avait disparu, mais il éclairait une multitude de petits nuages, en forme de losange, pressés les uns contre les autres. Ces agglomérations légères étaient, au milieu, d'une blancheur éclatante; dans les intervalles, le jour ruisselait comme de l'or fondu. C'était réellement un spectacle magique: toutes les merveilles de la terre n'auraient pu approcher de cette pompe céleste. A l'orient, une masse de vapeurs, traînant la pluie derrière elles ainsi qu'un funèbre manteau, avaient l'air de menacer la radieuse perspective; l'haleine du soir les poussait, et la lumière les peignait en dessous de tons fauves, qui les rendaient encore plus sinistres. Vers les limites de l'horizon, un coteau, brillant au milieu d'une ondée, rapprochait, unissait les deux éléments du contraste. Dans la plaine tout devenait sombre, les routes s'effaçaient, la brume de la nuit envahissait les champs, et les lampes commençaient à reluire aux fenêtres des hameaux. Le cours de la Tamise, réfléchissant la partie brillante du ciel, rayonnait dans les ténèbres croissantes. Et puis toutes les cloches du vallon s'ébranlèrent pour saluer le mourant éclat du jour; elles résonnaient sur les tons les plus divers, et l'agreste symphonie montait dans l'espace comme un plaintif adieu.

Si le cor d'un chevalier eût retenti sous les murs de la forteresse, je l'eusse écouté sans surprise. Je rêvais aux temps de poétique mémoire, où les ducs et les barons, escortés de leurs vassaux, galopaient à travers ces campagnes célèbres, qui ont vu tant de faits d'armes, tant de réjouissances et d'événements dramatiques. L'audace, la volonté, le courage distinguaient alors les hommes; c'était l'époque

des héros : l'astuce et la feinte n'étaient pas, comme à présent, les seuls moyens d'obtenir la victoire, même quand de nobles idées sont en cause.

L'heure était venue cependant de me retirer; promenant une dernière fois mes yeux sur ce tableau magique, avec un sentiment de regret, je sortis de l'imposante demeure.

Il me restait à voir, le lendemain, la forêt de Windsor et le lac nommé Virginia-Water. Mais je voulus d'abord visiter le petit parc, et examiner le chêne de Herne, qu'une légende populaire et une pièce de Shakespeare ont illustré.

Au bout de deux minutes, l'arbre squelette se dressa devant moi. Il a perdu son écorce, nulle apparence de vie ne s'y manifeste, on dirait qu'un charme l'a vraiment frappé, que des ombres menaçantes rôdent, à la clarté de la lune, autour de son tronc magique. C'est là que Falstaff reçoit le châtiment de ses hâbleries, dans les *Joyeuses Commères de Windsor*. Tous les lecteurs se souviennent que madame Ford et madame Page y donnent rendez-vous au galant monstrueux, qui, en dépit de son âge, de son obésité, de sa laideur, espère les séduire l'une et l'autre. Il arrive à minuit sous les branches sinistres, vêtu comme l'ombre de Herne le Chasseur; une troupe de gens déguisés en lutins paraissent alors avec des flambeaux, chantent des couplets mystérieux et forment une danse autour de lui; le poltron se jette la face contre terre, on le pince, on lui brûle la peau, et, quand les génies s'éloignent, les maris se présentent. Falstaff, le vieux paillard, est berné sans miséricorde. L'idée de ce châtiment avait été fournie aux joyeuses commères par une tradition locale. On rapporte que, du temps de Richard II, vivait un garde forestier très-habile, que le prince aimait beaucoup. Son adresse et la faveur du roi ayant excité la jalousie de ses compagnons, ils se liguèrent ensemble et lui firent éprouver mille chagrins; il tomba

dans le désespoir, l'infortune lui troubla le cerveau, et il se pendit au chêne qui porte son nom. Mais dès ce jour ses ennemis perdirent toute leur dextérité; les chiens ni les faucons n'obéirent plus à leur voix, il leur fut impossible d'exécuter leur service. La joie que leur causait la mort d'un rival se changea en tristesse : ils allèrent consulter un devin, qui leur enjoignit de se rendre, au milieu de l'obscurité, sous l'arbre funeste. Ayant suivi cette prescription, Herne s'offrit à leurs yeux sur un cheval noir et leur commanda de revenir la nuit d'après, avec leurs montures. Aussitôt qu'ils furent arrivés, il les entraîna dans une chasse fantastique : ils galopèrent jusqu'au jour par monts et par vaux, tuèrent une grande quantité de daims, de cerfs, de chevreuils, et commirent d'autres dégâts. Le lendemain, nouvelle expédition. Bref, ils saccagèrent si bien la forêt, que le roi en fut instruit : on avait remarqué l'ombre de Herne à leur tête; le prince voulut se rendre avec eux sous le chêne fatal. Le spectre lui commanda de pendre aux branches tous les traîtres qui le suivaient, et l'ordre fut exécuté. Le fantôme n'en continua pas moins d'apparaître : souvent on distingue sa forme vaporeuse sur le haut des collines, parmi les rochers, dans les avenues désertes, soit à la lueur des éclairs, soit aux rayons de la lune.

Lorsque j'eus fait le tour de l'arbre enchanté [1], je revins sur mes traces et parcourus l'immense allée qu'on appelle la *Longue Promenade* (*Long-Walk*), et qui introduit dans la forêt; elle n'a pas moins d'une lieue; ses troncs antiques

[1] Depuis la première édition de ce livre, le chêne historique, ou, pour mieux dire, ce qui en restait, a été abattu. Peu de personnes l'ont vu après moi. Quand Shakespeare écrivit les *Joyeuses Commères de Windsor*, il logeait, dit-on, à l'auberge de *l'Espérance*, connue alors sous le nom de *the Bottle on the moor*; cette auberge était située à deux cents mètres environ de l'arbre. La position du chêne se trouve clairement indiquée sur un plan du château et de la ville de Windsor, publié à Eton en 1742; il y est appelé : *Le Chêne de Falstaff.*

lui donnent une grande beauté ; le silence et la fraîcheur du matin lui prêtaient de nouvelles séductions. Le terrain monte jusqu'à une butte que l'on appelle la *Colline des neiges* (*Snow-Hill*), où une grande statue équestre de Georges III piaffe immobile. Quoique le fameux Westmacott en soit l'auteur, j'avoue qu'elle me sembla peu intéressante et que j'y fis peu d'attention : je regardais au loin le château, qui forme de là une élégante perspective, le large espace verdoyant qui entoure le monarque de bronze, et les magnifiques bouleaux plantés sur la lisière. Une troupe de daims, errant sous leurs branches pendantes, ajoutaient au charme de la scène. La forêt de Windsor ne commence, à vrai dire, qu'en cet endroit ; quittant l'avenue rectiligne, je laissai le hasard me guider parmi les troncs noueux, sur des routes fuyantes.

Des narcisses jaunes doraient au loin la terre ; les fraisiers, les marguerites commençaient à fleurir ; des tiges d'absinthe déployaient leur verdure élégante et embaumée ; tous les bourgeons s'épanouissaient, toutes les herbes poussaient à l'envi. Une brise aromatique circulait sous les dômes transparents du bois. Outre les animaux que j'avais rencontrés ailleurs, je vis là un nouvel exemple du luxe champêtre des Anglais. Un troupeau de vaches noires broutait au milieu d'une clairière ; il n'y en avait pas une seule d'une autre couleur, pas une qui fût même tachetée de blanc : on ne saurait croire quel air de magnificence leur donnait cette exacte similitude. Leur robe sombre et luisante se détachait sur la nuance claire des pâturages. Il y avait une sorte de poésie fantastique dans ce luxe prodigieux.

La forêt de Windsor a eu l'honneur d'inspirer le célèbre Pope : il avait habité aux environs pendant son enfance et lui devait d'animer pour elle la flûte champêtre. Sa description renferme d'assez beaux passages :

« Depuis longtemps disparus, les berceaux d'Éden vivent

dans les peintures et fleurissent dans les chants du poëte; si une flamme égale embrasait mon cœur, ces lieux aussi charmants deviendraient aussi renommés. Les vallons et les montagnes, les bois et les plaines, l'onde et la terre y brillent au milieu d'une confuse harmonie. De mouvants ombrages y forment des tableaux variés; ils admettent et repoussent en partie la lumière, comme une fille timide n'encourage ni ne blâme tout à fait l'ardeur de son amant. Là, des arbres épars, entremêlés de gazons, de clairières, fuient mutuellement leur ombre; ici se déroule en plein soleil un fauve espace. Les collines bleuâtres, environnées de nuages, se dressent à distance. L'agreste bruyère déploie sa couleur de pourpre, et même des champs fertiles où l'on moissonne, où croissent des arbres fruitiers, embellissent, comme des îles verdoyantes, le sombre désert. Que l'Inde s'enorgueillisse de ses plantes, ne lui envions ni l'ambre qu'elles pleurent, ni ses végétaux parfumés; nous commandons les royaumes qui les voient grandir, et notre marine nous apporte ces précieux fardeaux. »

Voilà des traits qui sont pris dans la nature et dont je pus vérifier la justesse. Mais combien je fus peu charmé, lorsque Cérès, Pan, Flore et Bacchus envahirent les dystiques du poëte! Quel ennui me causèrent des puérilités de ce genre :

« On assure qu'autrefois Diane erra dans ces lieux et abandonna la crête du Cynthus pour les ombrages de Windsor. On l'y vit parcourir les déserts du ciel, chercher les clairs ruisseaux et hanter les bosquets sans chemins. Ses vierges, chaussées de cothurnes, portant des arcs d'argent, la suivaient dans l'herbe humide. Une d'entre elles, fille de la Tamise, avait surtout une brillante réputation : elle s'appelait Lodona. La déesse ne se distinguait d'elle que par son croissant et sa ceinture d'or. Elle n'estimait,

du reste, ni ne soignait sa beauté. Un ceinturon emprisonnait sa taille, un filet ses cheveux; un carquois bariolé pendait sur ses épaules, et ses flèches atteignaient le daim rapide. Un jour, l'ardeur de la chasse l'emporta hors de la forêt : Pan la vit, l'aima et se mit à la poursuivre ; la fuite de la chasseresse augmenta ses désirs. La colombe tremblante n'est pas si agile, quand l'aigle vorace fend les airs liquides; l'aigle ne se précipite pas avec plus de célérité, quand il pourchasse dans les nues la tremblante colombe. La nymphe pâlie semble chanceler et défaillir, elle entend la marche sonore du dieu derrière elle : l'ombre de son persécuteur, son ombre agrandie par le soleil couchant, porte déjà sur son corps. Maintenant une haleine brûlante effleure son cou et agite ses cheveux. Hélas! elle invoque inutilement sa mère la Tamise; Diane elle-même ne peut la défendre. Épuisée, haletante, elle murmure enfin cette prière : « O Cynthia, quoique je doive dès lors ne plus faire partie de ton cortége, laisse-moi regagner ma forêt natale pour m'y dissoudre en larmes et en soupirs. » Elle dit et, se fondant en pleurs, elle devint un limpide ruisseau : l'onde brillante a conservé sa froideur virginale; elle pleure, elle soupire éternellement, et baigne la forêt où la jeune personne chassait naguère. »

Je m'étais arrêté, pour lire ce conte fastidieux, sous de grands sapins qui ombrageaient un espace considérable. Un vent léger balançait les rameaux et en tirait la plus douce harmonie. Hors ces vagues murmures, qu'on aurait pris pour les accords d'un luth invisible, un silence profond régnait autour de moi : nul oiseau ne chantait dans la sombre verdure. L'obscurité majestueuse qu'épanchent les arbres du nord ajoutait à la grandeur de ce calme sublime. Les troncs empourprés, où paraissent toujours dormir les rayons du soleil couchant, imitaient des colonnes de jaspe; sans herbe, sans fleurs, sans arbrisseaux, la terre offrait la

même teinte et semblait un pavé de même origine. C'était vraiment comme un temple animé par l'esprit de Dieu ; la vue se perdait au loin dans ses profondeurs magiques, entre ses piliers innombrables; on éprouvait la tentation d'y adorer l'immortel arbitre, à l'exemple des anciens Germains.

Lorsque mes regards se détournaient du livre en faveur d'une pareille scène, je me demandais quelle petitesse d'âme pouvait faire substituer des inventions mesquines à de si radieux tableaux. Singulière chose que le bon goût classique! triste découverte des hommes stériles! Ce goût, qui méconnaît la nature, blesse la raison, glace le sentiment et sacrifie la beauté aux souvenirs de l'école, ne mérite-t-il pas plutôt le nom de mauvais goût? Ne choque-t-il pas les lois fondamentales de l'art? Ne néglige-t-il point les frais sentiers de la vie, pour marcher à tâtons dans les avenues souterraines de la mort? Ici, par exemple, n'eût-il pas mieux valu décrire le ruisseau qui traverse la forêt, que de psalmodier longuement une histoire insipide, rebut de l'imagination, traînée de poëme en poëme, de siècle en siècle, et fatigante comme une vieille plaisanterie?

Quand on a quitté le bois de sapins, on descend peu à peu; la route inclinée vous mène dans un charmant vallon, où brille un grand lac : c'est ce qu'on appelle *Virginia-Water*. Malgré son étendue [1] et sa forme irrégulière, il passe pour une création humaine. Un temple chinois, construit sur le bord de l'eau, y reflète sa pompe exotique, sa splendeur inopportune. Des frégates en miniature dorment auprès : un obélisque, un belvédère complètent la parure de ces lieux. Ils ont cependant un aspect moins factice qu'on ne serait tenté de le croire; les monuments seuls en gâtent la vue, mais rien n'empêche de les oublier : les coteaux, les

[1] Il a plus d'un mille de longueur.

bois, les margelles, les clairières n'offrent aucune trace de l'art qui dessina ou changea leurs formes. La nature s'est bientôt emparée des œuvres humaines; son labeur éternel triomphe aisément de notre volonté passagère; elle brise les tours quand elle a brisé l'architecte, et ne laisse point durer les tombeaux. Les sites qu'elle dispose elle-même, qui gardent leur caractère sauvage et l'empreinte inaltérée de ses plans secrets, n'en possèdent pas moins un charme supérieur. Ils éveillent un sentiment mystérieux : on s'y trouve en présence du pouvoir inconnu, infatigable, qui crée toujours sans ralentir ses efforts, qui épanche à travers l'immensité le torrent inépuisable de la vie universelle.

CHAPITRE XV

Eton et les colléges anglais.

Nous avons déjà parlé des magnifiques écoles de droit, qui distinguent la capitale britannique entre toutes les villes du monde. Les pensionnats, colléges, universités des Trois Royaumes ne sont pas moins fastueux, pas moins extraordinaires. A Eton, Harrow, Cambridge et Oxford, on instruit les élèves dans de somptueux monuments, auprès desquels le palais du roi de Prusse, à Berlin, celui du roi de Bavière, à Munich, et bien d'aûtres encore, ne sont que de lourdes casernes. Ceux qui ne les ont pas vus, au moins sur des estampes, ne peuvent se figurer la splendeur de ces vieilles institutions. L'architecture du moyen-âge y a déployé toutes ses richesses. Je ne connais pas sur notre sol de château royal ou féodal propre à en donner une idée. On y entre par des portes surmontées de hautes tours, qui souvent peuvent déjà passer elles-mêmes pour des édifices; l'opulence de leur décoration n'étonne pas moins le voyageur que leurs vastes dimensions. Elles rappellent les beffrois des hôtels de ville. Quand on a franchi la voûte, on aperçoit des cours spacieuses, environnées de bâtiments à l'as-

pect militaire. Des créneaux, des chemins de ronde les couronnent ; mais le luxe de l'ornementation diminue l'austérité de leur physionomie. Les fenestrages, les moulures, les statues leur donnent un air plutôt seigneurial que scolaire. L'élégance de l'intérieur répond à celle du dehors, et la chapelle mérite quelquefois par ses proportions le titre d'église. De vastes jardins complètent ces résidences princières.

Elles font une vive impression sur les élèves et peuplent leur mémoire de poétiques souvenirs. Aussi les auteurs de la Grande-Bretagne les ont-ils chantées dans une foule d'odes, de descriptions et de sonnets. Byron a écrit trois pièces de vers sur le collége d'Harrow, où il avait étudié quatre ans. La seconde, que l'on connaît peu, parce qu'elle se trouve perdue au milieu de ses opuscules, me semble admirable. « Berceau de mon enfance, dit-il, dont les antiques rameaux soupirent au passage de la brise qui évente un ciel sans tache, où je rêve maintenant tout seul, après avoir si souvent foulé ton herbe moelleuse et fraîche avec mes camarades, dispersés depuis à travers le monde et regrettant peut-être comme moi les scènes de leur jeune âge, ah ! quand je contemple de nouveau ton onduleuse colline, mes yeux t'admirent, mon cœur t'adore toujours ! Et toi, vieil orme au front penché, sous lequel je venais m'étendre et passer les heures du crépuscule, bercé par mes doux songes, orme sous lequel je me repose actuellement comme jadis, mais hélas ! sans les pensées qui me charmaient naguère, tes branches frissonnantes paraissent m'inviter à me souvenir d'autrefois, et murmurer dans leurs oscillations : Adresse-nous, pendant que tu le peux encore, de longs, de suprêmes adieux !

« Et quand la mort éteindra la fièvre de ma poitrine, calmera enfin mes angoisses et mes passions, il me semble (j'y ai souvent réfléchi) qu'une pensée adoucirait pour moi les heures dernières..... je voudrais être sûr, pendant mon

agonie, qu'un humble tombeau protégera ma dépouille dans ces lieux que j'aimais. Il me semble qu'alors je mourrais sans amertume, en songeant que mon cœur trouvera le repos sous cette terre longtemps regrettée. Je m'endormirais où sont nées mes espérances, parmi les souvenirs de ma jeunesse. Couché pour toujours à l'ombre des rameaux verts, pressé par le gazon que tourmentaient les jeux de mon enfance, mêlé au sol que cherchait mon affection, béni par les voix qui charmaient ma jeune oreille, pleuré du peu d'amis avec lesquels sympathisait mon âme et qui répondaient à mon attachement, que je sois oublié du reste de l'univers! »

Les strophes de Gray sur le collége d'Eton n'expriment pas des sentiments moins passionnés, des regrets moins vifs et moins profonds. Le *Village abandonné* de Goldsmith, le poëme de l'*Enfance*, par Kirke White, plusieurs sonnets de Wordsworth, maint autre ouvrage publié chez nos voisins, contiennent d'affectueuses descriptions des maîtres et des maîtresses d'école, des pensionnats et des colléges. La fameuse chanson attribuée à Casimir Delavigne ne remémore que les infortunes et les tribulations des élèves universitaires. C'est que les monuments, où on les claquemure chez nous, ont en général un air sombre et triste, ressemblent à des couvents, et sont dépourvus des splendides jardins qui donnent carrière aux ébats des néophytes anglais, qui leur apparaissent toujours dans les lointains du souvenir comme un paradis perdu.

Il y a une vingtaine d'années, on ajouta des constructions nouvelles au collége de Caïus, à Cambridge, parmi lesquelles se trouvait une salle à manger. Ces bâtiments, dessinés dans le style anglais du quatorzième siècle, avec contre-forts, meneaux, grande fenêtre du côté du pignon, forment l'ensemble le plus coquet et le plus agréable. La pierre et la brique y alternent, ce qui en égaye encore l'as-

pect. Un monument si gracieux donnerait envie de recommencer ses études, de s'accouder, sous les belles voûtes qui couronnent les salles, devant la grammaire latine et les morceaux choisis de Quinte-Curce. La manière gothique, au surplus, règne sans partage dans les édifices anglais consacrés à l'instruction publique. Les somptueux colléges, bâtis par nos voisins pendant le moyen âge, étant presque tous debout, ont donné le ton et assuré la prédominance de l'art ogival. Le collége de Saint-Aidan, construit à Birkenhead, dans le comté de Chester, en 1855, passera aisément pour une œuvre ancienne, quand le temps aura bruni ses murailles. Toutes les croisées sont garnies de meneaux en pierre, un faîtage découpé à jour borde l'arête des toitures. Il y a des tourelles en l'encorbellement et des cabinets en saillie. Dans vingt ans, l'illusion sera complète. Autour de l'édifice, un parc ouvre ses routes sinueuses, balance ses frais ombrages [1].

Le fameux collége d'Eton est dominé par la colline où se dresse le château de Windsor; quand on quitte la ville royale, une marche d'un quart d'heure mène à l'imposant manoir élevé en l'honneur de la science. Henri VI fonda cette institution, au commencement de l'année 1440, et la dota des biens nécessaires à sa prospérité. La grande école de Winchester, établie par Wykeham, lui servit de modèle; on en copia les statuts sans y presque rien changer.

[1] Quelques détails sur ce monument ne seront pas inutiles. C'est un grand quadrilatère, avec des pavillons en saillie aux quatre angles. Un autre pavillon occupe le centre de la façade; il est de forme oblongue et surmonté d'une toiture qui coupe en croix la toiture principale. Un petit clocher le domine. On dirait d'une chapelle encastrée dans un corps de logis. Deux tourelles en encorbellement, placées à une distance égale des pavillons latéraux et du pavillon central, achèvent de varier le frontispice. Des espèces de tribunes ou de cabinets suspendus, fermés de grands vitrages, reproduisent une décoration analogue sur les bâtiments des coins. L'édifice entier a un air monumental.

six agrégés, un maître, un sous-maître, deux aides, sept clercs et dix chantres forment le corps pédagogique. Soixante-dix écoliers sont entretenus gratis ; on les nomme les écoliers du roi, ou simplement les collégiens : une robe de drap noir les distingue de leurs camarades. Beaucoup d'autres élèves y sont instruits aux frais de leurs parents et se nourrissent dehors. Le nombre total du personnel est de six cents individus.

Le monument qui les reçoit a l'apparence d'un château féodal. Il embrasse deux cours ceintes de constructions gothiques; les fenêtres, en arc pointu, sont divisées par des meneaux de pierre. La brique compose la plus grande masse de l'édifice, qui est bordé de créneaux, ainsi qu'une forteresse. Le bâtiment, élevé entre deux cours, a un aspect grandiose; un vaste beffroi s'y dresse, flanqué à ses angles de tourelles que surmontent des clochetons diaphanes ; un immense vitrage en encorbellement forme saillie au milieu : il part du sommet de la porte ogivale et monte jusqu'à l'horloge, placée elle-même très-loin du sol. On croirait plutôt voir une citadelle qu'une paisible institution. Les heures sonnent d'un air grave dans cette retraite militaire, comme un avis de se tenir prêt au combat, et il semble toujours que le clairon va leur répondre. Édifiée en des temps d'orage, on a sans doute voulu la mettre à l'abri d'un coup de main.

Un des côtés de la première cour est formé par la chapelle. Quoique très-haute, elle n'a rien de frappant : de lourds contre-forts la soutiennent, la décoration intérieure est très-simple, des boiseries couvrent une portion des murs. Christophe Wren a masqué l'ancien autel gothique derrière un autel corinthien, dont les lignes détruisent l'harmonie de l'ensemble. Un jubé d'ordre composite produit le même effet. Cela doit être beau pourtant, car c'est du grec. Au milieu de la cour voisine, une statue de bronze offre

les traits de Henri VI, roi d'Angleterre et de France, comme porte l'inscription : vêtu d'une longue robe, le diadème sur le front, le sceptre à la main, il préside aux jeux des élèves, et a sans doute, malgré son air imposant, reçu plus d'une balle séditieuse.

Un grand nombre de personnages, devenus illustres par la suite, ont fait leurs premières études au collége d'Éton. Je citerai seulement Robert Walpole et son fils Horace, Pitt, Fox, Canning, Gray, Hallam, Bolingbroke, West, Camden, Harley, Boyle et Wellington. Presque tous ont regretté, comme Byron, les heures sereines qu'ils y avaient passées dans leur enfance. Le bruit de la gloire ne les consolait pas d'avoir vu se rétrécir autour d'eux l'immense horizon du premier âge. Tel est le sentiment qui a inspiré l'élégie de Gray sur Eton; découvrant au loin la paisible demeure, il laissa échapper ces strophes mélancoliques :

« Vieilles tours, flèches aiguës, qui montez là-bas sur l'horizon et couronnez l'humide prairie, asile où la science reconnaissante adore l'ombre sacrée de Henri VI; et vous qui, des hauteurs majestueuses de Windsor, dominez les bosquets et les pâturages où la Tamise roule ses flots d'argent, au milieu du gazon, de l'ombre et des fleurs; ô collines prospères, ô douces retraites, ô champs que j'aime en vain! Là s'égarait mon insouciante enfance, lorsque le destin ne m'avait pas encore frappé ! Vos brises m'apportent une ivresse d'un moment, leur aile joyeuse adoucit les fatigues de mon âme; on dirait qu'un second printemps s'éveille en elle, aux parfums de bonheur et de jeunesse dont vous l'enivrez ! »

Le poëte énumère ensuite tous les plaisirs du collége : la santé, l'espérance, la bonne humeur s'y trouvent réunis; pourquoi la fin du drame ne tient-elle pas les promesses du début ! Le temps donne un coup de sifflet, et la perspective change: au lieu d'un agréable séjour, on voit une hideuse

caverne ; l'ambition , la colère, la jalousie, le dédain, la cupidité, la haine et la trahison s'y égorgent mutuellement, comme une bande de voleurs que les fumées du vin mettent aux prises.

Dans cette ode assez mal écrite, Gray, selon nous, parle trop des chagrins qui menacent les folâtres pensionnaires. Les vices de notre espèce et les trahisons du sort empoisonneront sans doute leurs jours ; mais faut-il ne s'occuper dans le monde que des infirmités humaines et des cruautés du destin ? Faut-il noyer tous les sujets dans ces tristes réflexions? Le poëte ne doit-il pas chercher constamment l'idéal et, s'il plonge au fond des mers orageuses, y saisir la perle de la beauté divine ?

Eton excite encore l'intérêt et la curiosité par une singulière coutume ; on l'appelle la fête du Montem. La cérémonie a lieu tous les trois ans, la veille de la Pentecôte ; chaque élève se déguise d'une manière différente : celui-ci en page, celui-là en chevalier, un autre en Scapin, un autre en Turc. Ils s'acheminent alors vers une butte située dans les environs, et que l'on suppose être une ancienne tombe kimrique ou galgal. Elle se trouve près d'un hameau nommé Salt-Hill (*Colline du sel*); un ample dîner y attend les élèves. La troupe se met en marche avec un étendard, où on lit cette devise : *Pro more et monte;* on le plante au sommet de la colline. Une pompe pareille attire nécessairement une foule de curieux. Leur présence est indispensable : car les jeunes gens veulent surtout faire une abondante collecte. On choisit parmi les *grands* deux quêteurs principaux, qui ont pour aides quelques-uns de leurs camarades. Les offrandes pleuvent dans leurs aumônières, et chacun de ces dons doit être assez élevé, attendu que la recette produit de vingt à vingt-cinq mille francs. En 1838, la reine fut au nombre des spectateurs ; on recueillit vingt-neuf mille francs. Cette somme passe dans les mains de l'élève le plus

distingué qui préside à la cérémonie avec le titre de capitaine. L'espoir d'obtenir une aussi forte récompense est une grande cause d'émulation. Cette fête vient, à ce qu'on suppose, d'une procession monacale où l'on vendait du sel bénit, pendant le moyen âge ; elle avait peut-être elle-même eu pour source une vieille solennité druidique. Je n'étais pas arrivé en temps convenable et ne pus y assister ; mais une autre récréation m'en tint lieu.

Comme je sortais de l'édifice, je vis la plupart des externes réunis sous les arbres déjà verdoyants, autour d'un frêle théâtre que la vogue a rendu fameux dans le monde entier. On comprend ce que je veux dire ; c'était la cabane de toile où parade et nasille Polichinelle. La pièce commençait, tous les yeux regardaient le bouffon célèbre ; étant sûr de ne pas éveiller l'attention, je me glissai parmi les enfants, trop heureux de m'associer aux naïfs plaisirs de cet âge. L'oubli, comme la mémoire, a ses jouissances : qui n'aime à déposer un instant sur sa route le fardeau des souvenirs ? Ces jeunes têtes couronnées de blonds cheveux, ces figures qui n'exprimaient ni la ruse, ni la tristesse, miroirs de bonheur et de simplicité, chassaient loin de moi toutes les réflexions mélancoliques. Echappé du sein des nues, un rayon de soleil dorait la troupe naïve d'une pure et joyeuse lumière.

Un seul spectateur offrait une autre apparence : debout près d'un arbre, il écoutait le grotesque drame avec une sérieuse attention. Au premier coup d'œil, il me parut avoir une quarantaine d'années ; ses habits noirs, son épaisse chevelure brune, sa haute taille et sa physionomie pensive lui donnaient un air majestueux. Une rosette de diverses couleurs ornait sa boutonnière. Ses beaux traits, vivement accusés, dénotaient un esprit supérieur et un noble caractère ; seulement il y avait dans l'ensemble de son visage, dans ses grands yeux sombres, dans les fossettes de ses

joues, quelque chose de railleur : une espèce de mystérieux dédain flottait sur ses lèvres tranquilles. Quand même j'aurais eu quelque honte à m'arrêter devant la boutique de Polichinelle, un auditeur et un compagnon de ce genre m'eût enlevé tous mes scrupules.

Je remarquai bientôt que la pièce différait de celle qu'on joue sur le continent ; mon attention en fut vivement stimulée, car j'espérais y trouver des manifestations involontaires de l'esprit national. Au dehors, le théâtre était orné de la même manière que nos scènes ambulantes, mais des fragments de tapisserie couvraient les parois intérieures.

Le grotesque bossu, au moment où je prenais place, finissait de chanter un prologue sur l'air mélodieux de *Malborough s'en va-t-en guerre*, ce qui me parut assez bizarre au delà du détroit. Son exorde terminé, il se hâta d'appeler sa femme, car Punch (tel est le nom que lui donnent les Anglais), Punch a une moitié, l'horrible Judy, espèce de monstre au nez crochu, difforme comme son époux et hargneuse comme lui. De leur mariage est issu un enfant qui tient de race, qui les égalerait plus tard en laideur, si le sort jaloux ne l'avait condamné à périr au début de la vie : cette prompte fin, hélas! cause la mort de sa mère. Polichinelle on le voit, n'a pas dans la Grande-Bretagne la même position sociale qu'en France. Au lieu d'être comme chez nous un joyeux célibataire, qui ne doit compte de ses folies à personne, il risque le bonheur d'une famille. Le gai libertin du sud a fait place au triste scélérat du nord. L'un agissait étourdiment, le second calcule ses fautes ; le mauvais exemple et les mauvais conseils ne l'entraînent pas. C'est chez lui, près de sa femme, qu'il médite ses crimes. Il a, comme les gredins d'Allemagne, l'amour du foyer domestique, et volerait comme eux des pendules, pour décorer son taudis.

Ainsi que la plupart des tyrans, Polichinelle se conduit d'abord d'une manière innocente ; je dirai même plus, il est victime de son bon cœur. En effet, au lieu de Judy, c'est un chien qui se présente, et quel chien, grand Dieu ! un chien malveillant, un chien agressif et querelleur, un vrai journaliste. Punch le flatte, le câline ; mais l'ingrat, pour répondre à ces avances, lui mord la main, puis le nez, le traîne même, en le tenant ainsi, d'un bout à l'autre du théâtre ; enfin, il le lâche et se sauve. Le propriétaire de l'animal, le pointilleux Scaramouche, vient en matamore demander réparation des mauvais traitements qu'a, selon lui, endurés sa bête. Il porte le gourdin néfaste dont il va montrer l'usage à son adversaire, gourdin sous lequel tomberont mortellement frappés tant de malheureux.

— Qu'avez-vous là ? lui dit Polichinelle.

SCARAMOUCHE. Dans ma main ?

PUNCH. Oui, dans votre main ?

SCARAMOUCHE. Un violon.

PUNCH. Un violon ! c'est une belle chose ! savez-vous en jouer ?

SCARAMOUCHE. Venez ici que j'essaye.

PUNCH. Non, non, je vous remercie. J'entendrai fort bien la musique de ma place.

SCARAMOUCHE. Alors voulez-vous en jouer vous-même ? Le pourrez-vous ?

PUNCH. Il faut d'abord que j'essaye, je vous répondrai ensuite.

Il prend donc le bâton, tourne autour de Scaramouche en fredonnant l'air de la Marseillaise, puis lui allonge un coup sur son bonnet, comme par hasard.

SCARAMOUCHE. Vous jouez fort bien, mon ami. Laissez-moi maintenant essayer à mon tour ; je vais vous donner une leçon.

Il prend le gourdin, répète le même manége, puis frappe

violemment Polichinelle derrière la tête. « Voilà, lui dit-il, de bonne musique pour vous. »

PUNCH. Je n'aime pas autant votre manière que la mienne. A mon tour.

Il saisit la trique et abat d'un seul coup la tête de l'imprudent Scaramouche. « Eh bien, lui demande-t-il, que vous semble de cette variation ? Est-ce de la bonne ou de la mauvaise musique ? Ah! ah! ah! vous n'en entendrez plus d'autre, je pense! »

Tel est le premier meurtre commis par Polichinelle; sans doute il a eu à souffrir une injuste agression, mais il pousse trop loin les représailles. A l'avenir, ses forfaits n'auront plus d'excuse : le sang qu'il a répandu lui donne la soif du sang, il devient le bourreau de toutes les marionnettes. C'est l'histoire de Néron, de Caligula, de Domitien, dans une baraque nomade.

Comme toujours, Punch exerce d'abord sur les siens la rage qui l'obsède. En effet, pourquoi irait-on chercher au dehors des victimes, quand on a auprès de soi des gens qu'on peut martyriser et assassiner ? Il appelle de nouveau Judy : cette fois, elle accourt. Il lui demande leur enfant. Elle l'apporte, cet objet detant de sollicitude, puis s'éloigne. Le père choie et caresse son hideux avorton : il essaye de le faire tenir sur ses jambes, et comme la tentative ne réussit point, que le marmot jette des cris, Polichinelle, suivant l'habitude des parents, lui donne un soufflet pour l'apaiser. Ce moyen judicieux ne lui procurant pas le silence, il frappe tout aussi judicieusement la tête du bambin contre les murailles. Chose étonnante! les cris redoublent. Polichinelle vexé jette l'espoir de ses vieux ans par la fenêtre.

Les spectateurs sont alors témoins d'une scène tragique, d'une scène que je désespère de rendre. Folle de chagrin, Judy se précipite sur le théâtre, armée du bâton

dans lequel réside l'intérêt fondamental de l'ouvrage.

Elle se place devant le meurtrier.

— Qu'as-tu fait de mon fils, lui dit-elle, qu'as-tu fait de mon fils, homme barbare? O Dieu! qui l'aurait jamais cru! Un père tuer l'enfant de son amour, une créature pleine de grâce et d'innocence. Oh! mon cœur, mon pauvre cœur se brise!

— Ne t'afflige point, lui répond le scélérat, qui n'éprouve aucun remords : c'était une plaisanterie.

Une plaisanterie! Ce dernier trait exaspère l'infortunée. Elle lève les yeux vers le ciel, puis son bâton sur le dos du coupable et le frappe à coups redoublés. Le mauvais père endure stoïquement cette épreuve, il semble vouloir expier sa faute et rentrer dans le chemin de la vertu. Mais Judy lui applique une dose trop forte de repentir; il murmure, s'impatiente et finalement lui arrache le gourdin. L'ivresse du meurtre le saisit alors : il frappe, il frappe la malheureuse mère; elle expire sous les coups, et va, dans un meilleur monde, retrouver l'enfant qu'elle pleurait.

Loin de gémir sur son crime, Polichinelle, qui a désormais perdu toute sensibilité, pousse de longs éclats de rire. Bien mieux il chante un couplet immoral et cynique :

> C'est un pauvre homme, sur mon âme,
> Celui qui peut, grâce au bâton,
> Envoyer au diable sa femme
> Et qui la garde à la maison.

Pendant qu'il finit ce quatrain, une jeune personne arrive en dansant. Une toque et une aigrette parent son front; elle est belle comme la plus belle des poupées. Elle marche si légèrement que ses pieds ne touchent pas la terre. Quoiqu'il ait une poitrine de bois, Polichinelle, l'ingrat et volage Polichinelle, se sent ému : il lui fait une déclaration d'amour et la presse de répondre à ses vœux; mais, il faut le dire,

les termes qu'il emploie trahissent jusque dans ce moment si doux la barbarie de son cœur. « Je vous adore, s'écrie-t-il, je vous adore et ne vous oublierai jamais, gracieuse Polly; j'aurais toutes les femmes du roi Salomon, que je les massacrerais toutes pour vous appartenir entièrement. » La jouvencelle lui présente sa main peinte d'un beau rose; ils sortent ensemble, et le firmament se voile pour ne pas éclairer un nouveau forfait.

Ici un entr'acte permit à l'auditoire ingénu de prendre haleine. Le dieu du théâtre, celui qui donnait aux poupées la vie et la parole, sentait, je pense, fléchir ses bras immortels. Ne fallait-il point d'ailleurs mettre à l'épreuve la générosité des assistants? Une femme chétive et basanée se glissa parmi eux pour faire la quête. Elle recueillit un grand nombre de *pence* : car la terreur et la pitié, ces deux sentiments auxquels le divin Aristote a mal à propos sacrifié les autres passions tragiques, avaient ému les spectateurs. La plupart des élèves, pourtant, donnèrent leur pièce de monnaie, le sourire à la bouche. Je venais de payer mon tribut, quand le professeur noir tira de sa bourse un shilling, et dit à la femme en lui remettant : « Priez un peu votre mari de ne pas estropier tous les rôles de ses personnages. » La laide créature fit une grimace, puis alla se poser près de la scène, et je l'entendis marmotter cette phrase : « Voilà un monsieur, James, qui te donne un shilling pour que tu ne massacres pas les rôles de tes personnages. » L'interprète de Polichinelle était sans doute plus colère et plus orgueilleux qu'avare. « Au diable soit le faquin! murmura-t-il assez haut : qu'il garde son argent, et ses conseils » Et il continua ses bredouillements dramatiques.

Lorsque Polichinelle a oublié sa femme dans l'ivresse d'un second amour, un spectre bizarre, dont le cou a une longueur démesurée, se dresse devant lui, comme une

muette admonition de la Providence. Le drôle n'en tient compte; il ne rêve que plaisirs, bals, fêtes et chère lie. On le voit donc bientôt paraître sur un fougueux cheval de carton, se promenant ainsi qu'un grand seigneur. Mais l'agile destrier le fatigue et l'inquiète; il galope, tourne et bondit, comme s'il était insensible au mors. Enfin, il se débarrasse de son maître : Polichinelle effrayé tombe sur le devant du théâtre et pousse des cris lamentables. Un docteur, qui veut se faire citer dans les journaux, accourt avec empressement.

LE DOCTEUR. Holà ! holà ! qu'y a-t-il, Monsieur Polichinelle?

PUNCH. Ah ! docteur, docteur, je suis mort.

LE DOCTEUR. Mais vous poussez des cris de panthère.

PUNCH. Eh bien, si je ne suis pas mort, je suis sans connaissance.

Le médecin lui demande où il souffre, et, tandis qu'il l'examine, reçoit du brutal un coup de pied dans l'œil. Une lutte s'engage entre eux ; Polichinelle, selon son habitude, le fait périr sous le bâton.

Le grotesque personnage est décidément un coquin fieffé, hideux au moral comme au physique; tous ceux qui l'approchent, il les brise, à la lettre, et se moque ensuite de leur malheur. Dans un accès de joie, par exemple, il s'amuse à balancer une cloche durant la nuit; un voisin que le tintamarre empêche de dormir, le fait prier de ne pas troubler son repos. S'il avait le moindre sentiment des convenances, Punch finirait soudain : mais il redouble son tapage, et comme le domestique envoyé vers lui, furieux de son obstination, veut le contraindre à cesser, il le tue sans miséricorde. Il expédie de la même façon un aveugle qui lui demande l'aumône. Bref, il ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni la gloire, ni l'infortune, et massacrerait tous les hommes, si on le laissait faire.

La police est donc obligée d'intervenir. Un constable

se présente chez lui, pendant qu'il saute et fredonne.

LE CONSTABLE. Silence, monsieur Punch, j'ai à vous parler.

PUNCH. Je ne veux pas me taire.

LE CONSTABLE. Je suis un constable.

PUNCH. Vous ai-je dit que vous n'en étiez pas un?

LE CONSTABLE. Il faut venir avec moi, monsieur; vous avez tué votre femme et votre enfant.

PUNCH. Ils étaient à moi; je pouvais en faire ce que je voulais.

Admirez ce trait de naturel : n'est-ce pas vraiment ainsi que parlent les mauvais maris, les mauvais pères et les mauvais rois? Les souverains de nos jours disent, comme Polichinelle : « Mon peuple est à moi, je puis en faire ce que je veux. »

Après une héroïque défense, le coupable est arrêté. On le jette dans un cachot, il va mourir : l'auditoire l'aperçoit à travers la grille de sa prison. Mais son heure n'est pas encore sonnée; il a une telle adresse qu'il pend au gibet son propre exécuteur et se sauve en riant de toutes ses forces.

Le diable seul peut maintenant le châtier. Aussi le vieux gentilhomme montre-t-il sa tête derrière la tapisserie. Le criminel le voit à peine qu'il est glacé de terreur; mais il cache son épouvante et feint d'être joyeux, quand Belzébuth s'approche. « Bonjour, lui dit-il, mon excellent ami ; comment vous portez-vous? J'espère que toute votre honorable famille est en bonne santé; je vous remercie de votre aimable visite, mais je serais désolé de vous retenir. Je sais que vous avez beaucoup d'affaires, lorsque vous venez à Londres. Ne vous gênez donc point avec moi et courez chez vos pratiques. »

Le diable ne se laisse pas si aisément tromper : il annonce les plus farouches intentions. Polichinelle tremble, mais résout de défendre ses bosses jusqu'au dernier soupir.

Alors commence une lutte acharnée, une lutte à jamais célèbre, dans laquelle l'esprit malin remporte d'abord l'avantage. Munis l'un et l'autre d'un bâton, les deux adversaires font des passes nombreuses. On espère que Satan triomphera, qu'il délivrera la terre d'un coquin sans remords. Hélas ! le pauvre diable est battu; Punch l'assomme, jette un cri d'orgueil et soulève au bout de son gourdin le corps inanimé de Lucifer.

On voit que dans la Grande-Bretagne Polichinelle est bien plus odieux, bien plus terrible que de l'autre côté de la mer. Chez nous, il reçoit à la fin la punition de ses crimes; chez nos rivaux, le génie du mal tombe sous ses coups; il est victorieux par excès de méchanceté. Les Anglais ont-ils voulu donner à entendre qu'il ne faut être ni pervers, ni cruel à demi ?

J'ai raconté toute la pièce d'une haleine, comme si rien n'en avait troublé la représentation ; mais une circonstance bouffonne servit d'intermède; la remontrance que le professeur avait adressée au charlatan, bien loin d'épurer son jargon, l'avait rendu plus grotesque : ne sachant pas en quoi il péchait, l'histrion le criblait de fautes nouvelles, en pensant le corriger. On eût dit un auteur sous l'influence de la critique. Le puritain grammatical finit par perdre patience. « Femme, dit-il en élevant la voix, ne vous ai-je pas donné un shilling, dans l'espoir que votre mari parlerait un peu moins mal? C'est justement le contraire qui a lieu. Il défigure la pièce et la crible de barbarismes. »

— Des barbarismes! s'écria la femme du comédien; mais c'est affreux! Qui aurait jamais dit cela? Mon mari commettre des barbarismes ! Ah! il faut en finir!

Et courant vers le théâtre :

— James, dit-elle, n'as-tu pas de honte? Tu commets des barbarismes, toi, un honnête homme? Ah! mon Dieu ! nous voilà dans une belle position! Il ne nous manquait plus que

cela. Le monsieur se plaint encore, et il fait des menaces.

Un juron furieux ébranla la baraque.

— Va lui rendre son argent, Molly, et qu'il se taise, ou, de par tous les diables, l'affaire deviendra sérieuse.

Molly s'approcha du critique.

— Monsieur, dit-elle, nous aimons mieux vous rendre votre pièce et jouer comme nous en avons l'habitude. Mais, je vous en prie, ne nous dénoncez pas. Mon mari, croyez-le bien, n'a jamais fait de barbarisme. Il est doux comme un agneau.

— Nous verrons, nous verrons! Je parlerai au sheriff. Il vous interdira le comté de Berks.

Comme le grammairien articulait ces paroles, l'artiste dramatique laissa tomber Polichinelle, et, se redressant dans sa tente, fit voir une tête ignoble, où grimaçait l'indignation, et que les écoliers saluèrent de joyeux rires.

— Montre-moi donc l'âne qui vient braire au milieu de ma pièce, cria-t-il à sa femme; je vais lui répondre en bon langage.

Les huées des enfants couvrirent la voix du bredouilleur nomade : sa figure osseuse et triviale surexcitant leur gaieté, des noix, des billes volèrent autour de lui. C'était un homme prudent : pour éviter la bourrasque, il disparut dans sa tanière. Des cris, des applaudissements retentirent : les gamins étaient charmés de cet épisode, qui variait le spectacle; il dérida le professeur lui-même, et, Polichinelle s'étant montré, sa vue apaisa l'orage.

Le pédagogue néanmoins quitta la place, pour ne pas mettre sa longanimité à l'épreuve : il alla s'asseoir fort loin de la cabane, sur un banc de l'avenue. Lorsque la séance fut close, je m'acheminai vers le nord, pendant que la foule rieuse se dispersait. Le hameau d'Eton avoisine le chemin de fer occidental; j'allais prendre un billet à la gare. Tout en marchant, j'étais préoccupé du majestueux grammairien. Qui aurait supposé que ce large front, cet

air digne, ce fier coup d'œil, loin d'annoncer un grand esprit, voilaient une âme si étroite? Quel pédantisme absurde il avait trahi dans sa dispute avec l'interprète des poupées! N'aurait-on pas dit que le sort de l'univers dépendait de ces jeux enfantins? Une gravité si comique et si hors de propos décelait bien le magister.

Livré à ces réflexions, j'avais atteint l'extrémité de la bourgade, quand j'aperçus mon homme à deux cents pas de moi. Marchant plus vite, je l'eus bientôt rejoint.

— Vous allez au chemin de fer? lui demandai-je, tout dialogue avec un inconnu devant débuter par une question banale. Si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie.

— Je vais plus loin que la gare, me répondit-il, chez un de mes amis.

— Et votre colère est dissipée? Vous n'étiez probablement pas de bonne humeur aujourd'hui.

— Au contraire; j'étais, je vous l'assure, dans les meilleures dispositions. Mais entendre mutiler un texte auquel je dois tout mon bonheur!

— Vous devez votre bonheur à cette farce populaire?

— Oui, ma fortune, l'estime qu'on me témoigne, ma tranquillité présente et la paix de mes vieux jours.

— Vous plaisantez, sans doute.

— Pas le moins du monde. Polichinelle m'a sauvé de la détresse, m'a fait combler d'honneurs, a été pour moi un véritable messie.

— Je ne puis vous croire : la charge est trop forte.

— Rien de plus vrai cependant. Vous ne connaissez donc pas la race humaine? C'est moi qui ai recueilli et publié la meilleure version du drame burlesque. J'ai fait en outre l'histoire de cette œuvre bouffonne et du principal personnage. On trouve là réuni tout ce qui le concerne; je montre que Polichinelle a vu le jour dans les premières années du XVIIe siècle. Il eut pour lieu de naissance la ville antique

d'Acerra, peu éloignée de Naples; pour père un comédien, Silvio Fiorillo, qui avait pris le surnom de Capitaine Matamore. Andrea Calcese, tailleur de profession, mais possédant une verve et un esprit naturels, perfectionna beaucoup le nouveau venu : il lui enseigna l'art d'imiter avec adresse les manières des paysans italiens, et mourut de la peste en 1656. Le jeune clown fut appelé Pulcinella, d'où les Français ont tiré le mot de Polichinelle, et nous celui de Punch par abréviation. A peine eut-il fait résonner sa voix stridente, que l'Europe s'engoua de lui. Jamais caractère idéal ou bouffon n'excita un pareil enthousiasme. Il allait d'une province, d'un royaume à l'autre, comme un demi-dieu. La joie et le rire éclataient sur son passage. Les Hollandais surtout l'accueillirent avec une sympathie, une bienveillance fraternelles. Ils employèrent la mécanique pour augmenter ses moyens de séduction : il agita ses bras d'une manière plus gracieuse et remua les lèvres comme s'il parlait. Lorsque Bayle vivait à Rotterdam et qu'il entendait de son logis la trompette enrouée du spectacle forain, il oubliait ses livres, ses recherches, et descendait se mêler aux curieux. Quand Guillaume d'Orange monta sur le trône d'Angleterre, Polichinelle l'escorta dans son voyage; ils s'emparèrent simultanément des affections du peuple britannique; mais le prince a depuis longtemps fini son règne : celui de Polichinelle dure encore. Voilà ce que j'expose dans mon livre et ce que j'appuie sur les meilleures autorités.

— Vous avez fait là de grandes découvertes, et je ne m'étonne point que vous en soyez fier.

— Ne raillez pas, monsieur : l'histoire de Punch a été pour moi comme un talisman. Que d'honneurs elle m'a valus! sept éditions, les unes sans gravures, les autres splendidement illustrées, ont fait les délices du public et m'ont rapporté de grosses sommes. Tous les journaux,

toutes les revues m'ont accablé d'éloges; les plus illustres critiques se prononcèrent en ma faveur. Depuis longtemps je sollicitais une place dans un collége et ne pouvais l'obtenir. Quand mon ouvrage eut paru, on vint me prier d'accepter une chaire : je devais être la gloire et l'ornement de l'institution. Les élèves ont pour moi un attachement réel à cause de mon livre, qui excite leur gaieté. Quand le bateleur s'est servi à mon égard de termes injurieux, vous avez entendu quel bruit ils ont fait. Si je voyage dans les Trois Royaumes, on m'entoure de prévenances. Feu Guillaume IV voulut me voir : j'eus l'honneur de dîner avec Sa Majesté, qui ne m'épargna point les compliments. Bref, je dois à cet opuscule la fortune, la joie, l'admiration des hommes; croyez-vous que je puisse trop l'estimer?

— Assurément non, grave historien; mais, dites-moi, est-ce le seul ouvrage qne vous ayez publié, ou est-ce le seul qu'on ait accueilli de la sorte?

— Aussi chaleureusement, oui; j'ai eu cependant un autre succès du même genre, mais moins extraordinaire. Vous avez entendu parler des lettres de Cicéron à Atticus. Eh bien, un jour que, renfermé dans la bibliothèque d'Eton, je visitais les manuscrits, je trouvai un exemplaire fort ancien de cette correspondance. Je l'ouvris et, par un grand hasard, ma vue tomba sur un morceau que j'avais fait expliquer à mes élèves le matin même. Quel fut mon étonnement, lorsque je lus trois phrases que je n'avais point observées dans mon édition et que nulle autre ne donnait! Cicéron y apprend à son ami qu'il va partir pour une de ses villas, que tous ses bagages sont prêts et que les pluies seules l'ont jusqu'alors retenu. Je publiai ma découverte dans un journal, les autres répétèrent la nouvelle, en un mois elle fit le tour de l'Europe. Vous ne sauriez croire l'effet qu'elle produisit. Un libraire, dont ce tintamarre allécha la cupidité, vint m'offrir de réimprimer les lettres

du grand orateur, avec les trois phrases susdites et mon nom en gros caractères. J'acceptai, le bruit recommença : il fallut quelques jours à peine pour épuiser l'édition. Le moyen de ne pas lire ce passage précieux, arraché au néant ? Je reçus des diplômes qui me nommaient membre de plusieurs académies étrangères ; plusieurs princes crurent devoir m'expédier les insignes de leur ordres : vous les voyez à ma boutonnière. »

Comme il articulait ces mots, je perdis toute domination sur soi-même; depuis longtemps je réprimais une colossale envie de rire : j'en éclatai d'autant plus fort, et les larmes me vinrent aux yeux. La crise était trop violente, je ne me souciais pas de fâcher mon interlocuteur.

Je fus agréablement surpris néanmoins, lorsque je le vis imiter mon exemple et se livrer aux mêmes transports. Notre accès de joie mit les oiseaux en fuite à un quart de lieue autour de nous.

— Allons, allons, me dit-il, quand notre gaieté s'apaisa, je me suis trompé sur votre compte ; je vous ai parlé comme à un profane. Je ne vous ai pourtant point dit une phrase qui ne soit vraie. J'ai obtenu les triomphes en question de la manière que je vous ai décrite ; cette manière, c'est le plus sûr chemin pour parvenir à la gloire : voilà comment les nations distribuent leurs éloges et décernent leurs couronnes.

Ici, nous fûmes pris d'un nouveau paroxysme de bonne humeur.

— Et vous avez probablement composé, lui dis-je enfin, des œuvres qui méritaient bien mieux l'attention, que vous estimez davantage et qui vous ont demandé plus d'efforts.

— N'en doutez pas ; l'histoire de Punch et l'édition des lettres à Atticus n'ont été pour moi que des plaisanteries. Pendant que je sollicitais une chaire de professeur, j'exécu-

tais de grands travaux : je mis alors au jour une *Théorie du développement de l'humanité*, un livre *De l'essence et des attributs de Dieu*, un volume sur l'histoire d'Angleterre, où je redressais une foule d'erreurs. Les journaux gardèrent le silence : trente savants au plus s'en occupèrent et me firent parmi eux une petite renommée ; j'étais dans la même situation que Hume, dont les ouvrages, malgré tout son talent, n'eurent de lecteurs qu'après sa cinquantième année. Je portais, comme vous devez le croire, les haillons du génie. Enfin, dans une heure de détresse, une lumière subite m'éclaira. Je vous dirai que j'aime beaucoup les auteurs français ; leur connaissance du monde, leur mépris des hommes, flattaient alors et flattent encore mon âme désenchantée. Un jour, lisant Labruyère, je m'arrêtai aux phrases suivantes : « Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre qu'il y a de sottise à l'acheter ; c'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaises. » Cette sentence me produisit l'effet d'une révélation : je me creusai la tête, cherchant quelque sujet trivial ou insipide ; la face joyeuse de Punch grimaça dans mon esprit, je fus sauvé ! Depuis lors, j'ai joint à la maxime de Labruyère deux autres maximes également importantes ; l'auteur de la première est le sage Fontenelle : « J'aurais la main pleine de vérités, disait-il, que je ne lèverais pas mon petit doigt pour en laisser échapper une seule. » Voilà, en effet, le seul moyen de vivre heureux et tranquille, d'obtenir d'abord, puis de conserver l'amour et l'estime des hommes. Ah ! monsieur, l'admirable chose que les lieux communs ! l'utile habitude que celle de parler sans rien dire ! Pour qu'une œuvre écrite soit lue avec enthousiasme, elle doit être bien inférieure à la conversation de deux hommes sérieux. Elle n'impose point alors l'affreuse tâche de penser ! On dévore ces pages insignifiantes, qui ne heurtent point les opinions reçues ; on

trouve mille charmes à ce style vulgaire, dont l'usage a consacré toutes les formes, et l'on porte l'auteur en triomphe. La sottise est la reine du monde ; la nature, ayant multiplié les sots, a dû concevoir pour eux une préférence maternelle, a dû les environner de soins délicats. Malheur à celui qui voudrait lutter contre eux ! jeune, on l'essaye ; plus tard, on se corrige et l'on baisse la tête. Quiconque ne veut pas fléchir le genou est menacé de terribles infortunes. Nicolle, l'auteur du second axiome, le savait bien, lorsqu'il s'écriait; « Il n'y a pas d'homme plus abandonné sur la terre que celui qui n'a pour lui que la justice et la vérité. »

— Vos paroles sont de la musique pour moi, et répondent si bien à mes opinions que je crois entendre l'écho de ma pensée. Mais que faire, sinon se résigner et souffrir patiemment, ou abdiquer son intelligence, l'amour du vrai, du bien et du beau, s'endormir dans le silence et l'immobilité? Quiconque parle, écrit, invente, fait preuve d'initiative, doit accepter la lutte et la douleur comme un élément de son programme : il espérerait en vain obtenir le repos par des concessions énervantes et abrutissantes. On ne lui en tiendrait même pas compte. Si vous pardonnez à la sottise, la sottise ne vous pardonne point; si vous ménagez la routine, la routine fond sur vous; si vous épargnez l'erreur, elle cherche à vous percer les entrailles. Il n'y a de paix sur la terre que pour les hommes nuls, qui s'engraissent à loisir dans leur insignifiance. Les autres sont toujours contraints de tirer le glaive, ou pour faire justice, ou pour se défendre (1).

[1] Ces réflexions, qui ne manquent pas d'une certaine amertume. m'étaient inspirées, quand elles furent écrites, par la situation dans laquelle je me trouvais. Le premier rêve de ma jeunesse, le premier but que j'ai poursuivi, a été d'arracher la critique, c'est-à-dire la science de la littérature et des beaux-arts, au caprice, aux vaines formules, aux préjugés antiques, au bavardage immense dont on

— Allons, monsieur, répliqua le docteur, je vois que nous nous entendons. Aussi m'aperçois-je avec peine que nous allons être contraints de vous séparer; vous avez devant vous la gare de Slough, dans quarante minutes vous serez à Londres. Le grand chemin de fer occidental est le meilleur, le plus sûr, le mieux servi, le plus étonnant de l'Anglèterre; un Français, l'illustre Brunel, en a été l'ingénieur. Quoique vous n'ayez rien à craindre, je vous souhaite un bon voyage. »

— Merci, grave historien, lui répliquai-je. Puissiez-vous faire de nouveau quelque précieuse découverte, qui portera votre nom jusqu'à la postérité la plus lointaine.

Il me lança un regard d'intelligence, dont l'expression narquoise me fit sourire, et me tendit la main : je la serrai cordialement. Le docteur traversa le chemin de fer, et poursuivit sa route. Trois quarts d'heure après, j'étais à Londres, où je voulais passer encore un jour ou deux.

assourdit et aveugle le public. La poésie, l'architecture, la peinture, la sculpture ont des lois fixes, des conditions normales d'existence, de développement et de succès : le beau ne s'obtient pas par tous les moyens. Je voulais donc établir, faire prévaloir une critique nouvelle, ayant pour base l'étude sérieuse, logique, régulière et indépendante des problèmes. Tous les experts jurés de la littérature et des beaux-arts poussèrent contre moi des cris de fureur. Ils avaient un commerce florissant à l'aide de vieux procédés ; pourquoi eussent-ils adopté une autre méthode, changé leur fond de boutique? On me lançait des regards atroces. Les cabales, les intrigues, les sournoises démarches, les trahisons se multiplièrent : on fit échouer ma tentative. La lumière supérieure qui brillait à mes yeux, élucidant toutes les questions, ne me servit que pour mes propres travaux : je ne pus en faire parvenir un seul rayon au delà. Mais la France, plongée dans la paresse intellectuelle pendant trente ans, livrée aux fureurs de la spéculation, du luxe, de l'amour-propre et de la sensualité, la France se relèvera un jour ; alors mon heure sera venue, alors la raison l'emportera sur la sottise, la mauvaise foi, la routine et l'ignorance, car s'il n'y a pas de droit contre le droit, il n'y a pas de droit non plus contre la logique et la vérité.

CHAPITRE XVI

L'architecture classique à Londres, et les archives municipales.

J'ai tant parlé des monuments gothiques de Londres et des environs ; j'ai décrit les formes, raconté les vicissitudes de l'art ogival dans les îles britanniques avec tant d'amour et de soin, qu'on pourrait croire la grande ville uniquement peuplée d'édifices construits au moyen âge. Ce serait une grave erreur. Les bâtiments pseudo-helléniques abondent sur les rives de la Tamise. L'incendie de Londres et les goûts des derniers Stuarts devaient amener cette conséquence. Leur action fut secondée, amplifiée, par des architectes de mérite, qui, pendant près de deux siècles, détournèrent les imaginations du style en vogue chez nos aïeux. Le premier, l'initiateur, le chef de la troupe académique, s'appelait Inigo Jones.

Il était le fils d'un drapier, que son parrain avait baptisé Ignace et qui traduisit ce nom en espagnol avant de le donner à son héritier, sans doute pour plaire à quelque marchand de la Péninsule. L'architecte futur vint au monde en 1572, près de l'église Saint-Barthélemy, affirment les uns, près de la cathédrale Saint-Paul, soutiennent les autres. On n'a de renseignements positifs, à vrai dire, ni sur sa

famille, ni sur son éducation, ni sur ses débuts. Il paraît qu'il donna de bonne heure des signes de talent pour le paysage, et on lui attribue, sans preuves certaines, une image champêtre, qui orne le palais du duc de Devonshire, à Chiswick. Un fait hors de doute, c'est qu'il passa en Italie plusieurs années, que Venise surtout le retint au bord de ses poétiques lagunes. Il s'y occupait de constructions, puisqu'il se fit une renommée d'architecte, sans qu'on puisse néanmoins désigner un seul monument élevé par lui à cette époque.

Christian IV, roi de Danemark, l'appela, dit-on, sous le ciel brumeux du nord, et lui confia la surintendance de ses bâtiments. Mais il ne semble pas avoir aimé les terres basses, les sombres forêts, les durs hivers de la presqu'île septentrionale. En 1605, il était de retour dans son pays, et dirigeait les fêtes que l'on préparait à Oxford pour la réception de Jacques Ier. Ces travaux décoratifs lui plaisaient sans doute, et il y montrait, selon toute apparence, des facultés exceptionnelles, car ils formèrent bientôt sa principale occupation. Il mettait en scène, il organisait les pièces de société qu'on jouait à la cour et qu'on appelait des *masques*. Chapman, Daniel, Devonport et Ben Jonson en écrivaient les paroles. Longtemps Inigo vécut dans les meilleurs termes avec ses collaborateurs; mais une querelle survint entre lui et Ben Jonson, durant l'année 1614, querelle qui alla s'envenimant. Le poëte maniait une arme dont l'architecte ne pouvait faire usage : c'est peu de chose assurément que des mots et des rimes; seulement ces flèches légères, dont la piqûre paraît insignifiante, laissent dans la plaie un venin corrosif. L'écrivain dépité harcela son ennemi de perpétuels sarcasmes. L'ordonnateur des fêtes de la cour dut regretter souvent d'avoir engagé cette guerre, où toute représaille de sa part était impossible.

Cependant Inigo Jones ne s'occupait pas seulement de

bals, de mascarades et de représentations dramatiques. On l'employait à construire des monuments, où il appliquait son premier style. Sa manière était alors une transaction entre l'architecture gothique et l'architecture italienne. Il modifiait le système en vogue sous les Tudors, moins dans ses formes principales que dans les ornements; ses décorations prouvaient d'ailleurs que l'art de Venise l'avait surtout passionné. Un second voyage au delà des Alpes termina sa conversion, accrut son enthousiasme pour le style néo-grec. Il rompit totalement avec l'architecture gothique, ne parla désormais que de frontons, d'acanthes, de volutes, de colonnes doriques, ioniques, corinthiennes. Quand il passait devant une église ogivale, Inigo détournait les yeux avec mépris.

En 1619, comme le vieux palais de Whitehall menaçait ruine, Jacques I[er] le chargea d'en construire un nouveau. Il fit un plan gigantesque, dont nous avons tous les dessins [1]. Le monument aurait formé un grand quadrilatère oblong, deux de ses côtés devant avoir 874 pieds de large, les deux autres 1200. Une de ses faces eût dominé la Tamise. Sur les projets qui nous restent, les colonnes, les chapiteaux et les pilastres du rez-de-chaussée, portant des arcades et des voûtes, appartiennent à l'ordre dorique; dans le second étage règne l'ordre corinthien. Au centre des quatre faces montent vers le ciel d'énormes pavillons, couronnés de dômes et de statues, qui correspondent à des tours carrées de même hauteur, occupant les angles. Les tours forment saillie sur le corps du bâtiment, les pavillons se projettent plus loin encore. Les intervalles sont ornés de péristyles, où huit colonnes soutiennent un fronton. Partout se creusent des niches, qui renferment des statues. Les arcades ouvertes, les galeries fermées, les corniches, les

[1] Lord Burlington les avait fait graver : ils ont été publiés par Kent.

balustrades, une multitude de fenêtres ajoutent à l'opulence de l'édifice. Les angles multipliés, saillants ou rentrants, varient les effets de lumière, comme dans l'architecture gothique. Les deux façades principales regardent l'abbaye de Westminster et Charing-Cross.

Sept cours divisent l'espace enclos par ces bâtiments, six petites et une plus grande, qui n'aurait pas eu moins de 740 pieds sur 378. La cour centrale de l'arrière-zone est circulaire; deux files d'arcades superposées l'environnent, des cariatides en soutiennent la corniche, de nombreuses statues en couronnent le sommet. Dans toutes les parties du monument, les fenêtres, surmontées de frontons triangulaires, sont ornées de balustres.

Derrière le palais se dresse une haute église, qui commande une place environnée d'habitations uniformes, composant un square régulier. Enfin, de somptueuses villas, groupées autour du château et destinées à la noblesse, auraient prolongé dans la campagne le luxe de la demeure princière.

L'intérieur du monument devait répondre au faste de l'extérieur. On y aurait ménagé une telle série d'appartements, de salles pour les réceptions diplomatiques, les banquets, les bals et les fêtes solennelles, tant de chambres à coucher, d'oratoires, de galeries destinées à la peinture, à la sculpture, aux armes de luxe, que jamais souverain n'aurait promené son orgueil dans une si vaste et si riche habitation.

Pour exécuter ce plan somptueux, il ne manquait au roi que de l'argent. Il était arrivé d'Écosse très-pauvre, et ses nouveaux sujets, par prudence et par jalousie, le maintenaient dans la pauvreté. Il résolut pourtant de ne pas laisser dans les nuages son beau palais et d'en construire au moins une partie. En 1619, il posa la première pierre du bâtiment qui existe encore, l'Hôtel des Banquets (*Banqueting House*).

Il fallut deux ans pour le terminer. Les Anglais en admirent beaucoup les élégantes proportions; les connaisseurs y admirent surtout les neuf tableaux et le plafond de Rubens, figurant l'apothéose de Jacques Ier. Le héros de ce poëme allégorique ne le commanda pas lui-même, comme on pense bien : il est dû à l'affection un peu naïve de son héritier, qui, en 1630, chargea l'illustre Flamand de le peindre. L'ardente verve du grand homme anime l'exécution; la froideur des emblèmes glace partout la composition [1].

Le roi et l'architecte espéraient pousser plus loin l'entreprise; mais Jacques mourut en 1625, et son fils, entraîné dans un perpétuel orage, eut d'autres desseins, mêlés à de graves soucis. Inigo conserva sa position sous le nouveau règne.

Il avait une de ces étranges figures, comme en rêvaient l'ancienne école flamande et sa vassale, l'école allemande. Son portrait par Van Dyck, gravé par Edwards, étonne de sa vivante originalité; un pourpoint noir et une collerette blanche font ressortir sa tête vigoureuse et expressive. Un beau front, un nez aquilin d'une forme énergique, une bouche d'un caractère honnête, une barbe blanche qui se termine en pointe, frappent et séduisent le spectateur; une profusion de cheveux gris, naturellement bouclés, environnent cette mâle et noble figure. L'œil étincelle de verve et de résolution. Une espèce de calotte molle couvre légèrement le haut de la tête, contenant avec peine l'abondante chevelure.

Le caractère d'Inigo Jones était en harmonie avec son extérieur. La nature l'avait doué de sentiments généreux. Il en donna une preuve manifeste peu de temps après que le roi l'eût nommé surintendant de ses travaux, en 1616.

L'administration des bâtiments avait contracté de grandes

[1] Pour de plus amples détails, voyez mon *Histoire de la Peinture flamande*, t. VII, p. 202 et ss. (seconde édition).

dettes, qui montaient à plusieurs mille livres sterling. Le trésor étant vide et les ouvriers impatients de toucher leurs salaires, le Conseil Privé manda Inigo Jones, pour chercher avec lui des expédients. Il offrit aussitôt d'abandonner ses honoraires jusqu'au moment où les créanciers seraient satisfaits, et plusieurs de ses collègues ayant imité son exemple, l'affaire se trouva terminée du premier coup. Il recevait comme honoraires 8 shillings et 4 pence, ou 10 francs 50 centimes par jour, plus une indemnité annuelle de 46 livres sterling, ou 1150 francs, pour son loyer. Son désintéressement prouve sans doute qu'il avait d'autres moyens d'existence; mais il ne fut jamais riche, et ses goûts fastueux ne lui permettaient pas d'économiser. Ami intime de Van Dyck, il aimait le luxe avec la même passion que le peintre flamand : il portait d'habitude un pourpoint de velours et un chapeau brodé. Sa façon de vivre et ses manières de grand seigneur correspondaient à la richesse de ses vêtements. Il était fier de sa position à la cour, des égards que lui témoignaient le roi et la noblesse.

Le principal travail qu'il exécuta pour Charles Ier fut la restauration de l'église Saint-Paul, vieille cathédrale gothique, dont le portail menaçait ruine; Jones eut la singulière idée de remplacer la façade ogivale par une façade italienne, qu'il croyait grecque. Elle s'est écroulée dans l'incendie de Londres; mais Kent en a fait graver le plan et les dessins. Elle avait 160 pieds de large sur 162 de haut, proportions que n'atteignirent jamais les édifices anciens. Une tour formait saillie à chaque angle. Un clocher orné de frontons pyramidait au centre et portait une croix; il masquait le haut de la nef. L'ordre corinthien régnait partout; quatorze colonnes, hautes de 45 pieds, supportaient une galerie. Sur les acrotères des balustrades se dressaient des statues : celles du roi et de Jacques Ier occupaient naturellement la place d'honneur. L'architecte regardait

cette construction postiche comme son meilleur ouvrage; il y attachait beaucoup plus d'importance qu'au plan de Whitehall, et le souverain lui-même en avait une si haute opinion qu'il allait fréquemment examiner les travaux. L'artiste en pressait l'exécution avec toute l'ardeur de la jeunesse, quoique les givres de l'automne eussent déjà blanchi son épaisse chevelure.

Mais ses beaux jours étaient parvenus à leur terme. L'orage qui allait briser la monarchie, devait emporter sa fortune, ses dernières joies et ses dernières espérances. Une chicane du Long Parlement inaugura pour lui l'époque des douleurs. Inigo Jones avait démoli, près de la cathédrale, une petite église dédiée à S. Grégoire, dont les constructions insignifiantes masquaient la basilique métropolitaine, et en outre abattu les masures serrées autour de l'édifice comme des excroissances difformes, qui lui retiraient le jour et cachaient une partie des murailles. Les individus délogés lui gardaient une profonde rancune. Ils adressèrent une plainte au Long Parlement, aussitôt qu'il fut réuni, en 1640. On accusait l'artiste d'impiété, pour avoir démoli une église, on lui reprochait d'avoir mis dans la rue d'honorables citoyens et troublé leur commerce. Il dut comparaître devant la fanatique assemblée. Aux imputations imaginaires, il répondit par des arguments victorieux; aux plaintes des citadins expulsés, il opposa les prescriptions, les ordres formels du roi. Mais le nom du souverain, depuis les troubles récents, avait perdu son action magique. Les rudes ennemis du prince maltraitèrent son architecte, qui perdit patience, éleva la voix et répondit aux observations malveillantes par le dédain. Ses antagonistes eurent l'adresse de piquer son amour-propre, de lui faire déclarer, dans une fière protestation, qu'il acceptait la responsabilité de sa conduite. On le prit au mot, et il fut contraint de payer des dommages-intérêts énormes. On lui infligea en

outre, comme suspect, une amende de 545 livres sterling, ou 13,625 francs.

C'étaient des coups terribles, qui diminuaient ses ressources, au moment où elles lui devenaient indispensables; ses fonctions et ses honoraires à la cour avaient été supprimés, cela va sans dire, et la vieillesse étendait sur lui sa main léthargique: Inigo avait 70 ans. La libéralité, l'amour du faste, qu'il tenait de la nature, ne lui ayant pas permis de thésauriser, il possédait peu d'argent comptant, et les puritains venaient de lui en enlever la plus grande partie. La faible somme qui lui restait, le vieil artiste craignit encore de la perdre, au milieu des fureurs et des licences de la guerre civile, et un jour il l'enfouit dans un endroit écarté. Mais bientôt le Parlement publia un édit pour encourager les serviteurs à trahir ces dépôts secrets. Des maçons avaient aidé Inigo Jones : il trembla d'être dénoncé par eux. Allant donc chercher son pécule, il l'enterra de ses propres mains dans un sol vague, appelé le marais de Lambeth.

Là ne devaient point se borner ses infortunes. Celle de ses œuvres qu'il estimait le plus, la façade de l'église Saint-Paul, demeura inachevée : le Parlement arrêta les travaux bien avant qu'on y eût mis la dernière main. On la traita d'ailleurs comme si on voulait l'anéantir. La tradition rapporte que l'artiste chagrin errait quelquefois autour de Whitehall et de Saint-Paul, examinant avec tristesse ces monuments demeurés imparfaits. D'une croisée de Whitehall, son second protecteur avait passé sur l'échafaud; et maintenant il pouvait voir de ses propres yeux dégrader le portail qu'il regardait comme son principal titre d'honneur. Après la mort du roi, on avait établi des boutiques et même construit des greniers entre les colonnes et dans les galeries; les escaliers de bois dressés pour les locataires défiguraient tout le monument. Les statues,

précipitées du haut des balustrades, avaient été mises en pièces. Ce spectacle désolant serrait le cœur de l'artiste. Et il ne savait pas que le grand incendie allait bientôt anéantir du même coup l'église et le portail, ne laisser aucune trace de son œuvre préférée.

« Non-seulement Inigo Jones avait été le favori du prince décapité, dit Walpole, mais il tenait pour la religion catholique. » Tout le choquait donc, tout l'attristait dans le nouvel ordre de choses. La vieillesse, la douleur et la pauvreté lui formaient un sinistre cortége. Le chagrin pourtant n'abrégea pas sa vie, car il avait quatre-vingts ans lorsqu'il mourut, au mois de juin 1653, à Somerset-House. On fit ses obsèques dans l'église Saint-Benoît, sur le quai Saint-Paul, et on lui éleva un tombeau dans une des nefs; la sépulture et le monument furent dévorés par le grand incendie de Londres. Inigo n'avait pas eu la consolation de voir rétablir le trône dont il déplorait la chute.

Son style d'architecture a bien plus de rapport avec le goût pittoresque, théâtral même, de Palladio, qu'avec l'extrême simplicité des Grecs. Son plan de Whitehall obtint un succès immense, exerça en Angleterre une action décisive. On l'étudia, on l'imita comme un type. Le goût, la passion se détournèrent de l'art ogival, l'enthousiasme public roula ses flots dans le lit de la Renaissance. Inigo Jones fut admiré, prôné, encensé comme un génie, comme un rédempteur de l'art monumental, et assiégé de commandes: on cite parmi ses meilleurs ouvrages l'église de Covent-Garden, bâtie en 1631; le château de Coleshill, dans le comté de Berks; celui de Cobham, dans le comté de Kent, et celui d'Ashby, que la guerre civile le força d'interrompre : il en construisit seulement une face. Dans le Collége des chirurgiens, à Londres (*Surgeon's Hall*), l'élégance des formes extérieures et l'habile ordonnance de l'intérieur obtiennent l'approbation générale.

On a vu comment le sage et lourd Christophe Wren continua le mouvement inauguré par Jones; il eut lui-même des successeurs qui l'entretinrent ou l'activèrent : sir John Vanbrugh, James Gibbs, William Kent et le comte de Burlington. Le plus célèbre de tous fut William Chambers, qui jouit encore d'une haute influence dans les Iles Britanniques : les Anglais le considèrent comme leur Vitruve et leur Vignole. On met son *Traité d'architecture civile* entre les mains de tous les écoliers, on en fait constamment usage dans la pratique. Les biographes et les historiens des beaux-arts témoignent pour ce traité un profond respect ou un vif enthousiasme : c'est la Bible de quiconque dirige une construction. L'auteur ne semblait pourtant pas destiné à l'écrire, ni même à s'occuper d'architecture. Son père était un négociant écossais, en relation avec Charles XII, roi de Suède, auquel il prêtait de l'argent et fournissait des marchandises. Ce prince ayant été contraint d'altérer les monnaies, ou plutôt ayant cru pouvoir recourir à ce moyen frauduleux, et ayant payé le vieux Chambers en pièces de mauvais aloi, le banquier se rendit à Stockholm pour solliciter un dédommagement. La mort du roi devant Stralsund et la détresse du royaume augmentèrent les difficultés de la transaction. Plusieurs années se passèrent avant que le financier pût obtenir justice. Pendant ce temps sa femme accoucha d'un garçon (en 1726), auquel on donna le prénom de William. Deux ans après, Chambers revint dans la Grande-Bretagne et choisit pour séjour la ville anglaise de Ripon. Il descendait d'une vieille famille française, les Chalmers, qui avaient possédé la baronie de Tartas : on ne sait quel motif lui fit altérer son nom, précisément à l'époque de son retour en Angleterre.

Il continua d'entretenir des relations avec la Suède : car aussitôt que son fils eut terminé ses études au collége de la ville, un bâtiment de la compagnie suédoise des Indes

orientales le prit à bord avec le titre de subrécargue, et le transporta en Chine. Arrivé à Canton, le jeune homme fut vivement impressionné par les édifices et les jardins bizarres du Céleste Empire. Comme il dessinait assez bien, il se mit à crayonner des images, qu'il rapporta dans la maison paternelle, et dont il accrut le nombre pendant un second voyage au pays des clochettes. Il les fit ensuite graver et les publia. La critique anglaise se montra fort rébarbative à son égard; elle était alors éprise des théories, des formes, des traditions classiques, et poussa les hauts cris devant les singuliers caprices des Chinois. Quel dommage que les Chinois ne fussent point des Grecs! William Chambers n'en abandonna pas moins la navigation et le commerce, pour se livrer entièrement à l'étude de l'architecture. Son premier soin fut de se rendre en Italie, afin d'y étudier les œuvres antiques et les œuvres des plus célèbres constructeurs modernes. Quand il eut bien admiré les édifices de Michel-Ange, Palladio, Scamozzi, Sangallo, Bramante et Vignole, il se dirigea vers la France, où les monuments de Claude Perrault et Jules Mansard lui inspirèrent un aussi vif enthousiasme.

Notre architecture l'influença même plus fortement que celle des Italiens, et ses propres constructions le rattachent à l'école française plutôt qu'à l'école ultramontaine; les critiques anglais ne contestent point cette filiation. Il travailla du reste quelque temps à Paris sous les auspices de Clérisseau. Après son retour dans la Grande-Bretagne, il s'établit à Londres, en qualité d'architecte. Non-seulement il avait fait des études sérieuses, non-seulement il dessinait avec une habileté peu ordinaire, mais il avait les façons distinguées d'un homme du monde. Un caprice de la fortune éloigna de son chemin tous les obstacles. On cherchait pour le prince de Galles, qui fut depuis Georges III, un professeur d'architecture. Le comte de Bute ayant été

informé que Chambers connaissait à fond l'histoire et la théorie de l'art monumental, qu'il avait d'ailleurs d'excellentes manières, le pria de passer chez lui. Cette entrevue confirma les rapports de son protecteur, John Carr. Le jeune homme fut donc agréé; son royal pupille conçut pour lui une telle affection, qu'il ne voulut pas d'autre architecte, quand il eut hérité du trône.

Le premier ouvrage important qu'on le chargea de construire fut le château de lord Besborough, à Rochampton, dans le comté de Surrey. La façade est très-renommée en Angleterre. Quand l'architecte apporta au noble personnage le plan et le devis de l'édifice, lord Besborough lui demanda s'il voulait se charger de le bâtir pour la somme indiquée. Chambers accepta immédiatement la proposition, et s'arrangea pour ne point dépasser le chiffre établi par lui-même. Cette justesse de coup d'œil lui fit une haute réputation d'exactitude : les propriétaires affriandés se coudoyèrent à sa porte.

Ses travaux pratiques ne l'empêchèrent point de publier deux ouvrages théoriques : l'un, intitulé : *Dessins pour des constructions chinoises*, provoqua l'étonnement, fut accueilli par la dérision et bientôt oublié; le second livre, le *Traité d'architecture civile*, eut au contraire un brillant et durable succès. Il fit accepter Chambers comme le théoricien de l'école fondée par Inigo Jones et Christophe Wren. Les œuvres de l'Italie ancienne et de l'Italie moderne sont ses types préférés; le système grec, trop simple pour nos habitudes, n'obtient de lui que des éloges platoniques. Dans la préface, il expose l'histoire de l'architecture depuis la hutte jusqu'au palais, depuis les premiers rudiments jusqu'aux chefs-d'œuvre admirés de toutes les nations. Il décrit en outre avec chaleur les bienfaits de l'art monumental, sans lequel la civilisation est impossible.

Ses œuvres pratiques les plus fameuses sont les jardins

de Kiew, tracés, décorés à la manière chinoise; la résidence de lord Besborough, et l'hôtel Somerset, où logèrent pendant longtemps les veuves des rois d'Angleterre. William Chambers mourut le 8 mai 1796, à l'âge de soixante et onze ans. Pour limiter sa domination exclusive dans les écoles et sur l'esprit des architectes anglais, il n'a pas fallu moins que l'enthousiasme excité de nos jours par le système gothique.

Mais la réaction qui entraîne de nouveau les esprits vers les formes méridionales, évoque l'ombre de Chambers et tire du tombeau sa doctrine. Elle lutte maintenant à force égale contre l'art du moyen âge. Quand on examine Somerset-House, sans lecture préparatoire qui lui donne un intérêt supplémentaire et factice, on n'éprouve aucun enthousiasme. Sur un premier étage ou rez-de-chaussée toscan, de hautes colonnes engagées soutiennent une corniche, que longe une balustrade. Au centre du couronnement, un attique orné de statues porte l'écusson des ducs de Somerset, flanqué de personnages emblématiques. Ainsi s'offre à la vue la façade tournée vers le Strand: l'autre façade, tournée vers le fleuve, a plus d'élégance et d'aspect, à cause de ses deux ailes en saillie : elle commande d'ailleurs une terrasse fameuse, d'où le regard plane au loin sur la Tamise et sur la capitale. Mais rien, dans cet édifice, ne témoigne d'une grande invention, n'émeut, ne fait rêver le spectateur. La secte académique ne se lasse pourtant ni de l'admirer, ni de l'imiter. Croirait-on que M. Charles Barry, auquel on doit le nouveau palais gothique de Westminster, l'a pris lui-même pour modèle? Après avoir tracé le plan d'une immense construction ogivale, cet éclectique a voulu sans doute faire preuve d'impartialité : en dessinant l'hôtel de Bridgewater, résidence urbaine du comte Ellesmere, il a calqué jusqu'à un certain point le fameux ouvrage de Chambers. Mentmor-House, demeure

champêtre du baron Lionel de Rothschild, construite par M. Joseph Paxton, révèle la même docilité inopportune envers un artiste, qui avait plus de talent pour la théorie que pour la pratique. L'art du moyen âge, comme on le voit, n'a expulsé ni de Londres, ni de l'Angleterre, le fils adultérin de la Grèce et de Rome.

Les monuments classiques ou de forme italienne abondent en conséquence dans la métropole anglaise. La nouvelle cathédrale est un pastiche de l'église Saint-Pierre, bâtie par Michel-Ange; la Bourse, un palais florentin, ou à peu près; la Banque et l'office central de la Poste déroulent aux yeux des colonnades cannelées, d'ordre corinthien; le Trésor en diffère peu; la Douane et la Monnaie offrent les mêmes dispositions, avec des chapiteaux ioniques et des colonnes simples; l'Université montre à la vue surprise un Parthénon coiffé d'une coupole; l'Amirauté, la caserne des gardes à cheval mettent en reliefs des péristyles et des frontons; le palais de la Reine, les hôtels de Hyde-Park exhaussent sur un premier étage des façades de temples grecs. Partout donc le style classique règne, triomphe, opprime la vue, endort les voyageurs qui ne font point de l'art monumental une étude suivie, et ne s'intéressent qu'aux œuvres frappantes, aux conceptions originales. L'abbaye et le palais de Westminster, la Tour de Londres, l'Hôtel de Ville, la Chambre des Lords et des Communes appartiennent seuls à la manière indigène.

Mais Londres possède un autre monument du moyen-âge, longtemps négligé, longtemps oublié, qui est d'une importance capitale : je veux dire les archives de la ville, conservées à la maison commune, cet hôtel de Guildhall si heureusement échappé aux fureurs du grand incendie. Pendant près de deux siècles après la catastrophe, on a encore laissé dormir les précieux documents. Un auteur français, M. Jules Delpit, qui, en 1843, les avait sommai-

rement explorés, disait avec enthousiasme : « Aucune ville dans le monde ne possède une collection d'archives aussi anciennes et aussi complètes que celles de Londres. » Elles embrassent un espace de six cents ans. A peine quelques fureteurs, Stowe, Francis Palgrave, Rymer et Strype, avaient-ils secoué de temps en temps la poussière des vieux manuscrits. Mais depuis une trentaine d'années, on les classe, on les fouille, on y recueille des notes importantes, même pour l'histoire générale d'Angleterre, la ville ayant eu des rapports continuels avec les rois, dont elle était le séjour principal; bien mieux, on a commencé à en imprimer des extraits ou des recueils tout entiers. Un des plus précieux est le registre des ordonnances municipales, intitulé : *Liber albus,* le LIVRE BLANC, parce qu'il était couvert d'une peau incolore de parchemin, devenue depuis longtemps presque noire sous les doigts des conseillers et juristes. Il date de l'année 1419. M. Thomas Riley en a publié une édition chez Longman, en 1859, avec la coopération du directeur des archives. Ce volume fournit des renseignements curieux sur la ville de Londres pendant le quinzième siècle.

On y voit d'abord que la nourriture des habitants, à cette époque, devait être peu abondante et peu variée. Dans les vieux panneaux à l'huile, où figurent des personnes nues, l'artiste leur a donné une maigreur anormale et inquiétante : il paraît difficile de croire qu'avec si peu de chair elles eussent une santé robuste. Le *Livre blanc* explique cette ténuité de la race humaine. Les seuls fruits dont il parle sont les pommes, les poires et les noix; les seuls légumes qu'il mentionne, les oignons, l'ail et les poireaux. Il y est bien question çà et là des pois et des haricots; mais ils devaient être d'une qualité inférieure, très-grossière même, car ils servaient uniquement à la nourriture des chevaux. Le lait ne semble pas avoir été en usage dans la

ville, car aucun règlement n'y fait allusion. Les citadins consommaient la viande de boucherie en très-faibles quantités : leur aliment principal était le poisson, et encore on en dédaignait plusieurs espèces, ou ne les jugeait pas comestibles ; la législation urbaine ne cite jamais les crabes, les homards et les crevettes.

Chez un peuple ichtyophage, on aurait dû faciliter la vente des produits de la pêche : on la gênait par toutes sortes de mesures arbitraires. Une ordonnance, qui datait au moins du temps de Henri III, forçait la première barque de harengs nouveaux à payer double droit sur le quai, en arrivant de Yarmouth. Les débitants ne pouvaient acheter du poisson frais avant la messe, ni du poisson salé avant prime ; la loi en interdisait la vente au détail sur le quai, ne permettait pas de colporter dans les rues certaines espèces : les délinquants payaient une amende et perdaient leur marchandise.

J'ai dit, au commencement de ce volume, que l'art chrétien et l'enthousiasme pour le moyen âge étaient des visions splendides, qui nous trompaient sur la condition de l'homme dans les temps intermédiaires. Les archives de Londres mettent ce fait hors de doute. Les grandes époques, vues de loin, sont comme les vastes paysages regardés de haut : il y a toujours des fonds pleins d'ombre ou voilés par la brume. Si on descend de la montagne, si on approche des régions inférieures, les détails n'ont pas le même prestige que l'aspect d'ensemble. Les ordonnances communales de la métropole anglaise révèlent, constatent l'esprit de despotisme jaloux, minutieux et tracassier, dont la race germanique a infecté l'Europe. Les Allemands, par un triste amalgame, unissent deux tendances contraires : ils sont à la fois serviles et impérieux ; de même qu'ils supportent tout quand ils obéissent, ils exigent tout quand ils commandent, et la moindre hésitation à les satisfaire, la

moindre tentative d'indépendance, le moindre effort pour conserver sa dignité, leur paraissent des crimes. Jamais l'espèce humaine n'a été garrottée, surveillée, opprimée, exploitée, comme elle le fut, pendant le moyen âge, par la tyrannie insolente et capricieuse de la noblesse teutonique.

Les bouchers de Londres n'étaient pas soumis à des règlements moins sévères, moins bizarres, que les poissonniers. Ceux qui n'habitaient point la commune et apportaient leur viande du dehors, n'avaient la faculté de vendre en détail que jusqu'à midi ; passé la douzième heure, il leur était seulement permis de vendre en gros, jusqu'au moment où la cloche de Saint-Paul sonnait les vêpres. S'il leur restait alors de la marchandise, on la confisquait, sans leur en laisser la moindre parcelle. Tout ce corps d'état, au surplus, avait à supporter une si violente contrainte légale, des mesures si arbitraires, que maint boucher voulait quitter la profession ; mais la régence avait prévu le cas : l'abandonnait-il un seul jour, un article spécial lui enlevait ses franchises de citoyen et lui interdisait de reprendre son métier.

Une surveillance ombrageuse tenait aussi dans l'inquiétude les meuniers et les boulangers ; mais il paraît que leur astuce et leur mauvaise foi la rendaient nécessaire. Les meuniers employaient toutes sortes de ruses pour tromper et voler les paysans ; les pétrisseurs de farine, pour duper les acheteurs. Ceux-ci, par exemple, fabriquaient des pains d'une qualité grossière, qu'ils enveloppaient d'une couche de pâte fine. Quand on leur apportait une miche ou un gâteau à cuire, ils en escamotaient une partie avant de les mettre au four. Un passage du *Liber albus* nous apprend qu'un boulanger subit la peine de l'exposition publique, pour avoir introduit un morceau de fer dans un pain, qu'il voulait rendre plus lourd. Le code municipal infligeait à ces deux classes d'industriels toutes sortes de rigoureux châtiments. Si les boulangers vendaient à faux poids ou de

mauvaise marchandise, on leur attachait au cou le pain défectueux, on les étendait sur une claie, et on les traînait ainsi dans les rues les plus populeuses et les plus sales; la récidive produisait de graves conséquences : on finissait par démolir le four du condamné, en même temps que sa profession lui était à jamais interdite.

Les sergents du lord maire inspectaient minutieusement le commerce de détail : ils empêchaient les poissonniers de mettre leur plus belle marchandise en dessus des mannes, leur plus mauvaise en dessous, arrêtaient les débitants de bière qui introduisaient une couche de poix dans leurs mesures, pour en diminuer la profondeur. La cupidité humaine, sous le régime féodal, n'inventait pas moins de fraudes qu'à notre époque.

Les logeurs étaient divisés en deux classes : les hôteliers, les aubergistes. Les premiers avaient le droit exclusif de fournir aux survenants du foin et de l'avoine pour les chevaux. Des règlements arbitraires opprimaient les uns et les autres. Si un hôtelier ou un aubergiste, disait le code municipal, logeait chez lui une personne pendant plus de vingt-quatre heures, il devenait responsable des délits qu'elle pouvait commettre. Il était tenu alors d'enlever les armes du voyageur et de les garder jusqu'à son départ. Son hôte ne se trouvait-il pas en mesure de rentrer avant la nuit, les ordonnances d'Édouard III et de Richard II prescrivaient au logeur de lui recommander, avec toute la bonne grâce possible, de ne pas trop s'attarder. Le *Livre blanc* interdisait aux maîtres d'hôtel et aubergistes de transformer leurs maisons en restaurants : ils ne devaient nourrir et désaltérer que les personnes qui leur demandaient asile. Mais une charte les protégeait contre l'obligation fâcheuse d'héberger les suivants et les serviteurs du roi : si l'un d'eux voulait forcer leur porte, l'acte légal les autorisait à le tuer.

Ne vous imaginez point que les autres corps d'état fussent mieux traités par le collége échevinal. Des règlements minutieux tenaient à la chaîne les brasseurs et les taverniers, quoique le livre municipal ne relate qu'un seul exemple d'ivresse. La meilleure ale ne devait pas être plus forte que la bière de ménage actuelle, et ne pouvait troubler la raison. Les différentes espèces de liqueurs fermentées, ou sujettes à la fermentation, étaient alors bues toutes fraîches, au sortir de la cuve : elles étaient donc fades, légères et inoffensives. On ne tenait pas, du reste, en grande estime l'art de fabriquer la bière, et, jusqu'à la fin du quinzième siècle, il fut pratiqué par des femmes : la rue de Fleet-Street tout entière n'avait pour population que des brasseuses, ou marchandes d'ale, et des fabricants de chapeaux en feutre. Aussitôt qu'un brassin avait fini de bouillir, la liqueur était dégustée par un agent spécial, qui en fixait le prix conformément aux ordonnances. Les mesures, dans lesquelles on la vendait, portaient la marque de la municipalité ; les fûts recevaient la même estampille, et les vases, où les consommateurs la faisaient mettre pour l'emporter, devaient, clause singulière ! passer une nuit chez la marchande, afin que la boisson eût le temps de fermenter, autre preuve de sa jeunesse et de son innocence. Les brasseurs étaient astreints à fabriquer toujours la même quantité de bière, *sous peine d'emprisonnement*, et, chose plus grave encore, sous peine d'être expulsés de la corporation. Les marchands au détail, qu'on forçait à désigner leurs tavernes par des bâtons ou perches garnies de feuillages, avaient leur bonne part de tracasseries. On leur défendait de mêler du vin vieux avec du vin nouveau, de laisser leur boutique ouverte après le couvre-feu, et on leur enjoignait de débiter leur vin vieux avant le nouveau, celui-ci étant plus recherché, contrairement à la logique et au goût de notre époque. Ceux qui vendaient les produits des vignes rhénanes ne pouvaient

vendre ceux des vignes bordelaises. Trois taverniers seulement, dans la cité, possédaient le privilége d'offrir aux pratiques des vins de liqueur. Tout consommateur avait le droit d'exiger qu'on lui laissât voir le fût d'où on tirait le breuvage. C'était une formalité obligatoire de le faire d'abord juger par des appréciateurs officiels, qui en déterminaient le prix comme pour la bière.

La plupart des contraventions industrielles et commerciales entraînaient la peine de l'exposition publique. On était mis au pilori pour avoir acheté en route de la volaille qu'un paysan portait au marché, pour avoir vendu trop cher, pour avoir trompé sur la qualité, pour avoir étendu dans une mesure de la bonne avoine sur de la mauvaise, pour avoir fait payer comme si elles étaient en or et en argent des bagues et des agrafes seulement dorées et argentées, pour avoir fourni des culottes, des bourses, des gants, des bonnets et d'autres articles mal fabriqués. Il arrivait même souvent qu'on brûlait en public les marchandises et objets défectueux. Et comme toutes sortes de délits, d'actions infamantes, étaient punis de la même peine, les marchands devaient être fort humiliés de la subir pour de simples dols ou contraventions.

Ce qui l'aggravait encore, c'est qu'on venait chercher le fraudeur dans sa maison, au bruit de la musique. Il y avait une troupe spéciale d'exécutants payés par la commune, pour escorter jusqu'à l'estrade et ramener chez eux les coupables. Figurez-vous l'émotion, le scandale, produits dans tout le quartier! Les gamins accouraient, huaient le malheureux trafiquant; les vieillards se mettaient sur le seuil des portes, les commères jasaient dans la rue, les apprentis et les jeunes filles riaient en se lançant des regards d'intelligence. Le pauvre marchand avait la tête basse et maudissait en lui-même les règlements de la cité. Le tumulte, le bruit, l'empressement et les rires de la

foule étaient plus grands encore, si c'était une femme de mauvaise vie, une entremetteuse, ou un ecclésiastique surpris avec une courtisane vulgaire, que l'on menait au carcan. Les rues étroites ne pouvaient contenir le flot des curieux, et les amples fenêtres des maisons se garnissaient de visages moqueurs.

L'esprit de réglementation allait si bien au moyen âge, chez les peuples de race germanique, l'autorité surveillait, espionnait si opiniâtrément les individus, qu'elle ne leur laissait, pour ainsi dire, aucune espèce de libre arbitre. A Londres, par exemple, des articles spéciaux du *Liber albus* fixaient le taux des salaires et les gages des domestiques : on ne pouvait donner ni plus ni moins, sous peine d'amende. Les gains des charpentiers, maçons, tailleurs de pierre, couvreurs, peintres en bâtiment, augmentaient ou diminuaient suivant les saisons. Et il fallait observer quand même les tarifs établis par la loi communale. Un industriel ou un marchand se trouvait-il en perte, voulait-il abandonner sa profession, qu'il ne jugeait pas assez lucrative, des pénalités sévères l'enchaînaient, le forçaient de continuer : la législation urbaine ne s'inquiétait nullement de l'état de ses affaires. Quand son dernier écu avait pris la fuite, le pauvre homme mendiait. Aussi les rébellions étaient-elles fréquentes : nombre de citadins gravissaient les marches du pilori pour avoir refusé d'obéir au code municipal, pour avoir insulté les magistrats, maudit le lord maire et les aldermen, ou lutté contre les sergents. Mais ces efforts individuels échouaient, et la masse des citadins continuait à supporter patiemment la tyrannie de la commune.

Plusieurs articles et passages du *Liber albus* donnent lieu de croire que la métropole anglaise avait autrefois des quais. Le grand incendie paraît donc lui avoir enlevé cet ornement suprême : on aura laissé les trafiquants

pousser leurs magasins jusqu'au bord du fleuve, tolérance vraiment déplorable. Dans toutes les villes du monde, les quais forment une promenade naturelle, aussi agréable qu'un jardin. Le mouvement et l'éclat des eaux, le passage des barques et des navires, la longue zone du ciel que l'on aperçoit, tantôt bigarrée, pommelée, couverte de nuages, la libre circulation de l'air, l'aspect des édifices voisins, des monuments éloignés qui se groupent dans la perspective, en font un lieu charmant et salubre, où l'on vient respirer, méditer avec joie, quand on sort des rues étouffantes, des sombres allées, des maisons pleines de bruit et de poussière.

En 1855, un architecte anglais, M. Thomas Allom, avait dessiné un vaste projet d'embellissement pour les deux rives de la Tamise, entre le pont de Londres et le pont de Blakfriars, avec une ligne de communication allant du fleuve au palais de Westminster. Les plans ont figuré à l'Exposition universelle. L'auteur, d'après l'inscription qui s'y trouvait jointe, voulait offrir ainsi aux habitants un lieu d'exercice, ouvrir de nouveaux passages aux voitures, diminuer l'encombrement des rues de la cité, fournir un emplacement précieux, où l'on bâtirait des façades de maisons et de monuments, où l'on établirait des boutiques, assurer de nombreux avantages aux gardiens et maîtres des quais, aux entrepositaires. Dans ce projet fort habile, deux quais, l'un supérieur, l'autre inférieur, bordent chaque rive de la Tamise. Le quai supérieur a la même destination que les nôtres, il compterait parmi les grandes routes de la ville : les piétons, les voitures s'y croiseraient incessamment. Le quai inférieur, dominant l'eau seulement de quelques pieds, servirait à décharger les vaisseaux. Il est divisé en sections égales par des magasins de structure identique ; le faîte de ces magasins forme des terrasses, qui prolongent le quai supérieur, et laisseraient les curieux

arriver jusqu'à la Tamise, promener leurs regards sur l'innombrable flotte que berce son cours, cinq ou six fois large comme celui de la Seine. Quelques rues en pente plongent sous le quai au moyen d'une voûte : les charrettes et les camions pourraient ainsi approcher des navires et recevoir directement leurs cargaisons. Peut-être les doubles quais de Paris, avec leurs rampes en forme de perron, sont-ils plus simples et valent-ils mieux encore. Tous les égoûts eussent déversé leurs ruisseaux obscurs dans un grand canal, venant aboutir au-dessous de Tower-Terrace.

On aurait pu croire que ce plan bien conçu provoquerait un grand effort, pour délivrer le fleuve captif de sa prison mercantile. Trop d'intérêts sans doute ont fait obstacle, et le vieux père de la cité, comme le nomment les Anglais, roule toujours ses flots impurs entre des magasins immenses, des montagnes de ballots, des constructions noires, irrégulières, affreuses, et une double file d'énormes enseignes qui ne flattent pas la vue. On a seulement construit le marché au poisson de Billing's Gate, dont le large escalier, à la Paul Véronèse, plonge ses marches inférieures dans les eaux de la Tamise. Le mélange de la pierre et de la brique lui donne un air de gaieté, comme aux édifices construits chez nous du temps de Henri IV. Deux rangs de galeries ouvertes et superposées, formant les masses principales, dessinent un quadrilatère; des pavillons en saillie occupent les coins ; dans le centre de la façade tournée vers le fleuve, se dresse un campanile, une sorte de beffroi, où dort la cloche qui sonne l'ouverture et la fermeture du marché. Le palais industriel compose un ensemble coquet, joyeux, agréable, en harmonie avec sa destination. La belle chose, en effet, qu'une halle amplement fournie! Quelle preuve d'abondance, quel témoignage de prospérité! Quand on voit tant de richesses gastronomiques, on est porté à croire que toute la population regorge d'ali-

ments et de bien-être, que les graves problèmes soulevés à notre époque sont enfin résolus. Songe magnifique et charitable, dont on voudrait ne point se désabuser!

Cependant, au milieu de mes excursions, de mes études et de mes rêves, le jour du départ était arrivé. Un matin, de bonne heure, le paquebot m'entraîna loin de la ville géante, dont les toits, les dômes et les flèches se perdirent bientôt dans la fumée. Je revis Greenwich, Wolwich, Gravesend, Margate, puis la mer se déploya devant nous. Le temps était affreux; des nuées éparses, mais lourdes et obscures, traversaient rapidement le ciel blafard; on eût dit qu'elles fuyaient désespérées sous la violence de la tempête. Elles versaient par moments des tourbillons de neige, qui enveloppaient le bateau, l'inondaient de flocons et nous masquaient l'Océan. La bourrasque passée, un voile semblait tomber de nos yeux. Nous distinguions des milliers de vagues blanchissantes, qui accouraient vers nous du fond de l'horizon, comme une troupe de monstres marins; elles se brisaient avec fureur contre le vaisseau et rejaillissaient en écume sur le bord. Secoué à la fois par le tangage et le roulis, on ne pouvait se tenir debout sans des efforts extrêmes. En de certains moments, la coque du navire était si penchée qu'une de ses roues battait dans le vide. Les regards des matelots exprimaient l'inquiétude, et ce trouble, chez des gens auxquels les menaces de l'abîme sont familières, annonçait un danger véritable. Personne n'ignore la triste renommée du Pas-de-Calais; à voir comment les flots se précipitent d'une grève à l'autre, comment ils s'en éloignent avec un mouvement de ressac formidable et tournoient dans le milieu, on apprécie les périls de ce détroit funeste. La nombreuse population des deux côtes lui livre sans cesse des victimes, et fournit une pâture abondante aux marsouins, qui en labourent les profondeurs.

J'aurais dû avoir le mal de mer bien plus fort que la première fois, mais je n'en ressentis aucune atteinte. J'avais observé que ses causes principales sont le tremblement des objets devant les yeux et l'étourdissement qui en résulte; j'eus donc soin de tenir ma vue attachée sur l'immense horizon : en face d'une pareille étendue, les soubresauts du navire étaient imperceptibles. La magnifique scène qui m'entourait, cette conjuration du vent, des nues et du gouffre amer pour assaillir notre mouvante demeure; l'attrait du péril, la singulière magie qu'il exerce, achevaient de détourner mon attention. Les colères de la nature ne ressemblent point aux fureurs de l'homme : un charme, une beauté s'y mêlent toujours; elle nous séduit, même lorsqu'elle nous frappe, et, la sachant aveugle, on ne s'irrite point du mal qu'elle fait sans le vouloir.

C'est ainsi que la France m'apparut, au milieu de la tempête, comme un havre protecteur; mais je ne sentis point tressaillir mon âme en apercevant ses hautes falaises. Était-ce bien un port de salut, un lieu de refuge? Il me sembla qu'une odeur de guinguette, un bruit de violons et un tintement d'écus s'en exhalaient à travers l'orage. Pouvait-elle s'annoncer différemment? Ne sont-ce point les voix du siècle et les émanations qui flottent autour de lui? Ne sont-ce pas les indices révélateurs de la société actuelle? Une maison de trafiquants, une salle de débauche ne laissent échapper ni d'autres parfums, ni d'autres murmures. Ah! noble race des Gaules, peuple des croisades, peuple de Charlemagne, de saint Louis, de Du Guesclin et de Turenne, fils des chevaliers et des troubadours, merveilleux artistes des cathédrales du moyen âge et des châteaux de la renaissance, combien tu as perdu en perdant ta sublime ardeur! Plus que toute autre nation, tu as besoin d'enthousiasme; ton amour de la raillerie, tes prompts découragements te font descendre au-dessous de toi-même,

dans une sorte de hideux enfer, quand l'espoir, la verve et le soin des grandes choses t'abandonnent! Quel effroyable compte rendront devant l'histoire les trafiquants, les agioteurs, les fourbes politiques, les auteurs dégradés qui t'avilissent de la sorte, qui te frappent de cécité! Quel châtiment ils pourraient subir quelque jour, si tu te réveillais enfin de ton sommeil et brandissais ton épée sur la tête des corrupteurs!

P. S. La première édition de cet ouvrage ayant été publiée en 1844, la prédiction qui le termine s'est réalisée deux fois : deux gouvernements corrompus sont tombés l'un après l'autre, par l'effet même de leur corruption.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

